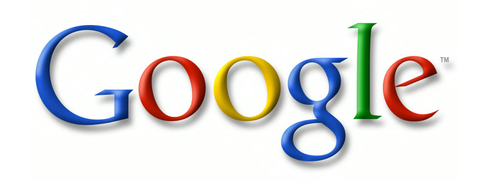
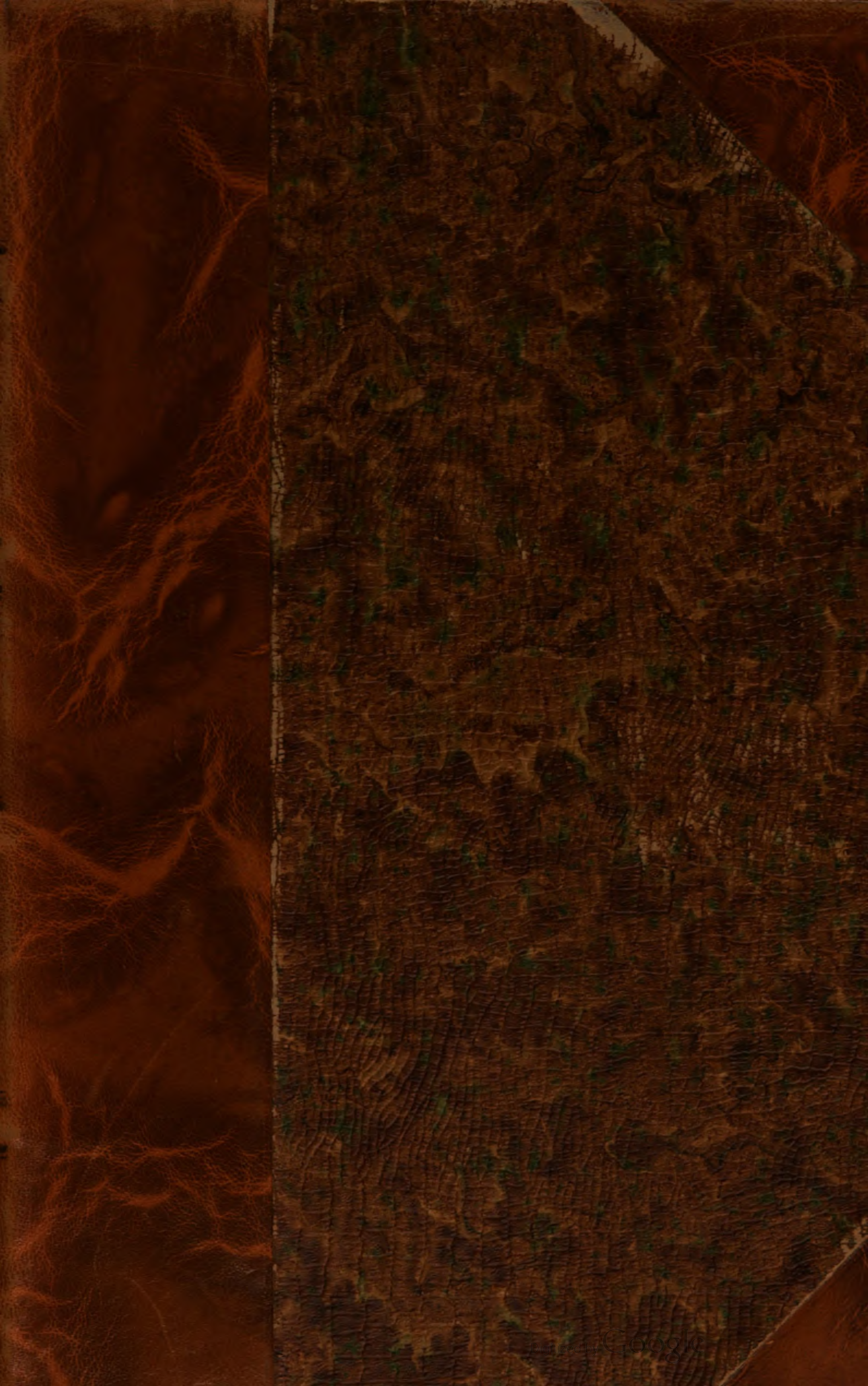
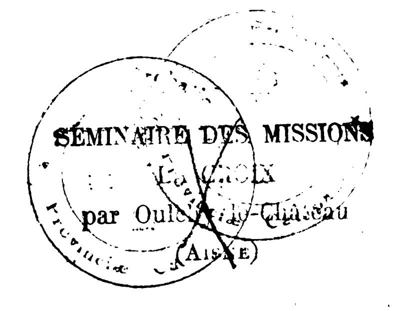
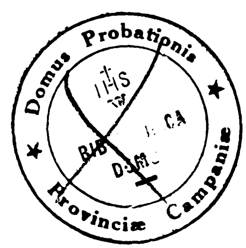

Google








SÉMINAIRE DES MISSIONS
par Oulchy-le-Château
(AISNE)


Domus Probationis
Provinciæ Campaniæ
IHS

LA

GRANDE VIE

DE

JÉSUS-CHRIST

PARIS — TYPOGRAPHIE RENOU ET MAULDE, RUE DE RIVOLI, 144.

LUDOLPHE LE CHARTREUX

LA

GRANDE VIE

DE

JÉSUS-CHRIST

TRADUCTION NOUVELLE ET COMPLÈTE

PAR

DOM MARIE-PROSPER AUGUSTIN

TOME PREMIER

GÉNÉRATION ET VIE PRIVÉE



PARIS

C. DILLET, LIBRAIRE-ÉDITEUR

15, Rue de Sèvres, 15

MER MÉDI

BAHR LOUT OU MER MORTE

Yaffa (Joppé)
Askalane (Ascalon)
Ghazzé (Gaza)
Loudd (Lydda)
Ramlé
Naboulous (Sichem)
Sebastié (Samarie)
JÉRUSALEM (EL KODS)
Beit Lahm (Bethléem)
El Khalil (Hébron)
Beit Djibrine (Eleutheropolis)
Er Riha (Jéricho)
Es Salt (Ramoth-Galaad)
Amman (Rabbath Ammon)
Hesbon
Medéba
Rabba (Rabbath Moab)
Kérak (Kir Moab)
Djerach (Gerasa)
Kalât ez Zerka (Gadda)

Chemin des pèlerins de la Mecque

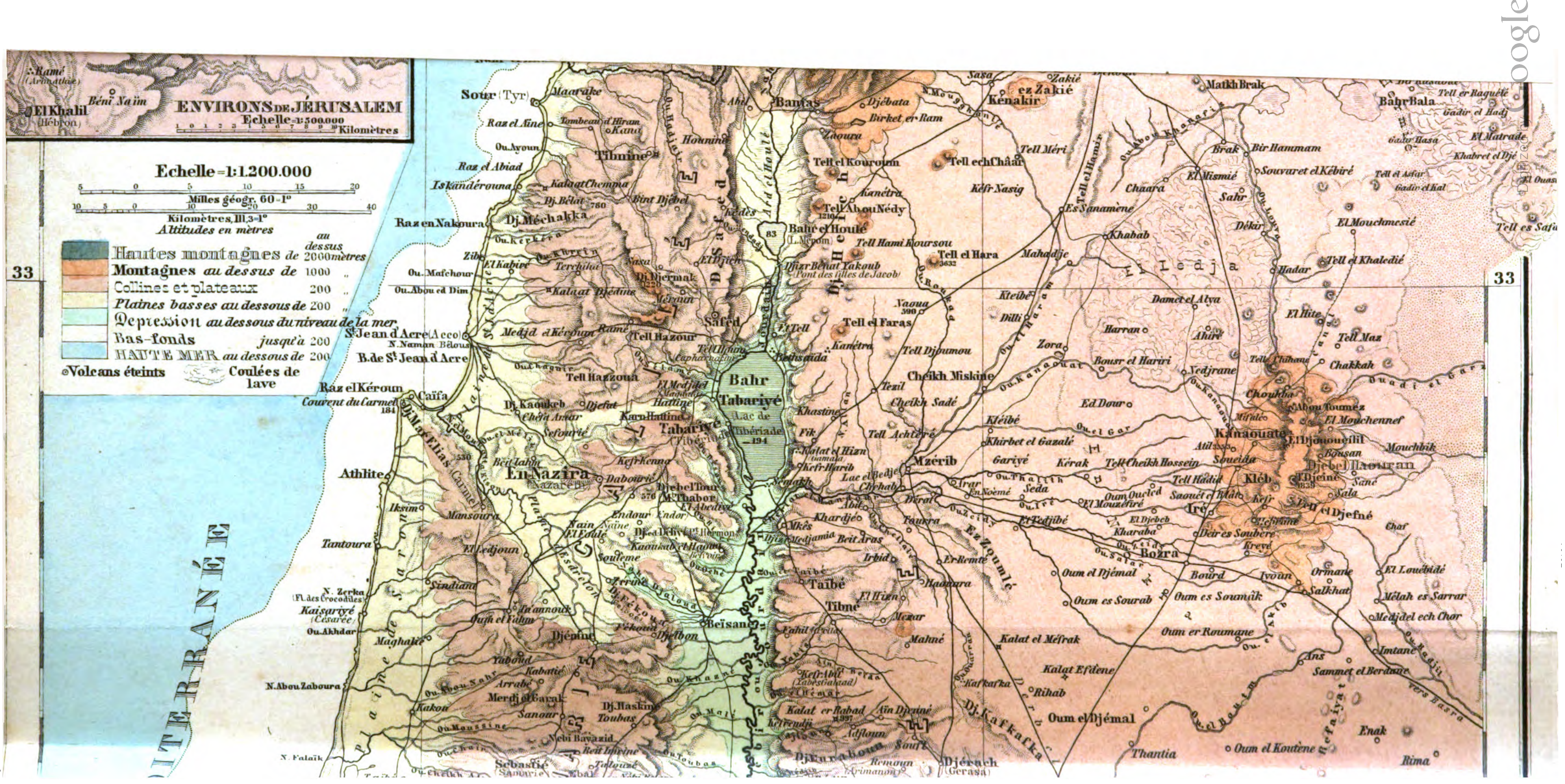
33° Long. Est de Paris

Carte de la Division en DOUZE TRIBUS
Echelle = 1:3,000,000

Philistins, Chananéens, Phéniciens, Azer, Nephthali, Zabulon, Issachar, Manassé, Ephraïm, Benjamin, Juda, Siméon, Dan, Ruben, Gad, Ammon, Moab, Kenites, Edom, Aram-Maakha, Djédour (Gessur)

GOTHA: JUSTUS PERTHES.

N° 24



ENVIRONS DE JÉRUSALEM
Echelle 1:500.000
Kilomètres
Ramé (Arimathie)
Béni Naïm
El Khalil (Hébron)
Echelle = 1:1.200.000
Milles géogr. 60 = 1°
Kilomètres, 111,3 = 1°
Altitudes en mètres
Hautes montagnes de 2000 mètres au dessus
Montagnes au dessus de 1000
Collines et plateaux 200
Plaines basses au dessous de 200
Dépression au dessous du niveau de la mer
Bas-fonds jusqu'à 200
HAUTE MER au dessous de 200
Volcans éteints
Coulées de lave
MÉDITERRANÉE
33
Sour (Tyr)
Raz el Abiad
Iskanderouna
Raz en Nakoura
St Jean d'Acre (Acco)
B. de St Jean d'Acre
Raz el Kéroum
Caïfa
Athlite
Tantoura
Kaisariyé (Césarée)
N. Zerka (Fl. des Crocodiles)
N. Abou Zaboura
Dj. Mar Elias (Carmel)
En Nazira (Nazareth)
Tabariyé (Tibériade)
Bahr Tabariyé
Lac de Tibériade
Safed
Bahr el Houlé
Banias
Beïsan
Djénin
Sebastié
Djérach (Gerasa)
Mzérib
Bozra
Kanaouat
Djebel Haouran
Kenakir
Ledja
Oum el Djémal
Taïbé
Irbid
33

INTRODUCTION

« Jésus-Christ remplit le monde, et les siècles portent son « nom, dit Monseigneur l'archevêque de Paris dans son man- « dement pour le Carême de 1864. Toutes les générations s'in- « clinent en passant devant lui : ses autels, assis dans les « consciences, environnés de respects et défendus par l'amour, « bravent les injures des hommes et la main du temps; ils « survivent à toutes les révolutions et à toutes les ruines. »

Voilà de bien belles paroles; voilà la vérité !

Pourquoi donc des auteurs audacieux ont-ils voulu de nos jours enlever au Christ ces magnifiques priviléges? Pourquoi, « dans ce solennel concert d'hommages, quelques notes discordantes se font-elles entendre? » Monseigneur Darboy, dans la même œuvre que nous venons de citer, nous donne la réponse à cette question : « Comme il s'est trouvé des so- « phistes pour nier le mouvement au milieu de l'univers, qui « les emportait dans sa marche, il s'en trouve pour blasphé- « mer Jésus-Christ et combattre sa divinité au milieu des

« splendeurs d'une civilisation qui vient de lui, et malgré « tous les bienfaits dont il les comble et les accable; esprits « malades, qui croient avoir l'audace de la science, et n'ont « que la fièvre du paradoxe; esprits faibles, qui se croient « forts, parce qu'ils s'affranchissent de la vérité, du raison- « nement et du respect. »

Voici leur jugement : « Non-seulement leur œuvre im- « pie est un outrage à la foi des chrétiens, mais l'histoire, la « logique et le bon sens même y sont méconnus et contredits « d'une manière qui ne se nomme pas et où ne peut des- « cendre la discussion. »

Et voici leur châtiment : « C'est leur premier châtiment « d'offrir le spectacle d'une intelligence qui ne se tient pas, « et d'un cœur qui n'a plus le sentiment des grandes choses : « ils vengent le christianisme par l'abaissement moral où ils « sont forcés de se réduire pour l'attaquer. La seconde puni- « tion qui les frappe, c'est que, s'ils tirent on ne sait d'où « quelques éloges d'un caractère d'ailleurs équivoque, d'autre « part ils reçoivent de toutes les consciences honnêtes le « blâme le plus autorisé, jusqu'au moment, prompt à venir, « où le public leur accorde la protection de son indifférence : « oui, ils ont beau faire et beau dire, l'humanité continue « d'adorer Jésus-Christ, sans les prendre au sérieux, et elle « étouffe leur voix méprisée sous la puissance de ses can- « tiques. »

Oui, on a beau vouloir anéantir Jésus-Christ dans les âmes, on ne fait que l'y ressusciter. *Christus et in secula*, le Christ vivra dans les siècles des siècles. Voyez : la communion pascale de cette année n'est-elle pas la plus éloquente protestation que l'on puisse faire contre d'obscurs et impies blasphémateurs, qui cherchent un nom à travers les voies ténébreuses d'une systématique incrédulité ?

Je ne puis passer sous silence le fait remarquable de la Communion pascale à Notre-Dame de Paris, dont nous venons d'être témoin. Tous les ans, elle y a lieu. Tous les ans, c'est un spectacle aussi consolant que magnifique; mais cette année, c'était quelque chose de plus encore, c'était un grand acte de foi en la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ;

c'était une énergique protestation contre les blasphèmes qui affligent les âmes et qui déshonorent la France.

Aussi, le cœur du premier pasteur de ce diocèse était-il inondé d'une pure et sainte joie ! Et cette joie, il l'a traduite en d'éloquentes paroles. Nous regrettons de ne pouvoir citer tout entière cette chaleureuse allocution que Monseigneur Darboy a adressée aux communiants ; mais nous ne pouvons omettre ce passage, qui est tout un fait, et bien significatif : « Ce n'est pas sans une grande et vive émotion, dit le prélat, que je vous ai vus si nombreux à la Table sainte, et que d'ici encore, je contemple vos rangs si serrés. C'est une belle page que vous écrivez de la *Vie de Jésus*, et celle-là est honnête et loyale.

« Soyez bénis et soyez remerciés. »

Oui, soyez bénis et soyez remerciés, vous qui, contre les œuvres impies qui surgissent de tous côtés de nos jours, savez opposer le *point* principal de la pratique du christianisme. Car il ne faut pas se dissimuler la grandeur du mal. Il y a dans la société une plaie qui la ronge, et cette plaie, c'est l'indifférence et l'incrédulité. Et les auteurs qui ont voulu précipiter Jésus-Christ du trône de sa divinité, n'ont eu du succès que parce qu'ils ont deviné un peu l'esprit de leur siècle. A part cela, qu'est-ce que leurs œuvres?

Comparez donc ces noms-là, dont l'un se perd dans les archives d'un vieil Institut, et l'autre, dit-on, s'est produit dans un mauvais journal, comparez donc ces noms-là avec ceux des plus grands génies de tous les siècles.

Est-ce que nous aurions perdu le sentiment de la vérité et de la véritable gloire? Est-ce que les noms si célèbres de tous nos Pères de l'Eglise, et particulièrement de ces génies modernes qui dureront autant que le catholicisme et le monde, seraient trop éclatants pour la prunelle de nos pauvres yeux? Oh ! non.

Ecce fides ! disait saint Augustin; voilà la foi ! La foi, pour elle, il n'y a jamais rien de trop grand. Je conçois parfaitement qu'un auteur impie qui veut expliquer, simplement par la raison, les miracles, se trouve parfois, et même souvent

embarrassé. Mais la foi qui transporte les montagnes, la foi qui seulement de la dimension d'un grain de senevé devient un arbre magnifique, la foi qui, logiquement, croit tout possible au Créateur, la foi grandit un homme dans des proportions qui ne peuvent plus s'exprimer.

Elle est bien dépeinte dans ces quelques lignes :

« Restez donc avec nous, ô Jésus-Christ! vous qui, vain-
« queur du mal et de la mort, êtes venu rendre la vie aux
« âmes et guérir les nations. Restez et bénissez vos enfants,
« donnez aux pauvres du travail et du pain, aux riches un
« cœur compatissant et généreux; donnez-leur la commisé-
« ration, la tendresse ; donnez à ceux qui sont dans la priva-
« tion, dans le deuil et la souffrance, le secret de s'y montrer
« supérieurs ; à ceux qui sont dans la joie et la prospérité, le
« secret de ne pas s'y laisser corrompre; donnez aux faibles
« et aux petits la résignation et le courage, aux forts et aux
« puissants la mansuétude et la douceur. Donnez-nous à tous
« la foi qui éclaire les horizons de la vie, le courage qui main-
« tient l'homme dans les combats de la vertu, et la charité
« surtout, qui lui marque sa place dans ce pays de lumière et
« d'amour où doivent habiter les élus! »

Une chose qui nous a toujours surpris est celle-ci : Lorsqu'il suffit de lire attentivement les Évangiles, qui portent un caractère tellement évident de vérité, que toutes les subtilités des philosophes et tous les contes des romanciers ne peuvent rien contre lui; lorsque nous entendons les Apôtres parler de conviction de cœur, revêtir une forme et un style qui ne sont propres ni aux enthousiastes ni aux visionnaires; lorsqu'ils annoncent une doctrine inconnue et sublime, supérieure à toutes les idées reçues alors; « lorsque ces illettrés, selon ce
« beau passage de saint Chrysostôme, proclament ce qu'aucun
« philosophe n'aurait rêvé, lorsqu'ils l'annoncent avec une
« pleine assurance, et le persuadent non-seulement de leur
« vivant, mais encore après leur mort, non à deux ou à vingt
« personnes, non à cent, à mille ou à dix mille, mais à des
« villes entières, à des nations, à des peuples, à la terre, à la
« mer, à la Grèce, aux Barbares, à l'univers habité et aux
« déserts, et que pourtant ils parlent de choses qui sont bien

« au-dessus du génie de l'homme » ; comment se fait-il qu'il se trouve encore de nos jours de petits pygmées littéraires qui s'efforcent de torturer les textes, de voir et de faire voir des fables et des allégories là où la pure histoire est racontée si simplement?

Ce n'est pas tout : les vérités évangéliques, et particulièrement la divinité du Christ, a été acceptée, traitée, prêchée par les plus grands génies de tous les siècles et de toutes les nations. Quels noms glorieux par leurs talents et par leurs vertus que ceux de tous les Pères de l'Eglise, dont la nomenclature serait un hors-d'œuvre, et d'ailleurs trop longue pour figurer ici ! Quels noms glorieux que ceux de tous nos philosophes chrétiens, de tous nos illustres prédicateurs, de tous nos écrivains catholiques, soit anciens soit modernes, qui ont tous proclamé la divinité du Christ !

Eh bien ! il paraît qu'on ne tient aucun compte, au dix-neuvième siècle, de cette illustre phalange, puisqu'on veut, puisqu'on a voulu renverser Jésus-Christ du trône de sa divinité.

Mais prions plutôt pour les blasphémateurs, sûrs que nous sommes qu'ils n'atteindront jamais leur but sacrilége, et contentons-nous de dissiper les ténèbres de l'erreur par les ineffables clartés de la vérité.

Au nombre de ceux qui ont écrit la vie de Jésus-Christ, et prouvé sa divinité, il y a un auteur connu depuis longtemps, et dont l'ouvrage jouit à juste titre d'une grande réputation : c'est Ludophe de Saxe ou le Chartreux.

Bellarmin, dans les *Ecrivains ecclésiastiques*, s'exprime ainsi à son sujet : « Ludolphe le Chartreux était Saxon de naissance; il était recommandable par sa grande piété. Il écrivit l'histoire de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tirée des Évangiles ; il composa aussi des commentaires sur les Psaumes, interprétés surtout selon le sens spirituel. Il florissait vers l'an du Seigneur 1330. »

La chronique de Hermann Schedel nous dit que Ludolphe était Saxon de naissance, de l'ordre des Chartreux, dont il fut prieur à Strasbourg, vers l'an 1330. C'était un homme

d'une grande science et d'une piété plus grande encore. Il écrivit très-bien, *peroptime*, la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans un excellent volume, *egregio volumine*, que l'on aurait dit plutôt inspiré par la révélation divine que dû à l'étude et au travail d'un homme, *et quodam cœlesti artificio, imo potius divina revelatione quam studio fabricavit.* « Cet homme vénérable, ajoute le même auteur, avait une connaissance profonde des choses divines et humaines, et surtout une notion aussi exacte et aussi complète que possible de la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Homme très-studieux, ajoute Trithème, érudit dans les divines Écritures, connaissant la littérature de son temps, écrivain disert, Ludolphe était doux de caractère et se faisait également remarquer par la pureté de sa vie et par l'aménité de sa conversation.

Nous ne devons pas, pour l'honneur de Ludolphe, omettre ce fait important, que nous lisons dans Barbier : *Dissert. sur les traduct. de l'Imitat.* Un vieux traducteur de ce livre, Jehan de Grave (1544), affirme avoir entendu de gens savants, « et particulièrement exercés en telles vacations, qu'ung personnage docte et dévot, de l'ordre des Chartreux, appelé Ludolphe de Saxone, était l'auteur de l'*Imitation.* » Or, ajoute un savant critique de nos jours, bien qu'il soit certain que Ludolphe n'est point l'auteur de l'*Imitation*, ce n'en est pas moins pour lui un grand honneur d'avoir mérité qu'on lui attribuât ce livre immortel.

Telle est l'histoire de Ludolphe. Le religieux qui, surtout dans sa *Grande vie de Jésus-Christ*, a prêché l'humilité avec tant d'éloquence et de conviction, qui en a marqué les degrés, indiqué les sources, tracé le caractère, développé les admirables effets, a voulu vivre toujours humble et inconnu à l'ombre du cloître et des autels.

Mais que dirons-nous de l'admirable livre de Ludolphe de Saxe, la *Grande vie de Jésus-Christ*, après le magnifique éloge que nous venons de lire, et de l'auteur et de l'œuvre, dans le chapitre précédent ? Ajoutons cependant que saint François de Sales tenait cette *vie* du Sauveur en singulière estime et la mettait au même rang qu'un très-petit nombre d'écrits ascé-

tique, tels que les œuvres de Gerson et de sainte Thérèse. Il en recommandait vivement la lecture à sainte Françoise de Chantal, qui en faisait ses plus chères délices et sa méditation habituelle. Nous lisons dans le *Mémorial catholique* d'octobre 1863, que le livre de Ludolphe est très-apprécié à Rome, et qu'après la *Chaîne d'or* de saint Thomas d'Aquin, c'est le plus habile et le plus pieux commentaire du texte de l'Évangile.

Ces faits ne nous surprennent pas, nous qui avons lu et relu ces magnifiques pages. Comme la foi et la piété y trouvent de magnifiques arguments, de chaleureux accents ! Il y a tel chapitre qui est tout un traité de religion, tel autre tout un traité de morale, tel autre vous transporte dans la sphère de la mysticité la plus pure, et tout y est nourri d'Écriture et de tradition, de manière à éclairer l'esprit droit, à dilater la vie spirituelle de l'âme.

La réapparition de Ludolphe le Chartreux en français a donc son *actualité* bien dessinée. Nous allons, en quelques mots, dire pourquoi.

Lorsque ce bon religieux, dans son premier chapitre expliquant la génération éternelle du Verbe, parle ainsi : « L'Apôtre « saint Jean a pour but principal de prouver la divinité du « Verbe incarné, contre certains hérétiques qui, de son temps « même, prétendaient que le Christ n'était qu'un simple « homme, »...... il était loin de se douter que plusieurs siècles après lui, naîtraient des *génies*, qui réchaufferaient les erreurs surannées de ces *très-vieux* hérétiques.

Cependant, voyez le progrès ! la chose est arrivée.

Laissant de côté toute réfutation directe des détracteurs de la divinité du Christ, nous avons pensé que nous rendrions un plus grand service à la vérité, en traduisant et en reproduisant intégralement le profond, le savant, le pieux ouvrage de Ludolphe de Saxe.

Dans sa *Vie de Jésus-Christ*, le *Chartreux*, non-seulement pulvérise toutes les assertions des modernes incrédules par les arguments de l'Ecriture et de la tradition, mais en commentant d'après les Saints Pères, dont il a une grande con-

naissance, tous les mots de l'Evangile, il fournit à la piété un délicieux aliment.

Si donc notre temps a produit des livres qui sont devenus malheureusement si célèbres, contre ces monuments impies dont il suffit de toucher une pierre pour qu'ils s'en aillent en ruine, élevons un monument de la foi bien autrement solide, qui convaincra tout homme sans préjugés et consolera l'Eglise au milieu de ses épreuves.

D'un autre côté, la reproduction de l'ouvrage de Ludolphe n'est-elle pas le meilleur moyen de combattre cet esprit janséniste qui n'existe que trop encore et qui exerce ses ravages, à l'insu même des âmes les plus fidèles ? Descendons au fond de nos cœurs : ne sommes-nous pas encore tout imprégnés aujourd'hui de ce froid mortel que rien ne semble pouvoir réchauffer. Eh bien ! lisons le savant commentaire de Ludolphe. Il nous rappellera à la vie de la grâce, nous fortifiera. Ce pieux livre, puisé aux meilleures sources, nourri de la forte doctrine des SS. Pères, et qui emprunte aux saintes légendes dont il est habilement semé, tant de charmes, tant de lumières et de vie, ce livre fruit des méditations fécondes du cloître, fera aux âmes un bien que la plupart des ouvrages de nos jours ne savent produire. Il les élèvera en haut, *sursum corda;* il fera aimer davantage Notre Seigneur Jésus-Christ et sa très-Sainte-Mère dont Ludolphe parle avec tant de dévotion et d'amour; il donnera une intelligence plus complète de la divine Ecriture et de l'esprit évangélique, et nous apprendrons ainsi à mieux conformer notre conduite à la vie divine de Jésus et de Marie.

Il nous reste à dire quelques mots seulement de notre travail, du but que nous nous sommes proposé, et de la manière dont nous avons cru l'atteindre.

Nous savons qu'il existe déjà une *Vie* de Jésus-Christ d'après Ludolphe le Chartreux, mais il n'y a aucun rapport entre la tâche que nous nous sommes imposée d'une traduction complète, d'une reproduction intégrale, et l'œuvre de l'auteur de ces deux petits volumes, qui a omis plus de cent chapitres de Ludolphe et n'en a pas reproduit un seul intégralement.

Au moment où nous mettons *sous presse*, nous apprenons

qu'on se propose de reproduire un manuscrit qui contient un petit abrégé de Ludolphe, divisé en sept lectures pour chaque jour de la semaine. On ne peut même pas appeler cette œuvre un abrégé, puisque notre traduction complète de la *Vie de Jésus-Christ*, de Ludolphe, ne comprendra pas moins de six volumes compactes in-8°. Ce sont quelques bonnes idées prises dans Ludolphe, je l'accorde, mais non Ludolphe.

En outre, nous sommes loin d'accepter la critique de la *Grande Vie*, faite par l'auteur qui se propose la reproduction de ce manuscrit.

D'abord, nous ne comprenons pas ce qu'il veut dire lorsqu'il s'exprime ainsi : La *Grande Vie* se compose de quatre petites. Ludolphe le Chartreux commence l'histoire de Jésus-Christ par le chapitre de la Génération du Verbe et la conduit jusqu'à la descente du Saint-Esprit et à la prédication des apôtres; il n'y a donc pas quatre petites vies dans la *Grande Vie*. Si l'auteur entend que la *Grande Vie* est aussi longue que quatre petites vies, nous lui ferons remarquer qu'elle peut être aussi longue que six ou huit petites vies, puisque chaque abréviateur peut retrancher plus ou moins, selon sa manière de voir, son plan et son but.

« La Grande Vie ne forme pas moins de deux volumes *in-folio* gothique à deux colonnes. » Nous avons trois éditions gothiques *in-folio ;* toutes trois sont en un seul volume.

« On comprend, ajoute le même auteur, que dans une œuvre ausssi vaste, il doit y avoir beaucoup de digressions et de longueurs qui ne seraient peut-être pas du goût de tous les lecteurs, et qu'on peut dès lors retrancher sans inconvénient. »

S'il fallait retrancher d'un livre ce qui n'est pas du goût de tous les lecteurs, ce livre ne serait pas volumineux; en outre, on oublie ici que l'ouvrage de Ludolphe de Saxe n'est pas seulement une nomenclature des faits de la vie du Sauveur, ni la relation pure et simple de ses discours, mais une œuvre profonde où la divine économie des mystères de l'Incarnation et de la Rédemption est considérée sous tous les points de vue, où chaque parole de l'Evangile est savam-

ment commentée, envisagée dans tous ses sens, entourée de toutes ses interprétations. Dans la *Grande Vie* de Ludolphe, les chrétiens de tous les âges et de toutes les conditions trouvent des règles de conduite sûres, tracées d'après l'Evangile et les SS. Pères. Il y en a pour les pécheurs, il y en a pour les justes, il y en a pour les parfaits. Les parents de Jésus, ceux qui l'ont entouré sur la terre de leur affection et de leurs soins, n'ont pas été oubliés par le savant commentateur. Nous ne craignons pas de l'affirmer, c'est dans Ludolphe de Saxe que nous avons lu les plus belles pages sur la vie, les grandeurs et les vertus de la sainte Vierge. Heureuses longueurs, heureuses digressions que celles-là! Nous l'avouons en toute sincérité, s'il nous eût fallu de ce travail capital, retrancher un chapitre, nous l'aurions infiniment regretté et nous eussions été bien embarrassé pour procéder à cette élimination.

Notre traduction est donc complète, et comme il existe un grand nombre d'éditions de Ludolphe, nous les avons soigneusement confrontées, éclaircies les unes par les autres, et nous avons marché sur celle qui nous paraissait préférable à l'autre dans telle circonstance et pour tel texte. Nous devons dire cependant que toutes ces éditions ne diffèrent pas essentiellement.

Nous intitulons notre traduction *Grande Vie;* c'est ainsi qu'on l'appelait au xve et au xvie siècle (*Le grand vita*). (Voir la vieille traduction gothique, publiée par Guillaume le Menand, de l'ordre des Frères-Mineurs.)

Nous avons suivi pas à pas notre modèle, et, dans cette œuvre, nous n'avons que le mérite d'un long labeur, rendu souvent, presque toujours délicieux par les belles pensées et les beaux enseignements que nous avons rencontrés.

Nous n'avons pas cherché à éblouir par l'éclat du style. Celui de Ludolphe est plus profond que brillant; pour conserver l'originalité de son œuvre, autant qu'il est possible à un traducteur de le faire, nous avons gardé ses périodes et ses phrases, conservé quelques mots vieillis dans la logique et la mysticité, car nous savons qu'il y a de ces éclairs d'évidence et de lumière, de ces amours purs du cœur qui n'ont

qu'une expression pour être rendus; si on la délaie, on ôte aux sentiments de leur clarté ou de leur ardeur.

Daigne le Seigneur bénir nos efforts, et la Vierge-Immaculée, sur laquelle Ludolphe a écrit de si touchantes pages, nous continuer jusqu'à la fin sa maternelle assistance. Et à cette époque où les plus horribles blasphèmes qui pussent sortir de la bouche et de la plume d'un homme viennent d'être proférés contre la divinité de Jésus-Christ, qu'il nous soit permis de former pour notre pays, dont beaucoup de membres marchent égarés dans les voies de l'erreur, les vœux les plus ardents, et d'emprunter pour les exprimer les belles paroles qui terminent le Mandement de Monseigneur l'archevêque de Paris, pour le Carême de 1864 :

« O mon pays! qui avez reçu le baptême de Jésus-Christ avec Clovis, ce vaillant fils aîné de l'Église; qui, pour votre bravoure et votre foi en Jésus-Christ, avez été salué partout comme le soldat de Dieu; qui avez rempli, à l'égard de la religion de Jésus-Christ, un rôle si glorieusement résumé dans le nom de Charlemagne; qui, après un instant de vertige et d'erreur, avez relevé les autels de Jésus-Christ par la main d'un héros, grand et illustre entre tous ceux qui ont laissé sur la terre l'empreinte de leurs pas; ô mon pays! restez fidèle à vos antiques et nobles croyances! aimez et gardez la foi de Jésus-Christ, et qu'elle vous guide dans le chemin de vos destinées! Oui, que la foi chrétienne s'asseoie et veille au foyer de chaque famille, pour maintenir la pureté des mœurs, la concorde, l'obéissance des enfants et l'utile action de l'autorité paternelle! Que la croix de Jésus-Christ, cette explication de tant de choses, apparaisse avec plus d'éclat encore sur votre front prédestiné, et recueille des hommages plus unanimes de vos fils! Que la vertu souffrante et méconnue y trouve son espoir, le crime un remords salutaire, l'orgueil un contre-poids, la misère un soulagement, le travail une force, le dévouement un motif et un attrait! »

D. M. P. Augustin.

Paris, le saint jour de Pâques, 27 mars 1864.

ÉDITIONS DE LUDOLPHE

La *Vie de Jésus-Christ*, de Ludolphe le Chartreux, a été reproduite par l'imprimerie dès 1474. En 1500, elle comptait déjà quatre éditions et elle en eut un bien plus grand nombre dans le courant du XVIe siècle.

Nous allons en citer quelques-unes :

Ludolphus seu Leutolphus de Saxonia, Carthusiensis. — *Liber de Vita Christi* (absque loco), 1474, in-fol. goth. de 394 ff. non chiffrés, à deux colonnes de 50 ou 55 lignes. Cette édition, imprimée avec les caractères de Henri Eggesteyn, à Strasbourg, est regardée comme la plus ancienne de cet ouvrage avec date.

L'édition de Cologne de 1474, in-fol. goth. de 467 ff. non chiffrés, à 2 colonnes de 56 lignes, n'est pas moins rare que la précédente. Un exemplaire maroquin rouge a été vendu 118 francs.

Nous possédons un exemplaire, ayant appartenu à la Chartreuse de Villeneuve, *Cartusiæ Villenovæ*, imprimé en 1502,

goth., un vol. in-fol. parfaitement conservé; avec ce titre : *Vita Jesu-Christi Dni ac Salvatoris nostri ex Evangelio et approbatis ab Ecclesia Catholica doctoribus sedule collecta per Ludolphû de Saxonia*........ Vendu à Paris où il a été imprimé, au *Soleil d'Or*, *in vico Sorbono*, et dans la rue Saint-Jacques, au *Lion d'Argent*, et ailleurs........

Outre plusieurs autres exemplaires, nous avons encore celui de *Posnaniæ, Typis Academicis, reincusum* 1750, en deux volumes grand in-4°, caractères ordinaires, avec ce titre :

Excelsum et excellentissimum opus vitæ Jesu-Christi; Redemptoris nostri, ex medullis Evangelicis, et approbatis ab Ecclesiæ doctoribus (sic), *sedule per Ludolphum de Saxonia ordinis Carthusiensis collectum*.......

Panzer et Hain (nos 10288-97) décrivent encore plusieurs autres éditions du livre de Ludolphe, imprimées sans date, et d'autres d'une date postérieure à 1474, qu'il serait trop long d'énumérer.

Voici maintenant des traductions. (Nous puisons les renseignements suivants dans Brunet) :

Le *Grand Vita Christi*. Conpouse par Venerable Pere Ludolphe religieux de l'ordre des Chartreux, et translate de latin en francois par Venerable.... Frère Guillaume Lemenant maistre en theologie de lordre de Monseigneur saint Francois... Imprime en la cite de Lyon sur le Rosne par maistre Jacques Buyer bachelier en chascun droit citoyen et Mathieu Hus de la nation d'Allemaigne imprimeur habitant dudit Lyon. Lan mil quatre cens quatre-vingtz et sept et le septième jour de juillet, in-fol° goth. fig. en bois.

Il y en a un exemplaire à la Bibliothèque de Besançon.

MÊME TRADUCTION. — Imprime en la cite de Lyon sur le Rosne, par maistre Matthieu Hus de la nation d'Allemaigne impresseur... lan mil quatre cẽs quatre vĩgtz et treze. Et le premier de mars. 4 T. en 2 vol. in-fol. à 2 col. avec fig. en bois. Edition rare de cette traduction. Le second vol. est imprimé en plus petits caractères.

MÊME TRADUCTION. — Imprime à Paris pour Anthoine Verard : marchât libraire demourât en la rue Sainct Jaques, pres petit pont... 4 part. en 2 vol. in-fol. goth. à 2 col. avec fig. et initiales en bois. — Cette édition a été faite entre les années 1500 et 1502, époque à laquelle Verard demeurait à l'adresse marquée dans la souscription ci-dessus. La Bibliothèque du roi possède un bel exemplaire des quatre parties. imp. sur *vélin*, et décoré de 72 miniatures, vendu 102 francs, chez le baron d'Heiss, et 110 francs Mac-Carthy; ne contient que la moitié de l'ouvrage.

MÊME TRADUCTION. — Cette édition doit être postérieure à la précédente, Verard ayant quitté dès 1503 son domicile de la rue Saint-Jacques pour s'établir *devant la rue Neufve-Nostre-Dame*, ainsi que le porte la souscription de l'ouvrage. Un exemplaire de celle-ci, impr. sur *vélin*, et revêtu de la reliure aux armes d'Henri II, se conserve aussi à la Bibliothèque du roi.

Ce même ouvrage a été réimprimé à Paris par François Regnault, pour Jean Petit, 29 mars, 1521 et pour les Angeliers, vers 1530, in-fol. goth. à 2 col.

Le même livre de Ludolphe a été traduit et imprimé en catalan, l'an 1495, in-fol. goth. ; traduit et imprimé en espagnol, à Alcala en 1502, in-fol. goth., traduit et imprimé en portugais, en 1495, à Lisbonne.

Enfin, le 23 février 1864, à l'hôtel de Drouot : *Liber de Vita Christi*, 3 vol. in-fol. à 2 col., reliés en velours violet, et ornés d'un grand nombre de miniatures, provenant du cabinet de Mme la duchesse de Berry; vendu 3,800 francs à M. Firmin Didot.

LA

GRANDE VIE

DE

JÉSUS-CHRIST

CHAPITRE PREMIER

DE LA DIVINE ET ÉTERNELLE GÉNÉRATION DU CHRIST

Essayons d'exprimer quelques gouttes de ce vin pur de l'admirable doctrine des Évangélistes que Jésus nous a conservée intacte jusqu'à ce temps de grâce. Commençons par la divine génération du Christ, sujet particulièrement traité par l'évangéliste saint Jean. Cet apôtre a pour but principal de prouver la divinité du Verbe contre certains hérétiques qui, de son temps même, prétendaient que le Christ n'était qu'un simple homme, et que, par conséquent, avant sa naissance temporelle, il n'avait pas toujours existé, et qu'il n'était pas avant Marie, sa Mère [1].

[1] M. Renan sous ce rapport n'a rien inventé.

C'est pourquoi Jean traite d'abord de l'éternité du Verbe; il prouve la nature divine du Christ et son éternelle préexistence à Marie. A ce sujet, il remarque, touchant les Personnes divines, cinq choses que nous allons exposer succinctement.

Il déclare d'abord l'éternelle génération du Fils de son Père, lorsqu'il dit : *Au commencement était le Verbe,* c'est-à-dire le Verbe en Dieu lui-même. Or, dans tout être pensant, le Verbe est nécessairement supposé, en même temps que son existence. Donc le Fils était dans le Père, coéternel au Père; il n'a pas commencé d'être seulement lorsque Marie l'a mis au monde; mais il était dans le principe, c'est-à-dire dans le Père, qui est le Principe sans principe, et le Fils est le Principe du Principe. Saint Jean appelle le Fils Verbe de Dieu : Ainsi, Jésus-Christ, Notre-Seigneur, est appelé en même temps Fils de Dieu et Verbe de Dieu; on le nomme encore la Vertu, la Sagesse de Dieu. Toutes ces appellations ont une même et unique signification. Mais ici, saint Jean se sert de l'expression de Verbe et non de celle de Fils, parce qu'elle va mieux au but qu'il se propose. Remarquons que le mot verbe est une expression figurative qui signifie la conception, la pensée de l'esprit. Ainsi, on dit que la physionomie est la santé, parce qu'elle désigne la santé, et comme la physionomie est appelée santé, la pensée traduite par la voix est appelée verbe. Mais le verbe, qu'est-ce autre chose que la conception intérieure de l'esprit, car les mots ne sont que des marques, des signes de la pensée de l'âme? Ainsi, cette conception intérieure de l'esprit mérite le nom de verbe, avant même qu'elle soit traduite par la voix. Donc, puisque le mot

verbe signifie la voix, l'expression, et que les sons qui sortent des lèvres traduisent la pensée de l'esprit, et que cette pensée, pour être traduite, ne quitte pas l'esprit, le Fils du Père, le Verbe du Père, la pensée du Père, est ainsi appelé parce qu'il procède du Père par une éternelle génération, qu'il est en Lui et qu'il demeure en Lui, à cause de l'unité de leur nature, absolument comme la pensée, comme la conception de l'esprit, qui naît de l'esprit, reste en lui et ne s'en sépare pas. Telle est la raison pour laquelle l'Évangéliste emploie plutôt le nom de verbe que celui de fils. Le Verbe est donc proprement et parfaitement en Dieu lui-même; saint Jean l'appelle le Verbe, parce qu'il procède de Celui dont il est la conception, comme la pensée vient de l'esprit qui l'a créée. Et comme le Verbe et le Fils sont une même personne, la génération du Fils par son Père a une analogie parfaite avec l'expression de la pensée par la parole. L'Évangéliste désigne encore le Fils de Dieu sous le nom de Verbe, plutôt que sous celui de fils, parce que le terme de fils ne rappelle qu'une comparaison de nature et d'âge avec le père, tandis que celui de Verbe fait allusion non-seulement à l'auteur de ce Verbe, mais à ce qui est dit par ce même Verbe, aux paroles qu'il prononcera, à la doctrine qu'il enseignera et dont il inculquera les principes au monde. En effet, le Fils de Dieu ne doit pas seulement être considéré dans son éternelle génération du Père, mais encore dans son humanité, dans ses divines communications avec les créatures, dans les miracles qu'il a opérés pour prouver sa divinité, et sous ce dernier rapport, aucun nom ne pouvait mieux lui convenir, puisque *verbe* signifie *manifestation, expression*.

L'Évangéliste confesse ensuite la *distinction* de la personne du Père et de la personne du Fils, lorsqu'il dit : *Et le Verbe était en Dieu.* Le Verbe était en Dieu, le Fils toujours dans le Père, le Père toujours dans le Fils, sans jamais sortir de la nature divine ; mais les deux Personnes ne se confondent pas, car d'aucun être on ne peut dire qu'il est en lui-même. Ainsi, le Verbe et son Principe, dans lequel il est, sont deux Personnes différentes ; le Verbe ne procède pas du Père par une opération que les théologiens appellent *ad extra ;* mais, tout en procédant du Père, dont il est le Verbe, le Verbe reste dans le Père, cependant il est une personne distincte du Père : le Verbe était en Dieu, c'est-à-dire deux personnes dans la même nature.

Saint Jean exprime ensuite la consubstantialité du Père et du Fils ou l'unité de substance de l'un et de l'autre, par ces paroles : *Et le Verbe était Dieu.* Le Verbe est Dieu, c'est-à-dire d'une nature, d'une substance divine. Il serait impossible de supposer qu'il est en Dieu et qu'il n'est pas Dieu ; car rien n'est en Dieu qui ne soit Dieu ; Dieu est un tout sans mélange. Ainsi, quoique le Verbe soit dit être en Dieu, il n'est pas d'une autre nature que Dieu, comme notre pensée n'est pas d'une autre nature que notre esprit. Le Verbe a donc la nature divine qui est nécessairement une et indivisible. Le Verbe et le Principe dont il procède ont la même nature, quoique leurs personnes soient distinctes. Dans cette phrase : *le Verbe était en Dieu,* sont désignées les trois Personnes de la Sainte-Trinité : le Père, dans le mot Dieu, le Fils, dans le mot *Verbe,* et le Saint-Esprit, dans la préposition *en.*

En quatrième lieu, le Fils est coéternel au Père : il était

en *Dieu dans le principe.* C'est-à-dire, le Verbe dont il vient d'être parlé, était en Dieu depuis le *commencement* de l'éternité, avant tous les siècles. Le Verbe n'a jamais existé séparé de Dieu le Père; le Père n'a jamais existé sans le Fils, sans le Verbe, sans la Vertu, sans la Sagesse. Nous appelons Dieu le Père, le Père, parce qu'il a un Fils, qui est le Verbe et qu'il engendre de toute éternité. Le Verbe est donc engendré dans *le principe,* à proprement parler, non pas dans le sens que l'on dit que Dieu créa, dans *le principe,* le ciel et la terre, mais dans *le principe,* qui signifie l'éternité sans bornes, comme il est dit au psaume 109 : *Toute puissance est à vous pour l'exercer au jour de votre force, lorsque vous paraîtrez avec tout l'éclat de votre sainteté : Je vous ai engendré de mon sein,* c'est-à-dire de ma substance, *avant l'aurore,* c'est-à-dire avant la création du monde. Ainsi, lorsque ailleurs le Père dit au Fils : *Je t'ai engendré aujourd'hui,* il faut entendre par ce jour le grand jour de l'éternité qui renferme tous les jours. Le mot *principe* signifie donc tantôt l'éternité, tantôt Dieu le Père. Maintenant, comment le Père engendre-t-il le Fils, c'est un mystère que nous ne devons pas chercher à pénétrer, car la génération divine est inénarrable : *Qui racontera sa génération*[1] ? Le fait est que le Fils est engendré du Père, mais en quoi consiste cette génération, c'est ce que ni les prophètes, ni les anges mêmes ne sauraient nous expliquer. Concluons de ce qui vient d'être dit que nous devons nous proposer toujours Dieu pour principe et pour fin dans toutes nos actions : *Au commen-*

[1] *Isaïe*, 53.

cement était le Verbe, et le Verbe était Dieu. Si donc vous voulez savoir si vos pensées et vos actes extérieurs sont dans l'ordre de la divine volonté, si c'est Dieu qui opère en vous par sa divine grâce, voyez si vous vous êtes proposé la gloire de Dieu pour but; s'il en est ainsi, votre action est sainte, parce que le Seigneur en est et le principe et la fin.

L'Évangéliste, après avoir constaté l'éternelle génération du Verbe, entre dans l'ordre de ses opérations.

Il dit donc en cinquième lieu, que le Père n'a rien fait sans le concours du Fils : *Toutes choses ont été faites par lui-même*, c'est-à-dire tout ce qui a été fait par le Père, toutes les créatures visibles et invisibles, a été fait par le Fils, *et rien n'a été fait sans lui,* car Dieu n'a rien fait sans sa Sagesse, et si ce n'est dans sa Sagesse. Les créatures ont été faites par Dieu, comme les œuvres de l'art sont faites par l'artiste. Le véritable artiste n'est autre qu'une intelligence qui conçoit; ainsi, un monument qui se présente à nos yeux n'est que l'exécution d'un plan primitivement élaboré par l'esprit. Mais, comme nous l'avons dit plus haut, le Verbe est la *conception* de l'intellect divin; donc, tout ce qui existe, tant dans l'ordre spirituel que dans l'ordre matériel, a été créé par lui. Lorsque nous disons que toutes choses ont été faites par le Verbe, nous n'entendons pas qu'il n'a été dans la création qu'un simple instrument, qu'un aide ou qu'un agent plus ou moins efficace, mais bien la cause efficiente elle-même. Le Fils a tout créé avec le Père et avec le Saint-Esprit, car les œuvres extérieures de la Sainte-Trinité appartiennent aux trois Personnes. Toutes choses ont donc été faites par le

Verbe, sans exclure de la création le Père et le Saint-Esprit. Toutes choses ont été faites en même temps et une seule fois, mais la création est néanmoins partagée en six jours distincts. Si donc toutes choses ont été créées par le Verbe, et que le Verbe n'ait pu se créer lui-même, parce qu'il eût existé avant d'être, ce qui implique contradiction, le Verbe n'a donc pas été créé, et, comme raisonne saint Augustin [1], si le Verbe n'a pas été créé, il n'est donc pas une créature; or, ce qui n'est pas une créature est Dieu. Or, ce Verbe, qui n'est pas une simple parole émise par la voix, mais qui demeure toujours dans le sein, dans les plus secrètes entrailles du Père, fait, dispose et gouverne tout, car ce n'est pas en parlant, mais par le seul acte de sa volonté que Dieu fait toutes choses. Saint Jean, après avoir montré que le Verbe est la cause productive des choses, explique de quelle manière il est cette cause : *Tout ce qui a été fait était vie en lui-même,* c'est-à-dire vivait dans le Verbe. C'est ainsi que l'artiste conçoit d'abord un plan dans son esprit, avant de l'exécuter, et on peut dire que ce qui est dans son esprit vit avec lui; mais ce qu'il produit extérieurement change avec le temps. Toutes les choses qui ont été faites n'ont pas la vie en elles, c'est-à-dire que comme créatures, il n'est pas de leur nature d'avoir la vie; toutefois, en tant qu'elles sont en Dieu, dans la pensée divine, qui est la vie par excellence, on peut dire qu'elles ont la vie, car là, elles trouvent de toute éternité leur image et leur raison d'être. Tout ce qui s'est fait et se fait dans le temps a été décrété de toute éternité; le Seigneur voyait toutes choses avant

[1] Saint Augustin : *De la Trinité*, liv. I, chap. VI.

leur existence, elles étaient présentes et *vivaient* dans son esprit; avant le commencement du monde, il les contemplait dans son propre Fils, dans sa Sagesse, et elles *vivaient* ainsi, comme si déjà elles eussent été faites. On peut dire que toutes les créatures qui sont dans la divine volonté *vivent*, parce qu'elles doivent être *nécessairement* et exister conformes au plan de la divine *Providence*. On voit de quelle manière les créatures *procèdent* du Verbe; elles en procèdent comme les œuvres de l'art procèdent de l'esprit de l'artiste.

Boèce, dans son troisième livre de la *Consolation*, parlant de ces mystères, s'exprime ainsi : O beauté par excellence, le modèle de tout ce qui existe est en toi de toute éternité; de toute éternité tu portes le monde dans ta pensée, et tu contemples toutes choses comme elles sont ou doivent être.

Remarquons ici que l'œuvre de la vertu est l'œuvre de vie et que l'œuvre du péché est appelée œuvre de mort; or personne ne peut faire une œuvre de vertu, une œuvre bonne, si ce n'est en Dieu. Si donc vous voulez savoir si votre œuvre est une œuvre de vie, une œuvre de vertu, une bonne œuvre, conforme à la divine volonté, voyez si elle est faite en Dieu et pour l'amour de lui, car il est écrit que *tout ce qui a été fait en Dieu était vie*, c'est-à-dire *vivait* et donnait la vie. Tout ce qui est fait dans la charité est fait en Dieu, et tout ce qui est fait hors de Dieu, hors la volonté de lui plaire, n'a ni mobile raisonnable, ni fin méritoire.

Saint Jean, après avoir montré le plan du Verbe relativement à toutes les créatures, signale ce qu'il a fait particulièrement en faveur des hommes : *Et la Vie était la lu-*

mière des hommes. C'est-à-dire la Vie, le Verbe qui est la vie par excellence, dans lequel et par lequel toutes les créatures *vivent*, était la lumière des hommes; cette lumière devait éclairer les créatures raisonnables afin de les conduire à l'éternité bienheureuse, et elle n'a jamais manqué de répandre sa grâce et sa clarté sur tout homme qui fait ce qu'il peut pour aller à Dieu, c'est-à-dire qui lui donne son esprit et son cœur. Moralement, une bonne vie est la lumière des hommes, parce qu'elle éclaire et édifie le prochain beaucoup plus que toutes les paroles. C'est pourquoi saint Jérôme dit[1] : On comprend bien plus vite ce que l'on voit par les yeux, que ce que l'on entend par les oreilles; et Sénèque[2]: C'est un bien long chemin que d'éduquer par les préceptes, mais les exemples ont une subite efficacité. Jésus commença donc à agir, puis il enseigna.

Et la lumière brillait dans les ténèbres : c'est-à-dire au milieu des pécheurs que le Verbe éclaire, autant qu'il est en lui, de la lumière de sa grâce, mais ils sont ténébreux, parce qu'ils se soustraient à l'influence de la divine Lumière, de la lumière du Verbe : c'est pourquoi l'Évangéliste ajoute : *Et les ténèbres ne la comprirent pas*, parce que les pécheurs ne suivent pas cette lumière qui s'offre à eux; ils manquent de volonté. Saint Augustin fait quelque part cette comparaison: Placez un aveugle aux rayons du soleil; il ne verra jamais; le soleil ne lui manque pas, mais ses yeux manquent au soleil; ainsi tout pécheur endurci, toute personne dominée par les passions, tout impie, reste aveugle de cœur au sein de la Sagesse. Mais

[1] Saint Jérôme, *sur Jérémie*, chap. XIX.
[2] Sénèque : *Lettre* 6.

jamais cette Sagesse ne quitte l'esprit la première, c'est toujours l'esprit qui d'abord l'abandonne. Que doit donc faire celui qui ne voit pas la divine lumière? Il doit purifier son cœur, nettoyer son âme des péchés et des iniquités, ensuite il contemplera la divine Sagesse qui lui est présente et qui n'est autre que Dieu lui-même. C'est pourquoi nous lisons dans le chapitre cinquième de saint Mathieu : *Heureux ceux qui ont le cœur pur parce qu'ils verront Dieu.*

Selon Origène [1], la lumière brille dans les ténèbres, parce que le Verbe de Dieu, la Vie et la Lumière des hommes, ne peut être parfaitement compris par la raison humaine, toujours enveloppée de quelques ténèbres que le Seigneur ne veut pas dissiper, pour confondre notre orgueil; et cependant cette lumière ne cesse de briller. Ainsi, comme elle est incompréhensible à toute créature, les ténèbres ne la comprennent pas. Il faut noter ici qu'il y a trois *compréhensions* distinctes : la première par capacité [2], la seconde par claire vision, la troisième par l'adhésion de la foi et de la charité. La première compréhension n'existe pas pour cette Lumière qui est éternelle et immense et que, par conséquent, personne ne peut contenir. Les bienheureux dans le ciel jouissent de la seconde compréhension, et les justes de la terre ont la troisième.

Mais le méchant n'a aucune de ces compréhensions; c'est pourquoi il est écrit : ***Et les ténèbres ne la comprennent pas***, c'est-à-dire ceux qui n'ont ni foi ni charité ne la comprennent pas. On dit encore qu'une

[1] Origène, *Hom.* 2, *sur div.*
[2] Par clôture, *per inclusionem.*

chose est *comprise*, quand elle est parfaitement connue; or il n'y a que l'intelligence divine qui peut comprendre parfaitement cette Lumière éternelle.

Moralement, *la lumière luit dans les ténèbres*, car la vertu apparaît et brille surtout dans l'adversité. *La vertu se perfectionne dans l'infirmité* [1]. Personne ne peut savoir, dit saint Grégoire [2], quels progrès il a faits dans la perfection, si l'adversité ne l'a visité; il n'y a qu'une longue épreuve qui puisse découvrir ce que l'homme est intérieurement. Et parce qu'aucune adversité ne peut vaincre les saints, ni les séparer de l'amour de Jésus-Christ, il est écrit que les *ténèbres ne la comprennent pas.* En effet, les bons, quand ils sont en proie à l'adversité, non-seulement ne sont ni vaincus ni brisés, mais ils se réjouissent et se délectent dans cet état. On peut encore interpréter ces mots : *la Lumière luit dans les ténèbres*, de la conduite de Dieu qui prodigue ses consolations à ceux qui sont dans l'adversité et les tribulations, selon cette promesse du Seigneur : *Je suis auprès de ceux qui ont le cœur oppressé ; Je suis avec le juste dans la tribulation* [3].

— *Et les ténèbres ne l'ont point comprise*, car toutes les peines de ce monde n'ont aucun rapport avec la gloire éternelle qui nous attend, car Dieu récompense toujours au-delà des mérites et ne punit jamais toute la grièveté du péché. —

La Lumière brille encore dans les ténèbres de ce monde, car le Créateur apparaît aux créatures. Puis,

[1] II *Corinth.* 12.
[2] Saint Grégoire, liv. XXXI, *Moral.*, chap. XXVIII, et liv. I des *Dialog.*, chap. V.
[3] *Psaume* 33; *Psaume* 90; *Rom.* 8.

comme dans la patrie céleste, Dieu est le miroir des créatures, dans lequel les créatures brillent et dans lequel nous verrons toutes les choses qui nous combleront de bonheur; dans cette vie au contraire, les créatures sont le miroir du Créateur, dans lequel nous voyons notre Créateur. C'est pourquoi l'apôtre dit[1] : *Nous voyons maintenant par un miroir,* c'est-à-dire par le miroir des créatures, en énigme et obscurément. *Les choses invisibles de Dieu,* dit le même apôtre[2], *se voient comme à l'œil par la création du monde.* Ce n'est pas seulement la foi, l'Écriture-Sainte, la raison naturelle et les saints qui témoignent de l'existence de Dieu; mais toutes les créatures le publient: *Il nous a faits et nous ne l'avons pas fait*[3]. Dieu est, telle est la voix de la nature. Tout ce qui est beau atteste qu'il y a une Beauté par excellence; tout ce qui est doux, une Douceur; tout ce qui est sublime, une Sublimité; tout ce qui est pur, une Pureté; tout ce qui est fort, une Force suprême..... Lorsque vous entendez, comme nous l'avons prouvé plus haut, que le Fils est engendré du Père, gardez-vous de concevoir en votre pauvre esprit quelque idée charnelle, mais ayez plutôt le regard de la colombe ou celui de l'aigle, et croyez, croyez simplement. Contemplez et voyez avec toutes les puissances de votre âme, sortir de cette Lumière immense, très-simple, très-brillante, souverainement secrète, une Splendeur coéternelle, consubstantielle, qui est la souveraine Vertu, la souveraine Sagesse, et dans laquelle le Père a tout disposé de toute éternité, par laquelle il a fait

[1] I *Corinth.* 13.
[2] *Rom.* 1.
[3] *Psaume* 99.

les siècles, gouverne et ordonne les événements pour sa plus grande gloire, tantôt dans l'ordre de la nature, tantôt dans celui de la grâce, tantôt dans celui de la justice, tantôt dans celui de la miséricorde, de sorte qu'en ce monde, il n'y a aucun fait qui n'ait sa raison d'être. Saint Augustin dit [1]: Comme la clarté naît de la substance du soleil, ainsi le Fils est engendré de la substance du Père; et comme le soleil n'existe pas avant sa lumière, bien que cette dernière procède de lui; qu'il est impossible de concevoir le soleil sans sa clarté, comme cette clarté sans le soleil; de même le Fils est engendré du Père, et il a toujours été dans le Père, et il y demeure toujours, et il est impossible de concevoir le Père sans le Fils qu'il engendre de toute éternité, comme il est impossible de concevoir le Fils sans le Père. O incrédule, lorsque dans la nature vous rencontrez une image si frappante de ce profond mystère, refuserez-vous encore d'y croire?

De même donc que la lumière est substantiellement dans le soleil, et que le soleil est dans la lumière, ainsi le Père est substantiellement dans le Fils et le Fils dans le Père. Et comme le soleil et la lumière, étant de même substance, ne sont pas néanmoins un même être, parce que nous ne pouvons dire que le soleil est la lumière ou que la lumière est le soleil, ainsi le Père et le Fils, quoique étant de même nature, sont cependant deux Personnes distinctes. Comme le soleil par sa lumière réchauffe, éclaire, dessèche, dissout, blanchit, et opère en un mot tout ce que le Seigneur lui commande, le Père

[1] **Saint Augustin** : *Lett.* **66** et *Liv. de l'hérésie : ad quod vult Deum.*

a fait toutes choses par son Fils. C'est donc avec raison que saint Augustin [1], rapportant une parole d'un philosophe platonicien, disait que le commencement de l'Évangile selon saint Jean devrait être gravé partout en lettres d'or [2], et lu dans les endroits les plus élevés des différentes églises.

[1] Saint Augustin, liv. X *de la Cité de Dieu*, chap. XXIX.

[2] On voit que saint Augustin jugeait autrement que M. Renan. Lequel des deux a raison?

CHAPITRE II

DE LA RÉDEMPTION DES HOMMES ET DE LA NATIVITÉ DE LA BIENHEUREUSE VIERGE MARIE

Au commencement, Lucifer se révolta contre Dieu, son Créateur, et aussitôt il fut précipité du haut du ciel dans l'abîme de l'enfer. C'est pour cela que Dieu résolut de créer le genre humain, afin de remplir les places que Lucifer et les mauvais anges avaient laissées vacantes dans le ciel. C'est pour le même motif que le démon, envieux de l'homme, lui dressait des embûches et s'efforçait de lui faire violer le précepte que le Seigneur lui avait fait. Pour arriver à son but, il se servit d'un serpent, qui ne rampait pas et qui appartenait à une espèce qui avait une tête très-intelligente. — Le perfide entra donc dans le corps de cet animal, il trompa la femme, et il fit peser sur tout le genre humain la dure loi de la mort. Et tous nous étions condamnés à subir les tourments de l'enfer, condamnation dont un homme, quelque saint qu'il fût,

ne pouvait nous affranchir. Mais enfin le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation jeta un regard de clémence sur notre misérable état, et il résolut de nous délivrer par lui-même. La colombe qui apporta à Noé dans l'arche une branche d'olivier, figurait la miséricorde du Seigneur pour les âmes détenues dans les limbes. Un grand nombre d'autres figures ont annoncé la même grâce. Depuis la création de notre premier père et la formation d'Ève d'une de ses côtes, dans le Paradis terrestre, depuis la fatale désobéissance qu'ils commirent en mangeant du fruit défendu, et depuis leur expulsion de ce lieu de délices, la divine Miséricorde ne cessa de porter les hommes au bien par mille moyens cachés, de leur inculquer le repentir, et de leur donner l'espoir du pardon par les mérites du Sauveur promis. Et de peur que notre ignorance et notre ingratitude ne rendissent pour nous inefficace cette indicible condescendance du Seigneur, il n'a cessé depuis les âges les plus reculés, depuis le juste Abel jusqu'à Jean-Baptiste, de nous annoncer la délivrance, de nous la promettre, de nous la figurer par les patriarches, par les juges, par les prêtres, par les rois et par les prophètes, afin d'éclairer notre foi, d'enflammer notre cœur et de provoquer la vivacité de nos désirs à la vue de ces mille et mille oracles d'une signification si évidente. C'est pourquoi le pape saint Léon dit dans son troisième sermon sur la *Nativité de Notre-Seigneur:* Qu'elles cessent les plaintes de ceux qui prétendent que la naissance du Christ a été trop retardée, comme si ce grand miracle, qui vient de s'accomplir, n'eût pas été toujours annoncé dans les temps passés, L'Incarnation du Verbe a fait ce qui devait être fait;

mais le mystère de la Rédemption a toujours été connu. Ce que les Apôtres ont prêché, les Prophètes l'avaient annoncé, et ce qui a toujours été cru n'est jamais trop tard accompli. La sagesse, la bonté du Seigneur, par ce retard salutaire, ont mis les hommes plus à même d'apprécier les œuvres de la Vérité, car l'accomplissement d'un événement, annoncé par tant de signes, prédit par tant d'oracles, retracé par tant de figures, ne peut faire l'ombre d'un doute, sous le règne heureux de l'Évangile. Or, la Nativité du Sauveur doit exciter en nous une foi d'autant plus vive et d'autant plus constante, qu'elle a été plus anciennement et plus souvent annoncée. Le Seigneur n'a pas songé au bonheur du genre humain dans une tardive commisération; mais, depuis le commencement du monde, il a fixé pour tous les hommes une seule cause de salut. En effet, la grâce de Dieu, par l'efficacité de laquelle tous les saints ont toujours été justifiés, n'a fait que s'accroître avec le Christ; mais elle n'a pas commencé avec sa naissance temporelle. Et telle est l'efficacité de ce grand Mystère de miséricorde, telle a été sa puissance même dans les figures qui l'ont annoncé, qu'il a profité à ceux qui ont cru à la réalisation de sa promesse, comme à ceux qui en ont joui après son accomplissement.

Saint Augustin [1] à ce sujet fait une autre remarque également judicieuse. Le Christ, selon lui, n'est venu que lorsque l'homme a été convaincu de l'insuffisance de la loi naturelle et de la loi écrite. Si le Christ fût né plus tôt, l'homme aurait pu dire qu'il se serait sauvé en accomplissant la loi naturelle et la loi écrite, et que par con-

[1] Saint Augustin, liv. II : *Questions sur l'Ancien et le Nouveau Testament*; question 83.

séquent l'avénement du Seigneur était superflu, inutile. Mais, après qu'il a été bien prouvé que l'homme ne pouvait se sauver ainsi, puisque tous descendaient dans les abîmes de l'enfer, le Christ est venu lui-même, parce que le temps de la miséricorde était arrivé; il n'est pas venu plus tôt, parce que cela n'était pas nécessaire, et que le remède spirituel ne profite qu'à ceux qui le reçoivent avec désir et affection. Le Christ n'est pas venu plus tard, de peur que la foi et l'espérance en l'Incarnation promise ne périclitassent dans les âmes. Si le Christ eût retardé son avénement, on aurait vu tous les jours décroître et se refroidir cette espérance et cette foi. D'après le même docteur, les anciens avaient un grand désir de voir le Christ. Non-seulement les Patriarches et les Prophètes, mais encore tous ceux qui menaient une vie pieuse dans une sainte attente, savaient qu'il devait venir, et ils soupiraient ainsi après cet heureux événement : Oh! si cette Nativité arrivait de mon temps! Si je pouvais voir de mes propres yeux ce que je crois! Si la foi de ces premiers fidèles était si vive, leurs désirs si ardents, leur amour si grand pour le Christ qui n'était pas encore venu, quels eussent été leurs sentiments, si comme nous, ils avaient été témoins des faits? Mais, malheur à nous, pauvres cœurs froids de ces temps modernes, qui ne sommes pas aussi sensibles à la grâce que nous avons reçue, que les anciens l'ont été à sa promesse. Saint Bernard dit[1] : Lorsque je pense aux désirs de ceux qui soupiraient après la venue du Messie, je suis rempli de honte, je me confonds en moi-même et je ne puis re-

[1] Saint Bernard : *Serm.* 2 *sur le Cantique.*

tenir mes larmes, tant me fait mal la torpeur de ces misérables temps. Car cette immense grâce que nous avons reçue nous donne moins de joie que n'en causait aux anciens le désir et la promesse de cette même grâce.

Le genre humain était plongé depuis de longs siècles (cinq mille deux cents ans environ [1]), dans les ténèbres de l'erreur et de la corruption, et personne, à cause du péché du premier homme, n'avait pu monter à l'éternelle béatitude. Les Esprits bienheureux, jetant un regard de compassion sur ces déplorables ruines, supplièrent le Seigneur avec plus d'instance (car ils savaient que la plénitude des temps approchait) de remplir les places que la défection et l'orgueil des mauvais anges avaient laissées vacantes parmi eux. La Miséricorde, ayant avec elle la Paix, frappait donc au cœur du Père et le pressait de venir à notre secours; mais la Vérité, ayant avec elle la Justice, s'y opposait; et, entre la Miséricorde et la Vérité, il s'éleva une grande contestation, que saint Bernard nous rapporte dans son premier *sermon* sur l'Annonciation du Seigneur. La Miséricorde disait à Dieu : L'homme a besoin que vous ayez pitié de sa misère qui est à son comble, et le temps de la miséricorde est venu. La Vérité reprenait : Seigneur, accomplissez votre parole. Qu'Adam meure avec tous ses descendants, qui étaient en lui, quand, malgré votre défense, il a goûté le fruit de l'arbre fatal. Et la Miséricorde : Seigneur, pourquoi m'avez vous faite? La Vérité sait bien que si vous n'êtes jamais touché de compassion, je ne suis qu'un vain nom. Et la Vérité : Si le prévaricateur peut échapper à la sen

[1] Simple opinion.

tence que vous avez prononcée contre lui, votre vérité n'existe plus, elle ne demeure pas pendant toute l'éternité. Ce débat est envoyé par le Père au Fils, et la Vérité et la Miséricorde tiennent en présence de ce dernier le même langage. On ne voit pas trop comment, au sujet de l'homme, on pourra conserver les lois de la Vérité et les entrailles de la Miséricorde. Mais le Roi éternel, dans sa suprême sagesse, donna cette solution : La Vérité dit : Je ne suis plus rien, si Adam ne meurt pas. La Miséricorde dit : Je n'existe plus, si l'on n'a pas pitié de l'homme. Donc, qu'Adam meure, mais que sa mort soit bonne ; il mourra et il obtiendra miséricorde, et les deux contestantes auront gain de cause. Cette sentence du Verbe, de la Sagesse éternelle, excita une universelle admiration ; mais on se demandait : Comment la mort peut-elle devenir bonne, lorsque son nom même remplit de terreur. Le Roi répondit : La mort des pécheurs est détestable [1], mais la mort des saints est précieuse et elle est la porte de la vie. Qu'on trouve donc quelqu'un qui ne soit pas sujet à sa loi et qui meure par charité, ainsi la mort ne pourra tenir captif l'innocent qui fera dans son sein même une ouverture par laquelle passeront les hommes délivrés. — Mais, où trouver cette victime innocente et volontaire ? La Vérité parcourt tout l'univers : aucun, pas même l'enfant d'un jour, n'est pur de toute tache. La Miséricorde fait le tour du ciel, mais elle ne trouve personne qui ait une charité assez brûlante pour consommer ce sacrifice [2]. La victoire sur la mort devait revenir à celui qui avait une assez grande charité pour

[1] *Psaume* 33.
[2] *Job*, 15.

sacrifier sa vie pour des serviteurs inutiles. La Miséricorde et la Vérité reviennent donc au jour assigné, plus inquiètes que jamais, n'ayant pas trouvé ce qu'elles cherchaient. Enfin, la Paix leur dit, pour les consoler : Ne savez-vous pas qu'il n'y a personne qui fasse le bien [1]. Donc, que celui qui a trouvé le remède l'applique lui-même. C'est alors que le Roi éternel prononça ce mot : *Pœnitet me fecisse hominem* [2], c'est-à-dire, c'est à moi de subir le châtiment mérité par l'homme, ma créature. Ayant donc appelé l'ange Gabriel, il lui dit : *Va, dis à la Fille de Sion : voici ton Roi qui vient* [3]. Le divin messager se hâte d'exécuter l'ordre reçu, et il dit à la fille de Sion : *Ornez votre chambre et recevez le Roi.* Voyez, dit saint Bernard, combien est grand le péril, combien est énorme le péché, et quelle difficulté il y a de trouver le remède pour guérir une plaie si profonde. La Vérité et la Miséricorde donnèrent leur consentement, et alors fut accomplie cette parole du prophète : *La Miséricorde et la Vérité se sont montrées; la Justice et la Paix se sont embrassées* [4].

Saint Léon [5], traitant cette grande question, dit que le démon ne s'était pas tellement emparé de l'homme, qu'il l'eût privé de son libre arbitre : donc, il y avait à effacer une faute volontaire, l'effet d'un perfide conseil, afin que la loi de la justice ne fût pas un obstacle au don de la grâce. Ainsi, à cette contagion générale qui infestait le genre humain, il n'y avait qu'un seul remède à apporter, et ce remède, dans les secrets conseils de la

[1] *Psaume* 52.
[2] *Genèse* 6.
[3] *Zacharie*, 9.
[4] *Psaume* 84.
[5] Saint Léon : *Serm.* 8, *sur la Nativité du Seigneur.*

divine Raison, pouvait seul relever ceux qui étaient tombés : il fallait qu'un fils d'Adam, exempt de la tache originelle, naquît innocent, et rachetât ses frères par ses mérites et les sanctifiât par ses exemples. Mais, parce que ce fils ne pouvait pas naître tel, le Dieu de David s'est fait fils de David, et il est né sans tache de la famille qui devait donner le Messie.

Saint Anselme [1] dit encore à ce sujet : Au commencement, nous avions été créés à l'image de Dieu, pour jouir un jour sans cesse de Dieu lui-même, et entrer en possession de sa gloire, sans passer par les vicissitudes et la corruption du tombeau. Mais nos premiers parents perdirent ce grand bien, et l'homme fut comme inondé de toutes les misères de ce monde, qui n'étaient que les avant-coureurs du malheur éternel qui l'attendait après la mort. Beaucoup de siècles s'écoulèrent, et la terrible condamnation qui avait frappé tous les enfants des hommes ne faisait que peser plus lourdement sur leur tête. La Sagesse de l'Éternel elle-même ne pouvait trouver dans toute l'humanité une seule créature digne de contribuer au rachat des hommes ; mais la Vierge naquit. Elle naquit de l'homme, et elle resplendit d'une telle beauté d'âme, d'une vertu si éminente, que la Sagesse de Dieu elle-même, voulant se faire homme, la jugea digne d'être sa mère ; et la Sagesse de Dieu s'incarna, non-seulement pour effacer la faute de nos premiers parents, mais tous les péchés des hommes, pour briser l'empire du démon, ennemi de son œuvre, et pour nous rendre le droit de citoyens de la patrie céleste que nous avions perdu. De

[1] Saint Anselme : *De l'Excellence de la bienheureuse Vierge*, chap. VI.

quelles louanges est digne celle qui a été la médiatrice d'une si grande grâce! La Sainte-Vierge était prédestinée de toute éternité pour remplir cette sublime mission. C'est pourquoi saint Jean Damascène dit [1] : La Mère de Dieu, présente de toute éternité dans les conseils éternels, a été figurée et annoncée dans beaucoup de passages des anciens Prophètes, inspirés par le Saint-Esprit. Avec saint Anselme, élevons donc vers le ciel nos actions de grâces, et rendons à Dieu les louanges qui lui sont dues pour son ineffable miséricorde [2]. Nous vous adorons, ô Christ, Roi d'Israël, Lumière des nations, Prince des rois de la terre, Seigneur Sabaoth, Vertu toute-puissante de Dieu. Nous vous adorons, Gage précieux de notre rédemption, Hostie pacifique, qui seule, par l'indicible suavité de votre odeur, avez incliné sur nos malheurs les regards du Père qui habite au plus haut des cieux, et l'avez rendu miséricordieux pour des fils de colère. Seigneur Jésus, nous prêchons vos miséricordes, nous publions vos bontés de toute la puissance de notre voix, nous vous immolons le sacrifice de notre louange, parce que, pour nous, race coupable et condamnée, vous n'avez pas mis de mesure à votre générosité. Seigneur, lorsque nous étions encore vos ennemis, et que l'antique mort exerçait encore son empire sur toute créature, parce qu'Adam, par sa désobéissance, avait soumis tous ses descendants à sa loi, vous vous êtes souvenu de votre féconde miséricorde, et, du haut de votre trône, vous avez abaissé vos regards sur cette vallée de larmes et de misères. Seigneur, vous avez vu l'affliction de votre peuple, et votre cœur, tou-

[1] Saint Jean Damascène : *De la Foi*, liv. IV, chap. XV.
[2] Saint Anselme, chap. II : *In speculo sermonis evangelici*.

ché de compassion, vous a inspiré pour nous des pensées de paix et d'amour.

Passons sous silence toutes les prophéties qui ont été faites avant la naissance de son divin Fils, touchant la Sainte-Vierge. Parlons un instant de la Nativité de Marie, que nous savons avoir été annoncée par de grands prodiges. La glorieuse Vierge, dans le sein de laquelle le Fils de Dieu s'est incarné, était de la tribu de Juda et de la race de David. Car, selon l'enseignement de saint Augustin [1], il était dans l'ordre des desseins de la divine Providence, que celle qui a mérité d'être la Mère de Dieu selon la chair, descendît d'une famille royale et sacerdotale, puisque le Fils de Dieu, qui s'est incarné, est le Roi et le Prêtre éternel. La vingt-sixième année de l'empereur Auguste, naquit la glorieuse Vierge Marie, qui eut pour père Joachim de Nazareth, et pour mère Anne de Sephor, ville distante de Nazareth d'environ deux lieues. Ces deux époux étaient justes devant le Seigneur. Ils vécurent ensemble vingt ans, sans avoir d'enfants; mais ils prièrent avec tant de ferveur pour obtenir la grâce de la fécondité, qu'ils furent enfin exaucés; ils promirent au Seigneur de lui consacrer l'enfant qui naîtrait d'eux. Le prêtre Isachar, apercevant Joachim qui venait avec les autres fidèles apporter son offrande, lui reprocha sa stérilité. C'est pourquoi Joachim se retira avec ses bergers sur les montagnes, et ce fut là que l'ange du Seigneur lui apparut, le consola, lui apprit que ses prières avaient été exaucées et que ses aumônes étaient montées jusqu'au trône du Seigneur. Joachim donnait le tiers de son bien aux pauvres,

[1] Saint Augustin : *De la concord. des Evang.*, liv. II.

un autre tiers pour l'ornement du Temple et pour les ministres qui servaient dans le Temple. Il se réservait le dernier tiers pour l'entretien de sa maison. L'ange lui dit donc : Votre épouse enfantera une fille que vous nommerez Marie. Elle sera consacrée au Seigneur, comme vous le lui avez promis; elle sera remplie du Saint-Esprit dès le sein de sa mère, et elle demeurera dans le Temple du Seigneur. L'ange fit la même prédiction à Anne. Avertis par l'ange, les deux saints époux se rendirent à Jérusalem pour remercier le Seigneur dans son Temple, puis ils revinrent en leur demeure. Anne conçut et enfanta une fille qu'elle appela Marie. Par un privilége unique, cette enfant fut exempte de la tache originelle. Saint Bernard dit à ce sujet [1] : La bienheureuse Vierge Marie, comblée de toutes sortes de grâces, était sainte avant de naître. Elle reçut une telle abondance de bénédictions, abondance bien plus grande que les autres enfants qui ont été sanctifiés dans le sein de leur mère, que par la vertu de cette bénédiction, *elle fut non-seulement préservée de la tache originelle,* mais ne commit aucune faute, même la plus légère, pendant tout le cours de sa vie. Il convenait que la mère de celui qui devait enfanter le destructeur de la mort et du péché fût, par une grâce particulière, préservée de tout péché, et s'élevât à un degré plus éminent de perfection que les autres saints. Saint Augustin enseigne que la bienheureuse Vierge fut sanctifiée avant la conception de son Fils, et qu'avant cette conception, elle aurait pu pécher véniellement, mais qu'après avoir conçu le Fils de Dieu dans ses entrailles,

[1] Saint Bernard : *Lettre* 174.

elle ne pouvait plus pécher ni mortellement, ni véniellement.

La glorieuse Vierge Marie, âgée de trois ans, fut présentée au Temple par ses parents et placée parmi les autres jeunes filles dans la retraite du Temple pour y apprendre les saintes lettres, y servir le Seigneur, et elle y resta jusqu'à l'âge de quatorze ans. Mais, dès son arrivée dans cette sainte demeure, une grâce divine et précoce éclairait son âme, et quand ses parents la confièrent aux ministres du Temple, elle résolut dans son cœur d'avoir Dieu pour père, de se faire instruire profondément de sa Loi, et elle pensait sans cesse en elle-même à ce qu'elle pourrait faire pour lui être agréable et pour mériter ses faveurs. Elle demandait sans cesse à Dieu la grâce d'observer ses commandements et les préceptes de la loi, de faire et d'aimer tout ce qu'il aime, de haïr tout ce qu'il hait. Elle demandait aussi toutes les vertus qui pouvaient la rendre agréable à ses yeux, et elle faisait tous les jours des progrès rapides dans la voie de la perfection. Toujours à la contemplation, ou à l'oraison, ou à la lecture, ou au travail, elle ne cessait de prier pour le salut du genre humain; elle relisait fréquemment les pages de l'Écriture où il est question de l'Avénement du Christ, et tous les passages qui ont rapport à l'Incarnation du Fils de Dieu, elle les couvrait de ses caresses et de ses baisers. On la trouvait toujours la première au travail, la plus versée dans la sagesse du Seigneur, la plus humble, la mieux inspirée dans les chants sacrés, la plus charitable, la plus pure, la plus parfaite en toutes sortes de vertus; car elle était constante et immobile dans le sentier qui mène au ciel. Tous ses discours étaient tellement pleins de

grâce que l'on reconnaissait facilement Dieu sur sa langue. Elle craignait toujours que quelqu'une de ses compagnes ne prononçât une parole déplacée, ne se répandît en éclats de rire indécents, ne fût injurieuse ou dédaigneuse à l'égard de son prochain, en un mot ne commît quelque péché. Elle bénissait sans cesse le Seigneur. Et de peur de ravir, en saluant la créature, à Dieu une portion des louanges qui lui sont dues, à tout salut, elle répondait : *Deo gratias*. C'est donc de Marie que vient cette coutume que pratiquent fidèlement les religieux. La première, depuis que le monde existait, elle fit vœu de garder pendant toute sa vie sa virginité, si telle était la volonté de son Créateur. Enfin, elle était si prudente, si humble, si pieuse, que sa vie pouvait servir de modèle à tous.

Saint Ambroise dépeint ainsi cette divine Vierge [1]. Sa conduite était un miroir dans lequel on pouvait contempler la charité et toutes les autres vertus. Elle était Vierge de corps et d'esprit, humble de cœur, grave dans ses discours, prudente, réservée, appliquée à l'étude des saintes lettres. Elle plaçait son espérance, non dans les richesses toujours incertaines, mais dans la prière du pauvre. Elle était laborieuse, édifiante dans ses paroles. Elle prenait Dieu et non l'homme pour arbitre de ses pensées. Jamais elle ne blessait personne, ne portait envie à ses semblables; elle était pleine de respect pour ses supérieurs. Elle évitait la jactance, suivait la saine raison, chérissait la vertu. Quand a-t-elle causé le moindre chagrin à ses parents, repoussé l'humble, tourné en ridicule le faible? Quand ne s'est-elle pas apitoyée sur le sort du

[1] Saint Ambroise, liv. II : *Des Vierges*.

pauvre? Il n'y avait rien d'égaré dans ses yeux, rien de surabondant dans ses paroles, rien de déplacé dans ses actes. Ses mouvements et sa démarche respiraient la modestie ; sa voix était douce et basse, et tout son extérieur était l'image de la beauté, de la sainteté de son âme. Marie fut si parfaite que sa vie peut servir d'exemple à tous les hommes. Si donc un tel modèle ne peut que charmer, suivons-le pour obtenir la récompense due à la pratique de tant de vertus. Quelle vie chaste, quelle vie sainte et digne de Dieu dut mener Marie dès ses plus tendres années, dit encore saint Anselme [1]. Ah! oui, les anges ont veillé sur son très-saint corps, sur sa très-sainte âme pour les préserver de la moindre souillure. Marie, en effet, n'était-elle pas la cour que devait habiter corporellement le Seigneur, après l'ineffable mystère de son Incarnation? Quoi de plus naturel que ces divines précautions? Lorsqu'un riche ou un grand de la terre doit s'arrêter quelque part, ses sujets n'emploient-ils pas tous leurs soins pour lui procurer une habitation digne de lui, pour la mettre à l'abri de toute surprise, l'embellir et l'orner? Or, si l'on fait de tels préparatifs pour recevoir un roi de la terre qui n'a qu'une puissance éphémère, que n'a-t-il pas dû être fait dans le cœur, dans le sein de la Très-Sainte-Vierge, pour l'arrivée du Roi éternel, du Roi du ciel, qui n'y devait pas seulement séjourner transitoirement, mais y prendre un corps formé de la substance même de Marie. Ainsi s'exprime saint Anselme.

Méditez donc attentivement les vertus et les mœurs

[1] Saint Anselme : *De l'Excellence de la bienheureuse Vierge*, chap. III.

de la Vierge Marie, et faites tous vos efforts pour les imiter.

Au sujet de la Conception et de la sanctification de Marie, il faut faire cette remarque que lorsque le Seigneur eut résolu de revêtir la nature humaine, il devait à sa dignité d'annoncer d'avance la mère qui lui donnerait le jour. C'est elle qui était figurée par la fille du roi Astiage qui eut cette vision. Il contemplait une belle vigne qui sortait du sein de sa fille, et qui étendait au loin ses rameaux et ses fleurs[1]; ses fruits étaient délicieux, et de son ombrage elle couvrait tout son royaume. Il lui fut dit que de sa fille devait naître un grand roi; en effet, elle mit au monde Cyrus, qui délivra les enfants d'Israël de la captivité de Babylone. Le nom du père de la Sainte-Vierge, Joachim, signifie préparation du Seigneur, parce qu'il a engendré une fille qui a porté dans ses chastes entrailles le Christ-roi, qui nous a délivré de la captivité du démon et qui est la véritable vigne qui couvre l'univers entier de son ombre. Marie a encore été figurée par ce puits scellé, placé dans un jardin fermé, parce que le Saint-Esprit l'a sanctifiée dans son Immaculée-Conception, et l'a tellement distinguée et marquée du sceau de la Sainte-Trinité, que rien de souillé n'a pu pénétrer en elle. Marie a été annoncée par Balaam, qui promit que de Jacob sortirait une étoile[2]. Or, cette étoile figurait Marie, l'aide et le charitable guide de ceux qui flottent sur cette mer du monde : sans elle, en effet, pourrions-nous jamais traverser cet océan toujours gros de tempêtes, et arriver au port de la céleste Patrie. La Nativité de la

[1] *Daniel*, 16.
[2] *Nomb.* 25.

Sainte-Vierge a été figurée par la tige de la racine et de la souche de Jessé, qui eut pour fils David. Sur cette tige s'est épanouie une fleur pleine de charmes, c'est-à-dire le Christ; et sur cette fleur le Saint-Esprit s'est reposé avec ses sept dons. Le Seigneur nous montre comment Marie a produit cette fleur, dans la porte close qu'il indiqua à Ézéchiel, porte qui ne devait jamais s'ouvrir, si ce n'est pour laisser passer le Seigneur. Marie est encore figurée par le temple que le roi Salomon bâtit à Dieu. Ce temple était construit avec le marbre le plus blanc, et orné à l'intérieur de l'or le plus pur. Ainsi Marie était plus blanche, plus pure que les anges, et son âme était ornée de l'or d'une parfaite charité. Le sacrifice de Marie dans le Temple (la Présentation) fut figuré par la table du soleil, dont l'histoire nous rapporte ce qui suit : des pêcheurs jetaient leurs filets dans la mer, lorsqu'ils en retirèrent, par un hasard inouï, une table d'or; ils allèrent aussitôt l'offrir au soleil, dans le temple qui lui avait été construit sur le rivage de Sabulum, car ils appartenaient à une nation qui adorait cet astre. Cette table, offerte dans le temple du soleil matériel, représente admirablement Marie, qui a été offerte au véritable Soleil, c'est-à-dire au souverain Seigneur de toutes choses, dans le Temple du Soleil éternel. Marie est une table sur laquelle une nourriture céleste nous est servie, car elle a donné naissance au Fils de Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous nourrit de son Corps et de son Sang. Marie est aussi prédite par la fille de Jephté, qui fut subitement et indiscrètement immolée au Seigneur, et qui, par conséquent, ne put dans la suite vaquer à son service; mais Marie servit constamment le Seigneur après

s'être consacrée à lui, parce que son sacrifice fut fait selon toutes les lois de la prudence. La fille de Jephté fut offerte comme action de grâces, après une victoire remportée sur des ennemis de la terre; Marie s'immola dans le Temple pour obtenir la victoire sur les ennemis éternels de l'homme. Ce magnifique jardin que le roi des Perses avait fait suspendre pour plaire à son épouse, nous figure la vie et la charité de Marie; car la reine aimait à contempler de ce jardin tout son royaume; ainsi Marie, du Temple du Seigneur, tenait ses regards perpétuellement fixés sur la Patrie céleste.

CHAPITRE III

DU MARIAGE DE LA SAINTE-VIERGE

Marie, la Vierge du Seigneur, croissait tous les jours en âge et en vertu, et parce que son père et sa mère l'avaient quittée, le Seigneur l'avait adoptée. Elle était sans doute entourée par les anges et jouissait des fréquentes visites du Très-Haut, qui la préservait de tout mal et la comblait de grâces. C'est au milieu de ces ineffables consolations qu'elle parvint à sa quatorzième année. Alors le Pontife déclara publiquement que les vierges qui vivaient dans le temple et qui avaient accompli cet âge devaient retourner chez elles pour penser à un établissement. Les compagnes de Marie se rendirent à cet ordre; mais pour elle, elle déclara qu'elle ne pouvait obéir, puisque ses parents l'avaient consacrée pour toujours au service du Seigneur et qu'elle-même lui avait voué une perpétuelle virginité. Le Pontife embarrassé

par cette réponse, parce que d'un côté, il ne voulait pas agir contre l'Écriture qui défend la violation des vœux, et que de l'autre, il ne voulait pas introduire dans la nation un usage nouveau, consulta les prêtres, qui d'un commun accord, résolurent de s'adresser au Seigneur. Tandis que tous les prêtres étaient en prière, le Pontife, selon la coutume, s'approcha pour consulter le Seigneur. Aussitôt une voix sortit du Propitiatoire et cette voix disait, que pour savoir à qui l'on devait confier et fiancer Marie, il fallait consulter la prophétie d'Isaïe dans cet endroit : *Il sortira une tige de la racine de Jessé* [1], etc. La voix ordonna aussi que tous ceux qui étaient de la maison et de la famille de David, qui avaient l'âge nubile et qui n'étaient pas mariés, apportassent leur verge devant l'autel. Or, parmi ces derniers, se trouvait un homme nommé Joseph dont la verge produisit aussitôt une belle fleur sur le sommet de laquelle une colombe descendant du ciel en présence de tous, vint se reposer. Ce miracle ne laissa plus de doute sur l'époux destiné à Marie. C'est pourquoi on dit dans l'Écriture [2] que Moïse étant entré au tabernacle, vit que la verge d'Aaron avait fleuri, produit des boutons et des feuilles et mûri des fruits. Cette verge peut être la figure de la bienheureuse Vierge qui fut élégante comme une tige, gracieuse par sa charité, flexible aussi comme une tige par son humilité, droite aussi comme une tige par la pureté de son intention et par son amour du Seigneur. Marie a été comme une tige couverte de boutons, quand elle a conçu dans son sein le Fils de Dieu, et elle s'est couverte de fleurs lorsque le Fils de Dieu est né de

[1] *Isaïe*, 2.
[2] *Nomb.* 17.

sa Mère toujours Vierge; car, de même que la fleur ne souille pas l'arbre, mais l'embellit, ainsi, selon saint Jean Chrysostôme, le Fils de Dieu n'a pas souillé le sein de sa Mère, mais il l'a orné de plus grands dons, de plus grandes grâces. Marie est la tige qui, placée dans le tabernacle du témoignage, a produit son fruit sans l'humidité de la terre, parce que Marie a conçu le Fils de Dieu par l'opération du Saint-Esprit, le Fils de Dieu qui s'est attaché comme une noix à l'arbre de sa passion. Jésus-Christ est tantôt appelé fleur, tantôt fruit, parce que, selon saint Ambroise [1], dans l'intérêt de notre sanctification, comme un arbre fertile, tantôt il fleurit, tantôt il fructifie en nous; après sa mort, il ressuscite, comme la fleur revient sur l'arbre après le fruit. Le Fils de Dieu est encore appelé fleur et fruit dans un autre sens, car dans l'ancien et le nouveau Testament, la fleur est dans la lettre, le fruit est dans l'esprit; la fleur est dans la loi, le fruit est dans la grâce et la vérité. La fleur était dans la première alliance, le fruit est dans le seconde. La fleur était dans les sacrifices matériels de l'ancienne Loi, le fruit est dans l'intelligence spirituelle des saints Mystères. Comme la fleur annonce le fruit, ainsi le Christ était prédit dans les cérémonies anciennes. Tout le monde sait que le Christ est appelé fleur dans les prophéties de l'ancien Testament, et fruit sous la loi de grâce du nouveau Testament. Mais comme le fruit ne paraît pas, tant que la fleur est épanouie sur l'arbre, ainsi la vérité du Christ ne s'est pas manifestée sous l'observation de l'ancienne Loi. Lorsque la fleur tombe, le fruit est visible:

[1] Saint Ambroise, *ssur saint Luc*, liv. II, chap. I.

l'ancienne Loi cesse d'être observée ; par Jésus-Christ nous sommes en possession de la grâce et de la vérité.

Marie, la Vierge du Seigneur, escortée de quelques-unes de ses compagnes, que le Pontife lui avait données pour la dérober à la curiosité puissamment provoquée par le miracle qui venait de s'accomplir, retourna chez ses parents à leur maison de Nazareth, ayant toujours à ses côtés les témoins et les gardiens de sa virginité qui ne la quittaient jamais, c'est-à-dire, selon saint Jérôme [1], la pudeur et la modestie qui sont les compagnes inséparables de toutes les vertus, surtout de la chasteté, et sans lesquelles la chasteté ne peut être longtemps conservée intacte. Joseph se rendit aussi à Nazareth, et après ses fiançailles, il retourna en sa maison pour y préparer ce qui était nécessaire pour son mariage. La Sainte-Vierge fut donc mariée à un homme de sa tribu, nommé Joseph, parce qu'une fille ne pouvait épouser un homme d'une autre tribu, lorsqu'elle-même devait posséder l'héritage paternel. Marie, qui était la fille unique de son père Joachim, devait un jour posséder ses biens, et par conséquent, elle ne pouvait prendre pour époux un homme étranger à sa tribu. Marie et Joseph étaient donc de la même tribu et descendaient de David ; mais Marie par Nathan, et Joseph par Salomon. Quoique Joseph, selon la loi de ce temps-là, dut aussi contracter mariage, il avait la chasteté en singulière affection et désirait la garder ; mais il n'en avait pas encore fait le vœu. Il contracta donc mariage avec la Sainte-Vierge, se soumettant à la volonté du ciel. Peu de temps après, il apprit par une révélation

[1] Saint Jérôme : *Serm. sur l'Assomption*

divine le vœu de Marie; alors les deux époux jurèrent de garder la virginité. Saint Augustin dit que Marie et Joseph, avant leur mariage, avaient résolu de garder la virginité, et qu'ils ne consentirent à contracter que par une révélation du Saint-Esprit [1]. Ni l'un ni l'autre n'eût donné son consentement, si l'épouse n'eût connu la résolution de l'époux, et réciproquement. Plus tard ils firent ensemble le vœu exprès de virginité.

On donne encore plusieurs autres raisons de convenance de la virginité de Joseph: Jésus-Christ sur le point de mourir ne voulut confier sa mère qu'à un homme vierge; or, il n'est pas probable qu'il ait remis à un homme non vierge la garde de sa jeunesse. La bienheureuse Vierge fut véritablement l'épouse de Joseph, parce qu'elle donna à son mariage son consentement pur et simple; donc, entre Joseph et Marie, il y eut un vrai mariage, et si les solennités des épousailles n'eurent point lieu, elles ne sont pas nécessaires pour la validité du mariage. C'est pourquoi Joseph est appelé indifféremment le fiancé ou le mari de la Vierge. Hugues dit que lorsque Marie eut fait vœu de virginité, et que ses parents voulurent la marier, elle se vit dans l'alternative ou de manquer à son vœu ou de désobéir à ses parents; mais, éclairée par l'Esprit-Saint, elle se remit entre les mains de la Providence, persuadée que la divine miséricorde lui fournirait le moyen d'obtempérer au désir de ses parents, sans violer son vœu. Le même docteur allègue l'exemple d'Abraham. Ce personnage avait reçu la promesse d'une nombreuse postérité dans la personne d'Isaac, son fils. Un

[1] Saint Augustin : *In Decret.* XXVII, quest. 2.

jour cependant le Seigneur lui ordonna de le lui sacrifier, et bien que cet ordre parût contradictoire avec la promesse précédente, Abraham ne s'empressa pas moins d'obéir, ne doutant pas que Dieu, à qui tout est possible, n'accomplît sa parole. Ainsi, il eut en même temps le mérite de l'obéissance, et recueillit le fruit de la promesse divine. Il y eut quelque chose de semblable dans la conduite de la bienheureuse Vierge.

Écoutons saint Anselme[1] : Marie, dit-il, affectionnait et la virginité et la fécondité ; la virginité parce qu'elle comprenait que cette vertu doit être plus agréable au Seigneur que toutes les autres ; la fécondité, parce qu'elle voulait éviter la malédiction, qui sous l'ancienne Loi, frappait la stérilité. Deux sentiments se livraient donc un combat continuel dans l'esprit de Marie, l'amour de la virginité et la crainte de la malédiction légale. Cependant, après une longue lutte, l'amour de la virginité remporta la victoire, et la crainte de la malédiction légale fut bannie de l'âme de Marie. Ainsi une Vierge faible et délicate, issue d'un sang royal, modèle de beauté, mit toute son attention, tout son dévouement, tout son zèle, à garder pour le Seigneur dans une perpétuelle virginité et son corps et son âme. Elle savait que plus elle vivrait saintement, plus elle approcherait de la sublimité de Celui qui est le Chaste par excellence, la Chasteté même. Donc, en embrassant l'état de vie qu'elle savait être le plus agréable au Seigneur, elle eut la pleine confiance qu'elle échapperait néanmoins à la malédiction légale, et que le Dieu de toute bonté, de toute sagesse ne trouverait rien de répréhensible dans

[1] Saint Anselme : *De l'Excellence de la bienheureuse Vierge*, chap. IV.

une conscience qui choisit le plus grand bien. Elle ne fut pas trompée dans son espoir, car, quel est celui qui ayant mis sa confiance dans le Seigneur, en a été abandonné? Dieu voyant donc les pures intentions de Marie, son dessein de vivre dans une inviolable chasteté, sa foi si vive, son espérance si constante, son amour si ardent, laissa tomber sur elle un regard d'infinie miséricorde, et ne permit pas qu'elle fût déçue dans la sainteté de ses intentions, ni qu'elle perdît cette chasteté dont elle était si jalouse. Mais, de peur qu'une trop longue attente n'affaiblît sa foi, que son ardent amour ne se refroidît, il il se hâta d'accourir à elle, pour bannir à jamais de son cœur la crainte de la stérilité, et marquer d'un sceau divin cette chasteté, objet de toutes ses affections. Le Seigneur accorda donc à Marie la grâce d'une perpétuelle virginité, et pour que personne ne la soupçonnât d'être tombée sous la malédiction légale de la stérilité, elle devint enceinte, et fut mère et Vierge à la fois.

Comme il est souvent parlé de Marie dans l'Évangile, il est bon de reconnaître qu'Anne [1] eut successivement trois maris, Joachim, Cléophas, frère de Joseph et Salomé. De chacun de ces hommes, elle eut une fille qu'elle appela Marie; or, ces trois Marie eurent chacune un époux; la première épousa Joseph, la seconde Alphée et la troisième Zébédée. La première enfanta le Christ; la seconde eut pour fils Jacques le Mineur, Joseph le Juste, qui est aussi appelé Barsabé, Siméon et Jude; la troisième fut mère de Jacques le Majeur et de Jean l'évangéliste. Quoique Jacques, fils de Zébédée, fût plus jeune que son

[1] Cette opinion n'est plus suivie.

homonyme, il est néanmoins appelé le Majeur, parce qu'il fût appelé par le Seigneur avant Jacques, fils d'Alphée, qui, pour cette raison, est désigné sous le nom de Mineur. Jacques le Mineur et ses trois frères sont appelés, avant tous ses autres parents, frères du Seigneur, non-seulement parce qu'ils avaient pour mère la sœur de la Mère du Christ, mais pour aïeul, Cléophas, frère de Joseph. Jacques le Mineur est plus particulièrement encore appelé frère du Seigneur, parce qu'il lui ressemblait.

Le Seigneur voulut que sa Mère eût un époux pour plusieurs raisons dont les unes ont rapport à lui-même ; les autres regardent sa Mère; enfin les dernières ont une source extérieure.

On compte ordinairement cinq raisons qui ont rapport au Christ lui-même ; la première, selon saint Jérôme [1], est dans l'intérêt de sa généalogie, afin que par la génération de Joseph, dont Marie était la parente, l'origine de Marie fût constatée, et que, selon l'usage des divines Écritures, la généalogie du Christ fût établie par les hommes. La seconde, selon saint Ambroise [2], est pour écarter tout soupçon de la naissance du Sauveur; la loi en effet condamnait tout fruit illégitime de l'amour, et le Christ dans sa naissance ne devait pas paraître enfreindre la Loi. La troisième raison, selon le même Père [3], est qu'il fallait éviter la persécution qu'Hérode et les Juifs eussent pu susciter contre le Messie, selon toute apparence de justice, comme s'il fût né d'un commerce adultère: les gentils l'auraient aussi rejeté comme un enfant illégitime. C'est

[1] Saint Jérôme, *sur l'Evang. cum esset desponsata.*
[2] Saint Ambroise, *sur saint Luc*, liv. II.
[3] Saint Ambroise, *sur saint Luc*, liv. II.

Origène[1] qui nous fournit la quatrième raison : il fallait élever l'enfant, le porter en Égypte, et pour cela le ministère d'un homme était nécessaire. C'est pourquoi Joseph est appelé le père nourricier du Seigneur. Origène, saint Jérôme et saint Basile allèguent pour cinquième raison le dessein de la Providence de cacher le mystère de la Nativité du Christ, du Fils de Dieu, au démon qui le pensait engendré par les voies ordinaires de la nature[2].

Les cinq raisons qui regardent la Mère du Sauveur sont celles-ci : selon saint Ambroise[3], il ne fallait pas que la grossesse de Marie fût pour elle une cause d'infamie, et le Seigneur aurait plutôt permis que l'on doutât de sa naissance, que de la chasteté de sa Mère. En second lieu, d'après le vénérable Bède[4] et saint Jérôme[5], Marie ne devait pas être exposée à être lapidée par les Juifs, comme adultère. Origène et saint Jérôme[6] allèguent une troisième raison tirée du besoin que Marie avait de l'appui, des encouragements, des consolations d'un homme, surtout dans la fuite en Égypte et dans le retour de cette province. Selon la Glose *(Glossa)*, la foi était intéressée à ce que Marie fût épouse, car on n'eût jamais cru qu'une jeune fille non mariée et enceinte fût restée Vierge. Enfin, pour la cinquième raison, on peut dire que Marie devait honorer tous les états et en être le modèle ; c'est pourquoi elle devait être vierge, épouse et veuve.

[1] Origène : *Hom.* 6, *sur saint Luc; Hom.* 5, *de divers.*
[2] Saint Jérôme, *loco citato;* saint Basile : *De la Génération du Verbe* ; Origène : *Hom.* 6, *sur saint Luc.*
[3] Saint Ambroise, *loco citato.*
[4] Bède : *Comment. sur saint Luc*, liv. I.
[5] Saint Jérôme, *loco citato.*
[6] Saint Jérôme et Origène, *loco citato.*

Les cinq dernières raisons qui ont une source extérieure, sont ainsi expliquées par les Pères. Selon saint Ambroise [1], il ne fallait pas que les vierges impudiques et de mauvaise vie trouvassent une apparence d'excuse dans ce qui serait arrivé à la Mère du Sauveur. Puis, selon Origène [2], l'état de Marie est un argument contre les hérétiques qui condamnent le mariage. Le Christ naît d'une Vierge et d'une épouse, et par ce fait même sont sanctifiés et l'état de la virginité et celui du mariage, et sont refutés les hérétiques qui condamnent le mariage et ceux qui condamnent la virginité. En troisième lieu, toutes les femmes, aussi bien les vierges, que les épouses, que les veuves, avaient encouru dans notre première mère Ève un opprobre dont Marie les a délivrées en passant par ces trois états. La quatrième raison peut s'énoncer ainsi: d'après la conduite de Marie il est libre aux parties, même après les fiançailles, de passer à un état de vie plus parfait, d'entrer en religion, où l'âme, comme celle de Marie, est fiancée au Seigneur. La cinquième raison a pour but de figurer le mystère par lequel l'Église est fiancée au Christ, l'Église qui est une vierge immaculée et sans rides; nous sommes les fils de cette vierge dans la foi de Jésus-Christ, et selon le pape saint Léon [3], de même que le Christ est né du sein de Marie par l'opération du Saint-Esprit, le chrétien naît du sein de l'Église. Saint Jean Chrysostôme [4] dit que Marie fut mariée à un ouvrier qui travaillait le bois, parce que le Christ, époux de l'Église, devait opérer

[1] Saint Ambroise, *loco citato*.
[2] Origène, *loco citato*.
[3] Saint Léon : *Sermon sur la Nativité du Seigneur*.
[4] Saint Chrysostôme : *Hom. 1, sur saint Mathieu*.

le salut de tous par le bois de la croix. Selon saint Augustin, le Christ est né d'une mère mariée à un ouvrier, pour confondre l'orgueil de toute naissance illustre selon la chair.

Marie fut figurée par la vierge Sara, fille de Raguel, mariée à Tobie, et qui avait conservé son âme pure de toute concupiscence. Marie, épouse de Joseph, a été bien plus parfaite, puisqu'elle a toujours conservé intacte sa virginité.

Il est parlé dans l'histoire d'une tour tellement fortifiée, qu'on appelait Baris, qu'elle pouvait être facilement gardée par deux soldats. Marie est cette tour très-forte et imprenable, dont le principal gardien était Dieu, la Sagesse éternelle. La vie de la Mère du Seigneur est aussi comparée à la tour de David qui était garnie de mille boucliers qui pendaient à ses flancs, parce que bien plus de mille vertus brillaient en Marie, et la prémunissaient contre tous les péchés, contre toutes les tentations. Et non-seulement Marie a su éloigner d'elle les perfides suggestions du démon, mais par la grâce qu'elle nous obtient, elle peut tous nous en affranchir. Considérez combien de saintes femmes, combien de vierges ont existé avant et après Marie, et cependant elle seule a mérité d'être la Mère du Seigneur. Ce choix, au milieu de tant de mille créatures, est une grande grâce, une grâce ineffable. Marie a été choisie préférablement à toutes les autres, parce qu'elle les a toutes surpassées en sainteté. C'est pourquoi saint Anselme dit que Dieu sondant les reins et les cœurs, choisit Marie au milieu de toutes les vierges de la terre, et la marqua de son sceau divin pour habiter corporellement en celle qu'il voyait pleine de vertus et à

laquelle il était spirituellement et étroitement uni. Pesons bien ces paroles : Marie l'a emporté en sainteté sur toutes les autres femmes. Les autres femmes ont mérité quelques parties de grâce, mais Marie est saluée par l'ange pleine de grâce.

CHAPITRE IV

DE LA CONCEPTION DE JEAN LE PRÉCURSEUR

Au temps d'Hérode, roi de Judée, il y avait un prêtre nommée Zacharie, du rang d'Abia, et son épouse était des filles d'Aaron et s'appelait Élisabeth[1]. *Et ils étaient tous deux justes devant Dieu*, non comme les hypocrites qui singent la vertu devant le monde.; mais *ils marchaient dans tous les commandements et dans toutes les ordonnances du Seigneur*, c'est-à-dire qu'ils observaient et les préceptes moraux et les préceptes cérémoniels, *sans reproche*, et vivaient en paix avec le prochain. Or, *ils n'avaient pas d'enfants*, ni d'espérance d'en avoir, à cause de la stérilité qui était particulière à la femme et de la vieillesse qui leur était commune. Il est donc clair que la conception du Précurseur fut miraculeuse, car la nature alors fut aidée par la grâce divine. Cet Hérode né d'un père Idu-

[1] *Saint Luc*, 1.

méen était étranger, le sceptre avait donc déjà été enlevé de Juda et le temps de l'avénement du Messie approchait, car le patriarche Jacob, animé de l'esprit prophétique, avait marqué pour signe de l'avénement prochain du Christ la translation du royaume de Judée entre les mains d'un étranger: *Le sceptre ne sortira point de Juda, ni le roi de sa race, jusqu'à ce que vienne celui qui doit être envoyé et qui sera l'attente des nations*[1]. Moïse n'avait établi qu'un grand-prêtre auquel un autre devait immédiatement succéder après sa mort. Mais David voulant étendre le culte de la maison du Seigneur, des vingt-quatre familles qui descendaient d'Aaron, avait pris vingt-quatre prêtres sur lesquels régnait cependant celui que l'on appelait le Prince des prêtres. Ils devaient servir dans le Temple, chacun leur semaine, d'un samedi à l'autre, et pendant ce temps-là, garder la chasteté, ne pas entrer dans leur maison, et coucher dans de petites demeures bâties autour du Temple et que l'on appelait *chaires (Exedræ)*. Le sort désignait la semaine de leur service; or la huitième semaine échut à Abias, duquel descendait Zacharie dont nous parlons. De la tribu de Lévi, il y avait aussi vingt-quatre lévites, dont le service était distribué de la même manière, et qui étaient de fonction pendant huit jours. Or, il arriva que, comme Zacharie s'acquittait des fonctions du sacerdoce à son tour, il sortit de l'endroit où il s'était revêtu des ornements sacerdotaux et entra dans le Temple du Seigneur, pour offrir le parfum, le dixième jour du septième mois, c'est-à-dire du mois de septembre. Et toute la multitude du peuple était en

[1] *Genèse*, 49.

prière, hors le Temple, car il n'était pas permis au peuple de pénétrer dans le Temple ; il devait se tenir à l'entrée. On voit que Zacharie était un simple prêtre et non le grand-prêtre, car il est dit qu'il entra dans le temple seulement pour offrir le parfum. Or, cela était permis aux simples prêtres, selon ce que dit l'apôtre saint Paul [1]. Dans le premier tabernacle entraient tous les jours les prêtres pour y accomplir le service. Le sacrifice ayant été fait sur l'autel des holocaustes qui est à l'entrée du temple et où servaient les simples prêtres, le ministre qui s'acquittait alors de ses fonctions, prenait des charbons de cet autel, entrait dans la première partie du temple qui s'appelle le Saint et y brûlait le parfum sur l'autel; et alors le sacrifice était consommé. Or, cela se faisait tous les jours. Le sacrifice n'était consommé que lorsque le parfum était brûlé, parce que les sacrifices de l'ancienne Loi n'avaient de prix que par la foi et la charité de ceux qui les offraient; or, l'encensoir signifie la charité qui brûle les cœurs; c'est pourquoi le sacrifice était ainsi consommé. Mais le grand-prêtre seul avait le droit d'entrer dans cette partie du Temple qu'on appelait le Saint des Saints, avec le sang du bouc et du taureau qu'il offrait pour les péchés du peuple et dont il aspergeait le Propitiatoire.

On ne dit pas que Zacharie soit entré ainsi dans le Saint des Saints, mais il offrait seulement le parfum. Et l'ange lui apparut, se tenant au côté droit de l'autel du parfum qui est dans la première partie du Temple où peuvent entrer les simples prêtres. L'encens que le grand-

[1] *Aux Hébreux*, 9.

prêtre pouvait seul offrir dans le Saint des Saints, au jour de l'expiation, n'était pas simplement présenté, mais il s'élevait comme un nuage et couvrait le propitiatoire, lorsque le grand-prêtre l'aspergeait du sang du bouc et du taureau. D'ailleurs aucun historiographe n'a parlé du sacerdoce de Zacharie comme grand-prêtre. Zacharie signifie *qui se souvient du Seigneur*, et désigne ainsi un bon prêtre qui doit toujours porter dans son cœur la mémoire de celui qu'il sert, et pour son salut et pour celui de son peuple. Ce bon prêtre entre dans le Temple, conduit par l'amour du culte du Seigneur, il offre l'encens d'une dévote prière et le peuple prie, pour ainsi dire, par sa bouche et par sa sainte vie. Le souvenir du Seigneur dans l'âme doit avoir un triple objet: sa puissance, qui a tout créé; sa sagesse qui a tout racheté; sa bonté qui récompense largement les bonnes œuvres. Le premier de ces attributs est plus particulièrement rapporté au Père, le second au Fils, le troisième au Saint-Esprit. Or, l'ange Gabriel, se tenant au côté droit de l'autel du parfum, apparut à Zacharie, qui à sa vue fut saisi de crainte, parce qu'il avait l'aspect d'une nature bien plus élevée et bien plus puissante que celle de l'homme. Mais on distingue bientôt le bon du méchant, parce que le méchant continue d'inspirer l'horreur qu'il a provoquée au premier aspect, et contre cette crainte, selon le vénérable Bède [1], il n'y a pas de meilleur remède qu'une foi intrépide; mais le bon rassure et fortifie aussitôt. C'est pourquoi l'ange dit à Zacharie: Ne craignez pas, c'est-à-dire venez pour être consolé. Il ajouta: Votre prière a été

[1] Bède, *sur saint Luc*, chap. I.

exaucée. Zacharie ne demandait pas d'enfants au ciel, parce qu'à cause de son âge et de celui de son épouse, il n'osait plus espérer cette bénédiction; il ne crut même pas aux paroles de l'ange qui lui promettaient un fils; mais il suppliait le Seigneur de pardonner à son peuple, de le racheter et de lui envoyer le Messie; et parce que le salut du peuple devait venir par le Christ, l'ange annonça à Zacharie qu'il naîtrait de lui un fils, qui préparerait la voie au Sauveur, en prêchant la pénitence et la foi. Il lui indiqua aussi le nom de Jean qu'il devrait donner à cet enfant. Jean signifie *dans lequel est la grâce;* or, Jean annonça le Christ par lequel la grâce et la vérité sont venues. C'est pourquoi le vénérable Bède[1] dit: Jean signifie *dans lequel est la grâce*, ou *la grâce du Seigneur*, et ce nom annonce d'abord la grâce dont les propres parents de Jean ont été comblés, puisque dans un âge avancé, il leur est né un fils. Ce nom indique encore les faveurs du ciel prodiguées à Jean lui-même, qui devait être grand devant le Seigneur et sanctifié dans le sein de sa mère par une grâce spéciale du Saint-Esprit. Enfin, la naissance de Jean était aussi une bénédiction pour les enfants d'Israël qu'il devait convertir au Seigneur leur Dieu. Cette nouvelle combla donc le père de Jean d'une sainte joie intérieure qu'il ne put s'empêcher de manifester extérieurement, ce qui arrive toutes les fois qu'un sentiment est trop vif pour pouvoir être comprimé dans l'âme. La même nouvelle apporta aussi la joie dans beaucoup d'autres cœurs, qui se félicitèrent avec le père de la naissance de ce fils de bénédiction, et c'est pourquoi le jour de la Nativité de saint Jean est solennisé

[1] Bède, *sur saint Luc*, chap. I.

non-seulement par les chrétiens, mais par les Sarrasins et quelques autres peuples. Le père se réjouit avec raison, parce que dans sa vieillesse, par une grâce spéciale, il engendre un fils; les autres se réjouissent avec raison, parce que ce fils doit annoncer l'avénement du règne du ciel. On célèbre, dit saint Ambroise [1], avec solennité, la naissance des justes, parce qu'un saint est non-seulement une source de grâce pour ses parents, mais une cause de salut pour beaucoup d'autres; réjouissons-nous donc le jour de la naissance des saints.

De ces paroles de l'Écriture qu'Élisabeth, femme de Zacharie, enfantera un fils, que le nom de ce fils sera Jean, que ce fils causera une grande joie à sa mère, et que beaucoup se réjouiront de sa naissance, nous pouvons tirer de grandes leçons morales. Le nom d'Élisabeth, épouse de Zacharie, signifie, *chair unie à l'Esprit-Saint*, parce que de même que l'homme guide et gouverne la femme, l'esprit doit guider et gouverner la chair, de peur qu'elle ne tombe dans la mollesse et la fornication. La chair engendre un fils à l'esprit, lorsque par le ministère du corps, l'esprit exerce un acte de vertu, soit en donnant l'aumône, soit en revêtant ceux qui sont nus, en rassasiant ceux qui ont faim, en visitant les infirmes, en ensevelissant les morts, et en exerçant d'autres actes semblables de charité: alors, l'épouse est comme une vigne féconde dans la maison [2]. Le nom du fils de Zacharie doit être Jean, qui signifie *grâce du Seigneur*, parce que personne ne doit s'attribuer à soi-même le mérite d'une bonne œuvre, mais penser que c'est la grâce de Dieu qui a opéré

[1] Saint Ambroise, *sur saint Luc*, chap. I.
[2] *Psaume* 127.



en lui. Une grande joie signalera la naissance de cet enfant, comme une bonne œuvre remplit toujours l'esprit de jouissances indicibles. Beaucoup se réjouiront à la naissance de cet enfant, comme les hommes vertueux se réjouissent du bien avec le prochain. Veillons donc sur nous-mêmes, et ne nous réjouissons extérieurement que lorsque notre esprit est rempli d'une sainte consolation, parce que nos bonnes pensées font, pour ainsi dire, un jour de joie au Seigneur. *Les impies ne savent pas se réjouir*[1], dit le Seigneur, ni les pécheurs tressaillir d'allégresse à la face des pécheurs. C'est pourquoi purifions nos âmes de la tache du péché, pour célébrer dignement l'anniversaire d'une si grande solennité. L'ange annonce aussi que cet enfant sera grand devant le Seigneur, par sa vertu, sa sainteté et sa dignité. — Or, sa grandeur consistera en quatre choses principales, dans l'élévation de ses discours, la profondeur de son humilité, l'étendue de sa charité, et la grâce de la persévérance finale, selon ce que dit l'apôtre dans son *Épître aux Éphésiens*. Le Sauveur attestera bientôt lui-même la grandeur de Jean, au chap. 11 de saint Mathieu : Entre les enfants des femmes, aucun ne s'est élevé plus grand. L'ange expose lui-même la dignité de l'enfant, et énumère les priviléges dont il jouira. Sa vie ne sera qu'une longue abstinence, il ne boira pas de vin, ni ne goûtera aucune boisson énivrante, parce qu'il ne convient pas que le vase qui doit contenir la grâce du ciel soit souillé par les profanes liqueurs de la terre. L'ange indique donc clairement qu'il doit être exempt de tous les vices, à l'abri de toutes les passions du monde qui bouleversent

[1] *Isaïe*, 57.

l'esprit. L'ange annonce aussi qu'il sera rempli du Saint-Esprit dès le sein de sa mère, c'est-à-dire purifié de la tache originelle et capable de mérite : donc, après sa naissance, il édifiera tous ses frères par la pratique de toutes les vertus. L'ange prédit encore qu'il convertira beaucoup d'enfants d'Israël au Seigneur, c'est-à-dire au Christ, ce qu'il fit en le prêchant et en lui rendant témoignage. Enfin l'ange annonce qu'il marchera devant le Seigneur dans l'esprit et la vertu d'Élie, d'abord à cause de la similitude de leur mission : car, comme Élie précédera le second avénement du Christ, Jean a précédé le premier; ensuite à cause de la ressemblance de leur vie, car l'un et l'autre vécurent dans une grande abstinence et une grande pauvreté; en troisième lieu, à cause de la similitude de leur doctrine : car l'un et l'autre réprimandèrent les vices, même des grands, avec beaucoup de zèle. Jean devait précéder le Christ, pour changer les cœurs, expliquer le véritable sens de l'Écriture, convertir les incrédules, donner pour principe l'amour à l'observation de la loi ; pour préparer au Seigneur un peuple parfait, capable de recevoir la grâce de l'Évangile et de la nouvelle Alliance, car l'ancienne Loi n'avait conduit personne à la grâce parfaite. L'ancienne Loi est appelée loi de crainte, parce qu'elle est la loi des imparfaits, qui n'évitaient le mal que par la crainte des châtiments ; mais la Loi de l'Évangile est appelée loi d'amour, parce qu'elle est la loi des parfaits, qui évitent le mal par amour du bien. Des parents âgés donnent naissance à un enfant qui doit être si grand : ainsi, souvent des hommes d'un âge avancé, stériles jusque-là en bonnes œuvres, par une grâce du Saint-Esprit, produisent de grands fruits dans

l'Église de Dieu, comme on le peut constater de saint Augustin et de saint Denis, qui ne furent que tard appelés à la foi du Christ. Zacharie connaissant la stérilité de sa femme et considérant son âge avancé, ne crut pas aux paroles de l'ange, c'est pourquoi il resta muet jusqu'à la naissance de son fils, pour signifier qu'à l'avénement du Christ, se tairaient et la Loi et les prophéties accomplies. Saint Jean Chrysostôme dit[1] : Zacharie demeura muet, parce que devaient cesser les sacrifices qui étaient offerts par les prêtres pour les péchés du peuple. Il arrivait en effet le seul véritable Prêtre, qui en s'immolant lui-même comme un tendre agneau, offrirait un sacrifice agréable à Dieu pour les péchés de tous. Zacharie devenu muet, nous apprend encore que la langue de celui qui doute dans la foi est muette, parce que sa prière ne peut monter jusqu'au trône de Dieu. Zacharie devient aussitôt muet après la révélation qui lui est faite; c'est ainsi que l'homme, lorsqu'il est favorisé d'une révélation, d'une vision, doit se tenir dans toute humilité, et éviter tout sentiment d'orgueil.

Lorsque les jours de son ministère furent accomplis, Zacharie s'en retourna dans sa maison, qu'il ne lui avait pas été permis de visiter durant le temps de son service; car les prêtres de l'ancienne Loi, durant l'époque de leur ministère, pratiquaient la chasteté et ne buvaient ni vin, ni aucune liqueur capable d'enivrer. Si le prêtre de l'ancienne Loi était obligé à une si grande réserve, à cause du respect dû au Temple du Seigneur, combien plus sainte doit être la vie du prêtre de la nouvelle Loi, qui tous les

[1] Saint Jean Chrysostôme, *apud Bedam, sur le chap.* I *de saint Luc.*

jours célèbre l'ineffable Mystère. C'est parce que le prêtre qui était de service dans le Temple, y restait pendant une semaine entière, et tout appliqué aux choses divines, ne sortant même pas pour vaquer à ses propres affaires, que s'est introduite dans plusieurs ordres religieux la louable et sainte coutume qui consiste en ce que le religieux qui est de semaine, reste dans le cloître pendant tout le temps de son service, ne se produit pas à l'extérieur et médite exclusivement les vérités éternelles, parce qu'il est alors le médiateur entre Dieu et la communauté. Chez certains religieux, le semainier ne s'entretient pas avec ses confrères pendant cet espace de temps, et chez quelques chanoines séculiers, il couche dans un dortoir commun.

Élisabeth conçut donc le huitième jour avant les kalendes d'octobre, la sixième férie, et à cause de son âge avancé, elle resta cachée pendant cinq mois de sa grossesse, jusqu'à ce que Marie eût conçu, et qu'à la visite de la Mère du Seigneur, le fruit de ses entrailles eût tressailli dans son sein, et qu'elle-même eût reçu le don de prophétie. Bien que devant Dieu elle eût une extrême joie d'avoir conçu, et d'être échappée à l'opprobre de la stérilité, elle ressentait quelque honte à cause de son grand âge et désirait éviter les impertinentes critiques, car les époux qui n'espéraient plus d'enfants, n'habitaient plus alors ensemble. C'est pourquoi le vénérable Bède dit[1] : La conduite d'Élisabeth montre aux chrétiens avec quel soin ils doivent éviter jusqu'à l'apparence d'une action déshonnête, puisqu'elle rougit même du don qu'elle a reçu et qu'elle désirait recevoir. Si Élisabeth rougissait devant les

[1] Bède, *sur le chap.* I *de saint Luc.*

hommes d'une action permise, rougissons donc et abstenons-nous d'une action illicite, non-seulement devant les hommes, mais devant Dieu et ses anges, car selon Boèce, notre vie doit toujours être probe et pure, puisque nous agissons toujours en présence d'un juge qui voit tout. Dieu voit tout ce que je fais, dit saint Augustin, et il est le vigilant inspecteur de toutes mes pensées, de toutes mes intentions, de toutes mes actions. Quand je pense à cette vérité, je suis saisi à la fois de crainte et de honte; Dieu est présent partout, il voit mes sentiments les plus intimes, et il y a en moi, hélas ! bien des choses dont je suis forcé de rougir devant le Seigneur. Saint Anselme a dit cette parole célèbre: Péchez où vous savez que Dieu n'est pas. Un autre docteur a dit: Pourquoi ne rougissez-vous pas de faire devant Dieu ce que vous rougiriez de faire devant moi. Car c'est le propre de l'homme de rougir d'une action honteuse. On appelle ceux dont le front ne rougit plus *éhontés* ou *effrontés*, parce qu'au milieu des hommes raisonnables, ils n'ont pour ainsi dire plus de front, et qu'ils participent plus de la nature des bêtes que de celle de l'homme.

CHAPITRE V

DE LA CONCEPTION DE NOTRE SAUVEUR

Le sixième mois de la conception du Précurseur, au commencement du sixième âge, lorsque fut venue la plénitude de ce saint et heureux temps dans lequel la Sainte-Trinité avait résolu de réparer le genre humain par l'Incarnation du Verbe, le Dieu tout-puissant appela l'archange Gabriel, un des premiers princes de son royaume, et l'envoya dans une ville de Galilée, nommée Nazareth, vers la Vierge Marie, mariée à Joseph, de sa tribu. Tous deux étaient de la maison de David, de famille royale, de tribu et de souche nobles. Dieu, selon saint Bernard (*Hom.* 2, *super Missus est*), voulait relever l'homme, de la même manière qu'il était tombé. Ainsi, selon le vénérable Bède, l'homme était tombé par les embûches du démon, par le perfide ministère du serpent, par le pouvoir d'un mauvais discours et par le consentement de la femme.

Il se relèvera par la volonté du Seigneur, par le ministère de l'ange, par la vertu d'un céleste discours et par le consentement d'une vierge. Or, ajoute le même auteur [1], ces circonstances sont tellement pleines de mystères, qu'elles doivent être précieusement recueillies, profondément méditées, car il est évident qu'elles renferment toute l'économie de notre Rédemption. D'abord le nombre *six* n'est pas sans mystère : le nombre *six* est *parfait*, or, le Christ est conçu dans le sixième âge, parce que toutes choses doivent être parfaites par lui. Il est conçu dans le sixième mille qui est la limite de tous les nombres, parce que le Christ est la limite et la fin de tous les êtres. Il est conçu dans le sixième mois, après la conception du Précurseur, parce que c'est dans ce sixième mois qu'il a créé le monde qu'il devait racheter. Il est conçu le sixième jour, parce que c'est ce jour-là même que l'homme qu'il venait rendre au bonheur a été créé (le sixième jour de la création). C'est aussi dans le sixième mille, dans le sixième mois, le sixième jour qu'il a souffert les tourments de sa passion, après trente-trois années de vie. Et qui empêche de croire qu'il a été conçu à la sixième heure, et que, comme il est expiré à la sixième heure, l'homme aussi a péché à la sixième heure, et que Marie a été saluée par l'ange à la sixième heure, parce qu'Ève écouta les conseils du serpent à la sixième heure? — L'ange Gabriel fut député et son nom signifie *force de Dieu*, parce qu'il devait annoncer que la Vertu et la Sagesse de Dieu se revêtiraient de l'humanité pour combattre les puissances de l'air dans cet humble état. Gabriel devait être de l'ordre des archan-

[1] Bède : *Hom. sur l'Annonc*

ges, parce qu'il annonçait de grandes nouvelles. Dieu, qui le députait, était toute la Sainte-Trinité, bien que sa députation soit attribuée particulièrement au Père. Le Père le députait, parce que sa Providence devait veiller à la fois sur son Fils, sur l'Épouse et sur la Mère. Le Fils le députait parce que lui-même devait s'incarner dans le sein de la Vierge; le Saint-Esprit le députait parce qu'il devait sanctifier Marie et la couvrir de son ombre. Gabriel fut envoyé dans une ville de Galilée, mot qui signifie *émigration*, parce que le Christ devait abandonner l'incrédulité des Juifs pour la foi des Gentils. Il y a deux Galilées, la Galilée des Gentils, que Salomon donna au roi Hiram (il n'est pas question ici de cette dernière); la Galilée des Juifs, qui est sur la mer de Galilée; c'est vers celle-là que l'ange fut envoyé. Le nom de la ville était Nazareth, qui signifie *fleur*, parce qu'il convenait que la véritable Fleur, qui est le Christ, fût conçu dans une fleur, c'est-à-dire dans Nazareth, et d'une Fleur, c'est-à-dire de la bienheureuse Vierge, et avec les fleurs, c'est-à-dire dans le temps des fleurs. Nous comprenons maintenant comment Jésus est la Fleur de la Fleur, dans la Fleur et au milieu des fleurs. Jésus-Christ est appelé Fleur, à cause de la bonne odeur, de la suavité que ses discours et ses exemples répandaient autour de lui, à cause du fruit de sa passion, et du profit que les fidèles tirent de la méditation de ses mystères. Cette Fleur a fleuri dans la Conception; elle est apparue dans la Nativité; elle s'est flétrie dans la Passion, pour refleurir dans la Résurrection. Si donc vous voulez cueillir cette fleur, marchez à la bonne odeur de ses discours, prêchez l'efficacité de l'Incarnation, et vous recueillerez ainsi le fruit de la Passion. Le Seigneur n'a

pas voulu imiter les rois de la terre, en choisissant une grande ville pour être témoin de l'alliance qu'il allait contracter avec la nature humaine; mais il a élu Nazareth, ville toute petite, pour nous donner un exemple d'humilité et afin de nous apprendre que nous devons toujours faire le bien en secret; mais il a voulu souffrir dans la grande ville de Jérusalem pour nous enseigner que nous ne devons point rougir d'endurer publiquement les opprobres pour son amour. Gabriel est envoyé vers une vierge, une vierge d'esprit, de corps, de profession. Le Christ a voulu être conçu d'une vierge et naître d'une vierge, parce que, selon saint Bernard[1], si Dieu devait être conçu et naître, il était convenable qu'il ne fût conçu que dans le sein d'une vierge, qu'il ne naquît que d'une vierge; et si une vierge devait concevoir et enfanter, elle ne pouvait concevoir et enfanter qu'un Dieu. — En second lieu, saint Jean Damascène dit que Celui qui a dans le ciel un Père sans mère, devait avoir une Mère sans père sur la terre. Saint Augustin apporte une troisième raison[2] : Jésus-Christ a voulu naître d'une vierge, parce que ses membres, selon le Saint-Esprit, devaient naître de l'Église mystique qui est vierge. Voici une quatrième raison : comme le premier Adam a été formé d'une terre vierge, le second Adam devait revêtir l'humanité dans le sein d'une vierge. En cinquième lieu, comme la perte du genre humain avait été consommée par Ève, vierge, il fallait qu'il fût réparé par Marie, vierge.

L'ange donc fut député vers une vierge, *mariée à un homme* (*viro*). (Nous avons dit plus haut, au chapitre du

[1] Saint Bernard : *Serm.* 3 *de l'Avent.*
[2] Saint Augustin : *Liv. de la Virginité*, chap. VI.

Mariage de la Vierge Marie, pourquoi le Christ avait voulu naître d'une vierge mariée.) Joseph, selon saint Bernard [1], est appelé époux (*vir*, mot qui signifie *force*), parce que c'est un homme de vertu, un homme juste et un témoin irrécusable du grand Mystère. Le nom de Joseph signifie *qui croît*, *accrescens*, qui croît toujours en sainteté, qui fait de continuels progrès dans la vertu. Il faut remarquer qu'on trouve quatre hommes célèbres dans l'Écriture, qui portent le nom de Joseph. Le premier fut fils de Jacob; il eut la prudence pour partage, car il expliqua sagement les songes de Pharaon. Le second fut l'époux de Marie; il eut la tempérance pour partage, car il respecta la virginité de la Mère du Sauveur. Le troisième est Joseph d'Arimathie, qui fut assez courageux pour aller trouver Pilate et lui demander le corps de Jésus; à lui donc la force. Le quatrième Joseph est appelé le Juste, et il fut juste par excellence. L'époux de la Vierge devait bien porter un tel nom qui résumait toutes les vertus.

Il est dit ensuite que Joseph était de la maison de David, pour montrer que le Christ descend de David, comme les Prophètes l'avaient prédit; car, bien que Joseph ne soit pas le père du Sauveur, la Vierge Marie, dans le sein de laquelle le Christ a pris chair, était de la même tribu que Joseph, c'est-à-dire de la tribu de David lui-même. Le nom de Marie est aussi admirablement choisi. Ce nom vénérable a une triple signification : en hébreu, il signifie *étoile de la mer;* en latin, *mer amère;* et en syriaque, *maîtresse.* Marie fut l'étoile de la mer à la naissance de son divin Fils, car d'elle sortit le rayon qui éclaira toute la terre;

[1] Saint Bernard : *Hom.* 2, *super Missus est.*

elle fut une mer amère, dans la Passion du Seigneur, car alors un glaive de douleur perça son cœur; elle fut une reine, une maîtresse dans son Assomption, lorsqu'elle fut élevée au-dessus de tous les chœurs des anges. Marie est aussi appelée Étoile de la mer dans la conduite des pécheurs, car elle les dirige à travers la mer de ce monde, vers le port de la pénitence, pour les conduire à son divin Fils. C'est pour cette raison qu'à la naissance du Christ, une étoile apparut aux rois mages pour les mener jusqu'au lieu où était l'enfant nouveau-né. Que les yeux des pécheurs soient donc sans cesse fixés sur Marie comme ceux des nautoniers sur leur étoile. Ne détournez jamais vos regards de cet astre brillant, nous dit saint Bernard [1], si vous ne voulez pas être engloutis par la tempête. O vous, donc, qui savez que dans ce monde vous êtes bien plutôt exposés aux dangers de la mer qu'établis sur la terre ferme, regardez cette Étoile, invoquez Marie. Êtes-vous assaillis par les flots de l'orgueil ou de l'envie, de la calomnie ou de l'ambition, regardez cette Étoile, invoquez Marie. Êtes-vous en proie aux tentations de la colère, de l'avarice, des plaisirs sensuels, regardez cette Étoile, invoquez Marie. Si la grandeur de vos crimes vous épouvante, si les souillures de votre conscience vous couvrent de confusion et vous jettent dans le désespoir, regardez cette Étoile, invoquez Marie. Dans les dangers, dans les angoisses, dans les incertitudes, pensez à Marie, invoquez Marie; que ce doux nom soit sans cesse sur vos lèvres, que son souvenir soit toujours dans votre cœur, et pour obtenir les suffrages de ses prières, suivez les exemples de sa vie sainte. A sa

[1] **Saint Bernard :** *Hom. 4, super Missus est.*

suite vous ne dévierez point; en l'invoquant, vous ne désespérerez jamais; sa pensée vous préservera de toute erreur, son bras de toute chute, sa protection de toute fatigue et de toute crainte; sous sa conduite, vous parviendrez heureusement au port, et votre propre expérience vous prouvera que c'est à bon droit que Marie est appelée Étoile de la Mer.

Marie est dite aussi Rayon Illuminateur, car, par la splendeur de ses grâces et les saints exemples de sa vie, elle a illuminé le monde; c'est pourquoi l'Église, dans ses chants, lui dit : Vous, dont la très-sainte vie a illuminé toutes les églises. Et saint Bernard[1] : Otez le soleil de cet univers, où sera le jour? De même, enlevez Marie, cette Étoile de la mer, et vous n'aurez plus qu'obscurité, que les ténèbres les plus épaisses et les ombres de la mort. Elle est en effet l'Étoile de la mer, de cette mer ténébreuse, remplie de maux et d'écueils sans nombre Le ciel a beaucoup d'étoiles, la mer n'en a qu'une, mais plus éclatante et plus précieuse que toutes les autres; c'est Marie, resplendissante de mérites, et nous éclairant par ses exemples. C'est d'elle seule qu'est sorti le vrai Soleil de justice qui éclaire l'univers; celui qui le suit ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de la vie. Quel éclat doit avoir cette Étoile, qui a produit un si grand Soleil? Celui qui marche après elle ne saurait tomber dans l'erreur.

Marie est également appelée Mer amère dans la conversion des pécheurs, car elle leur obtient la grâce de sortir de leurs péchés, en changeant en leur faveur l'eau

[1] **Saint Bernard :** *Serm. de Nativ. Mariæ.*

des plaisirs charnels en vin de vraie componction. Ce nom lui convient spécialement, parce que la mer de ce monde fut pour elle amère et sans attrait pendant toute sa vie mortelle, par le désir qu'elle avait de voir le royaume de son divin Fils. En latin, le nom de Marie est dérivé du mot mer (*mare*), en ce sens que, comme tous les fleuves confluent à la mer, de même Marie est la source et l'origine de toutes les grâces. Elle est dite aussi Maîtresse ou Reine parce qu'elle vient à notre secours dans nos tentations, en nous délivrant de tous périls. Elle peut et elle veut nous secourir en sa qualité de Reine du ciel et de Mère de miséricorde ; elle est en effet la Reine non-seulement des hommes sur la terre, mais des anges dans le ciel et des démons dans les enfers ; c'est pourquoi dans nos tentations, et surtout dans les attaques que nous livrent les ennemis de notre salut, nous devons implorer le secours de Marie. De même, dit saint Bernard [1], qu'une armée bien rangée en bataille inspire l'effroi dans le camp ennemi, de même le nom et les exemples de Marie font trembler les puissances de l'air. Comme le vent chasse devant lui la poussière, et le feu fait fondre la cire, ainsi le nom de Marie met en fuite les démons et brise leur puissance. A ce seul nom, le démon disparaît, les coupables reçoivent le pardon, les malades la santé, les pusillanimes la force, les affligés la consolation, et les voyageurs sur cette terre d'exil, les secours dont ils ont besoin. On peut dire encore que Marie, en sa qualité de Mer amère, est la figure de la vie active des chrétiens ; comme Étoile ou Rayon lumineux, elle représente la vie contemplative,

[1] Saint Bernard : *Hom.* 1 *et* 2, *super Missus est.*

et, comme Reine ou Maîtresse, elle est le type des prélats dans l'Église.

L'ange Gabriel fut envoyé vers Marie pour lui annoncer que le Fils du Très-Haut, charmé de sa beauté, l'avait choisie pour être sa Mère, et pour l'engager en même temps à recevoir avec joie cette heureuse nouvelle, parce que Dieu avait résolu d'opérer par elle la rédemption du genre humain. O bienheureuse Marie! s'écrie saint Bernard [1], qui sut réunir l'humilité à la virginité! Il convenait, en effet, que celle qui devait concevoir et enfanter le Saint des saints fût sainte de corps, et c'est pour cela qu'elle reçut le don de virginité; il convenait également qu'elle fût sainte d'esprit, c'est pour cela qu'elle reçut le don d'humilité. Ainsi ornée de la double couronne de toutes les vertus, tant de l'âme que du corps, cette Vierge sainte mérita de fixer sur elle, par l'éclat de sa beauté, les regards de la cour céleste et les complaisances du Roi des rois, qui envoya vers elle son céleste messager. L'ange alla donc trouver Marie, mais dans quel lieu? Sans doute dans l'endroit le plus retiré de sa maison où elle s'était enfermée pour adresser ses prières au Père éternel. Loin de nous de penser que l'ange trouva ouverte la maison de Marie, qui avait résolu de fuir la société et la conversation des hommes, de peur qu'ils ne vinssent troubler le silence de son oraison, ou ternir l'éclat de sa virginité. Elle tenait donc, et à toute heure, cette Vierge prudente, sa retraite fermée aux hommes, mais non aux anges. Marie ne restait donc pas dans les rues ou sur les places publiques, mais seule dans le secret de sa demeure. Que dis-je, seule?

[1] Saint Bernard : *Hom.* 1 *et* 2, *super Missus est.*

Non, elle était environnée de toutes ses vertus, ce qui fait dire à saint Chrysostôme : L'envoyé du Très-Haut trouva Marie non au dehors dans la dissipation, mais dans la solitude, livrée au recueillement et à la contemplation, et parce qu'elle ne chercha pas les faveurs du monde, elle trouva les bonnes grâces de Dieu. Saint Ambroise[1] dit aussi : A l'arrivée de l'ange, Marie était seule, retirée dans le secret de sa demeure, dans la crainte que quelqu'un ne vînt troubler son recueillement. Elle ne désirait point la société des autres femmes, elle qui avait pour compagnes ses bonnes pensées ; elle ne se croyait jamais moins seule que quand elle était seule ; car alors, elle avait pour société les saints livres, les archanges et les prophètes ; l'ange Gabriel trouva donc Marie dans le lieu où il la visitait d'ordinaire. Saint Jérôme dit quelque part[2] : Vous vous choisirez une petite cellule pour vous y retirer seule ; que dis-je, seule ! vous aurez pour société tous les anges et tous les saints de la cour céleste ; vous y lirez l'Évangile, et Jésus s'entretiendra avec vous ; vous lierez conversation avec les apôtres et les prophètes, pourriez-vous avoir jamais une meilleure société ? Saint Bernard dit également : Je ne suis jamais moins seul que quand je suis seul.

Nous devons croire qu'en ce moment Marie était plongée dans une ardente prière et dans une vive contemplation ; peut-être même méditait-elle sur la rédemption future du genre humain, et comment elle pourrait s'opérer par le ministère d'une vierge. Quelques auteurs prétendent qu'elle était occupée à lire ce passage du prophète

[1] Saint Ambroise : *Lib. II, in Lucam.*
[2] Saint Jérôme : *Epist. ad Eustach., tom. I, et ad Demetriad, tom. IV.*

Isaïe [1] : *Voici qu'une vierge concevra*, etc. Ce fut alors qu'elle était intimement unie à Dieu par la contemplation que l'ange lui apparut. Ne convenait-il pas en effet que le Verbe éternel, qui voulait s'unir corporellement à Marie, choisît l'instant où elle-même s'unissait spirituellement à Lui par la méditation? L'ange se présenta donc à la Sainte-Vierge retirée dans le secret de sa demeure, sous une forme humaine et visible, et s'adressant à elle, il lui dit : *Salut, ô vous qui êtes pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.* L'ange apparut à Marie sous une forme humaine, car il convenait que celui qui venait annoncer que le Dieu invisible voulait prendre d'une vierge un corps visible, l'instruisît de ce mystère, revêtu lui-même d'une forme corporelle. L'ange se forma un corps lumineux, et selon saint Augustin, apparut à la Sainte-Vierge sous des vêtements blancs et un visage rayonnant de clarté [2]. L'incarnation du Verbe fut annoncée à Marie afin qu'elle pût d'abord concevoir par la foi dans son cœur celui qu'elle devait ensuite concevoir selon la chair dans son sein. L'ange, changeant le nom d'Ève *(Eva)*, dit à Marie : *Ave* (salut), lui signifiant que désormais elle serait délivrée de toute malédiction. Elle est dite pleine de grâces, et à juste titre, car la grâce est donnée aux autres avec mesure, elle seule mérite la faveur de recevoir dans son sein l'Auteur de la grâce, et si elle était déjà pleine de grâces avant la conception de son Fils, qui pourrait se faire une idée de l'abondance dont elle fut comblée après ; ce qui fait dire à saint

[1] *Isaïe*, 7.
[2] Saint Augustin : *Serm.* 18, *de Tempore*.

Jérôme [1] : C'est avec raison qu'elle est appelée pleine de grâces, car les autres ne reçoivent la grâce que par parties, et Marie la reçut dans toute sa plénitude. Elle est vraiment pleine de grâces, celle par qui les dons du Saint-Esprit sont répandus sur toutes les créatures; celle qui procura la gloire au ciel, un Dieu à la terre, la paix aux hommes, la foi aux nations; celle à qui sont dus la fin des crimes, l'ordre dans la conduite de la vie et la réforme dans les mœurs.

L'ange ajoute : *Le Seigneur est avec vous :* c'est-à-dire : qu'il soit dans votre sein et qu'il remplisse vos chastes entrailles, celui qui déjà est dans votre âme et remplit votre cœur. Qu'il soit avec vous non-seulement par son essence et sa puissance, comme il est en toutes choses; non-seulement par sa grâce, comme il est dans tous les saints, mais qu'il y soit spécialement en se formant un corps de votre substance et de votre sang le plus pur. Remarquez ici que si toute la salutation angélique fut agréable à Marie, ces paroles : *Le Seigneur est avec vous,* la comblèrent d'une joie toute particulière; aussi devons-nous les réciter avec une dévotion et une ferveur spéciales. Dieu, qui était déjà avec Marie, lui envoya un nouveau messager pour lui annoncer qu'il voulait être avec elle d'une manière plus intime. Il la fait proclamer seule bénie entre toutes les femmes et au-dessus de toutes les femmes. Depuis la chute originelle, toute femme est soumise à la malédiction de Dieu, qui dit : Vous enfanterez dans la douleur; et toute vierge est soumise à la malédiction de la Loi qui maudit les entrailles stériles. Marie

[1] Saint Jérôme : *Serm. de Assumpt. Mariæ.*

évita ces deux malédictions : la malédiction de Dieu, puisqu'elle demeura vierge, et la malédiction de la Loi, puisqu'elle devint mère. Elle fut la première de toutes les vierges, et en vouant à Dieu sa virginité, elle anéantit la malédiction de la Loi ; c'est donc avec raison qu'elle est appelée bénie, puisque par elle le monde a été délivré de toute malédiction. Remarquons également que jamais homme ne parviendra à saluer cette auguste Vierge en termes plus excellents et plus agréables à son cœur que ceux que Dieu dicta lui-même, et qui lui furent communiqués par le ministère de l'ange. Chacune de ces paroles, en effet, renferme des mystères pleins de douceur. Dieu le Père, par sa toute-puissance, voulut la préserver de toute malédiction, ce que signifie le mot *Ave*. Dieu le Fils l'illumina de toute sa sagesse, pour qu'elle devînt cet astre brillant qui devait éclairer et la terre et les cieux, ce que marque le nom de Marie qui signifie étoile de la mer. Dieu le Saint-Esprit, en la comblant, en la pénétrant, pour ainsi dire, de toutes ses faveurs, la rendit si puissante, que quiconque cherche la grâce est sûr de l'obtenir par son entremise, ce que nous indiquent ces paroles : *Pleine de grâces*. Ces autres expressions : *Le Seigneur est avec vous*, nous montrent l'opération de cette union ineffable que toute la Trinité réalisa en Elle, lorsque la substance de sa propre chair fut unie, en une seule personne, à la nature divine, et qu'alors un Dieu devint homme et qu'un homme devint Dieu. Qui pourra jamais sentir ou exprimer tout ce que Marie éprouva de joie et de douceur dans cet instant précieux? Par ces paroles : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes*, chacun la reconnaît avec admiration et la proclame bénie et

élevée au-dessus de toutes les créatures tant célestes que terrestres ; et par ces autres : *Le fruit de vos entrailles est béni*, nous bénissons et nous exaltons le fruit divin sorti de son sein virginal, et auquel toutes les créatures doivent la vie, la sainteté et la gloire pour toute l'éternité.

En entendant les paroles de l'ange, la Sainte-Vierge fut un peu troublée et ne répondit point ; pourtant son trouble ne venait ni d'un défaut de foi, comme celui de Zacharie, ni d'aucun motif blâmable, ni même de l'apparition de l'ange, car elle était habituée à de pareilles visites ; cependant elle fut troublée : premièrement, selon saint Chrysostôme, à cause du nouveau mode d'apparition, car si elle était habituée à voir les anges, ce n'était pas sous une forme corporelle et environnés de clarté et de lumière, ce qui l'effraya un peu. Aussi l'Église, dans son office, s'exprime ainsi : La Sainte-Vierge fut effrayée de la lumière. Secondement elle fut troublée à cause de ses chastes pensées et de son vœu de virginité ; car, comme dit saint Ambroise [1], c'est le propre des vierges de s'alarmer à l'approche des hommes et de craindre leur entretien. En troisième lieu, elle fut troublée par la formule inouïe de cette salutation, ce qui fait dire au même saint Ambroise [2] : Marie fut tout étonnée et émerveillée de ce nouveau genre de salutation, inconnu jusqu'alors et qui était réservé à Elle seule. Quatrièmement, enfin, elle fut troublée à cause des éloges et des louanges que l'ange lui prodiguait, car c'est le propre des âmes vraiment humbles de craindre d'autant plus, qu'on les élève davantage. Marie fut donc troublée,

[1] Saint Ambroise : *Lib. II, in Lucam.*
[2] Saint Ambroise : *Lib. II, in Lucam.*

mais par un motif louable et tiré de sa propre vertu, sans pourtant être déconcertée. Aussi, comme une vierge prudente et sage, elle ne répondit rien, mais rentrant en elle-même, elle réfléchissait sur les paroles insolites qu'elle venait d'entendre ; car quoique accoutumée à recevoir la visite des anges, elle n'avait jamais entendu un langage semblable à celui qui lui était alors adressé. L'ange en effet venait de lui dire qu'elle était pleine de grâces, que le Seigneur était avec elle, et qu'elle était bénie par-dessus toutes les autres femmes ; or Marie, cette reine de l'humilité, ne pouvait point ne pas être troublée par ces paroles louangeuses, car c'est le propre de celui qui est véritablement humble de rougir et de gémir, quand il se voit comblé d'éloges et d'honneurs. Si Marie fut troublée à la parole de l'ange, dit saint Bernard [1], ce fut l'effet de son amour pour la virginité, mais sa force d'âme l'empêcha d'être déconcertée, et son silence méditatif fut le fruit de sa prudence et de sa discrétion. L'ange alors considérant la Sainte-Vierge et pénétrant les diverses pensées qui agitaient son cœur et causaient son trouble, voulut la consoler et dissiper ses craintes, et l'appelant familièrement par son nom : O Marie, lui dit-il, ne craignez point ; ne soyez pas effrayée des louanges que je vous ai données, elles ne sont que l'expression de la vérité ; non-seulement vous êtes pleine de grâces, mais l'abondance de grâces que vous avez reçues de Dieu pour tout le genre humain, jamais aucune autre créature n'aurait pu les obtenir. Comme s'il disait, selon saint Chrysostôme : Celui qui mérite la grâce

[1] Saint Bernard : *Hom.* 3, *super Missus est.*

de Dieu, ne doit avoir aucune crainte ; vous avez trouvé grâce, mais vous ne la devez qu'à votre humilité, à votre amour de la chasteté, à la pureté de votre conscience. Qui pourrait en effet, sans l'humilité, trouver grâce devant Dieu, qui ne la donne qu'à ceux qui sont vraiment humbles ? Et saint Grégoire ajoute : Marie trouva grâce auprès de Dieu, en lui préparant dans son cœur, par l'éclat de sa virginité, une demeure digne de lui, en conservant inviolablement sa chasteté et toute la pureté de sa conscience. Vous avez donc trouvé grâce, c'est-à-dire la paix entre Dieu et les hommes, la destruction de la mort et le retour à la véritable vie, afin que par vous le Très-Haut rachète le monde, que par vous il éclaire le monde, et que par vous enfin il le rappelle à la vie éternelle. Celle donc qui était pleine de grâces trouva encore la grâce, mais pour la distribuer aux autres. Saint Augustin s'adresse ainsi à Marie : O Marie, vous avez trouvé grâce devant le Seigneur, et vous avez mérité de la répandre sur tout l'univers ; aussi l'ange ne dit pas vous avez eu, vous avez acquis, mais vous avez trouvé, car ce qui est à nous, ce que nous avons acquis justement, nous pouvons le garder comme notre bien propre, mais ce que nous trouvons, nous devons le rendre à qui l'a perdu. Ainsi Marie a trouvé la grâce non pas afin de la conserver pour elle, mais afin de la restituer aux autres. Ève avait perdu la grâce, Marie l'a retrouvée non pour elle seule, mais pour nous et à cause de nous. En effet, si nous n'eussions pas été pécheurs, Dieu ne se serait pas incarné dans son sein. Nous tous donc, qui avons perdu par le péché les faveurs du Très-Haut, allons avec confiance au trône de Marie, qui est le trône

de la grâce; par nos prières, par nos gémissements et par nos larmes, conjurons-la de nous rendre cette grâce que nous avons perdue et qu'elle a retrouvée pour nous et à cause de nous; elle est pleine de justice, de tendresse et de miséricorde; elle ne sait rien refuser à qui l'implore. Écoutons saint Bernard [1]: Marie s'est faite toute à tous; son sein miséricordieux est ouvert pour tous, et de sa surabondance elle communique la rédemption aux captifs, aux malades la santé, aux affligés la consolation, le pardon aux pécheurs, la grâce aux justes, la joie aux anges et la gloire à la Trinité tout entière. Et plus loin [2]: Marie, cette échelle des pécheurs, doit être l'objet de toute notre confiance et le fondement de notre espoir; si nous l'invoquons avec foi et dévotion, elle nous assistera dans tous nos besoins; elle le peut, puisqu'elle est la Reine du ciel; elle le veut, puisqu'elle est la Mère des miséricordes. Élevez donc vos regards vers cette source de tous dons parfaits; Dieu en a mis en elle toute la plénitude, voulant nous montrer avec quelle tendresse, avec quel amour nous devons l'honorer; en elle doit être toute notre espérance, car en elle sont toutes les grâces de salut, et le Seigneur n'a rien voulu accorder aux hommes qui ne passe par les mains de cette Vierge bénie.

Vous avez donc trouvé grâce, ô Marie, vous qui deviez concevoir l'auteur même de la grâce. Vous *concevrez dans votre sein*, sans péché et sans souillure, et vous *enfanterez un fils* sans larmes et sans douleur, en demeurant vierge dans votre enfantement comme dans votre conception. C'est avec raison que l'ange lui dit :

[1] Saint Bernard : *Serm. de Nativit. Mariæ.*
[2] Saint Bernard : *Serm. de Nativit. Mariæ.*

Vous concevrez dans votre sein, car déjà elle avait conçu dans son cœur par sa foi et par son amour. C'est ainsi que nous devons concevoir en nous Jésus, par l'ardeur de notre foi et de notre tendresse, et l'enfanter par nos bonnes œuvres. *Vous l'appellerez du nom de Jésus,* c'est-à-dire Sauveur. L'ange ne dit pas : *Vous lui imposerez le nom de Jésus,* car ce nom lui avait été donné de toute éternité par Dieu le Père, selon sa propre interprétation de *Salut*, puisque par lui devait être sauvé le genre humain ; aussi l'ange ajoute : *Car il sauvera,* non pas tout peuple, mais *son peuple*, c'est-à-dire celui qui s'attachera à Jésus par la foi et l'imitera par ses œuvres ; et il le délivrera de ses péchés, montrant par là qu'il était véritablement Dieu, car il n'appartient qu'à Dieu, comme dit saint Chryostôme, de remettre les péchés. Le peuple de Jésus-Christ se compose non-seulement de la nation des Juifs, mais de tous ceux qui viennent à lui et qui le reconnaissent pour leur Dieu et pour leur roi. Daignez aussi, ô doux Jésus, m'admettre au nombre de vos sujets, malgré mon indignité, et me pardonner mes fautes. *Il sera grand,* non pas de cette grandeur qui devait briller dans saint Jean-Baptiste, dont le prophète avait prédit qu'il serait grand devant le Seigneur, mais il sera grand, selon saint Ambroise [1], comme Dieu et comme Fils de Dieu. Il sera grand, non pas qu'il n'ait point été grand avant d'être conçu dans le sein de Marie (car comme Dieu il a toujours été grand), mais il sera grand comme homme, parce que cette grandeur, que par sa nature possède de toute éternité le Fils de Dieu, il devait la recevoir par

[1] Saint Ambroise : *Lib. II, in Lucam.*

grâce dans le temps comme fils de Marie et la posséder ensuite pendant toute l'éternité, réunissant en sa personne l'humanité et la divinité. Il sera grand, car il méritera d'être appelé le Fils du Très-Haut. L'ange ajoute : ***Et il sera dit le Fils du Très-Haut,*** c'est-à-dire de Dieu lui-même qui seul est grand. L'homme, il est vrai, est élevé au-dessus des créatures terrestres; l'ange est élevé au-dessus des hommes, mais Dieu seul est grand, et rien n'est au-dessus de lui. ***Et le Seigneur Dieu lui donnera le trône,*** c'est-à-dire le trône de David, son père. L'ange, selon le vénérable Bède [1], appelle le Christ Fils du Très-Haut, puis il le nomme fils de David, voulant montrer par là les deux natures réunies en sa personne : la nature divine en tant qu'il est fils de Dieu, et la nature humaine en tant qu'il est fils de David. Il lui donnera le royaume de David, non pas en figure, mais en réalité; non pour un temps sur la terre, mais éternellement dans les cieux; ce royaume éternel enfin, figuré par le règne temporel du prophète-roi. Ce qui fait dire au même auteur [2] : Le Christ occupa le trône de David, afin que ce même peuple que David avait gouverné, qu'il avait, par ses bons exemples de vertus, par ses chants et par ses hymnes spirituels, excité à la foi et à l'amour de son Créateur, le Christ, lui, par ses libéralités, ses instructions et ses promesses, le conduisît au royaume immortel, à l'intuition béatifique de Dieu son Père. L'ange ne parle donc pas d'un règne temporel que le Christ lui-même devait rejeter en présence de Pilate en disant : ***Mon royaume n'est pas de ce monde.*** En effet, Jésus-Christ n'exerça jamais aucune autorité

[1] Bède : *In cap.* I, *Lucæ.*
[2] Bède : *In cap.* I, *Lucæ.*

temporelle sur le peuple juif, quoiqu'elle lui fût due par droit de naissance; mais il parle du règne spirituel qu'il devait exercer ici-bas sur l'Église militante et dans le ciel, sur l'Eglise triomphante, qui était figurée par le royaume temporel de David, comme la Jérusalem terrestre était le type de la Jérusalem céleste. De même donc que David régna temporellement, de même Jésus-Christ régnera spirituellement sur son Église, le premier sur la terre de l'exil, le second dans la véritable patrie. C'est pourquoi l'ange ajoute : ***Et il régnera éternellement sur la maison de Jacob,*** paroles que nous devons interpréter non dans le sens du temps, mais de l'éternité. Il régnera donc éternellement sur la maison de Jacob, c'est-à-dire sur tous les élus. Parmi les descendants d'Abraham et d'Isaac, quelques-uns, comme Ismaël et Esaü, ont été réprouvés, mais parmi ceux de la race de Jacob, tous, selon les saints docteurs, sont mis au nombre des prédestinés, car si quelques-uns ont péché, ils ont fait pénitence de leurs fautes. Jacob signifie *supplantateur* ou *qui triomphe;* ceux, en effet, qui triomphent de leurs vices et de leurs passions désordonnées, Jésus-Christ règne sur eux ; mais ceux qui se laissent dominer par elles, le démon est leur maître. Le Christ régnera donc non-seulement sur la maison de David, c'est-à-dire sur la tribu de Juda, mais aussi sur la maison de Jacob, c'est-à-dire sur tout le peuple d'Israël, sur toute l'Église, sur tous les élus, non par droit de naissance, mais par la foi. Dans ce royaume seront compris tous ceux qui auront imité la foi et la justice de David et de Jacob ; c'est là le véritable règne de notre divin Sauveur Jésus-Christ, qu'il exerce ici-bas par sa grâce et qu'il exercera éternellement dans

le ciel par sa gloire. Heureux ceux sur lesquels Jésus-Christ régnera ainsi éternellement, car ils régneront aussi avec lui. *Et ce royaume n'aura pas de fin.* Jésus-Christ, en effet, comme Dieu et comme homme, régnera éternellement non-seulement sur les hommes, mais aussi sur les anges, et ce royaume sans fin ne lui sera jamais enlevé, car il est le Dieu des siècles et le maître de l'éternité. Qu'il est beau, s'écrie saint Bernard [1], qu'il est glorieux, ce royaume, où tous les rois de ce monde seront réunis ensemble pour louer et pour glorifier Celui qui seul est le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs; où les justes couronnés de lumière brilleront comme des soleils éclatants dans le palais de leur Père commun. O mon divin Jésus, daignez dans votre miséricorde vous souvenir de moi, quoique je ne sois qu'un pécheur, et me compter au nombre de vos sujets dans votre royaume; daignez me visiter dans votre bonté ineffable, en ce jour surtout où vous remettrez votre autorité entre les mains du grand Dieu votre Père, et m'admettre parmi vos élus afin que je puisse participer à la joie dont ils seront inondés, et vous louer et vous bénir éternellement avec eux. En attendant cet heureux jour, venez, ô mon doux Jésus, venez arracher les scandales de votre royaume, c'est-à-dire de mon âme, afin que vous puissiez y régner comme vous le devez, car vous êtes mon roi et mon Dieu, vous qui envoyez le salut à la maison de Jacob.

En entendant de la bouche de l'ange de si grandes merveilles, Marie demeura indécise, car, selon saint Ambroise [2], elle ne pouvait pas ne pas croire à la parole

[1] Saint Bernard : *Hom. 4, super Missus est.*
[2] Saint Ambroise : *Lib. II, in Lucam.*

de l'ange, mais elle n'osait croire à de si étonnants privilèges. Aussi, voulant s'assurer de la conservation de sa virginité pour laquelle elle craignait le plus, elle s'informe de la manière dont s'opérera ce miracle. Vous me promettez que j'enfanterai un fils, mais comment cela pourra-t-il se faire, puisque je ne connais pas d'homme, et que j'ai fait vœu à Dieu de garder la virginité? Marie était fiancée, il est vrai, mais elle savait qu'elle ne serait jamais mariée. Comme si elle eût dit : Résolue de rester vierge de cœur, de corps et de volonté, je crois ce que vous me dites, mais le Seigneur mon Dieu, qui connaît toutes mes pensées, sait que je lui ai voué ma virginité; comment pourra-t-il donc opérer ce miracle? Ainsi s'exprime à ce sujet saint Ambroise [1] : Marie ne doute point de la possibilité du fait, mais elle s'informe de la manière dont il se réalisera. Elle avait lu dans le prophète Isaïe : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils, et elle avait foi à ces paroles; mais elle n'avait pas lu comment cela se ferait. Ce nouveau miracle n'avait en effet été révélé à aucun prophète, et ne devait être proclamé que par la bouche d'un ange. Ne craignez rien, lui dit l'ange, ce miracle s'opérera, non humainement, mais divinement; non par le ministère d'un homme, mais par l'opération du Saint-Esprit, qui de son feu divin embrasera votre cœur, et sanctifiera votre chair pour qu'elle devienne digne d'être unie au Fils de Dieu, vous rendant ainsi féconde, sans que vous perdiez rien de votre virginité.

Le Saint-Esprit était d'abord venu en Marie pour la

[1] Saint Ambroise : *Lib. II, in Lucam.*

sanctifier et la purifier de toute souillure *originelle*[1]; mais dans la conception du Fils de Dieu, il survint, c'est-à-dire vint de nouveau en elle pour la combler d'une plus grande abondance de grâces et la sanctifier non-seulement dans son âme, mais dans sa chair et dans son chaste sein.

Le Saint-Esprit survint donc en Marie, comme la vertu du soleil qui descend sur la rose et sur le lis pour leur communiquer la fécondité. Quoique cette conception ineffable soit l'œuvre de la Trinité tout entière, car les œuvres de la Trinité sont indivisibles, elle est pourtant plus spécialement attribuée au Saint-Esprit, et cela pour plusieurs raisons. Premièrement, selon saint Augustin[2], pour montrer que cette grâce de Dieu est donnée sans aucun mérite; car ces paroles : *Conçu par l'opération du Saint-Esprit*, prouvent que ce fut par l'effet de la seule grâce de Dieu, sans le mérite d'aucune créature; nul mérite n'avait précédé une si grande faveur; or cette grâce est attribuée au Saint-Esprit, dont le nom, d'après le Glossaire, signifie toute grâce inspirée de Dieu. Secondement, selon saint Ambroise, pour montrer la grandeur de cet acte, car le Fils de Dieu a été conçu par l'opération et la vertu du Saint-Esprit, à qui sont attribuées les œuvres de clémence et de bonté envers les hommes. En troisième lieu, d'après le Maître des Sentences[3], pour faire éclater l'excellence de la charité, qui est attribuée à l'Esprit-Saint, et avec laquelle Dieu

[1] Le dogme de l'Immaculée-Conception n'était pas, lorsqu'écrivait Ludolphe, un dogme de foi.
[2] Saint Augustin : *In Enchirid, cap.* XL.
[3] Magist. Sentent : *Lib. III, cap.* IV.

aima le monde au point de donner pour lui son Fils unique. Et la vertu du Très-Haut, c'est-à-dire le Verbe ou le Fils de Dieu, qui selon l'apôtre est appelé la Sagesse du Père, vous couvrira de son ombre, ou plutôt prendra dans votre sein un corps matériel sous lequel il voilera sa Majesté divine pour se rendre accessible à nos regards, de même que le soleil se montre à nous à travers les nuages pour ne pas blesser nos yeux. Dieu est esprit, dit saint Bernard[1], et nous sommes matière, il ne pouvait donc se rendre visible pour nous que sous une forme corporelle; c'est pourquoi le Verbe s'est fait chair, afin que nous pussions contempler, comme à travers un nuage, ce Soleil de toute justice. Ce que nous disons ici du corps de Jésus-Christ appliqué à la Majesté divine ne contredit en rien ce que l'Église chante dans une préface de l'office de la Sainte-Vierge : Vous avez conçu le Fils unique du Très-Haut par l'opération du Saint-Esprit. En effet, le Fils et le Saint-Esprit sont les deux vertus ou les deux puissances du Père, et le corps de Jésus-Christ est l'effet de ces deux puissances et convient à l'un et à l'autre, au Fils qui s'en est revêtu en s'y unissant, et au Saint-Esprit qui l'a formé. Remarquez ici la manière dont l'ange révèle à Marie le mystère de la Trinité. Il désigne d'abord le Saint-Esprit par son propre nom, puis le Fils par le nom de Vertu, et le Père sous la dénomination de Très-Haut, et pour montrer que l'Incarnation est l'œuvre de la Trinité tout entière, il attribue la coopération au Saint-Esprit en disant : *L'Esprit-Saint surviendra en vous ;* l'acte même de l'incarnation,

[1] Saint Bernard : *Hom.* 4, *super Missus est.*

au Fils, en ajoutant : *La vertu du Tout-Puissant vous couvrira de son ombre;* et la souveraine autorité au Père, en l'appelant le Très-Haut. L'Incarnation est donc l'œuvre de la Trinité, car de même que les trois Personnes sont inséparables, de même leurs œuvres sont indivisibles, en sorte que ce qu'une seule Personne fait, les autres y coopèrent avec elle; pourtant le Fils seul s'est incarné, et non le Père et le Saint-Esprit, afin que la Sagesse de Dieu, qui avait créé le monde, opérât-elle même sa rédemption, et que celui qui était Fils de Dieu dans sa divinité, fût aussi Fils de l'homme dans son humanité. Prenons pour exemple trois personnes qui travaillent conjointement à en revêtir une d'entre elles; toutes trois tendent au même but; ce que l'une fait, l'autre le fait également, et pourtant une seule d'entre elles est revêtue. De même, dit saint Augustin [1], la Trinité tout entière opère dans l'action de chacune des personnes; lorsqu'une seule agit, les deux autres coopèrent à son action, et quoique toutes trois aient contribué à cet acte, l'effet de cette même action n'est attribué qu'à une seule.

C'est pourquoi ce qui naîtra de vous sera saint et sera appelé le Fils de Dieu, non pas par adoption, comme les autres hommes, mais par nature, et celui qui de toute éternité est le Fils du Très-Haut, sera manifesté dans le temps; et par la vertu du Saint-Esprit, vous mettrez au monde, non pas le fruit d'une union humaine, mais le Fils même de Dieu; puis, parce que vous l'aurez conçu en toute pureté, il ne sera pas mis au nombre des pécheurs, mais il sera *saint*, et vous l'enfanterez sans

[1] Saint Augustin : *Lib. I, de Trinit.*, *cap.* IV *et* V.

douleur. Qu'est-ce à dire? vous concevrez non par l'opération de l'homme, mais par l'opération du Saint-Esprit, dit saint Bernard[1], sinon vous concevrez la vertu du Très-Haut, ou le Fils de Dieu ; *c'est pourquoi ce qui naîtra de vous*, de votre propre nature, *sera saint et sera appelé le Fils de Dieu*, et sorti du sein de l'Éternel, il viendra dans votre sein, et se formera un corps de votre propre substance ; aussi, il sera désormais appelé le Fils de Dieu parce qu'il est engendré du Père avant tous les siècles, et il sera également votre fils, puisqu'il sera formé de votre propre chair, en sorte que ce fils engendré du Père de toute éternité sera votre fils, puisqu'il naîtra de vous, et sera en même temps le Fils du Très-Haut, et pourtant il n'y aura pas deux fils, mais un seul fils, et quoique engendré du Père et né de vous, il ne sera pas le fils de chacun des deux, mais le fils unique de l'un et de l'autre.

Et remarquez que l'ange dit à Marie d'une manière absolue : *Ce qui naîtra de vous sera saint (sanctum)*, sans rien ajouter de déterminatif ; car s'il eût dit une chair sainte, un homme saint, ou toute autre chose semblable, il eût semblé ne pas assez dire, et n'eût pas exprimé complétement la sainteté, mais il dit indéfiniment *sera saint*, et en effet ce que la Sainte-Vierge enfante est *saint*, ou plutôt est le Saint des saints. — Pour confirmer la foi de Marie à sa maternité future, et lui montrer que tout ce qui n'est pas contraire aux lois ordinaires de la raison est possible à Dieu, l'ange lui allègue la grossesse inespérée d'une femme avancée en âge et

[1] Saint Bernard : *Hom.* 4, *super Missus est.*

jusqu'à présent stérile ; et afin que vous n'hésitiez pas à croire à mes paroles, ajoute-t-il, *voici que votre cousine Elisabeth,* déjà avancée en âge et jusqu'à présent stérile, a conçu par la vertu de Dieu. Pourtant, comme la comparaison n'était pas parfaite, et qu'il est plus difficile qu'une vierge enfante que celle qui a toujours été stérile, l'ange allègue la toute-puissance de Dieu, à qui *rien n'est impossible,* et qui peut aisément acccomplir tout ce qu'il a promis, car pour lui, dire c'est faire, selon cette parole du Psalmiste : *Il a dit et tout a été fait.* En effet, tout ce qui n'implique pas contradiction est possible à Dieu, comme de rendre une vierge mère ; au contraire, les choses contradictoires, comme de faire qu'une chose soit et ne soit pas à la fois, ne sont pas possibles même à Dieu, non à cause de son impuissance, mais à cause de l'impossibilité même de l'acte qui est en contradiction avec la raison. Selon les lois ordinaires de la nature, une vierge ne peut pas plus concevoir qu'une femme stérile ; mais par la puissance de Dieu, elles le peuvent l'une et l'autre. Aussi, selon saint Bernard [1], l'ange ne dit pas tout acte, mais toute parole, car de même que les hommes peuvent aisément articuler ce qu'ils veulent, de même aussi Dieu peut, et plus facilement encore, accomplir tout ce qu'ils peuvent exprimer. De plus, selon le même saint Bernard [2], ne convenait-il pas que la maternité d'Elisabeth fût révélée à Marie, pour que la joie fût augmentée par ce nouveau miracle, et qu'elle fût instruite la première, elle qui devait instruire les docteurs et leur apprendre ce qui concernait son divin Fils et son saint

[1] Saint Bernard : *Hom. 4, super Missus est.*
[2] Saint Bernard : *Hom. 4, super Missus est.*

Précurseur? D'ailleurs Jésus-Christ voulait par sa présence sanctifier saint Jean-Baptiste dans le sein de sa mère, et Marie, en servant sa cousine, devait nous montrer toute son humilité. Marie et Elisabeth étaient parentes au second degré, puisqu'elles étaient filles des deux sœurs, et toutes deux étaient de la tribu de Juda.

Considérez ici les trois Personnes de la Trinité admirant avec joie et avec amour les vertus de leur fille, et attendant ce qu'elle va répondre. O qu'elle est admirable, cette petite demeure, où se passent de si étonnantes merveilles! Car quoique la Trinité soit partout, elle se trouve ici d'une manière toute spéciale et pour une œuvre toute particulière! Admirez également avec quel respect, avec quelle douceur l'ange s'adresse à Marie; comme il mesure toutes ses paroles pour lui faire comprendre et accepter les propositions du Très-Haut? Avec quelle timidité, quelle pudeur, quelle humilité la Sainte-Vierge reçoit le discours de l'ange! Au milieu de tant d'éloges qui lui sont adressés, de tant de merveilles qui n'ont jamais été annoncées qu'à elle seule, elle ne s'attribue rien, mais elle rapporte tout à la grâce divine. L'ange enfin a terminé sa mission, et il attend la réponse. O Marie, s'écrie saint Bernard[1], vous venez de l'entendre; vous serez mère, non par le fait de l'homme, mais par l'opération du Saint-Esprit. Le messager céleste doit retourner vers le Dieu qui l'a envoyé; il attend votre réponse. Nous l'attendons aussi, cette réponse favorable, ô notre divine maîtresse, nous qui gémissons sous le poids de notre condamnation. Voici que le prix de notre rançon

[1] Saint Bernard: *Hom. 4, super Missus est.*

vous est offert; si vous consentez, c'en est fait, nous sommes sauvés. Adam, chassé du paradis terrestre avec toute sa postérité, la sollicite avec larmes; David et tous les patriarches qui habitent les ténébreuses régions de la mort, la demandent avec instance; le monde entier, prosterné à vos genoux, l'attend avec ardeur. O notre divine Reine, donnez-la donc cette réponse qui tient en suspens la terre, les limbes et les cieux. Prononcez une parole passagère et recevez en vous la Parole ou plutôt le Verbe divin et éternel. Saint Augustin [1] s'écrie également : O bienheureuse Marie, le monde entier, qui gémit dans l'esclavage, vous a fait le garant de sa foi et sollicite votre consentement; ne tardez pas davantage; hâtez-vous de donner votre parole au divin messager, et recevez en vous le Verbe éternel. Enfin Marie va donner son consentement aux paroles de l'ange; dans l'ardeur de son amour, elle fléchit les genoux, élève vers le ciel ses regards et ses mains qu'elle joint aussitôt, et dans le sentiment de la plus profonde humilité, elle profère ces paroles tant désirées et que nous devons entendre avec toute la dévotion de notre cœur, et dit : *Je suis la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole.* Quelle prompte obéissance, quel amour, quelle foi dans ce consentement! Je suis, dit-elle, la servante du Seigneur; je suis non à moi-même, mais à lui seul; qu'il me soit donc fait selon que vous me l'avez annoncé; et celle qui était choisie pour être la Mère du Très-Haut ne craint point de se nommer son humble servante, tout en désirant voir s'accomplir les promesses de l'ange.

[1] Saint Augustin : *Serm.* 17, *de Tempore.*

O grâce ineffable, s'écrie saint Augustin [1], ô heureuse obéissance de Marie, qui par son humble foi mérite d'attirer en elle le Créateur de toutes choses! O foi, ô humilité agréable à Dieu, dit saint Anselme [2]; ô obéissance plus douce au cœur du Très-Haut que tous les sacrifices! O Vierge sublime qui, devenant la souveraine Mère de Dieu, se proclame son humble servante! Que peut-on imaginer de plus élevé et en même temps de plus humble. Admirez, dit saint Ambroise, l'humilité et la dévotion de Marie; elle se proclame la servante du Seigneur au moment même où elle est choisie pour être sa Mère; elle ne s'élève point par la pensée des grandes promesses qui lui sont faites, elle ne s'attribue aucun mérite au milieu de tant de grâces, de si sublimes faveurs; elle dit n'obéir qu'aux ordres qu'elle reçoit. Il convenait en effet que celle qui devait enfanter le Dieu de douceur et d'humilité fût douce et humble de cœur. La vertu d'humilité, dit saint Bernard [3], est la compagne ordinaire de la grâce divine, car Dieu qui résiste aux superbes donne sa grâce aux humbles. D'une demeure digne de la grâce, l'humilité doit être le fondement. *Voici*, dit Marie, *la servante du Seigneur*. Quelle est sublime cette humilité de la Vierge qui ne sait point s'élever et se glorifier au milieu des plus grands honneurs! Il n'est pas difficile d'être humble dans la bassesse et dans l'abjection; mais s'abaisser au milieu des distinctions et des grandeurs, voilà la véritable vertu. Plus Marie se voyait élevée au-dessus des autres créatures par le mys-

[1] Saint Augustin : *Serm. 2, de Annuntiat.*
[2] Saint Anselme : *Hom. in Evang. Intravit Jesus in castellum.*
[3] Saint Bernard : *Hom. 4, super Missus est.*

tère de l'Incarnation, plus elle s'abaissait profondément à ses propres yeux ; c'est pourquoi son humilité est proclamée au-dessus de toutes ses autres vertus, et cette vertu spéciale de la Vierge fut si agréable au Fils de Dieu, que par elle, comme le fer est attiré par l'aimant, il fut attiré du ciel dans le sein de Marie pour s'y incarner. O admirable humilité, dit saint Augustin [1], qui mérita d'enfanter un Dieu pour les hommes ; qui donna la vie aux mortels, leur ouvrit le royaume des cieux et délivra les âmes des pécheurs. L'humilité de Marie est cette échelle céleste par laquelle Dieu est descendu sur la terre. Il convenait, en effet, dit le vénérable Bède [2], que comme la mort était entrée dans le monde par l'orgueil d'Ève, la vie y entrât par l'humilité de Marie ; et ces paroles : *Voici la servante du Seigneur*, furent si agréables à Jésus-Christ, que dans les saintes Écritures il se nomme de préférence le fils de la Servante plutôt que le fils de la Vierge. Ce qui nous fait dire avec raison que l'humilité de Marie fut plus agréable encore à Dieu que sa virginité.

Chacune des paroles de l'Évangile renferme des mystères étonnants, mais celles par lesquelles Marie manifesta son consentement aux promesses de l'ange en contiennent de plus admirables encore. En effet, elle ne prononça que six paroles, et ces paroles expriment les six principales vertus qui brillaient en elle. *Ecce,* sa prompte obéissance ; *ancilla,* son humilité parfaite ; *Domini,* sa virginité sans tache ; *fiat*, son ardente charité ; *mihi,* sa ferme espérance ; *secundum verbum tuum,* sa foi dévouée et inébranlable. Elle fut grande en effet dans Marie,

[1] Saint Augustin : *Serm. 2, de Tempore.*
[2] Bède : *Hom. de Annuntiat.*

cette foi par laquelle, sur la parole de l'ange, elle crut au mystère qui allait s'opérer en elle ; mystère inouï depuis l'origine des siècles, et qui n'était jamais venu dans la pensée des hommes. En parlant de cette foi, saint Bernard dit[1] : Dieu opéra trois grandes merveilles dans l'Incarnation : l'union de la divinité à l'humanité, l'union de la maternité à la virginité et l'union de la foi au cœur humain. Cette troisième union est bien inférieure sans doute aux deux premières, mais elle n'est pas moins forte. N'est-il pas surprenant, en effet, que le cœur humain ait pu croire qu'un Dieu se ferait homme, et que la mère qui lui donnerait naisssance ne cesserait pas d'être vierge? De semblables merveilles ne pouvaient s'opérer que par la vertu et la puissance du Saint-Esprit.

Aussitôt donc que Marie eut donné son consentement aux paroles de l'ange, le Saint-Esprit survint en elle, et à l'instant même elle conçut le Fils de Dieu, ou en d'autres termes : le Fils unique de Dieu entra dans ses chastes entrailles et s'incarna en elle et d'elle-même, tout en demeurant dans le sein du Père éternel. En un seul instant, le corps tout entier de Jésus-Christ fut formé et en même temps fut créée son âme raisonnable, s'unissant tous les deux à la divinité dans la personne du Verbe, qui par là même est Dieu et homme tout ensemble, conservant toutefois les propriétés de chacune de ses deux natures. Le corps de Jésus-Christ fut complétement et parfaitement formé, non de la chair, mais du plus pur sang de Marie, et au même instant l'âme et la divinité lui furent unis, en sorte qu'il devint aussitôt un homme parfait selon

[1] Saint Bernard : *Lib. Sentent.*

l'âme et selon le corps, et toutes les parties de ce petit corps, imperceptible à l'œil humain, et parfaites en elles-mêmes, se développèrent successivement dans le sein de Marie, comme il arrive dans la formation des autres créatures. Jésus-Christ fut donc tout à la fois Dieu parfait et homme parfait, composé, selon la nature humaine, d'un corps de chair et d'une âme raisonnable, et uni à la divinité dans la seule personne du Verbe. En Dieu il n'y a qu'une essence et trois personnes ; en Jésus-Christ, au contraire, il n'y a qu'une personne et trois essences, savoir : la divinité, l'âme et la chair, la première éternelle, la seconde nouvelle, la troisième ancienne ; en effet, sa divinité est de toute éternité ; son âme est nouvelle puisqu'elle fut créée au moment de son union avec le corps ; et sa chair ancienne, puisqu'elle tire son origine d'Adam. Jésus-Christ est donc engendré selon sa divinité, créé selon son âme, formé selon son corps. Il y eut également trois unions en Jésus-Christ : l'union de la divinité à l'âme et de l'âme à la divinité ; l'union de la divinité au corps et du corps à la divinité ; et l'union de l'âme avec le corps et du corps avec l'âme. Les deux premières subsistent toujours ; la troisième fut seule interrompue à l'instant de la mort.

L'union de la divinité à l'humanité ne consiste donc pas dans l'unité de nature, mais de personne ; non de personne humaine, mais divine ; non de quelque personne que ce soit, mais de la seule personne du Verbe éternel. Il est impossible, en effet, que la nature divine se confonde avec une autre nature qui n'est pas elle, qu'elle passe en une autre ou qu'une autre passe en elle, c'est pour cela qu'en Jésus-Christ, la divinité et l'humanité ne sont pas unies

par l'unité de nature, mais de personne ; et parce que la nature divine ne peut subsister que dans une de ces personnes, cette union, en Jésus-Christ, ne peut être dans la personne humaine, mais elle est dans la personne divine. Le Fils de Dieu incarné n'a qu'une personnalité et une unité personnelle ; ainsi le Christ seulement, en tant qu'homme, n'est pas une personne. Dès l'instant que Dieu se fit homme, dit Hugues de Saint-Victor, il prit toute la nature de l'homme, l'âme et le corps ; non la personne de l'homme, mais l'homme dans sa personne. En effet, ce corps et cette âme, avant qu'ils fussent unis au Verbe en personne, n'étaient pas unis ensemble pour constituer une personne, mais cette union ne s'opéra qu'entre le Verbe, l'âme et le corps, et non pas seulement entre le Verbe et le corps, entre le Verbe et l'âme ou entre le corps et l'âme, mais bien tout à la fois entre le Verbe, l'âme et le corps ; le Verbe donc en personne prit la nature de l'homme et non pas la personne, afin que celui qui recevait et que celui qui était reçu fussent une seule et même personne. Jésus-Christ descendit aux enfers, mais seulement selon son âme ; il demeura dans le tombeau, mais seulement selon son corps ; il était présent partout, mais seulement selon sa divinité. Vous me demanderez peut-être ici pourquoi il est écrit que Jésus-Christ descendit tout entier aux enfers, tandis qu'il n'y allait qu'en partie, et pourquoi on prend le tout pour la partie, comme s'il y avait trois parties en lui, la divinité, l'âme et le corps. Pourtant, il n'en est pas ainsi, car le Verbe n'est pas une partie de Jésus-Christ et l'homme une autre partie ; mais le Christ tout entier est Verbe, et le Christ tout entier est homme, et la divinité ne fut pas en lui par parties, car la divinité n'est pas di-

visible ; l'humanité, au contraire, se divise en parties, l'âme et le corps, et où se trouve une de ces deux parties, là aussi se trouve une partie de l'humanité. Il est donc vrai de dire que Jésus-Christ fut dans le tombeau non tout entier comme homme, mais tout entier comme Jésus-Christ, car l'âme et le corps furent unis au Verbe éternel, et là où est le corps, le Verbe et la divinité y sont essentiellement. En parlant de l'Incarnation du Verbe, saint Anselme dit [1] :

Vous avez vu, ô divin Sauveur! l'affliction de votre peuple, et, touché de la grandeur de nos maux, vous avez formé sur nous des pensées de paix et de salut ; vous, le Fils de Dieu, et Dieu vous-même, coéternel et consubstantiel au Père et au Saint-Esprit ; vous qui habitez une lumière inaccessible, et qui, par votre seule parole, soutenez tous les mondes, vous n'avez pas craint d'abaisser Votre Majesté en vous revêtant de notre mortalité et de nos misères, que vous avez voulu partager pour nous en délivrer, et pour nous reconquérir la gloire que nous avions perdue. En envoyant, pour opérer notre rédemption, un chérubin, un séraphin ou tout autre ange de la cour céleste, votre amour pour nous n'eût pas été satisfait ; vous avez voulu venir vous-même pour nous racheter, par ordre de votre Père, et nous avons éprouvé les effets salutaires de l'amour qu'il nous porte ; vous êtes venu, non en changeant de demeure, mais en prenant notre mortalité, et en vivant au milieu de nous ; vous êtes descendu du trône de votre gloire dans le chaste sein d'une humble Vierge qui se disait votre servante et vous

[1] Saint Anselme : *De Incarnationis beneficio.*

avait voué sa virginité; par la vertu puissante du Saint-Esprit, vous avez été conçu dans ses entrailles virginales, où vous avez pris notre propre nature, sans diminuer en rien la grandeur de votre divinité et sans ternir la pureté sans tache de celle qui consentit à devenir votre Mère. Le même saint Anselme, s'adressant à sa sœur, lui dit : Pénétrez avec Marie dans sa modeste demeure ; parcourez avec elle les livres des prophètes qui annoncent la venue du Sauveur ; assistez à la visite de l'ange ; écoutez-le avec admiration, adressant à la Sainte-Vierge les paroles de la Salutation, et, vous unissant à lui, répétez avec amour à votre douce et auguste Reine : *Ave, Maria.* Rappelez-lui souvent cette plénitude de grâces dont elle fut comblée, et par laquelle le monde fut racheté au moment où le Verbe se fit chair. Contemplez et admirez notre divin Sauveur, dont la puissance et la majesté remplissent la terre et les cieux, se renfermant dans le sein de cette jeune fille que le Père a sanctifiée, que le Fils a fécondée, et que l'Esprit-Saint a couverte de son ombre. O notre douce, ô notre aimable Reine! de quelle joie n'avez-vous pas été inondée ; de quel ardent amour n'a pas été embrasé votre cœur, lorsque vous avez senti en vous la présence de cette divine Majesté, en ce moment sublime où de votre propre corps fut formé ce corps dans lequel devait habiter toute la plénitude de la divinité ! Oh! si nous pouvions comprendre quelle consolation, quelle joie, quel amour se répandirent en Marie dans ce moment, et à quel degré de grandeur elle fut élevée ; si nous pouvions concevoir la dignité qui fut communiquée à la nature humaine par l'Incarnation du Verbe, et entendre les sublimes cantiques que dans son amour la Sainte-Vierge

adressait alors au Très-Haut, quelle ne serait pas notre joie, nos transports d'amour et de reconnaissance envers Dieu pour de si grands bienfaits! Afin donc de rappeler au cœur de Marie les joies de cet heureux moment, et de nous les rappeler à nous-même, allons souvent nous prosterner à ses pieds, en lui répétant avec l'ange cette douce salutation : *Ave, Maria.* O Marie! s'écrie saint Bernard, le plus doux baiser est moins agréable que ces simples paroles de l'ange : *Ave, Maria.* Allons donc souvent, mes frères, allons nous jeter aux pieds de l'image de cette Vierge sainte, et disons-lui : *Ave, Maria.* Puis, dans un autre endroit, il dit encore : A ces mots, *Ave, Maria,* les cieux nous répondent, les anges tressaillent d'allégresse, le monde entier est dans la joie, et les démons effrayés se cachent au fond des enfers.

Nous voyons également ici les diverses dispositions, au nombre de six, que l'âme chrétienne doit apporter pour concevoir spirituellement Jésus-Christ en elle : 1° L'âme chrétienne doit demeurer dans la séparation et dans l'éloignement de tout plaisir futile, c'est-à-dire habiter en Galilée, qui signifie exil, transmigration. Or, l'âme ne vit parfaitement dans l'exil que lorsqu'elle est éloignée de toute jouissance mondaine, et qu'elle ne prend plaisir à aucune chose créée, à moins qu'elle ne contemple en cette chose l'image et la perfection du Créateur, et qu'elle ne l'aime en considération de Dieu, du prochain et de son salut. 2° L'âme chrétienne doit habiter un champ toujours fleuri, mais fleuri par l'opération divine, c'est-à-dire qu'à l'exemple de Marie, elle doit demeurer à Nazareth, qui signifie fleur, sainteté et consécration; fleurir par la blancheur de son innocence et la douceur de l'influence

divine; être sainte par la ferveur de sa charité envers Dieu, et consacrée par l'éclat de la vérité. 3° L'âme chrétienne doit être vierge, c'est-à-dire exempte non-seulement de tout mouvement sensuel, mais aussi de toute délectation, de sorte que rien n'entre en elle qui puisse la souiller ou même la ternir, et porter son entendement à la curiosité. Une telle âme, dit saint Augustin, peut être, et à bon droit, appelée Vierge.

4° L'âme chrétienne doit être fiancée, c'est-à-dire concentrer sa foi et son amour sur un seul bien qui est Dieu, et non pas sur un objet incertain, comme font les âmes qui aiment tantôt une chose, tantôt une autre. Comme Marie, elle doit être fiancée à Joseph, qui signifie accroissement, afin qu'elle avance continuellement dans la foi et dans l'amour, car dans la vie spirituelle, ne pas avancer, c'est reculer. Il est dit aussi, et non sans raison, que Joseph était de la maison de David, qui signifie fort, car quiconque veut avancer dans la vie spirituelle et dans le chemin de la perfection, doit faire de continuels efforts sur lui-même. 5° Le nom de Marie signifie illuminée, et l'âme chrétienne doit aussi être illuminée; c'est-à-dire que la lumière divine doit toujours briller en elle, et qu'elle doit toujours avoir intérieurement la joie spirituelle qui vient de Dieu. 6° Il est dit que l'ange Gabriel se présentant à Marie pour lui annoncer l'Incarnation, la salua et la fortifia; de même l'âme contemplative doit être fortifiée de Dieu par le don de force, qui est un don du Saint-Esprit, car Gabriel signifie force de Dieu; et quand l'âme contemplative est ainsi fortifiée de Dieu, elle élève ses espérances en désirant de plus en plus la présence de Dieu et la plénitude de

ses grâces, et même ses bénédictions particulières au-dessus des autres créatures.

Relativement à la troisième disposition de l'âme chrétienne dont nous avons parlé, nous remarquerons ici, dans un sens mystique, que, de même que Jésus-Christ fut conçu et formé dans le sein virginal de Marie, par l'opération du Saint-Esprit, de même aussi il doit être conçu et formé spirituellement dans l'âme chrétienne. En effet, pour que l'âme chrétienne puisse concevoir le Verbe divin, elle doit être vierge, c'est-à-dire être exempte non-seulement de tout péché, mais aussi de toute affection aux choses créées. Or, toute créature étant soumise et jointe à la vanité, l'âme qui conserve de l'affection pour les choses créées, est par là même esclave de la vanité, et ne peut s'élever à la contemplation des choses divines. C'est à ce détachement des objets créés que saint Denis exhortait le disciple Timothée, en lui disant : O Timothée! fuyez toute affection pour les choses sensibles, pour ne vous attacher qu'à celui qui est au-dessus de tout, et qui seul doit être l'objet de nos connaissances. C'est cet éloignement de toutes choses créées qui produit cette béatitude dont parle notre divin Maître, lorsqu'il dit dans l'Évangile : *Heureux ceux qui ont le cœur pur*, c'est-à-dire éloigné de toutes les choses sensibles, parce qu'ils verront Dieu ; ils le verront dès ici-bas par la contemplation intérieure, et dans l'autre vie, par la jouissance même de Dieu. Ces âmes sont vierges, et elles suivront l'Agneau sans tache partout où il ira. En parlant de cette âme chrétienne, saint Bernard ajoute [1] : L'âme qui

[1] Saint Bernard : *Serm.* 35, *in Cant.*

a appris de Dieu à rentrer ainsi en elle-même et à se séparer des choses créées pour ne plus soupirer qu'après la divine présence, préférerait endurer pour un temps les tourments et les horreurs de l'enfer plutôt que de perdre ces suavités spirituelles qu'elle a goûtées, et de retourner à la jouissance des plaisirs charnels, qui ne sauraient satisfaire ses désirs. Oui, je le répète, cette âme, une fois qu'elle a goûté ces délices célestes, ferait tout au monde plutôt que d'être forcée de recourir aux consolations, ou mieux aux désolations, que procurent les choses de la terre.

La ville de Nazareth, où eut lieu l'Annonciation à la Sainte-Vierge, possède deux églises : L'une s'élève dans l'emplacement même de la maison où l'ange apparut à Marie pour lui annoncer le mystère de l'Incarnation. Un autel y est dédié à la Vierge, dans l'endroit même où elle était quand l'ange la salua ; un autre autel est dédié à l'ange Gabriel, à l'endroit même où il se tenait debout au moment de l'Annonciation. L'autre église est dans l'emplacement où était la maison dans laquelle fut nourri Notre-Seigneur pendant son enfance.

Le Buisson ardent était la figure de la Conception du Verbe ; en effet, ce buisson brûlait sans rien perdre de sa verdure, et Marie conçut le Fils du Très-Haut sans rien perdre de sa virginité. Dieu habitait dans le buisson ardent, et il habita aussi dans le sein de Marie. Il descendit dans ce buisson en signe de la délivrance des Israélites de la captivité de l'Egypte ; il descendit en Marie pour opérer notre rédemption et nous délivrer de l'enfer. — Lorsque Dieu voulut se revêtir de notre chair, il choisit Marie seule parmi toutes les femmes, et ce mystère était

figuré par la Toison de Gédéon. En effet, de même que cette Toison reçut seule la rosée du ciel, pendant que toutes les terres voisines étaient à sec, de même aussi Marie seule était remplie de la force divine, et seule, parmi toutes les créatures, elle fut jugée digne de cette faveur. L'humidité attachée à la Toison de Gédéon signifiait la délivrance des enfants d'Israël, et la conception de Marie était le signal de notre Rédemption. La Toison, c'était la Vierge Marie, de laquelle Jésus-Christ se forma une tunique. Cette Toison reçut la rosée du ciel, sans que sa laine fût endommagée, et Marie conçut l'Homme-Dieu, sans ressentir la corruption de la chair. Gédéon exprima la rosée de la Toison et en remplit un vase, et Marie mit au monde Celui dont la grâce, comme une rosée, devait remplir l'univers. Ce mystère de la conception fut également figuré par le serviteur d'Abraham et par Rebecca, fille de Bathuel. En effet, Abraham envoie son serviteur pour procurer à son fils unique une épouse qui fût vierge, et Rebecca, en donnant à boire à ce messager, mérita d'être choisie; Dieu envoie un messager céleste afin de chercher une mère vierge pour son divin Fils, et ce messager trouve Marie, la plus pure de toutes les vierges, qui donne son consentement à ses propositions mystérieuses. Rebecca donne à boire non-seulement au serviteur d'Abraham, mais encore à ses chameaux, et Marie procure aux anges et aux hommes la véritable Fontaine de vie. L'ange Gabriel, après avoir rempli sa mission, s'inclinant avec respect devant celle qu'il vénérait comme sa Reine, s'éloigne d'elle et disparaît, joyeux de pouvoir porter une réponse favorable au Dieu qui l'avait envoyé. L'Époux divin était venu; l'union était consommée, et le messager

se retire. Il se retire, mais le Roi des anges, le Fils unique du Très-Haut reste en elle ; il se retire en apparence, mais en réalité, une légion d'anges accompagne Marie, tant à cause de sa dignité que par respect pour la présence de leur Roi. L'ange donc se retire, et retourne triomphant dans les cieux, annoncer cette bonne nouvelle à toute la milice céleste qui célèbre avec joie et enthousiasme cette fête inouie jusqu'alors.

Considérez, âmes chrétiennes, la grandeur de cette solennité, unique dans tous les siècles, et goûtez avec délices la joie qu'elle doit vous procurer. Ce jour, en effet, est la fête de Dieu le Père, qui unit inséparablement son Fils unique à la nature humaine ; la fête des noces du Fils de Dieu, qui s'incarne dans le sein de Marie ; la fête de l'Esprit-Saint, qui est spécialement regardé comme l'auteur de cette merveille, et dont les grâces sans nombre se répandent sur le monde entier. Ce jour est la fête de notre Reine glorieuse, que le Père adopte en cet instant pour sa fille, le Fils pour sa Mère, le Saint-Esprit pour son Épouse. Ce jour est la fête de toute la Cour céleste, et de l'humanité tout entière, qui reçoit le gage de la Rédemption et se voit élevée et unie à la majesté divine ; car le Fils de Dieu n'a pas voulu se revêtir de la forme d'un ange, mais de la nature même des enfants d'Abraham. En ce jour, le Fils de Dieu, docile aux ordres de son Père, descend du haut des cieux et se renferme dans le sein d'une vierge, se fait semblable à nous, et devient notre frère pour partager notre exil et opérer notre Rédemption ; c'est la vraie Lumière venue du ciel pour dissiper nos ténèbres et éclairer nos pas ; c'est le Pain vivant, confectionné dans le sein de Marie, qui donne la

vie au monde ; ce pain doit se cuire plus tard sur la croix. En ce jour, le Verbe éternel se fait chair afin d'habiter avec nous, et acquiert le nom d'Emmanuel, ou Dieu et homme. Ce jour voit se réaliser les figures anciennes et s'accomplir les Écritures et les prédictions de tous les prophètes, qui avaient si ardemment désiré le Messie promis à la terre ; c'est pourquoi l'Avénement de Jésus-Christ est appelé la Plénitude des temps. Ce jour enfin est le principe et le fondement de toutes les solennités, et le commencement de notre bonheur ; car Dieu qui, depuis le péché de nos premiers parents, était irrité contre le genre humain, oublie sa colère en voyant son propre Fils revêtu de notre humanité. Méditez avec amour sur cette œuvre admirable de notre Rédemption ; que cette fête, la plus solennelle de toutes les fêtes, soit l'objet de vos respects, de vos désirs, de votre joie ; méditez-la, et votre cœur sera rempli d'allégresse, en attendant qu'il plaise à Dieu de vous rendre participants de plus grands bienfaits, si vous êtes fidèles.

CHAPITRE VI

DE LA NAISSANCE ET DE LA CIRCONCISION DU PRÉCURSEUR DU SAUVEUR

Marie, réfléchissant aux paroles que l'ange lui avait dites touchant sa cousine Élisabeth, alla la visiter pour la féliciter et la servir; car Jésus, que Marie portait dans son sein, voulait sanctifier Jean avant qu'il vînt au monde. Abandonnant donc la vie calme de contemplation qu'elle menait, elle quitta Nazareth, avec la permission de Joseph, pour s'en aller vers le midi, *dans les montagnes*, car la Judée est située dans les montagnes et au midi, par rapport à la Galilée, d'où partait Marie. C'est dans ce pays que vivait Élisabeth avec Zacharie. Marie partit en toute diligence pour ne pas rester longtemps exposée aux regards du monde; elle nous montre par là que la Vierge ne doit pas se prodiguer en public, ni s'entretenir avec les hommes. Elle vint à Jérusalem, cité de Juda; et remarquons qu'il n'est pas ici question de la tribu, mais du

royaume de Juda ; car Jérusalem était dans la tribu de Benjamin, et la Sainte-Vierge l'aurait traversée pour arriver à la ville où habitait Zacharie, et où naquit Jean-Baptiste, c'est-à-dire à quatre milles au-delà de Jérusalem, presque à l'occident, en tirant un peu vers le midi.

Mais pourquoi Marie visita-t-elle Élisabeth ? Écoutez saint Ambroise qui nous l'apprend : Ne croyez pas, dit ce père, que la Sainte-Vierge n'eût pas foi à l'oracle de l'ange, qu'elle doutât de la réalité de la mission du messager qui lui était envoyé, ou de l'exemple d'Élisabeth, qui lui était donné ; non ; mais la joie que lui causait l'accomplissement du désir de sa cousine, la satisfaction d'aller la servir, la firent seules se hâter d'aller lui rendre visite. — Voyez-la, cette Reine du ciel et de la terre ! Elle part, à pied, accompagnée de quelques vierges, ses amies ; elle s'aventure dans un voyage aussi long que pénible. Car de Nazareth à Jérusalem, il y a trente-quatre milles, et de Jérusalem jusqu'à la ville de Zacharie, quatre milles environ, c'est-à-dire deux lieues. La réserve dans les paroles et les actions, l'humilité, la pauvreté, toutes les vertus en un mot sont avec elle ; que dis-je ? le Dieu des vertus lui-même l'accompagne ; grand et honorable cortége bien différent de ceux de ce monde, où la pompe le dispute à la vanité. Et Marie n'était pas retardée par le poids du fruit de ses entrailles, comme cela arrive aux autres femmes dans la même position. Oh ! que celui-là eût été heureux qui aurait rencontré Marie dans ce voyage, et eût été digne d'être salué par elle !

Et Marie, arrivée au terme de son voyage, entra dans la demeure de Zacharie et d'Élisabeth, sa cousine ; elle la

visita, montrant toujours sa douceur et son humilité ; elle salua la première Élisabeth et la félicita du don qu'elle avait reçu du ciel. — Mais pourquoi Marie salua-t-elle la première ? Il y a de cela deux raisons : une raison d'humilité, une raison de condescendance ; Marie était plus humble que sa cousine ; puis elle était sa supérieure. Ces deux raisons trouvent leur explication dans les mœurs du pays, où les inférieurs saluent les supérieurs, pour leur témoigner leur respect et leur déférence, et les supérieurs saluent les inférieurs pour montrer que toute bénédiction vient d'en haut.

Dans ce voyage et cette visite de Marie, nous trouvons plusieurs applications morales. Marie se lève pour partir : levons-nous pour sortir de notre torpeur et de notre négligence, pour laisser loin de nous les convoitises des choses terrestres, où nous sommes restés comme ensevelis. Marie s'en va dans les montagnes : montons, nous aussi, sur la montagne de la vie parfaite, aspirons aux biens célestes, et efforçons-nous de les atteindre. Marie part en toute diligence : courons, nous aussi, dans la voie des bonnes œuvres ; ne négligeons rien pour les accomplir, car la vraie ruine de la vie spirituelle, selon saint Chrysostôme, c'est de différer toujours les bonnes œuvres ; ce délai nous fait souvent perdre tous nos biens et nos mérites. On ne doit jamais différer l'exécution d'une bonne œuvre, ajoute un autre auteur, de crainte que si un accident arrive, nous ne puissions l'accomplir. Marie vient dans une ville de Juda : entrons, nous aussi, dans la ville de Juda, c'est-à-dire dans l'Église, pour louer Dieu et lui rendre nos hommages. Entrons dans la Jérusalem céleste, cette cité de contemplation, pour confesser le nom du Seigneur, car

Juda veut dire celui qui confesse. — Marie entra dans la demeure de Zacharie : entrons, nous aussi, dans la maison de Zacharie, c'est-à-dire ne nous attachons pas à de vains désirs, mais pensons plutôt aux préceptes du Seigneur, et accomplissons-les ; car Zacharie veut dire celui qui se souvient du Seigneur. — Marie salua Élisabeth : saluons, nous aussi, Élisabeth, c'est-à-dire dégoûtons-nous des créatures et ne cherchons qu'en Dieu la satisfaction de nos vœux ; seul il peut rassasier notre cœur, car Élisabeth veut dire : mon Dieu me rassasie.

Mais ce n'est pas assez. Nous avons encore d'autres conclusions à tirer. Nous devons communiquer à notre prochain la grâce que nous avons reçue, comme le fit Marie à l'égard d'Élisabeth et de l'enfant qu'elle portait dans son sein. Car, dès que la Vierge eut salué Élisabeth, saint Jean-Baptiste fut rempli de l'Esprit-Saint, comme l'ange l'avait annoncé. Reconnaissant la présence du Sauveur, Jean tressaillit de joie et d'allégresse dans le sein de sa mère ; ce qu'il ne put exprimer de vive voix, il le manifesta par ses mouvements de joie. Il s'agitait comme s'il eût voulu se lever, sortir du sein de sa mère et aller au-devant de son Seigneur. C'est alors que Jésus fit son Précurseur prophète, car, par ses tressaillements, l'enfant annonça l'arrivée du Sauveur et commença son ministère de Précurseur, comme s'il se fût écrié : Voici l'Agneau de Dieu, voici celui qui ôte les péchés du monde. Jésus-Christ, dit ici saint Chrysostôme, fit saluer Élisabeth par Marie afin que la parole qui sortirait de la bouche et de la poitrine de Marie, où habitait le Seigneur, arrivant aux oreilles d'Élisabeth, descendît jusqu'à Jean et le sacrât prophète ; car dès qu'Élisabeth eut entendu les paroles de salutation de

Marie, Jean prophétisa, sinon de vive voix, du moins par ses tressaillements. Dis-nous, ô enfant, continue saint Chrysostôme, dis-nous donc, ô le plus grand de tous les prophètes, que dis-je ? toi qui mériteras d'être appelé plus qu'un prophète, dis-nous d'où te vient cette joie si grande ? Quoi ! tu n'es pas encore né et tu prophétises ! Tu connais l'avénement de Notre-Seigneur, et ne pouvant le saluer de cette voix qui l'annoncera plus tard au monde, tu le salues en te livrant à la joie. Avec quels transports tu t'élancerais au-devant de lui, si tu n'étais plus dans le sein de ta mère !

Élisabeth fut ensuite remplie du Saint-Esprit par son fils, car Jésus-Christ étant descendu dans le sein de Marie avec la plénitude de la grâce, répandit, par la salutation de la Vierge, la grâce de la sanctification en saint Jean en telle abondance qu'elle rejaillit jusque sur Élisabeth. Voilà pourquoi, remplie de joie, embrasée du feu du Saint-Esprit, elle embrasse Marie avec effusion et pousse un grand cri d'allégresse. Son fils lui dicte intérieurement ce qu'elle doit faire. Ne pouvant élever la voix ni parler, l'esprit de Jean fit pousser un cri à sa mère ; et ce cri était l'expression ou de l'impression que lui causait la visite de Marie, ou de la connaissance qu'elle avait du grand Don de Dieu ; elle le poussa peut-être aussi parce qu'elle portait dans son sein celui qui était la voix du Verbe. Et ce cri doit plutôt s'entendre de l'intensité de la dévotion que des paroles elles-mêmes. Car la dévotion est un grand cri qui monte jusqu'au ciel. Dans ce sens, Dieu dit à Moïse, qui se taisait : Pourquoi cries-tu vers moi ? Évidemment il est ici question non pas de l'éclat de la voix, mais des élans du cœur vers Dieu. Le cri vers Dieu, dit saint Augustin,

doit procéder du désir du cœur et de l'ardeur de notre amour ; car on demande toujours ce que l'on désire [1].

Et Élisabeth dit : Vous êtes bénie, ô Marie, entre toutes les femmes, c'est-à-dire par-dessus toutes les femmes, et entre celles qui sont bénies, vous êtes la première. Car aucune, avant vous, n'a été enrichie d'autant de grâces, et aucune, après vous, aucune ne recevra les mêmes faveurs. Vous êtes donc bénie et destinée à être comblée encore de plus grandes bénédictions. — Et le fruit de votre sein est aussi béni, puisqu'il apporte la bénédiction au monde. En tant qu'homme, il est béni de la bénédiction de la grâce, puisqu'il est rempli de tous les dons du Saint-Esprit ; comme Dieu, il est béni de la bénédiction de la gloire, puisqu'il est Dieu de toute éternité. Aussi, votre bénédiction, ô Marie, n'est pas la source de la bénédiction du fruit de votre sein ; si vous êtes bénie, c'est parce que votre fils vous a prévenue dans sa bonté de ses faveurs signalées. Le fruit participe aux bénédictions de l'arbre ; le rejeton de la tige de Jessé était béni, bénie devait être aussi la fleur qui sortirait de cette tige. Le Fils est béni ; la Mère est bénie. Plus haut, Marie a été appelée bénie par l'ange, parce qu'elle a réparé les ruines de l'Église triomphante ; et ici, elle est appelée bénie par Élisabeth, parce qu'elle a ressuscité l'Église militante, déjà plongée dans la mort. Marie, dit ici Bède, s'entend adresser des paroles de bénédiction par Élisabeth et par l'ange ; pourquoi ? parce qu'elle n'est pas moins digne de la vénération des anges que de celle des hommes [2].

Remarquons que Marie produit cinq fruits : le fruit de

[1] Saint Augustin, *sur le Psaume* 27.
[2] Bède, *sur le chap.* I de *saint Luc*.

son sein, par lequel nous avons reçu le fruit de vie. Le fruit de son cœur; c'est la compassion pour ceux qui sont dans l'affliction et pour les pécheurs ; le fruit de sa bouche, c'est-à-dire la prière ; le fruit de son œuvre, qui est sa protection ; le fruit de son nom ; c'est la dévotion en son nom béni, même de la part des plus grands coupables, de sorte que tous les hommes l'invoquent dans tous leurs dangers.

Et d'où me vient ce bonheur, que la mère de mon Seigneur vienne vers moi? C'est-à-dire quels sont mes titres, quels sont mes mérites, à moi, vieille et stérile, déshonorée, selon l'opinion des hommes, pour que la mère de mon Seigneur, c'est-à-dire une vierge féconde et bénie, vienne avec tant d'humilité et de déférence vers moi, son esclave et sa servante? Ni ma perfection, ni ma noblesse, n'a pu me rendre digne d'un si grand honneur, d'une si grande félicité. C'est donc une pure grâce de Dieu. Ne devais-je pas plutôt aller à vous, ô Marie? Mais votre humilité et celle de Jésus-Christ vous ont forcée de venir vers moi.

Remarquons que Marie vient aux pécheurs par sa compassion, puisque son nom veut dire mer amère, et qu'elle donne aux pécheurs la contrition. Elle vient aux opprimés par sa protection, puisque c'est une reine qui les délivre de leurs ennemis. Elle vient à ceux qui sont tristes par sa consolation, puisque c'est une étoile dont la vue réjouit leurs cœurs. C'est la pensée de saint Augustin, qui dit : Vierge sainte, secourez les pécheurs, aidez les faibles, consolez ceux qui pleurent [1].

Oui, je le reconnais, ô Marie, vous êtes véritablement

[1] Saint Augustin : *Serm.* 2 *de l'Annonc.*

bénie avec le fruit de votre sein, et j'admire dans cette visite votre humilité et vos autres vertus. Votre arrivée et votre salutation ne me réjouissent pas seule, mais encore l'enfant qui est dans mon sein, qui manifeste par ses tressaillements ce qu'il ne peut exprimer par des paroles. — Ainsi Élisabeth connut alors le miracle de l'Incarnation du Verbe ; elle comprit que Marie était Mère de Dieu ; qu'elle était pleine de grâces et avait conçu du Saint-Esprit ; elle comprit que l'*exultation* de son enfant signifiait qu'elle était en présence de la Mère de celui dont Jean devait être le Précurseur. Aussi, elle rougissait auparavant de se sentir mère parce qu'elle ignorait le secret de Dieu, mais maintenant elle bénit le Seigneur et se glorifie d'être la mère d'un prophète. Ce qu'elle a appris par une inspiration secrète, elle l'annonce à tous ceux qui veulent l'entendre, en disant : *Ah!* Marie, *vous êtes bien heureuse d'avoir cru* aux paroles de l'ange, puisque vous avez conçu par la foi, et que s'accompliront successivement en vous toutes les choses qui vous ont été annoncées par le Seigneur, c'est-à-dire par l'ange, son messager, et par l'Esprit-Saint, répandant lui-même et sans intermédiaire ses clartés dans votre esprit. — Élisabeth (elle le montre ici clairement) avait connu par le Saint-Esprit ces paroles de l'ange à Marie : bienheureux donc ceux qui entendent et qui croient comme Marie.

Considère, ô homme, la vertu puissante de la salutation de la bienheureuse Vierge Marie : elle produit la joie ; elle donne le Saint-Esprit ; elle révèle les secrets de Dieu et confère le don de prophétie. Ah! saluons donc toujours Marie, dans l'espérance de nous voir rendre notre salutation avec tous les biens qui l'accompagnent.

Marie venait d'entendre la réponse d'Élisabeth ; cette ré-

ponse désignait la Sainte-Vierge comme Mère de Dieu; elle la proclamait bienheureuse et louait sa grande foi; en face de cette véritable prophétie, la Mère du Sauveur ne put taire plus longtemps les dons qu'elle avait reçus; l'oracle, que sa pudeur virginale et son humilité lui faisaient envelopper dans le secret, elle le dévoile; c'était le moment opportun. Voilà pourquoi elle fait éclater l'excès de sa joie dans ce fameux cantique inspiré par l'esprit de Dieu : *Mon âme magnifie le Seigneur*. C'était la coutume chez les Hébreux de composer des cantiques dans les événements graves de la vie, ou lorsque le Seigneur avait fait éclater envers eux ses merveilles. Or, plus que personne, la Sainte-Vierge doit *magnifier* le Seigneur. A l'exemple des âmes humbles, elle ne publia pas tout de suite le sublime mystère qui lui avait été révélé et qui la rendait si grande; non, elle le tint secret jusqu'à ce qu'il fût publié par une autre, par Élisabeth. Quand elle connut qu'Élisabeth avait su ce mystère par le Saint-Esprit, elle comprit que c'était la volonté de Dieu qu'il fût révélé, et elle le manifesta, et *magnifia* le Seigneur, c'est-à-dire attesta et publia qu'il est grand dans ses œuvres, comme si elle disait : O Élisabeth, vous me louez des biens que vous admirez en moi, et mon âme *magnifie* son Seigneur et son Créateur, c'est-à-dire Dieu le Père, de qui découlent tous les bienfaits.

Et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur, c'est-à-dire dans le Fils, par qui toutes choses existent, par qui le monde a trouvé sa réparation et son salut. Marie, plus que toutes les autres créatures, doit se réjouir dans le Sauveur; car, s'il est le Sauveur de tous les hommes, il l'est bien plus spécialement de Marie, à cause des sublimes prérogatives qu'il lui a accordées. L'esprit, c'est l'âme;

toutefois, le mot esprit se prend aussi pour l'excellence et la *rationalibité* en quelque sorte de l'âme; car, l'âme, c'est la vie; l'esprit, c'est le discernement et l'intelligence; sous les mots âme et esprit, sont comprises toutes les puissances de l'homme : l'âme embrasse les puissances inférieures, relativement au corps, et l'esprit la substance de l'âme, relativement aux puissances supérieures qui nous élèvent au-dessus de nous-mêmes par les douceurs de la contemplation. — Ainsi donc, Marie, consacrant à Dieu son âme et son esprit, emploie toutes ses *puissances* à rendre des actions de grâces au Seigneur pour tous les bienfaits qu'elle en a reçus, comme si elle disait, selon saint Ambroise, dans son deuxième livre sur saint Luc : Le don que Dieu m'a fait m'élève à une telle hauteur que ma langue ne pourra jamais l'exprimer; mais je lui offre, pour lui rendre grâces, mon âme tout entière; à lui ma vie, mon cœur, mon esprit pour contempler ses grandeurs et observer ses commandements. Car, celui-là doit *magnifier* et louer le Seigneur, en qui éclatent sa bonté et sa grandeur, comme le disciple doit glorifier son maître, et l'œuvre celui qui l'a faite. — Dieu donc est *magnifié* en nous, quand notre âme, faite à son image, se rend, par les bonnes œuvres qu'elle opère, conforme à Jésus-Christ, qui est l'image du Père; quand notre âme, cette image de Dieu qui est en nous, dis-je, est *magnifiée*, c'est-à-dire s'agrandit de la grandeur de nos vertus; quand nous menons une vie réglée selon les préceptes divins; quand nous brillons aux yeux des hommes par l'éclat de nos bonnes actions. C'est dans ce sens que l'Apôtre dit : *Magnifiez et portez Dieu dans votre corps*[1].

[1] *Cor.* 6.

Or, nous glorifions Dieu dans ses bienfaits de trois manières : en reconnaissant qu'ils viennent de lui ; en lui en rendant grâces ; et en sachant les mettre à profit.

Marie, dans ce cantique, se répandit en louanges et en actions de grâces envers Dieu. Nous ne lisons nulle part dans l'Écriture que cette Vierge ait parlé souvent ni qu'elle l'ait fait en beaucoup de mots. Nous ne connaissons que sept circonstances dans lesquelles elle ait parlé, pour nous démontrer par là qu'elle avait la plénitude des sept dons du Saint-Esprit : deux fois avec l'ange ; d'abord lorsqu'elle lui dit : *Comment cela se fera-t-il?* et ensuite : *Voici la servante du Seigneur*. Deux fois avec Élisabeth ; lorsqu'elle la salua, et lorsqu'elle lui dit : *Mon âme magnifie le Seigneur*. Deux fois avec son Fils : dans le temple : *Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous?* et aux noces de Cana : *Ils n'ont point de vin*. Et dans cette même circonstance, elle dit aux serviteurs : *Faites tout ce qu'il vous dira*. Il est évident, par tous ces exemples, que Marie fut toujours brève dans ses discours. Le cantique de louange qu'elle adressa au Seigneur fait seul exception. Les paroles que nous venons de citer, elle les prononça à quatre époques différentes, et toujours parce qu'elles étaient d'une grande utilité ; car elles furent toutes suivies d'un miracle. Ainsi, lors de l'Annonciation de l'ange, elles produisirent l'Incarnation ; dans la visite d'Élisabeth, elles firent tressaillir Jean d'allégresse dans le sein de sa mère ; aux noces de Cana, elles firent changer l'eau en vin ; dans le temple, elle firent obéir le Fils de Dieu à la voix de sa Mère.

Nous avons dit que les paroles précitées avaient été adressées par la bienheureuse Vierge à quatre personnes différentes, à l'ange, à Élisabeth, à son Fils et aux

serviteurs. Or, il y a là de précieux enseignements. Une jeune chrétienne, et surtout une religieuse, doit parler très-rarement ; elle ne doit s'entretenir qu'avec l'ange, c'est-à-dire avec un prêtre angélique ; car le prêtre est l'ange du Seigneur des armées ; et encore cet entretien ne doit-il avoir lieu qu'au tribunal de la pénitence. — Elle ne doit parler qu'avec sainte Élisabeth, c'est-à-dire avec une femme grave, prudente, sainte, et pour lui demander des consolations dans ses perplexités. — Elle ne doit s'entretenir qu'avec le Fils de Dieu, dans l'oraison et la lecture spirituelle ; ou enfin avec des serviteurs irréprochables et pour demander les choses nécessaires.

Considérons maintenant la joie de Marie et d'Élisabeth : elles louent toutes deux le Seigneur de leur conception miraculeuse ; elles lui en rendent de continuels remerciements, et se nourrissent des douceurs de l'espérance. O toit mille fois béni où reposent et habitent de telles mères, qui portent dans leurs flancs sacrés deux fils tels que Jean et Jésus. Oh ! si nous pouvions monter avec notre maîtresse sur les montagnes de la Judée ; considérer les doux embrassements d'Élisabeth et de la Vierge Mère ; être témoins de leurs résolutions ; nous chanterions sur l'accent le plus harmonieux le cantique sacré : *Mon âme magnifie le Seigneur ;* transportés de joie et d'allégresse, nous adorerions avec l'enfant-prophète la conception miraculeuse de la Vierge Marie. Ah ! dit saint Anselme dans une lettre à sa sœur, ah ! gravissez la montagne avec votre douce maîtresse ! Voyez une femme stérile et une vierge s'embrasser et se saluer ! Voyez comme le serviteur, le Précurseur, celui qui est la voix, renfermé dans le sein d'une mère avancée en âge, reconnaît son maître,

son juge, le Verbe prisonnier dans les flancs sacrés d'une vierge! Voyez par quels transports de joie inénarrable Jean prophétise Jésus! Bienheureuses Mères, qui sentez se former dans vos entrailles le salut du monde entier; qui êtes témoins de la prophétie de la disparition des plus épaisses ténèbres, qui seront remplacées par le soleil d'une joie éternelle! Accourez donc, ô ma sœur, accourez; participez à cette grande allégresse; prosternez-vous aux pieds de ces deux femmes bénies; embrassez votre époux et vénérez son ami le plus tendre[1].

Admirons dans cette visite l'humilité de la Vierge et imitons-la. Marie va à Élisabeth, Jésus-Christ à Jean, la maîtresse à la servante, le maître au serviteur; Marie ne dédaigne pas de servir Élisabeth; peut-on voir, je vous le demande, un plus grand exemple d'humilité? Et Marie, qui possédait la plénitude de toutes les vertus, ne semble-t-elle pas ne se glorifier que de l'humilité et la reconnaître comme la reine de tous les autres, lorsqu'elle dit dans son cantique: *Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante.* A l'exemple de Marie, n'ayons de nous-mêmes que des sentiments humbles; comme elle, faisons remonter vers Dieu la source de tous nos biens.

Marie demeura avec Élisabeth environ trois mois. Elle était venue pour la consoler et lui rendre ses devoirs; elle la servit avec humilité et condescendance en tout ce qu'elle put; elle sembla oublier qu'elle était Mère de Dieu, et Reine de l'univers, pour mettre le comble à son humilité. — Elle ne sépara pas la vie contemplative de la vie active, et la vie active ne porta aucune atteinte à la vie

[1] Saint Anselme : *Lettre à sa Sœur* sur la Visitation de Marie.

contemplative. Voilà pourquoi l'Église fait lire, le jour de l'Assomption de la bienheureuse Vierge, l'évangile où il est question de l'empressement de Marthe à servir Jésus et de l'état de calme de Marie. Oui, sa vie fut active comme nous le voyons dans sa visite; elle fut contemplative, puisqu'elle gardait toutes les paroles qu'elle avait entendues et les méditait dans son cœur. Elle demeura avec Élisabeth jusqu'à la naissance du Précurseur de son Seigneur; elle servit la mère et le fils et demeura à leurs côtés pour les faire croître en grâce; car si l'arrivée de Marie et de son divin Fils remplirent Élisabeth et Jean du Saint-Esprit, de quelles grâces ne dut pas les enrichir le long séjour d'une si sainte Mère et d'un tel Enfant?

Cependant, le temps étant accompli où Élisabeth devait enfanter, elle enfanta un fils, le huit des calendes de juillet, le vendredi. La bienheureuse Vierge s'empressa de servir en toute humilité le nouveau-né et la mère; quoique dans une maison étrangère, elle aima mieux servir que d'être servie. — Les voisins, ceux qui restaient dans la même maison, et les parents, consanguins ou alliés, apprenant que le Seigneur avait signalé sa bonté pour Élisabeth, en effaçant l'opprobre de sa stérilité et en lui donnant un fils annoncé miraculeusement par l'ange, et conçu d'une manière merveilleuse contre toute espérance, se réjouissaient avec elle d'un si grand bienfait; c'est ce qu'avait dit l'ange à Zacharie: *Beaucoup de personnes se réjouiront à sa naissance* [1]. Cette joie marquait l'auréole de sainteté qui devait plus tard ceindre le front

[1] *Luc*, 1.

de Jean. — Encore un nouvel enseignement pour nous. Félicitons notre prochain du bien qui lui arrive et mêlons-nous à sa joie, contrairement aux envieux qui se réjouissent du mal d'autrui, et s'attristent de son bonheur. C'est encore aujourd'hui que saint Jean l'évangéliste sortit de la prison de ce monde, pour s'envoler tout glorieux vers le royaume céleste où les anges l'accueillirent avec des transports de joie. Comme, à cause de l'office solennel, on n'a pu célébrer sa fête en ce jour, l'Église l'a fixée au troisième jour après la Nativité du Sauveur, pour qu'elle se fasse avec toute la solennité qu'elle mérite. Et l'Église a déterminé ce jour, soit parce que c'est celui où la Basilique de Rome fut dédiée à saint Jean, soit parce qu'il correspond au jour où Jean fut établi patriarche des Églises d'Asie. Par conséquent, la fête de Jean-Baptiste fut célébrée en son jour, jour marqué par l'ange, qui avait annoncé qu'on se réjouirait à la naissance du Précurseur. Honorez donc, mes très-chers frères, ces deux grands amis de Dieu, qui resplendissent de gloire parmi les chœurs des anges; prions-les de porter nos prières auprès du trône du Seigneur, afin que nous obtenions miséricorde et que nous trouvions grâce au jour où elle nous sera nécessaire.

Mais, nous dira-t-on, pourquoi célébrez-vous la Nativité de saint Jean-Baptiste plutôt que celle de tout autre saint? La raison en est, d'après saint Augustin, que les autres saints n'ont eu foi en Jésus-Christ qu'après leur naissance et lorsque leur raison a été développée; la naissance d'aucun d'eux n'a été un témoignage en faveur de Jésus-Christ; mais la Nativité de saint Jean prophétisa l'avénement du Fils de Dieu en ce monde, puisqu'il

le salua étant encore dans le sein de sa mère. On célèbre aussi la Nativité de Jean-Baptiste, parce qu'il fut l'enfant de la grâce de Dieu; qu'il naquit au commencement du règne de la grâce; qu'il devait prêcher la grâce du nouveau Testament, et qu'il fut rempli de grâce dès le sein de sa mère. Il en est qui ont coutume d'allumer de grands feux le jour de la Nativité de Jean; cette pratique signifie que c'est le jour de celui dont le Seigneur a dit: *Il était une lumière qui échauffait et éclairait*[1].

Le huitième jour après la naissance du Précurseur, on vint pour circoncire l'enfant, selon le précepte de la loi. Comme dans la circoncision, on donnait un nom à l'enfant, ainsi qu'on le fait aujourd'hui au baptême, l'Évangile ajoute: *Et ils le nommaient Zacharie, du nom de son père*. C'était la coutume chez les anciens de donner le nom du père au premier-né, et surtout au fils après lequel on n'espérait pas en avoir d'autres. C'est avec raison qu'on donnait un nom à l'enfant à sa circoncision, parce que cette cérémonie légale figure le retranchement de notre cœur des passions mauvaises, sans lequel personne n'est digne de voir son nom inséré dans le livre de vie.

Et la mère répondit en disant : *Non*, nous ne l'appellerons pas Zacharie ; *Jean sera son nom*. Dieu avait fait à Élisabeth cette révélation : elle ne pouvait rien avoir appris de son époux puisqu'il était muet et qu'elle l'interrogea par signe sur le nom qu'il fallait imposer à l'enfant; ce qui prouve que non-seulement il était muet, mais encore sourd ; il demanda par signe un *pugillaire*, c'est-à-dire une tablette de la dimension de la main. Dans le langage

[1] *Jean*, 5.

ordinaire des Romains, le *pugillaire* était une tablette sur laquelle on écrivait; quelquefois aussi on entend par *pugillaire*, le roseau ou le stylet qui servait à écrire. — *Zacharie écrivit donc : Jean est son nom*. Il n'écrit pas *sera*, mais *est*, comme s'il disait : Dieu et l'ange ont imposé un nom à l'enfant; ainsi, moi, je ne le donne pas; je déclare qu'il a été donné. — Remarquons que ce nom convenait à Jean; et il y a de cela plusieurs raisons: Jean avait reçu la plénitude de la grâce; puis le règne de la grâce commençait avec lui; il prêcha le premier cette grâce suréminente, qui devait remettre les péchés et conférer la vie véritable.

Et tous furent dans l'admiration, par rapport à l'entente non calculée du père et de la mère à l'endroit du nom à imposer à Jean. Alors la langue de Zacharie se délia, et il commença à parler. Chose admirable! la foi détruisait ainsi ce qu'avait fait le défaut de confiance en Dieu. Cet événement prouve que la grâce du nouveau Testament s'était déjà manifestée.

Il parlait et bénissait Dieu pour les bienfaits qu'il avait fait éclater sur lui. Il parlait, parce que son supérieur, c'est-à-dire Dieu, lui avait donné sa bénédiction; et il bénissait Dieu, d'après cette parole sacrée : Prêtres du Seigneur, bénissez le Seigneur.

Et tous leurs voisins furent saisis d'une grande crainte; c'est ici le saisissement de l'admiration produit par les prodiges qui avaient eu lieu à la naissance de Jean : la fécondité d'une femme jusque-là stérile et avancée en âge; l'imposition à son enfant d'un nom particulier; la restitution miraculeuse de la parole à Zacharie. Il peut aussi être question ici de la crainte d'un châtiment : à la vue d'un homme juste puni pour défaut de confiance envers

Dieu, ils craignaient, comprenant qu'offenser Dieu est une imprudence et une témérité.

Et le bruit de ces merveilles se répandit dans tout le pays des montagnes de la Judée. Et tous ceux qui entendirent ces choses les conservèrent dans leur cœur ; ils y réfléchissaient ; ils attendaient l'accomplissement des grandes choses que promettait la naissance de Jean, et disaient entre eux : *Quel pensez-vous que sera cet enfant?* Comme s'ils disaient : il sera grand ; la louange universelle l'environnera. Y a-t-il lieu de s'étonner de cette question à l'endroit de l'enfant prédit ? *La main du Seigneur*, c'est-à-dire la puissance divine, la vertu essentiellement efficace de Dieu, n'était-elle pas avec Jean dans les prodiges que le Seigneur avait opérés à son égard ? Et n'était-il pas alors rationnel de prévoir, d'après tous ces événements, la grandeur future de cet enfant devant Dieu ?

Et Zacharie fut rempli de l'Esprit, et prophétisa, en entonnant en l'honneur du Seigneur ce cantique de louange : *Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël*, etc. — Voilà une leçon pour nous. Empressons-nous toujours d'obéir aux inspirations d'en haut, et Dieu, dans sa bonté, nous enverra ses dons. Car voyez ! Zacharie a laissé naître dans son âme un sentiment de défiance, et il est devenu muet ; mais il s'abandonne ensuite à la confiance la plus entière, et Dieu lui rend la parole et accompagne cette restitution du don de prophétie. Où avait abondé le mal, là surabonde la grâce. Ainsi en agit Dieu vis-à-vis de nous : bien souvent il nous rend plus qu'il ne nous a enlevé ; il envoie la souffrance à notre corps, pour mieux opérer la guérison de notre âme.

Écoutons à ce sujet les réflexions de saint Ambroise : Considérez, dit-il, la grandeur de la bonté de Dieu, son indulgence pour celui qui pèche ; non-seulement il rend ce qu'il avait pris, mais il y ajoute des dons inattendus. Zacharie était muet, et il prophétise. N'est-ce pas, je vous le demande, une faveur insigne de la part de Dieu, que celui qui n'avait pas voulu croire à sa parole le confesse maintenant ? Ah ! ne perdons jamais confiance ! Que la vue de nos fautes les plus invétérées ne nous fasse pas désespérer d'atteindre aux récompenses divines, car Dieu ne dédaigne pas de changer ses desseins sur nous, lorsque nous voulons bien nous amender nous-mêmes [1].

Enfin, Marie dit adieu à Élisabeth et à Zacharie, bénit Jean, et retourna dans sa demeure à Nazareth. Selon l'opinion la plus commune, elle ne partit qu'après la naissance du Précurseur. Marie, durant son séjour chez sa cousine, lui rend toutes sortes de bons services ; elle ne s'en va qu'après son enfantement. Apprenons, par cet exemple, à ne jamais rester là où nous ne sommes plus utiles. Ah ! quelle peine dut éprouver Zacharie, que de larmes Élisabeth dut verser au départ de la Vierge Marie, lorsque cette Joie du monde, cette Étoile de la mer retourna chez elle. Et que ce départ dut aussi être cruel pour Jean, lui que l'arrivée de Marie avait fait tressaillir de tant d'allégresse. — Dans ce retour de Marie, admirons son amour de la pauvreté. Elle revient chez elle, où elle ne trouve ni pain, ni vin, ni les autres choses nécessaires à la vie. Elle était restée trois mois environ

[1] Saint Ambroise : Livre II, *sur saint Luc. De la prophétie de Zacharie.*

chez sa cousine, probablement au sein de l'abondance; la voilà retombée dans sa pauvreté, obligée de gagner sa vie par le travail de ses mains! Ah! unissons-nous à elle, et allumons dans nos cœurs l'amour de la pauvreté.

Or, l'enfant croissait et se fortifiait par l'Esprit, c'est-à-dire que le développement de son corps était en raison de l'accroissement des vertus et de la grâce en son âme; car la chair est faible, et l'esprit, qui est plus fort, doit la fortifier.

Et il demeurait, pour rendre sa vie plus parfaite, *dans le désert,* où il se livrait à la prière et à la contemplation. Car il resta depuis l'âge de sept ans jusqu'au jour où il devait paraître devant le peuple d'Israël, sur l'ordre de Dieu; jusqu'au jour où il vint au-delà du Jourdain, prêchant le baptême de la pénitence, l'an quinze du règne de l'empereur Tibère; alors Jean sortit du désert, pour aller prêcher les peuples.

Toutes les considérations que nous venons de faire, et les autres priviléges dont il jouit et que l'Evangile nous fait connaître, ne nous donnent-ils pas une bien haute idée de la grandeur de Jean-Baptiste?

CHAPITRE VII

DE LA GÉNÉALOGIE DU SAUVEUR

Après avoir décrit la naissance du Précurseur, nous arrivons naturellement à la généalogie du Sauveur. Saint Mathieu la donne avant la description de sa Nativité, puisqu'il commence son Évangile par ces mots : *Livre de la génération* (temporelle) *de Jésus-Christ*, c'est-à-dire du Sauveur, *fils de David, fils d'Abraham.* Il intitule son Évangile, Généalogie de Jésus-Christ, parce qu'il écrit en hébreu, et que les Hébreux avaient coutume de donner d'abord la Généalogie de celui dont ils racontaient l'histoire. Il appelle le Christ fils de David et d'Abraham, parce que l'un fut le premier et le plus grand des patriarches, l'autre le roi le plus célèbre d'Israël ; parce que ces deux personnages avaient seuls reçu, dans l'ancien Testament, la promesse expresse de voir le Christ naître de leur race ; et puis, pour montrer que la dignité sacer-

dotale provenant d'Abraham et la majesté royale provenant de David, appartenaient au Messie par droit de naissance. L'écrivain sacré place encore David avant Abraham, quoique celui-ci ait priorité d'existence ; en voici les raisons : la dignité royale doit l'emporter naturellement sur l'ancienneté ; David ayant été un grand pécheur, cette préférence fait briller la miséricorde de Jésus-Christ se faisant homme ; de plus la promesse avait été plus manifeste, plus réitérée et plus positive vis-à-vis de David ; ensuite l'Évangéliste voulait éviter de troubler l'ordre de la généalogie, qui doit toujours aller en remontant ou en descendant. Après avoir commencé la généalogie, saint Mathieu ajoute : Abraham engendra Isaac..., et il arrive ainsi jusqu'à Joseph. Il énumère toutes ces générations, pour atteindre celle à laquelle appartenait Marie, mère de Jésus qui est appelé Christ. L'appellation de Jésus se rapporte à sa divinité, et celle de Christ à son humanité. Jésus est donc un nom propre et Christ un nom commun ; Jésus est un nom de gloire, et Christ un nom de grâce.

Maintenant, d'où vient que saint Mathieu dresse la généalogie de Jésus-Christ en descendant ? Parce qu'il parle de son humanité, par laquelle il est descendu jusqu'à nous, et démontre que Dieu a daigné se revêtir de notre faiblesse. Il commence à Abraham pour nous faire voir comment Dieu s'est fait homme en prenant la chair de ses pères ; il arrive ainsi jusqu'à Joseph, époux de Marie, de laquelle seule Jésus a reçu la vie temporelle, tandis qu'il tenait de Dieu son Père la vie éternelle.

Pourquoi saint Luc procède-t-il d'une façon toute contraire à celle de saint Mathieu ? Parce qu'il démontre que les fils de la grâce arrivent au ciel par Jésus-Christ

et nous fait voir comment la nature humaine a été élevée jusqu'à Dieu. C'est pourquoi, partant du baptême de Jésus-Christ qui nous fait enfants de la grâce, il arrive jusqu'à Adam ; car la génération spirituelle comprend tous ceux qui veulent devenir fils de Dieu en Jésus-Christ. Sur cette différence, saint Hilaire dit : Luc décrit la généalogie de Jésus-Christ selon l'ordre du sacerdoce, et Mathieu selon l'ordre de la royauté, pour prouver la grandeur et la dignité de Jésus-Christ, qui est roi et prêtre éternel[1]. Ce qui fait dire à saint Augustin : Sous la loi ancienne, on sacrait seulement les rois et les prêtres ; c'était la figure de Jésus-Christ, puisqu'il remplit les fonctions de cette dignité; il nous gouverne, il prie pour nous et nous fait ses propres membres, afin qu'il soit en nous et nous en lui[2].

Ainsi donc, saint Mathieu, en commençant à Abraham et arrivant par Juda jusqu'à David, premier roi de la tribu de Juda, donne par ordre jusqu'à Joseph la généalogie de tous les personnages qui se sont succédé, pour démontrer que notre Sauveur descend selon la chair de la race d'Abraham, le premier et le plus grand des patriarches, et de la famille de David, cet illustre roi, et de la tribu de Juda, la plus célèbre entre les tribus d'Israël. Car Jésus-Christ avait été promis à Abraham et à David ; il avait été annoncé qu'il descendrait de la tribu de Juda.

Or, l'Évangéliste fait la généalogie de Jésus-Christ par trois séries de générations, dont les unes ont existé avant la loi, les autres sous la loi, et la dernière, celle de Jésus-Christ, sous le règne de la grâce, c'est-à-dire à partir

[1] Saint Hilaire : *Canon 1, sur saint Mathieu.*
[2] Saint Augustin : *Livre des questions sur l'ancien et le nouveau Testament.* Chap. XLIX.

de la conception du Sauveur dans le sein de Marie. Ce qui signifie que beaucoup, durant ces trois époques, furent sauvés par la foi en Jésus-Christ. Car selon saint Chrysostôme[1], après l'évolution de ces quarante-deux générations, le peuple juif passa sous un nouveau régime de gouvernement. D'Abraham à David, il eut des juges ; de David à la captivité, des rois ; de la captivité jusqu'à Jésus-Christ, des grands-prêtres. Et ceci nous montre que, comme après les quarante-deux générations le gouvernement du peuple juif fut changé, de même, depuis Jésus-Christ, l'état de l'humanité a changé, puisque le Sauveur est juge, roi et pontife. En Jésus-Christ aussi a été parfaite l'obéissance au décalogue, et a pris naissance la vérité évangélique, fondée sur la foi en la Trinité. Si nous observons ses préceptes, Jésus-Christ, qui est le Soleil de justice, se manifeste en nous par une lumière toute spirituelle. C'est à travers quarante-deux générations que nous arrivons à Jésus-Christ qui nous a été promis en récompense, comme les fils d'Israël arrivèrent à la terre promise après avoir voyagé pendant quarante-deux ans dans le désert.

Aux trois séries, chacune de quatorze générations, correspondent trois époques : celle qui a précédé la Loi, celle de la Loi, et l'époque de grâce. La première série va d'Abraham à David inclusivement et comprend les patriarches ; la seconde, de David à la captivité de Babylone et renferme les rois ; la troisième, de la captivité de Babylone à Jésus-Christ, et nous y trouvons les guides du peuple de Dieu. Dans la première série sont encore compris ceux

[1] Saint Chrysostôme : *Hom. 1, Operis imperfecti.*

nés avant l'entrée en Égypte : *Judas autem ;* dans la seconde série, ceux nés en Égypte : *Phares autem ;* et dans la troisième, ceux nés après la sortie d'Égypte : *Naasson autem.* La première série figure la génération de Jésus-Christ par la grâce dans l'âme pénitente ; la seconde, l'âme marchant vers la perfection ; et la troisième, l'âme parfaite. La génération spirituelle de Jésus-Christ dans l'âme pénitente est marquée par les trois degrés de la pénitence : le commencement, la continuation et la consommation. Le commencement de la pénitence se compose de trois sortes d'actes : ceux qui précèdent, ceux qui constituent et ceux qui conservent la pénitence. Les premiers sont au nombre de deux : la confiance en la bonté divine, figurée par Abraham, et l'espoir du pardon, figuré par Isaac. Les seconds sont : la contrition, c'est-à-dire la douleur d'avoir commis le péché, et Jacob en est la figure ; la confession, figurée par Juda, et la satisfaction, par ses frères. Les actes qui conservent la pénitence sont : la crainte du péché qui nous sépare de Dieu, et que figure Pharès, qui veut dire *division ;* le désir de la gloire éternelle figuré par Zaram, qui veut dire *Orient ;* la crainte de la gehenne, figurée par Esrom, qui veut dire *instrument qui sert à faire souffrir.*

Nous avons dit que la génération spirituelle de Jésus-Christ dans l'âme se manifestait encore par la persévérance dans la pénitence ; et cette persévérance comprend quatre générations, correspondant à quatre dispositions nécessaires à l'âme pénitente : la première disposition est le choix du bien de préférence au mal ; elle est figurée par Aram, qui veut dire *choix ;* la seconde disposition est une volonté parfaite de faire le bien ; elle est figurée par Aminadab, qui veut dire *spontané ;* la troisième disposition est

la prudence de discernement ; elle est figurée par Naasson, qui veut dire *sage*, *rusé*. La quatrième disposition est la délectation dans le bien, figurée par Salomon, qui veut dire *sensible*. La troisième génération de Jésus-Christ dans l'âme est marquée par la consommation de la pénitence, à laquelle répondent quatre générations :

1° La force contre les tentations, figurée par Booz, qui veut dire *force ;* 2° la docilité aux inspirations de la grâce, figurée par Obed, qui veut dire *obéissant ;* 3° la fermeté au milieu des afflictions, figurée par Jessé, qui veut dire l'*île du Liban ;* car une île est battue par les flots de la mer ; 4° le courage de la persévérance finale, figuré par David, qui veut dire *à la main forte et puissante*.

Voilà comment la première série de la génération figure la génération spirituelle de Jésus-Christ dans l'âme pénitente. La deuxième série, avons-nous dit, est la figure de cette même génération dans l'âme marchant vers la perfection ; distinguons encore ici quatre degrés : le premier consiste dans la volonté de faire le bien ; le deuxième consiste à éviter le mal ; le troisième à accomplir les préceptes ; le quatrième à suivre les conseils. Trois choses sont relatives au premier degré : la paix du cœur, figurée par Salomon, qui veut dire *paisible ;* une grande charité vis-à-vis du prochain, figurée par Roboam, qui veut dire *largeur, grandeur ;* la soumission de la volonté à Dieu, figurée par Abia, qui veut dire *père, seigneur*, auquel on obéit par amour et par crainte. La fuite du mal comprend également trois choses : éviter le scandale ; c'est ce que signifie Aza, qui veut dire *celui qui ôte ;* s'abstenir du jugement téméraire, c'est ce que signifie Josaphat, qui veut dire *celui qui juge ;* ne pas mépriser le prochain, ce qui est désigné par Joram,

qui veut dire *élevé*. En d'autres termes, il faut éviter le mal en effet, en pensée et en affection. Quant à l'accomplissement des préceptes, il correspond aussi à quatre générations; car on doit garder les commandements de Dieu dans l'adversité comme dans la prospérité. Dans l'adversité, il faut de la force d'âme pour entreprendre des choses difficiles; cette force d'âme est représentée par Ozias, c'est-à-dire *le fort du Seigneur;* il faut de la patience pour vaincre les obstacles; elle est représentée par Joathan, c'est-à-dire *parfait*, parce que la patience fait l'œuvre parfaite. D'un autre côté, dans la prospérité, nous avons besoin de continence, pour ne pas nous délecter dans la possession d'un bien éphémère; c'est ce que signifie Achaz, qui veut dire *continent*. Nous avons besoin d'être fortifiés dans notre attachement au bien immuable; c'est ce que veut dire le nom Ezéchias, qui signifie *le Seigneur m'a fortifié*. — Enfin, pour l'accomplissement des conseils, il faut oublier les choses terrestres de ce monde; c'est la signification de Manassès, *oubli*. Accepter le joug du Seigneur comme une nourriture spirituelle; c'est le sens du mot Amon, qui signifie *nourri*; ce qui a fait dire à Jésus-Christ : *Venez à moi, vous tous qui travaillez et qui êtes chargés, et je vous soulagerai*. Il faut une tendre dévotion, figurée par Josias, qui veut dire *encens brûlé en l'honneur du Seigneur*. Enfin le mot Jechonias, qui veut dire *préparation*, marque que l'âme se prépare ainsi à jouir des biens futurs.

Nous arrivons enfin à la troisième série de générations, figure de la génération de Jésus-Christ dans l'âme parfaite par la grâce. Nous avons ici quatre degrés. Ils sont relatifs à la perfection des religieux, des évêques, de ceux qui

mènent la vie active, et à tous les chrétiens en général, c'est-à-dire à tous ceux qui persévèrent.

Après la captivité de Babylone, c'est-à-dire après l'état d'imperfection, arrive l'état de perfection du religieux. Il consiste dans une obéissance prompte, dans une pauvreté volontaire qui ne recherche que Dieu; elle est désignée par Salathiel, qui veut dire *Dieu est mon seul désir*. Dans une bonne règle ; c'est ce que désigne Zorobabel, qui signifie *qui domine le désordre*, parce que la discipline éloigne les désordres du péché. — La perfection des prélats consiste dans la sollicitude paternelle vis-à-vis des subordonnés; c'est ce que signifie Abiud, dont le sens est : *celui-ci est mon père;* dans la doctrine capable de tirer les pécheurs de leur léthargie ; c'est ce que signifie Éliachim, dont le sens est : *celui qui ressuscite;* dans la science qui puisse éclairer ceux qui ont besoin de conseils; tel est le sens du mot Azor, c'est-à-dire *grande lumière*; enfin, dans la sainteté d'une vie qui puisse servir d'exemple aux autres; c'est ce que signifie Sadoc, *juste*. — Trois choses sont relatives à la perfection de ceux qui mènent la vie active : une charité parfaite vis-à-vis du prochain ; elle est signifiée par Achim, *mon frère ;* un amour parfait de Dieu, signifié par Eliud, *mon Dieu;* une confiance parfaite en Dieu dans l'adversité, tel est le sens d'Éléazar, *Dieu est mon secours;* une humilité parfaite dans la prospérité, qui nous fasse tout regarder comme des dons de Dieu ; c'est ce que signifie Mathan, *don*.

La perfection de ceux qui persévèrent consiste dans la fuite du péché; c'est ce que veut dire le mot Jacob, qui signifie *qui supplante;* dans le progrès continu dans la vertu; c'est ce que signifie Joseph, qui veut dire *qui gran-*

dit ; dans la fermeté d'une foi inébranlable ; comme Joseph est appelé époux de Marie, et Marie signifie *étoile* de la mer, située au pôle qui est immobile. Or, tous ces personnages que nous venons de nommer sont la figure de Jésus-Christ, car à lui s'appliquent toutes les interprétations que nous venons d'énumérer.

Portons maintenant nos regards sur les parents de Jésus-Christ. Ils étaient obscurs, et cependant le Sauveur n'a pas dédaigné de recevoir d'eux la vie. Pourquoi n'a-t-il pas voulu naître de parents illustres? Parce que nous ne devons nous glorifier ni de nos parents, ni même de nos vertus et de nos œuvres, pour ne pas nous exposer à diminuer la récompense qui leur est attachée, ou même à la perdre complétement. Ce qui fait dire à saint Chrysostôme[1] : Oui, ce qui fait éclater la dignité de Jésus-Christ, c'est d'avoir eu, non pas des parents élevés et puissants, mais humbles et obscurs ; car un grand se couvre d'autant plus de gloire, attire d'autant plus l'admiration, qu'il descend volontairement à un abaissement plus profond. Nous admirons Notre-Seigneur, non-seulement parce qu'il a daigné mourir, mais encore parce qu'il s'est laissé crucifier et descendre dans un tombeau ; nous devons aussi l'admirer dans sa génération, d'abord pour avoir pris chair et s'être fait homme, et parce qu'il a voulu avoir des parents pauvres, parce qu'il n'a pas rougi de notre bassesse, voulant nous enseigner par là, à ne jamais rougir des défauts de nos parents, mais à nous réjouir de leurs vertus. On ne doit ni blâmer ni louer un homme des vices ou des vertus de ses parents ; car ce n'est pas là ce qui élève ou abaisse. Bien plus (et remarquez

[1] Saint Chrysostôme : *Hom.* 3, *sur saint Mathieu.*

bien ceci), je ne sais pas si l'homme, issu de parents vicieux, et qui a su se faire remarquer par sa vertu, ne brille pas davantage. Que personne donc ne s'enorgueillisse de ce qu'il appartient à des parents élevés ; qu'il considère ceux de Jésus-Christ, et il comprimera tout sentiment d'orgueil ; il ne faut se glorifier que de ses vertus ; que dis-je ? pas même de ses vertus, puisque c'est pour s'en être glorifié que le pharisien descendit au-dessous du publicain.

Gardez-vous donc de gâter le fruit de vos travaux ; de répandre en vain des sueurs ; d'entreprendre une course inutile ; et, après mille peines, de voir s'évanouir la récompense qui vous était due. Le Seigneur connaît mieux que nous les mérites de nos vertus ; ne nous enorgueillissons donc pas ; regardons-nous comme des serviteurs inutiles, pour mériter d'être un jour au nombre de ceux qui ont su se rendre utiles. Car, si vous réclamez l'éloge, vous serez blâmé, eussiez-vous été fondé dans votre demande. Si vous reconnaissez au contraire votre néant, vous serez loué, parce que l'oubli de vos vertus passées est une chose nécessaire ; c'est le vrai trésor où se conservent les vertus. En ayant toujours nos vertus présentes à la mémoire, nous agaçons l'ennemi de nos âmes, nous lui fournissons des armes contre nous, et l'engageons à nous ravir notre trésor. Què Dieu seul, à l'œil duquel les choses les plus secrètes ne peuvent échapper, connaisse notre trésor, et il sera en sûreté. Gardons-nous donc bien de nous glorifier de nous-mêmes ; cela nous rend odieux aux hommes et abominables aux yeux de Dieu. C'est pourquoi plus sont grandes les choses que nous faisons, plus nous devons parler humblement de nous ; ainsi nous acquerrons une très-grande gloire devant Dieu et devant les homme ; bien

plus, devant Dieu, nous n'aurons pas seulement la gloire, mais une riche récompense; car, lorsque nous faisons de bonnes actions, Dieu devient notre débiteur. Lorsque nous pensons n'avoir rien fait, c'est alors que nous sommes dignes d'une plus grande récompense. L'humilité est la reine de toutes les vertus, et ce n'est que par l'humilité que les actes deviennent méritoires. Voyez le centurion; il dit: *Je ne suis pas digne que vous entriez dans ma demeure,* et il en devient digne, et sa foi est au-dessus de celle de tous les Juifs. Saint Paul dit : *Je ne mérite pas d'être appelé votre apôtre*, et il devient le premier des apôtres. Saint Jean dit : *Je ne suis pas digne de dénouer les cordons de vos souliers*, et il devient l'ami de l'Époux; et cette main, qu'il regardait comme indigne de dénouer les cordons des souliers du Sauveur, celui-ci la fait reposer sur son cœur. Pierre dit : *Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pécheur*, et il devient la pierre fondamentale de l'Église.

Oui, rien de plus agréable à Dieu que de s'estimer *peu de chose*. L'humilité prend sa naissance ou trouve son développement dans la pensée et l'étude incessante de l'esprit; car celui qui s'humilie dans son cœur, qui se brise de douleur, ne s'enorgueillira pas, ne tombera pas dans la jalousie, dans la colère, en un mot, dans aucune passion mauvaise. *Apprenez de moi*, dit Jésus, *que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.* Voulons-nous donc jouir d'une tranquillité d'âme parfaite? possédons dans nos âmes l'humilité, la mère de toutes les vertus. Ainsi nous pourrons traverser la mer orageuse de ce monde, et arriver au port du salut, où nous goûterons le repos absolu.

CHAPITRE VIII

DE CE QUE JOSEPH VOULUT RENVOYER MARIE

En donnant la généalogie de Jésus-Christ, saint Mathieu vient de démontrer que le Christ est véritablement homme ; il va démontrer maintenant sa divinité par la manière miraculeuse dont il a été conçu. Il dit en effet : *Voici quelle était la génération de Jésus-Christ* [1] ; comme s'il disait : N'allez pas croire que Dieu soit engendré de l'union de l'homme et de la femme, comme tous les personnages dont nous venons de parler ; non, il a une naissance toute miraculeuse. Voici comment : Marie était fiancée à Joseph ; après avoir visité sa cousine Élisabeth, elle était revenue dans sa maison de Nazareth ; Joseph, arrivant de Judée en Galilée, voulut emmener chez lui sa fiancée, *avant qu'ils fussent unis*, c'est-à-dire avant la

[1] *Math.*, 1.

solennité des noces, non pas, remarquez bien, qu'ils se soient unis plus tard. C'est une façon de parler semblable à celle-ci : Avant qu'il eût fait pénitence, il fut frappé par la mort, ce qui n'implique pas qu'il ait fait pénitence. On peut dire aussi : Avant qu'ils se réunissent dans une habitation commune, qu'ils restassent dans la même maison ; car jusqu'alors tous les deux avaient leur domicile particulier, puisque chez les Juifs il n'était pas permis à des fiancés de se réunir et d'habiter ensemble, si les noces n'avaient pas été célébrées; or, avant cette réunion, Joseph s'aperçut que Marie était en état de grossesse.

Mais, qu'arrive-t-il? Il ne peut pas reconnaître d'une manière évidente l'opération du Saint-Esprit. Malgré l'examen le plus sérieux, il ne pouvait pénétrer le secret d'un si grand mystère, et était en proie à la douleur et au trouble; *ne voulant pas la traduire en public*, c'est-à-dire divulguer son crime et la diffamer, parce que la lapidation devait être le châtiment de son adultère ; ou bien *ne voulant pas la conduire* chez lui, pour habiter avec elle, parce que, ignorant la cause de ce grand miracle, il s'estimait indigne d'une pareille société, il voulut la renvoyer secrètement à ses parents qui la lui avaient donnée. Joseph connaissait ces paroles : *Il sortira un rejeton de la tige de Jessé* [1], et il savait que Marie sortait de cette tige. Il n'ignorait pas la fameuse prophétie : *Voilà qu'une Vierge concevra* [2], et il l'appliquait à Marie, d'autant plus qu'après la conception, un éclat tout divin illumina son front virginal, et les yeux éblouis de Joseph ne pouvaient

[1] *Isaïe*, 11.
[2] *Isaïe*, 7.

la considérer qu'avec un certain respect mêlé de crainte. Il voulut donc, en face d'une si grande faveur, s'humilier, se jugeant indigne de demeurer, comme époux, avec une Vierge si illustre. Ce qui fait dire à saint Jérôme[1] : C'est un précieux témoignage en faveur de Marie, que Joseph, connaissant sa chasteté, et étonné de ce qui se passe, parce qu'il en ignorait le mystère, l'enveloppe du silence. Saint Chrysostôme[2] s'écrie à son tour : O éloge incomparable pour Marie ! Joseph croyait plus à sa chasteté qu'à sa grossesse, à la grâce qu'à la nature ; il voyait que Marie avait conçu et ne pouvait la soupçonner coupable, car sa culpabilité lui paraissait chose moins possible que sa conception sans l'intervention de l'homme.

Marie n'était pas non plus exempte d'inquiétude ; elle voyait Joseph en proie à un grand trouble, et se troublait beaucoup elle-même. Toutefois, son humilité lui faisait garder le silence et tenir caché le don de Dieu ; elle préférait passer pour coupable, que de faire connaître le secret de Dieu et de dire une seule parole qui eût pu respirer la jactance ; mais elle priait le Seigneur de vouloir bien dissiper la tribulation qui lui était commune avec son époux ; et le Seigneur, qui laisse dans l'épreuve ceux qu'il aime, pour les épurer et augmenter leurs mérites, exauça les supplications de Marie. Tandis que Joseph pense à renvoyer Marie et délibère, le Seigneur lui envoie son ange, c'est-à-dire Gabriel, selon saint Augustin. Et pour trois raisons, dit saint Chrysostôme[3] : un homme juste ne devait pas être exposé à faire une démarche blâ-

[1] Saint Jérôme : *In cap.* I, *in Matth., de Laud. Mariæ.*
[2] Saint Chrysostôme : *Hom.* 1, *Operis imperfecti.*
[3] Saint Chrysostôme : *Hom.* 1, *Operis imperfecti.*

mable ; il fallait sauvegarder l'honneur de Marie ; Joseph, comprenant la cause de sa conception, environnerait Marie de beaucoup plus de respect et de considération La *Glosse* donne une quatrième raison : l'homme qui se recommandait par son équité ne devait pas être livré plus longtemps à la perplexité.

Un ange apparut donc en songe à Joseph (en songe, et non pas dans une véritable vision comme celle des prophètes, car son esprit était livré au doute et comme au sommeil de l'infidélité), et lui dit : *Joseph, fils de David.* L'Ange rappelle à Joseph, dit saint Chrysostôme [1], la promesse faite à David touchant Jésus-Christ. C'est comme s'il disait, selon la *Glosse :* Reconnais la promesse faite à David dont tu descends ainsi que Marie ; et vois en celle-ci la réalisation de cette parole : *Ne crains pas de prendre* et de garder chez toi *Marie pour épouse*, non pour une union charnelle, mais pour rester avec elle, la soutenir et lui être dévoué, et vous aimer réciproquement, ce qui est le devoir de deux époux. A l'exemple de Marie et de Joseph, les fidèles mariés peuvent, d'un commun accord, rester dans la continence et leur union être un vrai mariage, lequel ne consiste pas dans l'union des corps, mais bien dans celle des volontés et des cœurs.

L'ange dit donc à Joseph : Ne crains pas qu'il y ait ici intervention de l'homme. Non ; *ce qui est né en elle*, c'est-à-dire a été conçu, *est du Saint-Esprit*, c'est-à-dire a été produit par la vertu du Saint-Esprit, car les mots *naître en elle* veulent dire être conçu, *et naître*

[1] Saint Chrysostôme : *Hom.* 1, *Operis imperfecti.*

d'elle, venir au monde. C'est en ce sens qu'on dit qu'il y a une double naissance, celle *in utero* et celle *ex utero*. Nous naissons *in utero* lorsque nous sommes conçus, et *ex utero* lorsque nous venons au monde.

Ici donc se place la révélation explicite faite par l'ange à Joseph ; car il avait déjà connu implicitement qu'il y avait quelque chose de divin dans la conception de la Vierge ; mais il ignorait la réalité du fait et le mode de conception, c'est-à-dire le mystère ; et c'est ce que l'ange vient lui apprendre clairement. *Elle enfantera un fils*, quand sera arrivé le temps de la seconde nativité, comme l'étoile produit le rayon, l'arbre la fleur. *Et vous lui donnerez le nom de Jésus*, c'est-à-dire Sauveur ; car ce sera lui qui sauvera son peuple en le délivrant de ses péchés; œuvre importante, parce qu'il n'est pas de servitude comparable à celle du péché, qui est la chose la plus méprisable au monde. Vous le voyez, en montrant qu'il est enfanté par une Vierge, l'ange prouve que Jésus-Christ est vraiment homme, et d'un autre côté qu'il est Dieu, puisqu'il arrache son peuple au péché, et que Dieu seul peut revendiquer un semblable privilége.

Ainsi Joseph, certain de la conception et en même temps de la virginité de Marie, étant sorti du sommeil du doute, fait ce que l'ange lui avait ordonné ; sa fiancée devient son épouse ; il reste avec une vierge, gardant lui-même sa virginité ; Marie est pour lui une maîtresse à laquelle il prodigue ses services de la manière la plus obséquieuse.

Nous trouvons ici une belle leçon. Obéissons promptement à tous les avertissements qui nous viennent de Dieu. Avez-vous fait une promesse à Dieu, accomplissez-la tout

de suite, si vous le pouvez ; dans le cas d'impossibilité, n'oubliez pas que vous êtes tenu de le faire dès que vous le pouvez. Vous devez même accomplir promptement les promesses contractées sans époque fixe pour leur exécution.

Saint Chrysostôme dit [1] : Joseph est instruit de la vérité du mystère ; il obéit tout joyeux aux conseils de l'ange et exécute les ordres de Dieu. Il accepte Marie pour femme et se félicite d'être l'époux de la Mère du Sauveur. Joseph songeant à renvoyer Marie, assuré du mystère par l'ange et acceptant celle-ci pour son épouse, figure l'homme d'une foi chancelante, qui a des passions mal domptées et qu'un prédicateur ou un bon confesseur parvient à raffermir et à fortifier, s'il obéit à ses conseils.

Et il ne l'avait point connue, quand elle enfanta son fils premier-né, c'est-à-dire après la naissance de Jésus, il connut la grande dignité de la mère. Assurément, dit saint Chrysostôme, Joseph ne connaissait pas avant, la dignité de Marie ; mais après son enfantement, il la connut ; car elle était plus belle et plus grande que le monde entier, quand Celui que l'univers ne peut contenir eût daigné se renfermer dans les étroites limites de son chaste sein [2]. Ou bien Joseph ne la connaissait pas comme femme, à cause de ce que l'ange lui avait appris ; on doit prendre alors le mot *donec* dans le sens de *jamais*, car il a plusieurs significations : il désigne quelquefois un temps déterminé, lequel écoulé, on fait une chose. Ainsi, l'on dit cet homme n'a pas mangé avant telle heure,

[1] Saint Chrysostôme : *Hom.* 1, *Operis imperfecti.*
[2] Saint Chrysostôme : *Hom.* 1, *Operis imperfecti.*

donec; mais cette heure passée, il a mangé. Il se prend aussi pour toujours, comme ici : *Asseyez-vous à ma droite, jusqu'à ce que j'aie fait de vos ennemis l'escabeau de vos pieds,* c'est-à-dire restez toujours assis à ma droite. Enfin, il est exclusif du plus petit intervalle de temps et signifie *jamais*, comme dans notre cas. Car si Joseph n'a pas connu Marie avant son enfantement, à plus forte raison, ne l'a-t-il pas connue après. L'aurait-il pu en face de tant de signes et de miracles qui accompagnèrent et suivirent la naissance du Sauveur, et qui lui prouvaient que Celui qui venait au monde était Dieu.

D'après quelques auteurs, il est ici question de la connaissance du visage de Marie. La présence de Jésus-Christ, disent-ils, dans le sein de la Vierge, fit briller son visage d'un tel éclat, que Joseph ne pouvait regarder face à face Celle sur qui le Saint-Esprit avait répandu sa plénitude. C'est ainsi qu'autrefois Moïse, après ses entretiens avec Dieu sur le Sinaï, descendit au milieu des enfants d'Israël, le front environné d'une clarté si resplendissante, que ceux-ci ne pouvaient le regarder. Ainsi Joseph n'avait jamais vu face à face, avant qu'elle eût enfanté, celle qui lui était fiancée. Il demeure donc, plein de contentement, avec son épouse bénie ; il l'aime d'un amour chaste vraiment ineffable; il lui prodigue toutes ses attentions; et Marie est heureuse d'être avec Joseph; elle met en lui toute sa confiance ; ils vivent contents au sein de leur obscurité. Nous les avons vus plongés dans la tribulation ; les voilà maintenant inondés de consolations. Voulons-nous éprouver la même réaction? Sachons être patients sous les coups de l'épreuve.

Le Seigneur Jésus, comme nous tous, reste neuf mois dans

le sein d'une mère pour ramener en la société des neuf chœurs des anges les hommes ensevelis dans les misères de ce monde ou descendus aux limbes. Sa bonté l'a réduit à cet état, sa patience l'y retient et lui fait attendre le temps fixé pour sa naissance. Que nos cœurs soient touchés de ce qu'il a voulu descendre à une humilité si profonde ; aimons beaucoup cette vertu, et gardons-nous de jamais nous enorgueillir de notre élévation ou de nos mérites, quand le Seigneur de toute majesté s'est tant abaissé. Et comme nous ne pourrons jamais rendre dignement à Jésus-Christ ce bienfait d'être resté si longtemps pour nous dans le sein de sa Mère, que notre cœur au moins sache le reconnaître ; remercions-le de tout notre cœur de ce qu'il a daigné nous choisir parmi tant d'autres pour nous réunir ici et nous attacher à son service. Car c'est un pur bienfait de sa part, grand bienfait qui doit nous être très-agréable et mériter tous nos respects ; ce n'est pas comme punition, mais pour la sauvegarde de nos âmes, que nous sommes enfermés ici dans la citadelle inexpugnable de la religion, où ne peuvent atteindre ni les flèches empoisonnées, ni les flots de la mer courroucée de ce monde.

Faisons donc tous nos efforts pour fermer l'entrée de notre âme aux choses caduques de ce monde et ne penser qu'à Dieu dans la pureté de notre cœur ; car il ne sert à rien que vous soyez dans la retraite, si votre esprit est tout au dehors. A quoi sert la solitude du corps, dit saint Augustin, sans la solitude de l'esprit ? A quoi sert, dit saint Grégoire, de vivre dans un cloître, si nous laissons notre esprit s'égarer dans le siècle ? Efforçons-nous donc de rendre grâces à Dieu en toutes choses et de le louer de tout notre cœur ; car ce qui donne à nos vertus de la noblesse,

de la grandeur et du mérite devant Dieu, c'est que sous le joug de l'obéissance, dans l'exil, dans la pauvreté, dans les mépris, dans la maladie, dans les tribulations nombreuses de l'âme, nous voulions, nous sachions et nous puissions rendre avec joie grâces à Dieu, porter nos désirs vers le ciel, et le louer par toutes nos œuvres. Ah ! heureux le fidèle, s'écrie ici saint Bernard, qui soumet tous ses sens à la raison, à la justice, de sorte que tout ce qu'il souffre, il le souffre pour l'amour du Fils de Dieu ; ses lèvres ne connaissent pas les murmures, mais ne prononcent que des actions de grâce et des prières.

L'homme en effet qui réfléchirait bien à cette parole de l'apôtre : *A ceux qui aiment Dieu, tout se tourne en bien* [1] arriverait à une grande quiétude d'esprit, et verrait se réaliser en lui ce que dit le sage : *Le juste ne se contristera pas, quelque mal qui lui arrive ;* car tout ce qui nous arrive, dit saint Augustin [2], nous arrive par la permission divine et non par la puissance de notre ennemi. Il pourrait dire aussi avec Job : Il m'est arrivé comme il a plu au Seigneur, que son saint nom soit béni [3].

Oui, n'en doutez pas, les afflictions et les malheurs, Dieu les permet pour le bien de ses serviteurs. Quelquefois elles détournent l'homme du monde, en lui faisant mépriser les plaisirs de la terre, l'attachent à Dieu et ne lui font désirer que les joies du ciel. Car, dit saint Augustin, l'âme ne se convertit à Dieu que lorsqu'elle se détourne du siècle ; et rien n'est plus propre à détourner du siècle que le mélange, aux plaisirs pernicieux que celui-ci lui procure,

[1] *Rom.*, 8.
[2] Saint Augustin, *sur le Psaume* 86.
[3] *Job*, 1.

des douleurs et des tribulations. Si Dieu ne mêlait des amertumes aux joies de ce monde, nous l'oublierions bien vite [1]. C'est encore la pensée du Psalmiste : *Vous avez multiplié leurs maux, et ils se sont hâtés de venir vers vous.*

D'autres fois, Dieu envoie des tribulations à l'homme pour qu'il connaisse mieux ses péchés, en fasse pénitence, se corrige, et puisse présenter au Seigneur une âme pure. La tribulation est à l'âme juste ce que la lime est au fer, le creuset à l'or, le fléau au grain [2]. Nous souffrons à juste titre de la famine, disaient les frères de Joseph, parce que nous avons péché contre notre frère [3].

La tribulation fait aussi connaître à l'homme sa faiblesse, lorsqu'il se voit sans secours. J'ai dit au temps de ma prospérité : je ne m'éloignerai jamais de vous, Seigneur ; mais pour me faire mieux voir mon impuissance, vous avez détourné votre face de moi, et je suis tombé dans le trouble et l'affliction [4].

La tribulation maintient aussi l'humilité, mère de toutes les vertus ; elle nous empêche de présumer de nos mérites et de nous enorgueillir : *De peur que le souvenir des révélations sublimes qui m'ont été faites ne me fasse tomber dans l'orgueil,* dit saint Paul, *Dieu m'a donné l'aiguillon de ma chair, l'ange de Satan qui me tourmente* [5].

La tribulation nous fait voir quel mal c'est aussi de s'éloigner de Dieu et d'en être délaissé. Sachez et voyez, dit

[1] Saint Augustin, *sur les Psaumes* 9 *et* 15.
[2] Saint Augustin, *sur le Psaume* 21.
[3] *Genèse*, 42.
[4] *Psaume* 20.
[5] Saint Paul : *Corinth.*, 12.

Jérémie, *combien il est pénible et amer d'avoir quitté le Seigneur votre Dieu, et de ne posséder plus sa crainte* [1].

D'autres fois, par la tribulation, Dieu veut nous faire connaître la patience de quelque illustre personnage et par les exemples des saints, nous enseigner cette vertu : *Ma consolation consiste dans la résignation avec laquelle je supporte mes douleurs, et dans ma soumission à la volonté du Seigneur* [2].

Dieu afflige aussi le juste pour intimider les méchants, et les engager à changer de conduite, comme nous le voyons dans le dix-neuvième chapitre des Proverbes.

Il veut aussi par ce moyen manifester sa gloire. Pourquoi fait-il naître un homme aveugle, fait-il mourir Lazare? pour montrer dans ces deux hommes sa puissance et se faire glorifier éternellement [3].

D'autres fois, Dieu envoie la tribulation pour nous rappeler les preuves de l'amour de Jésus-Christ, et nous faire reconnaître sa miséricorde envers nous, comme nous le lisons dans le deuxième livre des Machabées, chapitre sixième. Ce qui fait dire à saint Jérôme [4] que c'est un grand malheur de ne pas obtenir miséricorde ici-bas par la voie des épreuves ; et à saint Augustin : Une preuve de la colère de Dieu contre un homme, c'est quand, loin de le punir lorsqu'il pèche, il le laisse se précipiter d'une manière effrénée dans le péché [5].

Dieu veut encore exciter ainsi en nous plus de confiance et d'espérance. Vous devez être dans la crainte, dit saint

[1] *Jérémie*, 2.
[2] *Job*, 9.
[3] *Saint Jean*, 9 *et* 11.
[4] Saint Jérôme, *sur le chap.* VIII *d'Ezéchiel.*
[5] Saint Augustin, *sur le Psaume* 88.

Augustin, quand vous êtes dans la prospérité. Ne vaut-il pas mieux être tenté et sauvé, que de ne pas être tenté et d'être réprouvé? Le plus grand courroux de Dieu, c'est lorsqu'il n'est pas en courroux, dit saint Bernard; car quand il nous fait sentir par quelque tribulation qu'il est irrité, ayons alors confiance; après son courroux, il se souviendra de sa miséricorde [1]. *Du sein de ma tribulation, dit le prophète, j'ai élevé ma voix vers le Seigneur, et il m'a exaucé.*

Dieu veut savoir aussi si l'homme l'aime et s'il possède de vraies vertus. La tribulation, dit saint Grégoire, fait connaître si une âme qui est dans le calme aime vraiment Dieu; car, dans la paix, personne ne connaît ses forces; sans l'épreuve il n'y a pas de pierre de touche pour la vertu.

Dieu veut faire gagner à l'homme une couronne plus brillante par le mérite de sa patience; témoins Job et les martyrs. *Heureux l'homme*, dit saint Jacques, qui *est soumis à la tentation, parce que, après l'épreuve, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qu'il aime* [2].

D'après saint Chrysostôme, la tribulation est une preuve que l'homme qui y est en butte est en possession de quelque trésor que le démon cherche à lui ravir, car Satan ne rôderait pas autour de lui, s'il ne le voyait environné de quelque mérite. Pourquoi attaque-t-il Adam? parce qu'il le voit revêtu de la justice originelle. Pourquoi attaque-t-il Job? parce qu'il voit le saint homme couronné de mérites.

Il y a des hommes enfin qu'il éprouve par la tribulation, non pour les purifier de leurs péchés et leur en faire obte-

[1] Saint Bernard : *Serm. 42, sur le Cant.*
[2] *Saint Jacques*, 1.

nir le pardon, mais pour les punir et se venger, et leur faire commencer leur damnation éternelle. C'est ce qui arrive aux réprouvés ; c'est ce qui est arrivé à Antiochus, à Hérode et à plusieurs autres. Beaucoup de personnes souffrent aujourd'hui, auxquelles on doit appliquer ces paroles du prophète : *Seigneur, affligez-les d'une double affliction* [1]; car, pour les pécheurs, les affliction d'ici-bas sont comme le préambule et le commencement des peines de l'enfer.

Dieu agit bien autrement vis-à-vis de ses serviteurs. Pour eux il dispose tout selon sa miséricorde et pour leur avantage.

Ainsi donc, tout ce que le Seigneur fait ou permet est marqué au coin de la justice ou de la miséricorde ; nous devons donc le glorifier en toutes choses.

La véritable humilité des fidèles, dit saint Augustin, consiste à ne s'enorgueillir en rien, à ne jamais murmurer, à ne pas être ingrat, à ne jamais se plaindre ; mais au contraire à rendre grâces à Dieu en tous ses jugements, à le glorifier dans toutes ses œuvres qui sont ou justice ou miséricorde.

En présence de toutes ces considérations, fortifiez votre cœur et ordonnez-en les sentiments, de telle sorte que toutes les adversités et les chagrins qu'il plaira à Dieu de vous envoyer, vous les acceptiez avec humilité, patience, et même avec joie. Vous vous exercerez ainsi dans la vie spirituelle ; votre âme deviendra si fervente qu'elle sera heureuse d'endurer tout cela pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus, qui a marché le premier dans cette voie de

[1] *Jérémie*, 17.

la perfection, nous l'a montrée, en disant à tous: Voilà la voie où vous devez entrer; imitez-moi. Oui, s'il a souffert lui-même, c'est pour nous apprendre que les élus et les fils du ciel doivent s'attendre ici-bas à des tribulations intérieures et extérieures. Car, selon l'apôtre, ceux qui sont hors la discipline ne sont pas les véritables enfants du ciel [1], et, selon saint Augustin, celui qui ne souffre pas ne mérite pas d'être compté parmi les enfants de Dieu [2]. Que personne, ajoute-t-il, n'attende autre chose que ce que l'Évangile lui promet. Or, il ne nous promet dans ce monde que tribulations, persécutions, angoisses, surcroît de douleurs, d'épreuves. Préparons-nous-y, pour ne pas succomber quand il plaira à Dieu de nous les envoyer.

Quelquefois cependant les pécheurs ne sont pas ou presque pas affligés dans ce monde, parce qu'il n'y a chez eux aucun espoir d'amendement. Mais la souffrance est une nécessité pour ceux à qui est réservée la vie éternelle; *car le Père,* dit l'apôtre, *châtie tout fils qu'il reçoit dans sa maison* [3], c'est-à-dire, qu'il doit recevoir dans son héritage éternel. Remarquez bien qu'il dit, *tout fils,* car il a même châtié son propre Fils qui était sans péché. Celui donc qui châtie un fils unique qui n'a pas péché, pourra-t-il ne pas châtier un fils adoptif qui a péché? Ainsi, ne nous abattons pas si nous voyons le juste soumis à de grandes tribulations; mais pensons à ce qu'a enduré le Juste des justes, le Saint des saints. Il a méprisé toutes les choses terrestres pour nous apprendre à les mépriser; il a souffert tous les maux qu'on peut souffrir ici-bas, pour nous engager à

[1] *Hébreux*, 12.
[2] Saint Augustin, *sur le Psaume* 88.
[3] *Hébreux*, 12.

l'imiter; il a voulu nous montrer que nous ne devons pas chercher notre bonheur dans les biens futiles, ni craindre de les perdre. Tel est le langage de saint Augustin.

Concluons donc : la tribulation et l'affliction nous sont très-utiles; mais elles ne doivent pas nous abattre; il faut les supporter avec patience. Que dis-je? Désirons-les, aimons-les; car souvent elles nous éloignent du mal pour nous pousser au bien. Tout ce qui n'est pas souffrance, regardons-le comme un ennemi, et fuyons-le, car c'est la cause de notre malheur, et ce qui nous entraîne au mal.

CHAPITRE IX

DE LA NAISSANCE DU SAUVEUR

Dans ce temps-là, c'est-à-dire avant que Marie eût mis au monde son Fils, *on publia un édit de César-Auguste pour faire le dénombrement de tous les habitants de la terre*[1], c'est-à-dire que chaque citoyen devait se faire inscrire dans sa ville, pour payer le cens. A la veille de la naissance du Sauveur, dit saint Grégoire, on fait le recensement de la terre ; pourquoi ? pour que nous apprenions que le Christ se revêt de notre humanité, afin de faire inscrire ses élus sur le livre de l'éternité. O Seigneur Jésus, mettez-moi au nombre de vos élus et que je sois inscrit pour l'éternité !

Jésus-Christ est notre roi, et nous lui devons le cens de la foi et de la justice, que nous lui payons par nos senti-

[1] *Luc*, I.

ments, nos paroles et nos œuvres. Nous lui devons un denier, c'est-à-dire notre âme faite à sa ressemblance, ou l'obéissance au décalogue où se trouve l'effigie de notre roi, c'est-à-dire sa volonté ; et de même que personne ne pouvait se soustraire au cens, de même nous ne pouvons nous soustraire à l'observation des commandements.

Le premier empereur romain fut Jules-César, ainsi appelé, selon saint Isidore, ou parce qu'il vint au monde après la mort de sa mère qu'on opéra, ou parce qu'il naquit à Cesaria, ou enfin parce que ce fut un grand guerrier qui tailla souvent en pièces ses ennemis.

Il donna son nom aux autres empereurs qui s'appelèrent césars. Après sa mort, il eut pour successeur Octave-Auguste, son neveu, second empereur ; son nom d'Auguste lui vient du latin *Augere*, parce qu'il agrandit la république et l'empire romain ; et ses successeurs prirent de lui le nom d'Auguste. Ajoutant donc son nom à celui de son oncle, il se fit appeler César-Auguste. Il donna son nom au mois que les Romains appelaient *sextilis*, c'est-à-dire sixième, soit parce qu'il naquit dans ce mois-là, soit parce que c'est à cette époque de l'année qu'il remporta la fameuse victoire d'Actium. C'est Auguste qui inaugura le régime de l'empire ; il régna cinquante-sept ans et demi, et jouit douze ans avant la naissance du Sauveur d'une paix aussi inaltérable que prospère. C'est alors que voulut naître le Christ, le Maître de la paix, qu'il aime si ardemment, et qui daigne visiter ceux qui l'aiment et la recherchent.

Les prophètes avaient annoncé le Messie comme un roi pacifique, le Prince de la paix ; il convenait donc que sa naissance eût pour messagère la paix, la paix qu'il prê-

chera plus tard au monde durant sa vie mortelle, la paix qu'il laissera en héritage à ses disciples en remontant au ciel. Il y a là aussi un sens moral : Le Verbe éternel ne fait sa naissance que dans un cœur où règne la paix ; *il a établi sa demeure dans la paix* [1], dit le Psalmiste.

L'univers entier étant donc pacifié, et le monde se recueillant dans le silence de cette paix universelle, Auguste, désireux de la maintenir et de la fortifier par des lois nouvelles, ordonna le dénombrement de l'univers. Il voulait connaître le nombre de provinces relevant de la domination romaine, le nombre de villes dans chaque province, et dans chaque ville le nombre de têtes, c'est-à-dire de personnes ; par là il saurait la nature et la valeur des impôts dus d'après les lois ; il rendrait justice aux pays grevés injustement ; il appliquerait à chaque province le régime qui lui conviendrait le mieux. Pour atteindre ce but, il décrète que les citoyens de toutes les villes, bourgs et villages se rendront à la capitale de la province où ils auront leurs propriétés ou seront nés ; chacun donnera au proconsul un denier (une pièce en argent de la valeur de dix *as*, d'où son nom de denier), se reconnaîtra sujet de l'empereur, et s'engagera à payer les impôts ; car la pièce, d'un côté, portait l'effigie, de l'autre, le nom de l'empereur. Cette formalité s'appelait profession (*professio*), parce que chacun, en donnant son denier au proconsul, le plaçait sur la tête et confessait verbalement être sujet de l'empereur. On l'appelait aussi description (*descriptio*), parce que le nombre de ceux qui étaient contribuables était inscrit. Ainsi, il y avait une

[1] *Psaume* 75.

triple profession : l'une de fait : on payait le cens par tête à l'empereur ; l'autre verbale : on s'avouait sujet de l'empire romain ; la troisième, enfin, écrite, puisque le nom de chaque tributaire était inscrit.

Ce premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie : César-Auguste avait envoyé Cyrinus en Syrie avec la double qualité de gouverneur et de juge ; car la Judée n'eut pas de gouverneur spécial, elle dépendait du gouverneur de la Syrie, dont elle faisait partie. — Pourquoi ce dénombrement est-il qualifié de *premier* ? La Judée est située au milieu de la Syrie et est comme le centre de la terre habitable ; c'est pour cela que Cyrinus commençait le dénombrement, les gouverneurs des régions environnantes devaient continuer. — Ou bien le premier dénombrement, c'est-à-dire celui des chefs, se faisait dans la cité par le gouverneur. Le second, celui des cités, avait lieu dans la région et le délégué de l'empereur le faisait ; le troisième, celui des régions, se faisait devant César. C'est ici que la Judée commence à devenir tributaire des Romains. Ce dénombrement devint désormais annuel, puisque nous lisons dans l'Évangile : *Votre maître n'a pas payé cette année le tribut* [1]. *Et tous allaient se faire enregistrer, chacun dans sa ville natale.*

Or, le terme de la grossesse de Marie approchait ; *Joseph partit comme les autres de Nazareth, en Galilée, où il restait, avec Marie son épouse, qui était enceinte, et vint à Bethléem de Judée, appelée cité de David,* parce que David y est né et y a été sacré roi, et que Joseph et Marie étaient de la maison et de la famille de David ; il

[1] *Mathieu*, 17.

vint, dis-je, pour se faire enregistrer comme les autres. Chose admirable ! le Seigneur se soumet à cette formalité ici-bas pour inscrire nos noms dans le ciel. Il nous donne par là un exemple d'humilité parfaite, de cette humilité qui commence à sa naissance et qui continuera jusqu'à sa mort, puisqu'il a voulu se soumettre au supplice de la croix. Admirons, dit Bède, la bonté et la grandeur de l'humilité de Jésus : non-seulement il s'est incarné pour nous, mais il s'est incarné dans le temps où il allait être soumis à la formalité du cens, et par cette volontaire servitude, il nous procure la liberté. Remarquez aussi que la bienheureuse Vierge Marie, quoiqu'elle eût déjà conçu le Roi du ciel et de la terre, voulut, comme son époux Joseph, obéir au décret impérial, pour pouvoir dire avec son fils : *C'est ainsi que nous devons accomplir toute justice* [1] ; et pour nous apprendre à nous soumettre aux puissances supérieures.

Ce voyage cause à Marie de nouvelles fatigues, car de Nazareth à Jérusalem il y a trente-cinq milles ; et de Jérusalem à Bethléem, cinq milles environ. Et cependant elle ne se ressentait pas trop de cette longue route, parce que, dit saint Augustin, l'enfant qu'elle avait dans son sein n'appesantissait pas son corps ; bien qu'enceinte, elle était toujours vierge, et recevait de la Lumière par excellence qu'elle portait dans ses entrailles, cette beauté, cette légèreté qui la faisait voler de provinces en provinces.

Joseph, voulant payer le cens à l'empereur, monte de Galilée en Judée et de Nazareth à Bethléem. Il y a là un

[1] *Mathieu*, 3.

sens moral : Joseph signifie accroissement et figure tous ceux qui veulent grandir spirituellement. Si nous voulons payer au Souverain-Roi le tribut de dévotion, nous devons marcher dans la voie des vertus, et aller de Galilée, c'est-à-dire des plaisirs mondains, en Judée, c'est-à-dire à la confession et à la louange de Dieu ; car, Galilée veut dire *émigration, circuit, roue qui tourne*, et Judée *confession*. Ensuite, nous irons de Nazareth à Bethléem, c'est-à-dire de la vie active où fleurissent les vertus, jusqu'à la jouissance de la vie contemplative, où les âmes trouvent leur vrai repos, car Nazareth signifie *fleur* et Bethléem *maison du pain*, c'est-à-dire maison de la réfection.

Joseph donc partit avec Marie. Arrivés dans Bethléem, comme ils étaient pauvres, et que l'affluence était très-considérable, ils ne purent trouver de place à l'hôtellerie. Oh ! que nos cœurs soient ici touchés de compassion, à la vue de cette Vierge tendre et délicate, âgée de quinze ans, fatiguée d'un long voyage, si pudique qu'elle n'ose se produire au milieu des hommes, cherchant un logement où elle pourra se reposer et ne le trouvant nulle part. Ils sont tous les deux rejetés de tout le monde ; alors ils se retirent dans une auberge située sur la voie publique, en dedans de la ville et près d'une des portes.

D'après le Vénérable Bède, le *diversoire* (que nous avons traduit par auberge) est un espace situé entre deux rues, ayant un mur de chaque côté et à chaque mur une porte pour qu'on puisse communiquer d'une rue à une autre. Cet espace est couvert, pour soustraire aux intempéries de l'air les hommes qui, les jours de fête, viennent y goûter les douceurs de la conversation et du repos. C'est la figure

de l'Église : elle est située entre le paradis et le monde; nous nous détournons des voies de l'erreur pour entrer dans son sein. — Les personnes qui venaient pour affaire à Bethléem laissaient ordinairement dans cet endroit dont nous parlons, les animaux qu'ils avaient amenés avec eux. Probablement Joseph, qui était charpentier, avait fait une crèche pour le bœuf et l'âne qu'il avait conduits avec lui : le second, pour porter Marie qui était en état de grossesse; le premier, pour être vendu, et avec l'argent payer le cens pour lui et Marie, et garder le reste pour vivre.

Écoutons ici saint Chrysostôme : O vous tous qui êtes pauvres, cherchez ici votre consolation. Joseph et Marie, Mère du Seigneur, n'ont ni serviteur ni servante; ils viennent seuls de Nazareth, en Galilée, à Bethléem. Chose étonnante! ils vont se loger dans un diversoire et non dans la ville, car ils sont pauvres et timides, et n'osent se mêler aux riches. C'est dans cet endroit obscur, au milieu de la nuit du dimanche (car c'est le jour même où Dieu avait dit : Que la lumière soit, et la lumière fut) que la Sainte-Vierge mit au monde son Fils, premier-né. L'Écriture, en se servant de ce mot *premier-né*, n'entend pas parler de l'ordre à établir entre les enfants qui seraient nés après de Marie; elle veut dire seulement qu'elle n'avait pas encore eu d'enfants. C'est la pensée de Bède : On appelle *premier-né*, dit-il, non pas celui qui a été suivi, mais celui qui n'a pas été *précédé* d'autres enfants [1]. Tout fils unique, dit le même auteur, est *premier-né*, et tout *premier-né*, comme tel, est fils unique. Et comme le Fils de Dieu a voulu naître dans le temps d'une mère selon la

[1] Bède, *sur le chap.* II *de saint Luc.*

chair, pour avoir un grand nombre de frères par la régénération du Saint-Esprit, c'est pour cela qu'on l'a appelé *premier-né*, plutôt que fils unique. Et c'est ce qu'ajoute le Vénérable Bède, que Jésus-Christ est fils unique dans la substance de la divinité, et premier-né, en tant qu'il s'est revêtu de notre humanité [1].

Il naît dans la nuit, parce qu'il vient au monde sans éclat, pour ramener à la lumière de la vérité ceux qui étaient ensevelis dans la nuit de l'erreur. — Dès que son Fils est né, Marie l'adore comme Dieu ; ensuite elle s'empresse de l'emmaillotter dans des langes ; elle le couche, non pas dans un lit tendre et moelleux, mais dans une crèche, entre deux vils animaux, *parce qu'elle n'avait pu trouver d'endroit plus commode dans le diversoire*. Tel fut la pauvreté et le dénuement de Jésus-Christ, que non-seulement il n'eut pas une demeure où il pût venir au monde, mais que, même dans un endroit public, il ne put pas trouver une place convenable, et dut être couché dans une crèche. C'était l'accomplissement de cette parole : Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel leurs nids, et le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête [2]. Et l'étable où naissait Jésus-Christ était tellement encombrée, qu'il ne trouva qu'une petite place dans la crèche de deux vils animaux ; de sorte qu'il put dire avec le Psalmiste : J'ai été assimilé aux êtres dépourvus de raison, et cependant je suis toujours avec vous [3].

Jésus-Christ veut d'abord demeurer dans le sein d'une vierge, naître ensuite dans une crèche, mourir sur le gi-

[1] Bède, *sur le chap.* II *de saint Luc.*
[2] *Mathieu*, 8.
[3] *Psaume* 72.

bet de la croix, et être enfin enseveli dans un sépulcre qui ne lui appartenait pas. Quels beaux sujets de méditation! Dès sa naissance, il nous enseigne, par son exemple, la perfection, qui consiste dans l'humilité, la mortification et la pauvreté; de sorte qu'il peut dire avec le Psalmiste : Je suis pauvre, et dans les souffrances dès mon enfance [1]. La crèche est la condamnation des honneurs, des pompes et des vanités de ce monde, des plaisirs et des attraits de la chair, des richesses et de toutes les autres futilités de la terre. C'est pourquoi saint Anselme s'écrie : O admirable condescendance qui doit ravir l'amour de nos cœurs! Dieu, dont la gloire est incommensurable, ne dédaigne pas de devenir un ver de terre que nous foulons aux pieds; notre Maître à tous veut revêtir la forme d'un esclave. Ce n'était pas assez, grand Dieu, de vous rendre semblable à nous; vous avez encore voulu devenir notre frère. Et vous, le Maître de l'univers, à qui rien ne manque, vous avez voulu inaugurer vos premiers pas dans la vie par la soumission aux rigueurs de la pauvreté la plus humiliante. Car, comme l'Écriture l'a dit : A votre naissance, vous ne trouvez pas un seul endroit dans le *diversoire* pour vous reposer, et vous n'avez pas un berceau pour recevoir vos membres tendres et délicats; une pauvre crèche, dans une pauvre étable, telle a été la couche que vous avez dû partager avec de vils animaux, et qui vous a reçu, enveloppé dans des langes, vous dont le bras soutient l'univers. Ah! consolez-vous, oui, consolez-vous, chrétiens qui vivez dans les privations, car Dieu est avec vous au sein de votre pauvreté. Il ne repose pas sur un

[1] *Psaume* 87.

lit riche et moelleux ; il ne se trouve pas parmi ceux qui mènent leur vie dans les délices ; non. Pourquoi donc, ô riches, qui n'êtes que poussière, mettez-vous votre vanité dans une couche moelleuse et richement ornée, lorsque le Roi des rois a ennobli par son exemple le grabat du pauvre? Pourquoi avez-vous horreur d'une couche austère, lorsque le tendre enfant Jésus, qui tient entre ses mains le sceptre de tous les royaumes, préfère à la richesse de votre soie et à vos duvets l'âpreté de la paille sur laquelle sont couchés deux vils animaux [1] ? Ah ! l'enfance du Christ, ajoute saint Bernard, n'encourage pas les hommes enclins à se distraire par de longues conversations ; ses larmes condamnent ceux qui se laissent aller à une joie excessive; ses langes contrastent avec le luxe des riches ; l'étable, la crèche, sont le tribunal qui réprouve ceux qui cherchent les premières places dans les assemblées. La grande nouvelle de la naissance d'un Sauveur est annoncée aux bergers qui veillaient, qui étaient pauvres, et non à vous, riches, qui trouvez en vous-mêmes votre consolation [2]. Et ailleurs le même saint dit : Le Fils de Dieu vient au monde : il était libre de choisir l'époque qui lui convenait, et il choisit la saison la plus rigoureuse de l'année, surtout pour le fils d'une mère pauvre, qui n'avait que quelques langes pour l'emmaillotter, une simple crèche pour le coucher. Le Christ est infaillible : si donc il choisit ce qui est contraire à la chair, c'est que cela même est le meilleur, le plus utile, et doit avoir nos préférences. Si quelqu'un nous enseigne ou cherche à nous inculquer une autre doctrine, fuyons-le comme un séducteur. Et cependant,

[1] Saint Anselme : *In speculo Evang.*
[2] Saint Bernard : *Sermon sur la Nativité.*

mes frères, cet enfant qui daigne naître dans cet état, c'est celui-là même qui a été promis autrefois par Isaïe : *L'enfant qui sait réprouver le mal et choisir le bien*[1]. Les plaisirs de la chair sont donc un mal, tandis que les mortifications sont un bien, puisque celles-ci sont adoptées et celles-là rejetées par l'enfant qui est la Sagesse, le Verbe enfant, c'est-à-dire par la chair faible, par un tendre enfant, par la chair incapable de tout effort et ne pouvant supporter la moindre fatigue. — Fuyez donc, hommes charnels, fuyez la volupté, parce qu'elle est la cause de la mort de nos âmes. Faites pénitence, la pénitence est la porte du ciel. Telle est la leçon qui s'échappe de cette étable et de cette crèche. N'est-ce pas ce que vous disent aussi clairement les membres délicats de cet enfant? N'est-ce pas ce que vous annoncent ses larmes et ses vagissements?

O puissiez-vous, Seigneur, attendrir mon cœur! De même que le Verbe s'est fait chair, faites de mon cœur un cœur de chair. Ne l'avez-vous pas promis par votre prophète, qui dit : *Je vous enlèverai ce cœur de pierre pour mettre à sa place un cœur de chair.*

Vous avez été témoins de la naissance du Roi des rois; vous avez été témoins de l'enfantement de la Reine des cieux, et vous avez pu contempler dans Jésus et dans Marie la pauvreté la plus rigoureuse. Cette vertu est la pierre précieuse de l'Évangile, pour l'achat et l'acquisition de laquelle nous devons tout vendre et tout donner. Elle est la pierre fondamentale de l'édifice spirituel; elle est la voie spirituelle qui conduit au salut, la base de l'humi-

[1] *Isaïe*, 7.

lité, la racine de la perfection, racine dont le fruit est multiple, quoique caché.

Vous avez pu considérer dans Jésus et dans Marie l'humilité la plus profonde, témoins cette étable, cette crèche, ces langes, ces vils animaux, qu'ils n'ont pas dédaignés ! Sans l'humilité, pas de salut, parce que nos œuvres, si elles sont entachées d'orgueil, ne peuvent être agréables à Dieu. Si Dieu nous donne des vertus, si nous conservons celles que nous avons, si nous faisons des progrès, c'est à l'humilité que nous le devons; sans elle, nos vertus n'ont pas même l'apparence de la vertu.

Vous avez pu considérer aussi dans Jésus et Marie, et surtout dans l'enfant Jésus, les souffrances du corps. Vous savez que lorsque sa Mère le plaça dans la crèche, elle lui donna pour oreiller une pierre qu'elle couvrit probablement de paille. On dit que l'on voit encore cette pierre conservée comme une précieuse relique. Efforcez-vous donc d'aimer la pauvreté, l'humilité, la mortification du corps; embrassez de grand cœur la pratique de ces vertus ; imitez Jésus-Christ, votre divin modèle.

Jésus-Christ, dit saint Bernard [1], nous montre par son exemple la voie où nous devons le suivre. Il naît pauvre, il dédaigne les richesses : que son exemple doit nous rendre léger le joug de la pauvreté ! Que dis-je ? il doit nous faire courir dans le chemin de cette vertu. Il est humble, il foule aux pieds la gloire du monde; ne devons-nous pas être heureux d'être obscurs et oubliés ? Jésus-Christ a beaucoup souffert : cela ne doit-il pas nous rendre forts et puissants contre les souffrances ? Selon

[1] Saint Bernard : *Serm.* 4, *de Resurrectione.*

saint Anselme [1], notre Rédempteur, par son Incarnation, est venu dessiller nos yeux : nous ne pouvions regarder Dieu environné de sa majesté éclatante ; mais, lorsqu'il est revêtu de l'enveloppe humaine, nous le considérons, nous le connaissons, nous l'aimons avec ardeur ; et l'aimant, nous nous efforçons d'arriver à la gloire qu'il nous promet. Il s'est incarné pour nous rappeler à la vie spirituelle ; il a pris notre nature, sujette aux changements, pour nous rendre participants de son immortalité ; il est descendu jusqu'à notre bassesse pour nous élever jusqu'à sa grandeur. Et, d'après saint Chrysostôme [2], le Fils de Dieu a daigné se faire fils de David, pour nous rendre enfants de Dieu ; il a voulu avoir son serviteur pour père, afin que Dieu fût à son tour notre Père. Car il ne pouvait pas descendre en vain à un si profond degré d'abaissement, mais il se proposait notre exaltation. Il est né selon la chair pour nous faire renaître selon l'esprit. Et de même que l'enfantement suit la conception, comme le fruit vient après la floraison, il convenait que Jésus-Christ, ayant été conçu à Nazareth, qui veut dire fleur, naquît à Bethléem, qui veut dire *maison du pain* ou *de la restauration*, qui est l'effet essentiel du pain. La conception de Jésus-Christ à Nazareth et sa naissance à Bethléem se renouvellent chaque jour ; car, quiconque reçoit dans son âme la fleur du Verbe, devient la semence du Pain éternel. — Il convenait encore que Jésus-Christ naquît à Bethléem, qui veut dire *maison du pain*, parce qu'il est le Pain de vie descendu du ciel, et il devient la nourriture spirituelle des âmes des élus Il naît à Beth-

[1] Saint Anselme : *De Christi imitatione.*
[2] Saint Chrysostôme : *Hom.* 2, *in Matth.*

léem, la plus petite des cités de Juda, pour n'avoir pas à se glorifier de la célébrité de sa ville natale. Il naît dans la voie publique, et non dans la demeure de ses parents, pour nous montrer qu'il est étranger et que son royaume n'est pas de ce monde. Ne dit-il pas aussi? *Je suis la voie*[1] qui conduit à la patrie. Il se retire dans un *diversoire* pour nous apprendre à ne pas rechercher dans ce monde les palais, mais les demeures simples. Il fait choix d'une étable pour venir au monde, parce qu'il condamne ceux qui vivent sous des lambris dorés, dans la vanité et la pompe mondaines. Il se fait petit pour nous faire atteindre à la grandeur et à la plénitude de l'homme parfait. Il a voulu se faire faible pour nous donner la force et la puissance qui font accomplir les bonnes œuvres. Il est né pauvre, pour que son dénuement devînt notre richesse, et pour nous apprendre à ne pas nous enorgueillir des richesses de ce monde. Il s'est laissé emmailloter dans de vils langes, pour nous arracher aux étreintes de la mort, et nous revêtir de la première robe d'innocence et d'immortalité. Si des liens retiennent ses pieds et ses mains tendres et délicats, c'est afin que nos mains aient leur liberté d'action pour le bien, et que nos pieds se dirigent dans le chemin de la paix. Il ne naît pas dans sa demeure, pour nous préparer des habitations dans la maison de son Père. S'il veut qu'on le mette dans une pauvre et étroite crèche, c'est pour nous apprendre à dédaigner les couches moelleuses; c'est pour dilater nos âmes au foyer des joies du royaume céleste; c'est pour que nous lui ouvrions et lui donnions notre cœur, comme il nous

[1] *Jean*, 14.

le demande : *Mon fils, donne moi ton cœur*[1] ; s'il se laisse coucher entre de vils animaux, c'est aussi pour que sa chair devienne notre pâture, et comme la nourriture de créatures privées de raison ; car l'homme, par le péché, est descendu au niveau de la bête, d'après cette parole du prophète royal : *L'homme n'a pas compris l'honneur auquel il avait été élevé ; il s'est placé sur la même ligne que les êtres dépourvus de raison, et s'est rendu semblable à eux*[2]. Ainsi, Notre-Seigneur devient en quelque sorte herbe des champs, laquelle est la pâture des animaux ; car, d'après saint Jean, *le Verbe s'est fait chair*[3], et *toute chair*, d'après Isaïe, *est herbe des champs*[4]. Le bœuf, figure du peuple juif, et l'âne, figure des Gentils, ont eu au milieu d'eux Jésus-Christ ; par un miracle, ils l'ont reconnu, lui ont rendu leurs adorations en demeurant les genoux courbés en sa présence, et l'ont loué selon leur pouvoir. Entends-tu, chrétien, s'écrie ici saint Ambroise[5], entends-tu les vagissements de cet enfant ? Entends-tu les mugissements du bœuf ; il reconnaît le Seigneur. Car *le bœuf*, dit Isaïe, *a reconnu son possesseur et l'âne, la crèche de son Seigneur*[6]. Ce qui fait dire à saint Grégoire de Naziance[7] : Ah ! chrétien, vénère cette crèche ; car tu étais comme un animal sans raison, et par elle le Verbe et la Raison de Dieu deviennent ta nourriture. Comme le bœuf reconnaît son maître, et l'âne, la crèche de son Seigneur, tâchez de vous placer au nombre

[1] *Proverbes*, 23.
[2] *Psaume* 48.
[3] *Jean*, 1.
[4] *Isaïe*, 40.
[5] Saint Ambroise : *In cap.* II, *Lucæ*.
[6] *Isaïe*, 1.
[7] Saint Grégoire de Naziance : *Oratio de Nativitate*.

des animaux que la loi ancienne désignait sous le nom de *purs*, c'est-à-dire parmi les chrétiens qui méditent souvent sur le grand mystère du Dieu fait homme pour nous. Marie peut désigner notre sainte mère l'Église ; Joseph, son époux, figure l'évêque qui, comme un époux, porte un anneau au doigt. Et, de même que Marie conçut, non de Joseph, mais du Saint-Esprit, de même l'Église, par la grâce de Dieu, enfante des chrétiens, qui montent à Bethléem, leur cité céleste, et se reconnaissent sujets de l'Empereur du monde entier. L'Église enfante un enfant en chaque âme lorsque celle-ci exécute le bien qu'elle a conçu ; cette âme enveloppe son enfant de langes, si elle soustrait sa bonne œuvre aux louanges des hommes; elle couche dans la crèche, si, au lieu de s'enorgueillir d'une bonne action, elle ne fait que s'humilier davantage.

Quand Jésus-Christ fut né, les anges l'environnèrent et l'adorèrent. *Or, il y avait aux environs des bergers qui passaient la nuit dans les champs, veillant tour à tour à la garde de leur troupeau.* Ils étaient à peu près à un mille de distance, près d'une tour appelée *la tour du troupeau,* située entre Bethléem et Jérusalem, endroit célèbre par le séjour de Jacob avec son troupeau, au retour de Mésopotamie, et par la mort et la sépulture de Rachel. Là, dans une église construite plus tard, on voit encore trois monuments élevés en mémoire de l'événement de la naissance du Sauveur.

Et tout à coup, un ange du Seigneur, vers la quatrième veille de la nuit, vint à eux; il était revêtu d'une robe d'une blancheur éclatante; son visage rayonnait de joie. On croit que c'était l'ange Gabriel, qui avait annoncé à

Marie qu'elle concevrait le Verbe. Aussi sa joie est-elle plus grande que celle des autres, parce qu'il voit s'accomplir sa promesse; il marchait le premier, pour annoncer la naissance de Jésus-Christ.

Et une lumière divine les environna extérieurement d'abord, et puis intérieurement. Cette lumière montrait que le Soleil de justice venait de se lever; que la Lumière avait brillé dans les ténèbres pour les justes, et que les splendeurs de la gloire approchaient; en un mot, que Celui que l'ange venait annoncer était la vraie Lumière qui illumine tout homme [1].

Mais pourquoi l'ange apparaît-il de préférence aux bergers? D'abord parce qu'ils sont pauvres et que Jésus-Christ venait au monde pour les pauvres, d'après ces paroles du Psalmiste : *Je viens à cause de la misère des indigents et des souffrances du pauvre*. En second lieu, parce qu'ils étaient simples, et que Jésus-Christ aime à s'entretenir avec les simples [2]. Troisièmement, parce qu'ils veillaient, et que Jésus-Christ doit se trouver avec celui qui veille pour lui dès le matin [3]. Il y a enfin dans cette apparition de l'ange un sens mystique : l'enseignement doit découler sur les fidèles par le canal des pasteurs ou des prélats.

Et ils furent saisis d'une grande crainte; ils n'étaient pas accoutumés à ces sortes de visions, et la clarté qui les environnait avait été subite; mais l'ange les rassure en leur disant : *Ne craignez point; car je viens vous apporter une nouvelle qui sera le sujet d'une grande joie*

[1] *Jean*, 1.
[2] *Proverbes*, 3.
[3] *Proverbes*, 8.

pour tout le peuple, c'est-à-dire pour l'Église, qui doit se recruter de tous les peuples, de Juifs et de Gentils : *il vous est né*, pour votre bien, pour celui de tous les hommes, *aujourd'hui*, et non pas cette nuit, parce que cette nuit fut tellement illuminée de la clarté divine, qu'elle ressemblait au jour ; *il vous est né un Sauveur*, c'est-à-dire le Dispensateur du salut, *qui est le Christ*, comme homme, *le Seigneur*, comme Dieu ; il est né dans *la cité de David*, c'est-à-dire à Bethléem, d'où David était originaire. Le mot Christ est grec et signifie *oint* ou *sacré*. Dans l'ancienne loi, on sacrait les rois et les pontifes. Or, Jésus est roi et pontife ; c'est donc à bon droit qu'il est appelé Christ, c'est-à-dire oint ou sacré. Et ce n'est pas la main de l'homme, mais celle de Dieu le Père, en union avec toute la Trinité, qui l'a sacré en son humanité par la plénitude de la grâce.

D'après le Vénérable Bède, l'ange n'informe pas les bergers comme il avait informé Marie et Joseph ; à Marie, il annonce qu'elle concevra; à Joseph, que Marie avait conçu ; et aux bergers que le Seigneur était né. Pourquoi cela ? C'était pour instruire suffisamment les hommes et servir à la fois continuellement son Créateur.

Et voici la marque à laquelle vous le reconnaitrez : l'ange se conforme à la coutume des Juifs qui demandaient des signes. *Vous trouverez l'enfant*, c'est-à-dire celui qui ne parle pas encore quoiqu'il soit la Parole de Dieu, *enveloppé dans des langes*, non pas dans des étoffes de soie ; voilà la pauvreté et la bassesse de sa condition ; *étendu dans une crèche*, non dans une couche splendide ; humilité incomparable ! le Seigneur des seigneurs descend jusqu'à partager la litière de deux vils animaux ! —

Les bergers étaient des hommes simples, pauvres, de basse condition; pour qu'ils fussent encouragés à s'approcher, ils devaient avoir la certitude qu'ils allaient voir un enfant environné des insignes de la pauvreté et de la bassesse. Tels sont les signes du premier avénement du Christ; que différents seront ceux de son second avénement!

Tout ce que nous venons de lire renferme une belle instruction pour nous. Nous voyons quels sont ceux qui trouvent Jésus-Christ et comment on le trouve. Son enfance nous dit que ce sont les cœurs purs et simples; les langes qui l'enveloppent, que ce sont les pauvres; la crèche où il est couché, que ce sont les âmes humbles et méprisées du monde. Et ce triple état de Jésus-Christ correspond au triple vœu de religion. Le premier représente la chasteté, le second la pauvreté, le troisième l'obéissance.

Cette apparition de l'ange aux bergers qui veillaient quand le grand et souverain Pasteur naquit, nous montre quelles doivent être les qualités des pasteurs de l'Église; ils doivent être humbles et vigilants. Dans le sens mystique, dit le Vénérable Bède[1], les pasteurs représentent les docteurs et les directeurs des âmes fidèles, qui veillent sur la vie de leurs sujets afin qu'ils ne défaillent pas, et ne périssent pas sous la dent meurtrière des loups de l'enfer. La nuit figure le péril des tentations, que les pasteurs parfaitement vigilants savent toujours éloigner des âmes qui leur sont confiées. Et l'ange, à son tour, se tient auprès d'eux et la clarté de Dieu les environne pour les

[1] Bède : *In cap.* I, *Lucæ.*

diriger, eux et leurs ouailles, dans le droit chemin. Et, selon le même auteur, il n'est pas question seulement ici des évêques, des prêtres, des diacres, des recteurs et des chefs de monastères; mais tous les fidèles qui ont la direction de la plus petite famille, sont en toute vérité appelés pasteurs, car ils sont obligés de veiller sur elle avec la plus grande sollicitude. Quiconque même est chargé de la direction d'un ou de deux de ses frères, remplit les fonctions de pasteur, puisqu'il doit leur distribuer, selon leurs besoins, le pain de la parole divine. Que dis-je? chacun de nous est pasteur par rapport à soi-même : nous avons notre petit troupeau spirituel sur lequel nous devons veiller, c'est le troupeau de nos bonnes actions, de nos bonnes pensées; dirigeons-le bien; alimentons-le des pâturages célestes de l'Écriture; efforçons-nous, par notre habileté et notre vigilance continuelle, de le soustraire aux embûches de l'esprit de ténèbres.

Les bergers étaient dans l'étonnement de ce qu'ils avaient vu et entendu; et, pour qu'un témoignage isolé ne fût pas regardé comme une trop mince autorité, pour le confirmer et le corroborer, *au même instant se joignit à l'ange* qui, plus élevé en dignité que les autres, avait annoncé la naissance de Jésus-Christ, *une grande troupe de l'armée céleste*, c'est-à-dire d'anges; ils sont compris sous le nom d'armée, parce qu'ils combattent pour le salut des hommes contre les puissances de l'enfer; ou bien parce qu'ils assistaient à la naissance du Roi des cieux. Ils unissent leurs voix pour louer Dieu de la naissance de Jésus-Christ, parce qu'ils savent que le Christ va opérer le salut des hommes et réparer la chute des anges; ils entonnent ce cantique : *Gloire à Dieu, au plus haut*

des cieux! Sans doute, la gloire de Dieu brille partout, mais elle éclate davantage dans le ciel, la demeure des anges et des saints; c'est donc comme s'ils disaient : Ici-bas, beaucoup méprisent Dieu, mais dans le ciel, tous les habitants le glorifient. *Et paix sur la terre aux hommes*, non pas à tous, mais *à ceux de bonne volonté*, c'est-à-dire qui reçoivent avec une grande satisfaction le Christ, loin de le persécuter; car il n'y a pas de paix pour l'impie, mais pour ceux seulement qui aiment la loi du Seigneur et l'accomplissent. La véritable paix pour le chrétien, dit saint Léon, pape, consiste à ne pas être en désaccord avec la volonté divine, et à ne se complaire que dans les choses de Dieu. Or, être en paix avec Dieu, c'est vouloir ce qu'il ordonne et ne vouloir pas ce qu'il défend. C'est par la volonté que l'homme est bon, plutôt que par les autres facultés de son âme, parce que la volonté détermine les autres facultés à agir, de façon que sa bonté ou sa malice rejaillissent sur toutes les autres facultés, comme la cause sur l'effet. Mais les hommes de mauvaise volonté n'ont pas la paix; il n'y en pas pour l'impie.

Il ressort encore d'une manière évidente de la parole de l'ange, que la paix annoncée, surtout par les prophètes, à l'avénement du Christ, était cette paix intérieure des hommes de bonne volonté, parce que, selon l'auteur des Proverbes, *le juste ne se contristera pas, quoi qu'il lui arrive;* et la paix temporelle dont jouissaient tous les peuples de la terre, soumis à la domination romaine à la naissance de Jésus-Christ, n'était que la figure de cette paix intérieure. Oui, gloire à Dieu et paix aux hommes, car le Père est glorifié par la naissance de Jésus-Christ; la paix est rétablie entre Dieu et les hommes, entre l'ange

et l'homme, entre le Juif et le Gentil. — Les paroles suivantes de ce cantique : *Nous te louons*, etc., ont été, à ce qu'on croit, ajoutées par saint Hilaire ; et le pape Anastase II aurait ordonné de les chanter à la messe les dimanches et les jours de fête, parce que c'est un cantique de joie et d'allégresse. Cassiodore, parlant de la joie de ce jour et commentant ces paroles du Psalmiste : *Voici le jour que nous a fait le Seigneur*, dit : Sans doute Dieu a fait et créé tous les jours ; mais il a fait surtout celui qui est consacré à la naissance de Jésus-Christ. Livrons-nous donc à la joie et à l'allégresse, parce que c'est le jour de la défaite du démon et du salut du monde.

Nous avons vu qu'une troupe d'anges se réunit à celui qui annonçait la naissance de Jésus-Christ pour confirmer son témoignage. Pourquoi ? En voici la raison, d'après le Vénérable Bède : Un ange, dit cet auteur, annonce la bonne nouvelle, et aussitôt une troupe d'esprits célestes éclate en un concert de louanges au Créateur ; ils accomplissent ainsi les fonctions qui sont la raison de leur création, louer et servir Dieu ; leur exemple nous apprend que toutes les fois que nous entendons de la bouche de notre frère un enseignement sacré, ou que nous rappelons à notre souvenir les obligations de notre état, nous devons aussitôt louer Dieu de cœur, de bouche et d'action. Cette manifestation nous prouve encore que la naissance de Jésus-Christ devait conduire les hommes à l'unité de foi, d'espérance et de charité, et à la glorification de la Divinité.

Les anges s'élèvent ensuite dans les cieux en faisant entendre leurs cantiques d'allégresse ; ils annoncent la grande nouvelle à la cour céleste, qui éclate en trans-

ports de joie ; c'est une fête universelle ; des louanges, des actions de grâce montent vers le trône du Père éternel, les anges descendent ensuite sur la terre pour contempler l'auguste face du Seigneur leur Dieu ; ils l'adorent ainsi que sa divine Mère, et entonnent des cantiques qui sont l'expression de leurs respectueux sentiments. Ah ! lequel de ces esprits célestes, en face des merveilles qu'on leur apprenait, aurait pu rester dans les cieux et ne pas aller visiter son Seigneur, qui daignait embrasser sur la terre un tel état d'abaissement. Tant d'orgueil n'aurait pu s'élever dans l'esprit d'une seule de ces créatures célestes, car, comme dit saint Paul, *lorsque Dieu envoya son Fils unique sur la terre, il dit : Et je veux que tous mes anges l'adorent.* C'est pourquoi, selon saint Augustin, Jésus-Christ naît dans une étable, Marie, sa Mère, l'enveloppe dans de vils langes et le couche dans une crèche. Marie n'enfante pas le Créateur dans une demeure aux lambris de cèdre ; elle ne couche pas le Rédempteur dans une couche splendide. Comme une étrangère, elle met au monde le Maître de l'univers dans une maison qui ne lui appartient pas. Elle adore ensuite son enfant comme son Dieu. O étable, ô crèche trois fois bénie, où naît Jésus-Christ et où est couché le Dieu de tout ce qui vit et respire. Les phalanges célestes sont témoins de cette naissance ; des myriades d'anges font éclater leur jubilation ; Jésus-Christ fait entendre ses vagissements dans l'étable et le ciel ses chants d'allégresse. Jésus-Christ se lamente dans la crèche, et l'armée céleste célèbre la gloire de Dieu au plus haut des cieux, et annonce la paix sur la terre aux hommes de bonne volonté, parce que la Bonté même avait pris naissance ici-bas ; la

véritable Paix était descendue du ciel, et les anges satisfaits chantaient : *Gloire à Dieu dans le ciel!* Les anges jubilent, et Marie est en quelque sorte frémissante de se voir Mère de Dieu.

Ensuite les bergers, s'entretenant ensemble, disaient : *Allons jusqu'à Bethléem*, dont on nous a parlé, et *voyons*, de nos propres yeux, *ce Verbe*, c'est-à-dire cet événement qui mérite d'être raconté et gardé profondément dans la mémoire, *ce Verbe* qui est l'œuvre de Dieu, lequel seul avait la puissance de le produire, et qu'il nous a révélé. C'est comme s'ils disaient : Allons voir l'Enfant qui est né ; l'ange nous a fait connaître les signes auxquels nous le reconnaîtrions. Car le mot *verbum* ou *sermo*, dans l'Écriture, se prend souvent dans le sens d'une chose considérable. C'est ainsi que nous lisons dans Isaïe, à l'endroit d'un prince visité par un autre : Il n'y avait pas dans son palais *verbum*, c'est-à-dire quelque chose de notable, qu'il ne lui montrât. On peut encore interpréter ainsi : Ce Verbe qui était dans le commencement auprès du Père, voyons comment il s'est fait chair ; car lorsqu'on voit la chair de Notre-Seigneur, on voit le Verbe, qui est le Fils, *qui s'est fait chair*, d'après les conseils éternels de la Trinité : et ainsi, en se faisant homme, Jésus-Christ nous prouve qu'il était invisible dans la Divinité.

Ils vinrent donc en grande hâte (*et venerunt festinantes*), conduits d'abord par la joie qu'ils éprouvaient et par leur ardent désir de voir l'Enfant nouveau-né, et aussi afin de retourner plus promptement rejoindre leur troupeau qu'ils avaient laissé à l'abandon. Apprenons de ces bergers à chercher Jésus-Christ avec ardeur, car nul ne peut le trouver s'il le recherche avec langueur ; et cet em-

pressement ne consiste pas, selon le Vénérable Bède [1], dans la célérité de la marche, mais dans l'ardeur de la foi, et dans les progrès vertueux. *Ils trouvèrent Marie et Joseph avec l'enfant couché dans la crèche.* Le monde entier jouissait alors d'une paix profonde, et les portes de la ville et des hôtelleries restaient constamment ouvertes à cause du grand nombre de voyageurs qui arrivaient continuellement pour obéir à l'édit de César; c'est pourquoi les bergers purent entrer aisément pendant la nuit et pénétrer jusqu'à l'Enfant. Ils trouvèrent Jésus-Christ dans l'étable avec la Vierge Marie et le juste Joseph, pour nous apprendre que celui qui veut aller à Jésus-Christ doit avoir la pureté de cœur, signifiée par Marie; la justice vis-à-vis du prochain, signifiée par Joseph; l'humilité et le respect par rapport à Dieu, figurée par la pauvre étable. On ne peut trouver Jésus-Christ que par l'entremise de Marie et de Joseph, c'est-à-dire par la vie contemplative et par la vie active, dont Jacob, qui est aussi appelé Israël, ou *voyant Dieu*, était la figure par son mariage avec deux femmes, Lia et Rachel. Les bergers, en voyant des yeux du corps cet Enfant nouveau-né dans sa chair, reconnurent intérieurement par les yeux de la foi le Verbe éternel, ou le Fils de Dieu, selon ce que les anges leur avaient dit et la révélation qui leur avait été faite, et en l'adorant, ils racontaient ce que les anges leur avaient appris, et tous ceux qui les entendaient étaient saisis d'admiration sur de si grands mystères.

La conclusion morale de tout ce qui vient d'être dit est que trois choses sont nécessaires à ceux qui veulent trou-

[1] Bède, *sur saint Luc*, chap. II.

ver Jésus-Christ spirituellement, savoir : lui parler par la méditation des saints Livres ; passer à lui par la contemplation des créatures ; se hâter par la jouissance des grâces divines, ou en d'autres termes, si nous voulons trouver Jésus-Christ, nous devons lui parler par l'aveu sincère de nos fautes, passer à lui par le renoncement et le mépris des choses créées et charnelles, et courir vers lui par la ferveur de nos désirs ; nous parviendrons ainsi jusqu'à Bethléem ou *maison du pain*, par le goût des choses divines, et nous trouverons l'enfant Jésus dans la crèche, c'est-à-dire au fond de notre cœur, où il nous fera jouir de sa divine présence, lui qui fait ses délices d'habiter avec les enfants des hommes. Dans le sens moral et anagogique, Bethléem, qui signifie *maison du pain*, nous désigne la patrie céleste où réside le vrai Pain de vie dont parle l'Évangile en disant : Heureux celui qui mange ce pain dans le royaume de Dieu. Mais pour y parvenir, il faut monter par trois degrés différents ; passer d'abord du vice à la vertu, avancer ensuite de vertus en vertus, enfin passer de la mort à la vie, c'est-à-dire de ce monde à Dieu, notre Père. Hâtons-nous donc, selon le conseil du Vénérable Bède [1] et à l'exemple des bergers, de parvenir à cette Bethléem céleste, qui n'est pas faite de la main des hommes, où habite le véritable Pain de vie, assis à la droite de Dieu son Père ; nous y parviendrons sûrement par la mortification des sens, le renoncement aux choses de la terre, par notre vénération et notre amour envers ce divin Maître, et surtout en imitant les vertus dont il nous a donné l'exemple ; et de même que les bergers ont mérité

[1] Bède, *sur saint Luc*, chap. I

de le voir dans la crèche par leur obéissance, nous mériterons de le voir, de le connaître, de l'aimer et de jouir de lui dans toute sa gloire; mais ce bonheur ne peut être que la récompense de nos efforts et de nos travaux; les paresseux ne pourront jamais y parvenir. Marie, dans sa prudence, conservait au fond de son cœur toutes les paroles de l'ange; tout ce qui s'était passé vis-à-vis de saint Jean, encore dans le sein de sa mère; toutes les circonstances de la naissance du Sauveur; l'apparition et les chants des anges; la foi des bergers; elle comparait tout cela avec les prophéties précédentes. Comme une arche sainte, renfermant les secrets de la divinité, Marie n'oubliait rien, mais gardait avec soin le souvenir de toutes ces merveilles, afin de pouvoir un jour en instruire les apôtres qui devaient les publier dans le monde entier. Ce fut en effet de la Sainte-Vierge que les apôtres apprirent les diverses circonstances de la vie de Jésus avant leur vocation. Marie avait lu les saintes Écritures; elle connaissait les prophéties, et plus elle les comparait avec tout ce qui se passait sous ses yeux, plus aussi elle était convaincue de la divinité de cet Enfant nouveau-né, dans lequel s'accomplissaient tous les oracles précédents. Elle se plaisait dans ces méditations qui devaient être si utiles à l'Église; car, selon saint Jérôme[1], si la Sainte-Vierge demeura encore quelque temps sur la terre avec les apôtres après l'Ascension de son divin Fils, ce fut pour les instruire de tout ce dont elle avait été et le témoin et le ministre, parce que, selon le même docteur[2], mieux nous connaissons une chose, mieux aussi nous pouvons la faire

[1] Saint Jérôme : *Sermon sur l'Assomption.*
[2] Saint Jérôme : *De Maria in terris relicta.*

connaître aux autres. Ainsi, Marie persévérant dans sa pureté virginale, ne voulait communiquer à personne les secrets du Christ, mais les conservait religieusement dans son cœur, attendant avec respect et résignation et le temps et les moyens que Dieu avait marqués pour révéler au monde qu'en elle s'étaient accomplis tous les oracles des saintes Écritures. Marie en effet avait lu dans Isaïe : *Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils*, et elle savait qu'elle avait conçu et enfanté sans perdre sa virginité. Elle avait lu : *Le bœuf a connu son possesseur, et l'âne, l'étable de son maître,* et elle voyait le Fils de Dieu, qui était son propre fils, couché au milieu de ces animaux. Elle avait lu : *Une verge sortira de la tige de Jessé*, etc., et elle se savait issue de la race de David. Elle avait lu : *Cet enfant sera appelé Nazaréen*, et en effet elle habitait Nazareth au moment où elle conçut par l'opération du Saint-Esprit. Elle avait lu : *Et toi Bethléem, terre de Juda,* etc., et elle avait enfanté son fils dans la petite ville de Bethléem. Comparant ainsi les prédictions avec ce qui se passait sous ses yeux, elle voyait clairement les prophéties accomplies en ce divin Enfant, et sa foi se fortifiait de plus en plus. O qui pourrait jamais comprendre la joie qui inondait le cœur de Marie, lorsqu'elle se reconnaissait être véritablement la Mère d'un Dieu ! Aussi, dit saint Anselme [1], proclamer Marie la Mère de Dieu, c'est dire en son honneur tout ce qu'il y a de plus grand, de plus élevé après la divinité. Les bergers se retirèrent ensuite remplis de joie, et retournèrent à la garde de leurs troupeaux, glorifiant Dieu dans leur cœur et chantant de bouche les

[1] Saint Anselme : *Lib. de Excellentia Mariæ.*

louanges du Très-Haut, qu'ils reconnaissaient comme l'auteur de tout ce qu'ils avaient appris de la part des anges et de tout ce qu'ils avaient vu eux-mêmes à Bethléem, selon ce qui leur avait été annoncé; ils témoignaient ainsi au Seigneur toute leur gratitude pour l'immense bienfait accordé au monde entier et pour les faveurs qu'ils avaient eux-mêmes reçues. Ces humbles bergers, par leur ardeur à reprendre leurs travaux après avoir contemplé le Sauveur dans la crèche, sont devenus le modèle des pasteurs de l'Église qui doivent, à leur exemple, veiller pendant que les autres dorment, et passer de Bethléem, c'est-à-dire de l'exercice de la contemplation, à l'étude des saintes Écritures, afin d'y recueillir le pain céleste de la véritable doctrine pour s'en nourrir d'abord eux-mêmes et le distribuer ensuite à leurs ouailles, selon ce qui est dit dans Ézéchiel: *Les animaux allaient et retournaient.*

Et vous, chrétiens, allez aussi à votre tour voir ce Verbe fait chair; allez adorer le Seigneur votre Dieu; saluez respectueusement sa sainte Mère et saint Joseph. Là, prosternés à deux genoux, baisez les pieds de ce divin Enfant couché dans la crèche; conjurez Notre-Dame de vous permettre de le prendre dans vos bras, de le presser avec joie contre votre cœur, de l'embrasser avec amour. Ne craignez pas; approchez avec confiance de Celui qui est venu en ce monde pour votre salut et pour celui de tous les pécheurs, avec lesquels il se plaît à converser et auxquels il se donne lui-même en nourriture. Le doux Jésus vous permettra de le toucher, si c'est l'amour et non la présomption qui vous conduit. Pourtant, n'approchez qu'avec une crainte respectueuse, car il est

le Saint des saints, remettez-le ensuite aux bras de Marie; admirez avec quel zèle, avec quelle ardeur cette sainte Mère l'allaite et lui prodigue tous les soins que réclame son enfance; soyez toujours prêts à servir Jésus et à aider Marie. En méditant ces grands mystères qui combleront de joie votre cœur, tenez-vous auprès de Notre-Dame et de son divin Fils, et considérez souvent ses traits dont la vue seule fait le bonheur des anges dans les cieux. Mais que ce soit toujours avec les sentiments d'une crainte respectueuse, comme je l'ai déjà dit, de peur que votre présomption ne vous rende indignes d'une si noble société et ne vous prive de tant de faveurs. Saint Anselme [1] nous dit à ce sujet : Accompagnez dévotement Marie jusqu'à Bethléem ; pénétrez avec elle dans l'hôtellerie; assistez à la naissance de l'enfant Jésus; voyez-le couché dans la crèche, et dans le transport de votre joie, répétez avec le prophète Isaïe : Un petit enfant nous est né; Dieu nous a donné son Fils. Couvrez de vos baisers ce divin berceau; que l'amour remplace le respect humain et que l'affection chasse la crainte; veillez en esprit avec les bergers; admirez la troupe des anges qui environnent la crèche, et mêlant vos prières à la mélodie de leur chant céleste, dites avec eux et de cœur et de bouche: *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Saint Augustin [2] nous dit également : A la lecture de l'Évangile de ce jour, nous avons entendu la voix des anges annonçant aux bergers la naissance de Jésus-Christ par ces paroles : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de*

[1] Saint Anselme : *Lib. de excellentiâ Mariæ.*
[2] Saint Augustin : *Hom.* 16, *de Nativitate.*

bonne volonté. Ces paroles de bonheur et de joie ne s'adressent pas uniquement à la femme qui vient d'enfanter, mais au genre humain tout entier en faveur duquel une Vierge vient de donner naissance au Sauveur. Disons donc, nous aussi, dans les transports de notre joie, disons et de cœur et de bouche : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.* Méditons ces paroles divines, ces louanges adressées au Très-Haut, cette joie décrite dans l'Évangile, et que cette méditation augmente notre foi, fortifie notre espérance, embrase notre charité. Saint Grégoire de Naziance [1] nous dit aussi : Allez avec les bergers adorer l'enfant Jésus ; mêlez vos chants d'allégresse aux chants et aux chœurs des anges et des archanges ; réjouissez-vous, sinon comme saint Jean dans le sein de sa mère, au moins comme David à la réception de l'arche d'alliance ; vénérez cette précieuse naissance qui brisa nos chaînes et nous rendit la vraie liberté. Et nous aussi, allons visiter Jésus dans son étable spirituelle, c'est-à-dire sur l'autel où il repose sans cesse, afin de nous rendre dignes de participer avec les saints à sa chair sacrée qui est le vrai froment des élus.

Nous devons distinguer trois naissances en Jésus-Christ : sa naissance divine, par laquelle il procède éternellement de son Père ; sa naissance humaine, par laquelle il naît dans le temps de sa sainte Mère, et sa naissance spirituelle, par laquelle il se communique à nos âmes. Et ces trois naissances correspondent aux trois substances du Christ ; à sa divinité, à son humanité et à sa spiritualité.

[1] Gregor. Nazianz. : *In Christi Nativit.*, 2.



En effet, comme Dieu, il procède éternellement et toujours de son Père; comme homme, il naît, mais une fois seulement, de sa Mère; comme esprit, il naît souvent dans nos cœurs par sa grâce. Le Christ donc comme Dieu a un père et n'a pas de mère; comme homme il a une mère et n'a pas de père; comme esprit naissant dans nos âmes il a un père et une mère, selon ses propres paroles dans l'Évangile : *Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère.* L'Église nous représente ces trois naissances de Jésus-Christ dans la fête de sa Nativité: la première, par la messe de minuit, car la naissance du Christ comme Dieu nous est entièrement cachée et nous ne pouvons la comprendre; la seconde, par la messe de l'aurore, car sa naissance temporelle nous est en partie cachée quant au mode et en partie connue quant à ses effets; la troisième, par la grand'messe du jour, car la naissance spirituelle de Jésus-Christ dans nos âmes nous est manifestée; quand il y est conçu par notre affection, qu'il y naît par sa grâce et qu'il s'y nourrit par nos bonnes œuvres. Tournez aussi vos regards respectueux vers la ville de Bethléem; elle est petite, mais elle n'en est pas moins le chemin de notre véritable patrie. Cette petite ville se nommait Ephrata dans le principe; mais elle fut désolée par une affreuse famine, et lorsque l'abondance fut revenue dans ses murs, on l'appela Bethléem, qui signifie *maison du pain.* Elle est petite parmi les autres villes de Juda, mais elle est grande par l'excellence de sa dignité et par les mystères qui l'illustrèrent avant l'avénement de Jésus-Christ. C'est là en effet que David fut sacré roi et qu'il offrit au Seigneur un sacrifice

solennel; c'est là que furent célébrées les noces de Booz et de Ruth, figurant par avance l'union de la divinité avec l'humanité. Elle fut témoin des joies qui éclatèrent à la naissance du Sauveur, du cantique des anges, de l'allégresse des bergers à la vue de l'Enfant nouveau-né, de l'adoration des rois mages et de la foi des peuples. Elle vit aussi le martyre des saints Innocents, victimes de la jalousie d'Hérode. Enfin et surtout elle est proclamée heureuse à cause de la naissance qu'elle donna à ce noble Rejeton qui devait être le chef et le dominateur du peuple d'Israël. Ce qui fait dire à saint Bernard [1]: O Bethléem, tu es petite, mais que le Seigneur t'a élevée en voulant bien se faire homme et naître dans tes murs! Quelle cité, si illustre qu'elle soit, n'envierait pas ta noble étable et ta crèche glorieuse? Aussi, partout on chante en ton honneur ces paroles du prophète-roi: O cité de Dieu, que tu es magnifique, car l'homme-Dieu est né dans tes murs, et tu es l'œuvre du Très-Haut!

Bethléem est située sur une montagne longue, mais étroite, allant de l'occident vers l'orient; et sur les confins de l'orient, se dresse un rocher où était l'hôtellerie d'où s'est levé pour nous le Soleil de justice, et à quatre ou cinq pieds de là est la crèche où fut déposé l'enfant Jésus après sa naissance. Dans cette ville, on trouve une magnifique église, dédiée à Marie, par sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin; elle est très-fréquentée par les fidèles. Cette église possède un très-bel autel en marbre, élevé à l'endroit même où la Sainte-Vierge mit au monde l'enfant Jésus, et une chapelle remplace la crèche où il fut

[1] Saint Bernard : *Serm.* 1, *in vigilia Nativitatis Domini.*

couché. On y voit aussi le tombeau des saints Innocents, celui de saint Jérôme et ceux de sainte Paule et d'Eustochie, sa fille, et une citerne dans laquelle, dit-on, vint se perdre l'étoile qui conduisit les rois mages. Saint Jérôme choisit cette ville pour s'y consacrer au service de Dieu. Sainte Paule et sainte Eustochie, accompagnées de plusieurs autres vierges, foulant aux pieds les vanités du monde pour se donner entièrement à Dieu, vinrent y fonder un monastère, afin de se livrer uniquement à la prière et à la contemplation. Bien d'autres chrétiens encore, abandonnant leurs biens, leur famille et leur patrie, vinrent également se fixer dans ces lieux, et quoique le bruit et le tumulte du monde ne soient pas favorables au recueillement des contemplatifs, ils y demeuraient de préférence, afin de pouvoir visiter ces villes que Jésus-Christ a illustrées par sa présence et par ses miracles, et qui respirent encore aujourd'hui la bonne odeur du Sauveur, comme Bethléem, Nazareth et Jérusalem. En effet, c'est à Nazareth que Jésus-Christ fut conçu par l'opération du Saint-Esprit; c'est à Bethléem qu'il est né; c'est à Jérusalem qu'il fut crucifié et mis à mort pour le salut du monde. A sept milles environ de Bethléem où naquit le second Adam, du côté du midi, est la petite ville d'Ebron, bâtie dans l'endroit même où le premier Adam fut formé de terre, et à un jet de pierre de là, est une double caverne, où Adam et Ève furent inhumés, ainsi que les trois grands patriarches, Abraham, Isaac et Jacob, avec leurs épouses.

Le Christ est donc né pour délivrer l'homme de la captivité. Sa naissance avait été figurée par le songe de l'échanson de Pharaon qui, tandis qu'il était en prison,

vit une vigne sortir de terre, ornée de trois sarments, qui commencèrent d'abord à fleurir, puis produisirent leur fruit. L'échanson exprimant dans un vase le jus du raisin, l'offrait à Pharaon. Joseph interpréta cette vision, et l'échanson fut en effet mis en liberté trois jours après. Ainsi, lorsque le genre humain gémissait sous le joug d'une triste captivité, une Vigne, c'est-à-dire le Christ, croissait dans une terre privilégiée, c'est-à-dire en Marie, et le Christ avait trois sarments, la chair, l'âme et la divinité. Ou bien encore, ces trois sarments sont les trois Personnes de la Sainte-Trinité. Le troisième jour après que Jésus-Christ eut répandu sur la croix la précieuse liqueur de son sang, le genre humain fut délivré de la captivité. Cette liqueur, ce vin enivra tellement le Roi céleste, qu'il pardonna toutes les offenses des hommes. Le Christ nous a laissé ce vin dans l'adorable Sacrement, afin qu'il soit offert tous les jours au Roi céleste pour les péchés du monde qui tous les jours l'offense. Lorsque le Christ naquit, les vignes d'Engaddi fleurirent et montrèrent que la véritable Vigne était venue. Le mode de la Nativité du Christ était figuré dans la Verge d'Aaron, qui fleurit et porta un fruit d'amandier. De même que cette verge poussa miraculeusement, ainsi Marie engendra son Fils miraculeusement. La verge d'Aaron produisit son fruit sans le suc de la terre, la Sainte-Vierge engendra son Fils par l'opération du Saint-Esprit, sans avoir eu commerce avec aucun homme. Sous l'écorce de l'amande produite par la verge d'Aaron, se trouvait une noix pleine de douceur au goût ; sous la chair du Christ, se cachait la suprême Douceur, la Divinité. Dans la verge d'Aaron, nous voyons la verdeur des feuilles, la bonne

odeur des fleurs et la fécondité du fruit ; en Marie, nous trouvons la verdeur de la virginité, la suavité de la piété et la fécondité en toutes sortes de bonnes œuvres et en toutes sortes de grâces.

Le Christ n'annonce pas seulement sa venue aux Juifs, mais encore aux païens, parce qu'il veut sauver tous les hommes. Ainsi Octave, qui dominait alors sur tout le monde connu et qui était considéré comme un Dieu par les Romains, consultait la sibylle prophétesse, pour savoir si, dans le monde, il devait y avoir un prince plus grand que lui. Le même jour que le Christ naissait dans la Judée, la sibylle regardait un cercle d'or autour du soleil ; dans ce cercle, il y avait une jeune fille très-belle qui tenait un très-bel enfant sur son sein. La sibylle montra ce prodige à César Octave, et lui dit qu'un roi plus puissant que lui, était déjà né.

Méditez donc avec joie l'objet de cette grande solennité. Aujourd'hui est né le Christ, aujourd'hui est le véritable jour de la naissance du Roi éternel, du Fils du Dieu vivant. Aujourd'hui un Enfant nous est né, un Fils nous a été donné. Aujourd'hui le Soleil de Justice, qui était dans les nuées, a clairement brillé. Aujourd'hui l'Époux de l'Église, le Chef des élus s'est avancé de sa couche ; aujourd'hui le plus beau des enfants des hommes a montré sa face tant désirée. Aujourd'hui a lui ce jour de notre rédemption, de notre réparation, de notre éternelle félicité. Aujourd'hui, comme l'Église le chante en répétant l'hymne que les anges entonnèrent en ce saint jour, la paix est annoncée aux hommes. Aujourd'hui, comme nous le lisons encore dans l'office de l'Église, les cieux ont fait couler le miel sur toute la terre. Aujourd'hui

est apparue la Bonté par excellence, et l'humanité de notre Sauveur-Dieu, car, comme dit saint Bernard [1], si la suprême Puissance a brillé dans la création, la Sagesse dans le gouvernement du monde, la Bonté et la Miséricorde apparaissent surtout dans l'humanité du Sauveur. Aujourd'hui Dieu est adoré dans la ressemblance de la chair de péché. Aujourd'hui, nous sommes engendrés avec le Christ, car le peuple chrétien naît en même temps que le Christ. Aujourd'hui s'accomplissent deux miracles qui surpassent toute intelligence et que la foi seule peut saisir : un Dieu naît, une Vierge enfante. Voilà la source de tous les autres miracles. Enfin, toutes les prophéties touchant l'Incarnation reçoivent leur accomplissement et deviennent plus claires. Pesez tous ces mystères et dites-nous si ce jour ne doit pas être un jour de joie, de jubilation et d'allégresse.

[1] Saint Bernard : *Serm. 1, sur la Nativité du Sauveur.*

CHAPITRE X

DE LA CIRCONCISION DE NOTRE SEIGNEUR

Huit jours après la naissance du Sauveur, l'enfant fut circoncis selon le précepte de la Loi, et comme c'était lors de cette cérémonie que l'on imposait le nom aux enfants, le Seigneur fut nommé Jésus, c'est-à-dire Sauveur. Ce nom avait été indiqué par l'ange, avant que le Verbe fût conçu dans le sein de la Vierge par l'opération du Saint-Esprit. Le rit de la circoncision commença au bienheureux patriarche Abraham, quand ce saint personnage reçut le complément de son nom. Avec le sceau de la circoncision, il mérita une augmentation et un changement de nom, de sorte que celui qui s'appelait auparavant Abram (père élevé), se nomma désormais, pour le mérite de sa foi, Abraham, qui signifie père de beaucoup de nations. Alors la vénérable épouse d'Abraham reçut aussi une augmentation de nom. Elle s'appelait

Saraï, c'est-à-dire ma princesse (la princesse de sa famille); elle s'appela désormais Sara, c'est-à-dire la princesse de toutes les femmes qui ont la véritable foi. De là était donc venue la coutume de donner le nom aux enfants lorsqu'on les circoncisait, et c'est ce qui eut aussi lieu pour Jésus-Christ. En recevant la circoncision, Jésus commence par pratiquer l'humilité, qui est la racine et la gardienne de toutes les autres vertus. Il est circoncis pour ne point différer de répandre son sang pour nous, pour prouver qu'il est le véritable Sauveur, annoncé aux Patriarches par tant de prophéties et de figures, semblable à eux en tout, hormis l'ignorance et le péché. Deux grandes choses sont faites en ce jour. D'abord, le nom de Jésus est manifesté au monde, ce nom décrété de toute éternité, prononcé par l'ange avant que la Sainte-Vierge conçût son divin Fils; car l'ange Gabriel envoyé vers Marie, lui dit : *Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils, que vous nommerez Jésus*, lors de sa circoncision, parce que ce nom lui est donné de toute éternité dans les desseins de son Père. C'est pourquoi Isaïe avait dit [1] : *Vous serez appelé d'un nom nouveau que la bouche du Seigneur a prononcé*. Selon Origène [2], le nom de Jésus est doux, glorieux et digne de toutes nos adorations. Il ne convenait pas que ce nom, qui est au-dessus de tout nom, fût prononcé et apporté dans le monde premièrement par les hommes; il devait provenir d'abord d'une nature plus excellente. D'abord, ce nom est comme inné à la Personne incarnée du Verbe, puisque sa mission est de sauver. Quoique ce nom

[1] *Isaïe*, 62.
[2] Origène : *Du nom de Jésus*.

ait été donné à d'autres hommes qui avaient procuré le salut de leur patrie dans telle ou telle circonstance avant l'Incarnation, cependant il est nouveau pour le Christ, en ce sens que le Christ seul accomplit tout ce que dit ce nom, puisqu'il est le Sauveur de tous ; or cette propriété n'appartient qu'à lui. Jésus donc est appelé Sauveur, et sous ce rapport ce nom lui convient de toute éternité ; secondement, à cause de la volonté constante et de l'habitude de sauver ; c'est pourquoi l'ange lui impose ce nom, et il lui convient depuis le premier instant de sa conception ; troisièmement, à cause de l'acte même de notre rédemption, et ce nom, qui lui fut donné lors de sa circoncision, lui convient surtout en raison de sa passion. Ainsi, selon saint Jean Chrysostôme [1], le nom de Jésus, qui lui fut imposé dès le sein de sa mère, n'est pas nouveau pour lui, mais ancien, car Jésus est appelé Sauveur selon la chair, et il l'était selon la divinité.

Considérons donc la dignité de ce nom ordonné et consacré de toute éternité, tombé de la bouche de Dieu lui-même, désiré par les Patriarches, prédit par les Prophètes, figuré par Josué, dit *Jésus Nave*, annoncé par l'ange à Marie et à Joseph, publié par la bienheureuse Vierge, imposé aujourd'hui par Joseph, répandu par les Anges, glorifié par les Apôtres, auquel tant de martyrs ont rendu témoignage, que tant de confesseurs ont glorifié, que tant de saintes vierges ont savouré et que tous les fidèles vénèrent ! Selon saint Augustin [2], il y a une différence entre le nom de Jésus et celui de Christ. Le nom de Jésus est un

[1] Saint Chrysostôme : *Hom. 4, sur saint Matthieu.*
[2] Saint Augustin : *Traité 3, sur l'Epître de saint Jean.*

nom propre ; le nom de Christ est un nom commun et de mystère. Le nom de Christ est un nom de grâce, mais le nom de Jésus est un nom de gloire. Ainsi, de même qu'après avoir reçu la grâce du baptême du Christ, nous sommes appelés chrétiens, ainsi, parvenus à la patrie céleste de Jésus, nous serons nommés *Jésuites*, c'est-à-dire sauvés par le Sauveur. Ainsi, il y a une aussi grande différence entre le nom de Christ et celui de Jésus, qu'entre la grâce et la gloire. Moralement, selon le Vénérable Bède[1], comme le Christ, dans sa circoncision corporelle, reçoit le nom de Jésus, ainsi les élus, dans leur circoncision spirituelle, participent de ce nom ; et comme les fidèles sont appelés chrétiens du nom du Christ, les saints seront appelés *sauvés* du nom du Sauveur. Et ce nom leur est prédestiné de toute éternité dans les desseins du Créateur, bien avant leur entrée dans le sein de l'Église.

Le nom de Jésus est au-dessus de tout nom, *et il n'y a point sous le ciel d'autre nom qui soit donné aux hommes, par lequel il nous faille être sauvés*[2]. Selon saint Bernard[3], ce nom est un miel dans la bouche, une mélodie dans les oreilles, une joie dans le cœur. Ce nom prêché resplendit comme un phare ; médité, il nourrit ; invoqué, il adoucit et fortifie. Ce nom, dit Pierre de Ravenne, a rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, la vie aux morts ; il a fait marcher les boiteux ; la vertu de ce nom a chassé le démon des corps qu'il tourmentait. Jésus est un nom doux, dit saint Anselme[4], un nom délec-

[1] Bède : *sur le chap.* II, *de saint Luc.*
[2] *Act.* 4.
[3] Saint Bernard : *Serm sur le Cant.*
[4] Saint Anselme : *Méditations.*

table, un nom qui fortifie le pécheur, un nom d'une bienheureuse espérance. O Jésus, sois donc pour moi Jésus! Le nom de Jésus a une admirable vertu, selon cette parole de l'Apôtre [1]: *Vous êtes lavés, sanctifiés et justifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ.* Le nom de Jésus a la vertu de laver la tache du péché; il a la vertu de sanctifier, en effaçant la coulpe, et la vertu de justifier en pardonnant la peine due au péché. Or, comme dans tout péché il y a trois choses, la tache, la coulpe et la peine due au péché, ces trois choses sont remises, détruites par le nom de Jésus. C'est pourquoi saint Jean dit [2] : *Vos péchés vous sont remis à cause de son nom.* — A ce nom, tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Quiconque invoquera ce nom sera sauvé. C'est en parlant de son nom que le Seigneur dit lui-même : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous l'accordera* [3]. Nous devons donc nous servir de ce nom dans toutes nos prières, adresser toutes nos suppliques au nom du Christ, et c'est pourquoi l'Église finit toutes ses oraisons par cette formule ou quelque autre semblable : *Par le Christ, Notre-Seigneur....* Celui-là ne demande pas au nom de Jésus, qui demande une chose contraire à la volonté divine, à son salut ou à celui du prochain; il est même évident qu'il demande contre ce saint nom. Jésus est donc appelé proprement et véritablement Jésus (Sauveur), parce que nous ne pouvons obtenir le salut qu'en son nom; c'est pourquoi il dit de lui : *Je suis l'alpha et l'oméga, le principe et la fin* [4].

[1] II, *Corinth.* 6.
[2] I, *Jean*, 2.
[3] *Saint Jean*, 14,
[4] *Sanit Jean*, 8,

Ainsi, de même que toutes choses ont été faites par le Verbe éternel, toutes choses sont réparées, élevées et finies par le Verbe uni à la chair.

Et voici le second mystère accompli en ce jour : Jésus a commencé à répandre son sang sacré pour nous, puisque sa chair a été coupée avec le couteau de la circoncision. Jésus-Christ commença de bonne heure à souffrir pour nous, et celui qui n'a jamais commis le péché commence aujourd'hui à porter la peine due au péché. Ce n'est pas seulement dans l'âge viril, mais dès son enfance, que le Seigneur a voulu répandre son sang pour nous. L'enfant Jésus pleura donc aujourd'hui ; il pleura à cause de la douleur qu'il ressentit en sa chair, car il eut une véritable chair, une chair passible comme les autres hommes. Mais, en le voyant pleurer, pensez-vous que sa Mère put retenir ses larmes? Elle pleura donc elle-même. Compatissons à leur douleur, et pleurons avec Celui qui a pleuré amèrement aujourd'hui. Nous devons nous réjouir dans ces solennités à cause de notre salut que le Seigneur avait toujours en vue; mais nous devons aussi nous attrister et compatir aux angoisses qu'il a endurées pour nous. Excitons-nous encore à supporter pour nos propres péchés les épreuves qui sont dans l'ordre de la Providence, lorsque nous voyons notre Sauveur tant souffrir pour les péchés des autres. C'est la pensée de saint Bernard : Qui ne rougirait, dit-il, d'éviter pour ses propres fautes le moindre châtiment, quand il sait que le Christ a souffert, non pour ses propres fautes, mais pour les fautes d'autrui, de si horribles tortures?

Il faut remarquer que Jésus a répandu, six fois différentes, son sang pour nous. Premièrement, dans sa

circoncision, et ce fut là le commencement de notre Rédemption; secondement, dans son agonie, où il montra le désir extrême qu'il avait de notre salut; troisièmement, dans la flagellation, et quatrièmement, lorsqu'il fut couronné d'épines : là fut le mérite de notre rédemption, car il était écrit que nous serions guéris par la douleur de ses plaies; cinquièmement, dans le crucifiement, et là fut le prix de notre rédemption, car Jésus payait une dette qu'il n'avait pas contractée; sixièmement enfin, lorsqu'on lui ouvrit le côté, et là fut le signe et le sacrement de notre rédemption. Nous devons, en effet, être purifiés par l'eau du baptême, lequel tire son efficacité du sang du Christ. Six leçons ressortent pour nous de ces six circonstances : nous devons être circoncis spirituellement et bannir le péché de nos âmes; nous devons souffrir pour opérer notre salut; nous devons dompter notre chair; nous devons orner notre âme de toutes les vertus; nos membres doivent être les esclaves des commandements du Seigneur pour les accomplir; enfin nous devons avoir le cœur blessé de l'amour de Dieu

Vous voyez combien de fois le Christ a répandu son sang pour notre rédemption. Où sont maintenant vos larmes, vos gémissements, vos actions de grâces pour une si grande effusion de sang? *Venez, adorons, prosternons-nous devant lui, pleurons devant le Seigneur qui nous a faits*[1] et qui nous a rachetés si généreusement, car, comme le dit saint Bernard, bien qu'une seule goutte de ce sang très-précieux eût suffi pour racheter tout l'univers, le Christ a voulu le répandre en abondance, pour nous démontrer son

[1] *Psaume* 94.

amour et exciter notre reconnaissance; *chez lui le rachat est abondant*[1].

Comme nous l'avons dit, l'institution de la circoncision remonte à Abraham. Il fut le premier qui confessa sa foi en un seul Dieu, et il reçut la circoncision, qui fut désormais le signe qui distingua les fidèles des infidèles. Abraham crut, avant la circoncision, qu'il aurait un fils, selon la promesse du Seigneur, et, en signe de sa foi, il reçut la circoncision, afin qu'il comprît que sa foi l'avait justifié. La circoncision fut donc d'abord donnée à Abraham pour récompenser sa foi, et afin que ce patriarche, qui différait des autres nations par sa foi, en différât aussi par le signe de la circoncision; afin encore que le peuple qui devait naître de sa race fût reconnu pour le peuple de Dieu, par le signe particulier de la circoncision, distingué de toutes les autres nations, et considéré comme le légitime descendant de celui qui avait reçu la circoncision pour récompense de sa foi. Si quelque circoncis était tué dans une bataille, on le distinguait facilement des gentils, on savait qu'il descendait d'une race sainte, et on lui donnait la sépulture. Dans le désert, où les descendants d'Abraham vivaient sans être mêlés aux gentils, la circoncision n'était pas pratiquée.

La circoncision fut encore donnée comme remède du péché originel et pour réprimer la concupiscence de la chair. Elle était une préparation à la grâce de la foi, car la circoncision était une certaine profession de la loi de Moïse que l'on voulait observer, comme le baptême est la profession de la loi évangélique; or, la circoncision était

[1] *Psaume* 129.

une préparation à la réception de la loi de grâce. La circoncision fut donc le commandement de l'ancienne Loi, le signe du Christ promis, et il dut être observé jusqu'à la naissance de celui qui avait été promis à Abraham. Ensuite, la promesse accomplie, ce commandement devait cesser. On circoncisait avec des couteaux de pierre, parce que le Christ est la véritable Pierre fondamentale.

Le Christ voulut être circoncis, comme s'il eût été obligé à l'observance de cette loi, pour plusieurs raisons. Premièrement, pour montrer qu'il était de la race d'Abraham, qui le premier avait reçu l'ordre de la circoncision, et auquel le Christ à venir avait été promis. Secondement, pour être semblable à ses pères, satisfaire aux Juifs, leur ôter tout scandale et tout prétexte de ne pas croire en lui, de ne pas le recevoir. En troisième lieu, pour approuver la Loi ancienne et la circoncision que Dieu avait établie, pour montrer qu'elle était sainte, juste et bonne. En quatrième lieu, pour nous donner un insigne exemple des vertus d'obéissance et d'humilité, en observant une loi qui ne l'obligeait pas. Cinquièmement, pour remplir le commandement qu'il avait donné aux autres, et pour ne pas déprécier le remède par lequel la créature devait être purifiée du péché, lui qui était venu, non dans une chair de péché, mais dans la ressemblance de la chair de péché. Sixièmement, pour délivrer les autres du poids de la loi qu'ils ne pouvaient supporter, en se mettant lui-même sous le joug de la loi, car il est écrit : *Il a été sous la loi pour délivrer ceux qui étaient sous la loi*[1]. Septièmement, afin de répandre son sang pour nous dès sa plus tendre

[1] *Galat.*, 4.

enfance, et de commencer à souffrir de bonne heure. Huitièmement, afin de prouver qu'il avait une véritable chair humaine, et de confondre les hérétiques qui ont prétendu qu'il n'avait qu'un corps fantastique. Neuvièmement, afin de recommander, par l'acte même de la circoncision, la chasteté et de réprouver la concupiscence de la chair. Dixièmement, afin de mettre fin à la circoncision de la chair et de commencer la circoncision spirituelle dont la première n'était que la figure, afin de nous prouver que nous devons être spirituellement circoncis ; car, comme le dit l'apôtre [1] : *Le Christ est la fin de la loi, en justice à tout croyant.* Aujourd'hui donc cesse la circoncision, et nous avons en sa place le baptême, qui confère une plus grande grâce et est moins douloureux ; car, la grâce du baptême survenant, a rendu vaine la cérémonie de la circoncision ; c'est ainsi que les fleurs tombent et que les fruits naissent et mûrissent.

Selon saint Grégoire [2], ce que l'eau du baptême opère aujourd'hui en nous, était produit autrefois, dans les enfants, par la foi de leurs pères ; dans les grands, par la vertu du sacrifice, et dans ceux qui étaient de la race d'Abraham, par le mystère de la circoncision. Mais, selon la remarque du Vénérable Bède [3], si la circoncision fournissait un remède contre la blessure du péché originel, comme le baptême dans ce temps de grâce, il y a cette immense différence que la circoncision n'ouvrait pas la porte du ciel, que le baptême ouvre aujourd'hui. Le baptême n'aurait pas de lui-même cette vertu, sans le mérite

[1] *Rom.* 10.
[2] Saint Grégoire : Liv. IV, *Moral.*, chap. IV.
[3] Bède : *sur le chap.* II *de saint Luc.*

de la passion du Sauveur, et la circoncision, avec ce même mérite, eût eu la même puissance que le baptême.

La circoncision se pratiquait sur la partie du corps où domine surtout la concupiscence, et par laquelle se propageait le péché originel, car il faut appliquer le remède là où est le mal.

La circoncision de la chair figure la circoncision de l'esprit, par laquelle notre âme est purifiée du péché, et ainsi nous devons avoir la circoncision spirituelle en toutes choses, à l'intérieur comme à l'extérieur, en un mot être entièrement séparés de tous les vices, car le Christ a été circoncis aujourd'hui pour apprendre aux hommes qu'ils doivent éloigner d'eux toutes les superfluités des passions et du péché. Selon saint Bernard [1], nous devons porter en nous une double circoncision, la circoncision intérieure et la circoncision extérieure. La circoncision extérieure consiste dans la décence de nos habits, dans la droiture de nos actions, dans la tempérance de notre langage. La circoncision intérieure consiste également en trois choses : que nos pensées soient saintes, nos affections pures et notre intention droite. Nous devons donc être circoncis de cœur, c'est-à-dire éloignés de toutes pensées coupables et impures, des jugements faux et téméraires, des intentions et des désirs injustes, et craindre de penser devant Dieu, ce que nous rougirions de dire ou de faire devant les hommes, car les pensées sont devant Dieu ce que sont devant les hommes les paroles et les faits. Nous devons aussi être circoncis de la langue, c'est-à-dire nous abstenir de toute parole honteuse, calomnia-

[1] Saint Bernard : *Serm. sur la Circoncision.*

trice, mensongère, oiseuse et superflue, car, au jour du jugement, nous rendrons compte d'une parole oiseuse, même proférée dans l'ignorance, comme de la plus légère pensée. Nous devons encore être circoncis dans tous nos sens et dans tous les membres de notre corps, c'est-à-dire éviter toutes les actions illicites, tous les plaisirs défendus, tous les amusements inutiles, et non-seulement le péché, mais les occasions du péché, car celui qui n'évite pas les occasions du péché, pèche par cela même, et finit par tomber dans le péché. C'est cette circoncision qui enlève tous les vices, qui efface tous les péchés. La circoncision se pratiquait avec raison le huitième jour, parce que c'est en ce jour qu'aura lieu la résurrection dernière, lorsque l'homme circoncis dans tous ses membres, purifié de toutes ses passions et de toutes ses fautes, lavé de ses moindres taches et entièrement renouvelé, ressuscitera pour l'immortalité. Le huitième jour est donc devenu le premier, parce que c'est en ce jour que le monde a commencé d'exister, c'est ce jour-là que Jésus-Christ est ressuscité, et c'est ce jour-là qu'aura lieu la résurrection universelle. Il y a donc six époques dans notre vie pendant lesquelles nous devons travailler pour le Seigneur, et afin de gagner le repos éternel. Durant la septième époque, nous dormons dans le tombeau jusqu'au temps de la résurrection de tous les hommes; la huitième époque est le jour de la résurrection même, de cette résurrection, de cette vie bienheureuse qui n'aura plus de fin. Alors, non-seulement les Saints seront circoncis, purifiés de tous les péchés et de tous les vices, mais purs et immaculés, ils recevront un nom et un héritage éternels. — Celui-là est donc véritablement circoncis, c'est-à-dire circoncis intérieure-

ment et extérieurement, qui évite toute mauvaise pensée, parole et action. Il sert peu à l'homme de n'être circoncis qu'en partie, car, comme dit le pape Pie : Il ne sert de rien de jeûner, de prier et d'exercer les autres actes de religion, si on ne garde son esprit de l'iniquité et sa langue de la médisance. Cela ne profite aucunement pour la vie éternelle, mais peut profiter pour la vie temporelle.

Le Vénérable Bède expliquant le second chapitre de l'Évangile selon saint Luc, s'exprime en ces termes : Lorsque quelqu'un entend parler de la circoncision, qu'il se garde bien de croire qu'il suffit d'avoir un seul membre circoncis, de s'abstenir, par exemple, de la fornication, de respecter la sainteté du mariage, ou de garder la chasteté, sans pratiquer les autres vertus. Il faut circoncire tous nos sens, tant intérieurs qu'extérieurs. Ainsi, celui-là est donc vraiment circoncis, qui ferme ses oreilles aux mauvais discours, qui refuse de voir le mal, qui évite de pécher en paroles, qui veille sur son cœur, afin qu'il ne s'appesantisse pas dans l'ivresse et la débauche, qui évite toute mauvaise société, écarte ses pas de toute mauvaise voie, châtie en tout son corps et le réduit en servitude : il doit aussi entourer son cœur d'une garde fidèle, car c'est du cœur que procède la vie. Une bonne action qui se fait en secret n'a pas moins besoin d'être circoncise ; ainsi, quand je jeûne, que je prie, que je fais l'aumône, je dois éviter l'amour-propre. C'est pourquoi l'Apôtre recommande instamment la circoncision cachée du cœur, qui reçoit la récompense non des hommes, mais de Dieu. Nous devons donc éviter tout péché, soit intérieur, soit extérieur, et être circoncis spirituellement dans tous nos sens.

Toutes les fois que l'homme revient du péché au repentir, à la pénitence, il est circoncis. Huit illuminations spirituelles de la divine grâce précèdent cette circoncision, puis cette circoncision est opérée dans l'âme. Ces huit illuminations spirituelles étaient figurées par les huit jours qui précédaient la circoncision des premiers-nés. D'abord le pécheur se tourne vers Dieu; puis il reconnaît son péché, il s'en repent, il le confesse, il entre dans la voie de la satisfaction; il déteste ses fautes, il forme un acte de bon propos; enfin, en huitième lieu, il est justifié par l'infusion de la grâce, le péché est effacé, et ainsi, le huitième jour, ou à la huitième illumination de la grâce divine, la circoncision est opérée dans l'âme du pécheur repentant, lors de la justification. Cette circoncision n'est autre chose (qu'on nous passe cette expression), que l'amputation des vices, avec le couteau de la pénitence. Comme la circoncision du corps consistait à couper une partie superflue de la chair, la circoncision de l'esprit consiste à retrancher les passions et les péchés, qui sont en nous les seules choses superflues, car toutes les choses que Dieu a créées en l'homme sont très-bonnes. Et si cette circoncision ne se fait pas en l'âme, l'âme est une fille de perdition, car il est écrit : *L'enfant mâle qui ne sera pas circoncis sera exclu de mon peuple* [1]. Les huit jours qui précédaient la circoncision peuvent aussi figurer les sept dons du Saint-Esprit, les sept vertus principales avec la persévérance finale, figurée par le huitième jour. Et comme les péchés ne peuvent être effacés que

[1] *Genèse*, 17.

par le Christ, car *il est l'agneau de Dieu qui efface les péchés du monde* [1], la circoncision se faisait avec des couteaux de pierre, comme nous l'avons déja dit, parce que le Christ est la pierre fondamentale. La circoncision des Juifs était donc une figure; dans tout autre cas, nous ne gagnerions rien à la méditer, et le Christ a été circoncis pour appeler notre attention sur la signification de la circoncision. Car, comme c'est pour nous et non pour lui qu'il est né, qu'il a été baptisé, qu'il a souffert, c'est aussi pour nous qu'il a été circoncis. Efforçons-nous donc de posséder cette première circoncision spirituelle, figurée par la circoncision corporelle, afin d'obtenir cette autre circoncision spirituelle, qui aura lieu en nous le huitième jour, à la huitième époque, lors de la résurrection, et qui sera exempte éternellement de toute peine, de toute faute, de toute corruption. Il y a donc en réalité trois circoncisions : la première était sacramentelle, c'est celle qui se faisait au corps; les deux autres sont la réalisation de la figure; c'est la circoncision du péché qui se fait tous les jours dans l'âme, et la circoncision du péché et de toute peine due au péché qui aura lieu et dans l'âme et dans le corps, lors de la résurrection générale.

[1] *Saint Jean* 1.

CHAPITRE XI

DE L'ÉPIPHANIE, OU DE LA MANIFESTATION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST AUX TROIS MAGES

Le treizième jour après sa naissance, l'Enfant Jésus se manifesta aux nations, c'est-à-dire aux Mages, qui étaient gentils ; car il avait été prédit par Balaam, qui était le prophète des gentils, qu'une étoile sortirait de Jacob, qu'un homme se lèverait d'Israël [1]. Ainsi l'apparition d'une nouvelle étoile était le signe de la naissance du Christ. Les Mages voyant donc cette nouvelle étoile, surent, par une inspiration divine, que c'était celle qui avait été prédite par Balaam, et aussitôt ils partirent pour aller adorer l'Enfant nouveau-né. Ils descendaient de Balaam, et ils étaient les héritiers de sa foi, comme de sa race ; on les appelait Mages, non parce qu'ils exerçaient l'art de la magie, mais à cause de la profondeur de leur science,

[1] *Nomb.* 24.

parce qu'ils étaient grands en sagesse et versés dans la connaissance des astres. Ceux que les Hébreux appelaient Scribes ; les Grecs, Philosophes ; les Latins, Sages ; les Perses les nommaient Mages. Et ce mot *Mages* ne signifie pas *faiseurs de maléfices*, mais *sages* et prémices de notre foi. Ils sont aussi appelés rois, parce qu'en ce temps les philosophes et les rois avaient coutume de régner. C'est pourquoi Sénèque, dans sa lettre 90, parlant de la félicité des temps anciens, dit que le bonheur des peuples consistait en ce qu'aucun ne pouvait être roi, s'il n'était le plus sage de la nation. Dans cet heureux siècle, qu'on appelle le siècle d'or, le devoir du roi n'était pas tant de régner que de commander. Un roi pouvait sans art et sans difficulté se trouver un palais. Ainsi on rapporte de Diogène le Cynique, qu'un jour ayant vu un enfant boire dans le creux de sa main, il brisa aussitôt le vase qui lui servait à cet usage, en s'adressant à lui-même ce reproche : Jusques à quand porterai-je des fardeaux inutiles ? Pour loger et pour dormir, Diogène ne se réserva qu'un tonneau. Quelle différence entre les rois de ce temps-là et les rois de notre époque, qui font tout le contraire des premiers, qui courent après les richesses, les honneurs, les plaisirs, et qui, à cause de cette conduite, seront plus sévèrement traités que les gentils !

Et les Mages vinrent d'Orient, c'est-à-dire des contrées qui sont à l'orient par rapport à Jérusalem ; car, selon saint Jean Chrysostôme [1], le commencement de la foi devait venir des contrées où naît la lumière, puisque

[1] Sain Chrysostôme : *Hom.* 2, *Operis imperfecti.*

la foi est la lumière des âmes. Saint Bernard, dans son troisième sermon sur l'Epiphanie, dit encore : Ce n'est pas sans une raison profonde que nous viennent de l'Orient ceux qui nous annoncent qu'un nouveau Soleil de justice s'est levé pour nous, lequel doit éclairer tout l'univers de ses rayons. Les Mages venaient des frontières des Perses, des Mèdes et des Chaldéens, où coule le fleuve Saba, qui a donné à cette contrée le nom de Sabée, et contre laquelle est l'Arabie. Il y a deux Arabies ; l'une touche la Judée et est à l'orient par rapport à Jérusalem, c'est de cette Arabie que paraissent venir les Mages ; la seconde Arabie est sur les frontières de l'Inde, elle est distante de Jérusalem, *presque d'une année de chemin*, et par conséquent, les Mages n'auraient pu franchir cet espace en moins de treize jours. Mais, ceux qui prétendent que les Mages venaient de l'Arabie la plus éloignée, allèguent que l'Enfant qui venait de naître pouvait bien, des dernières extrémités du globe, les conduire immédiatement auprès de son berceau. S'ils étaient les successeurs de Balaam, la contrée qu'ils habitaient n'était pas éloignée de la terre de promission, et, par conséquent, ils purent arriver sans miracle à Jérusalem pendant ce court espace de temps.

Aussitôt que les Mages virent l'étoile, ils comprirent, par les lumières de l'Esprit-Saint, ce qu'elle signifiait, et ils se mirent à chercher le Christ, Dieu fait homme. Cette étoile différait des autres de plusieurs manières ; d'abord, quant à la substance, car la matière des autres étoiles est de la matière céleste et de la *quinte* essence, et la matière de l'étoile des Mages était de substance corruptible. En second lieu, elle en différait quant à son *principe effectif*,

car les autres étoiles ont été créées de Dieu par le Verbe, sans l'aide d'aucune créature, mais l'étoile des Mages fut faite par le Verbe et par le ministère de l'ange. Elle différait aussi en durée des autres étoiles qui existent depuis le commencement du monde, et qui dureront jusqu'à sa fin, tandis qu'elle devait apparaître en même temps que le Christ et s'éteindre presque aussitôt. Les autres étoiles sont au firmament; l'étoile des Mages marchait dans notre atmosphère, non loin de la terre. Selon Ptolémée, les étoiles qui nous apparaissent au firmament; sont plus grandes que la terre, tandis que l'étoile des Mages n'avait pas plus de deux ou trois coudées. Toutes les étoiles se meuvent circulairement de l'orient à l'occident; l'étoile des Mages allait en ligne droite du levant au midi. Les autres étoiles marchent continuellement et ne s'arrêtent jamais; l'étoile des Mages marchait avec eux et se reposait avec eux. De plus, tantôt elle apparaissait, tantôt elle se cachait; lorsque les Mages entrèrent à Jérusalem, elle se cacha; lorsqu'ils eurent pris congé d'Hérode, elle leur réapparut. Les étoiles ne luisent que la nuit, mais l'étoile des Mages éclairait en plein midi; la lumière du jour ne l'obscurcissait pas, et saint Jean Chrysostôme [1] dit qu'elle faisait pâlir les rayons du soleil. Les étoiles n'indiquent que la division des temps et des saisons, l'étoile des Mages indiquait la naissance du Créateur. Les autres étoiles influent sur les corps inférieurs, l'étoile des Mages ne se montra que pour annoncer la naissance du Sauveur. Dieu a créé les autres astres pour être au service de toutes les nations, cette étoile ne fut

[1] Saint Chrysostôme : *Hom.* 2, *Operis imperfecti.*

qu'au service du Christ. De plus, elle n'apparaissait qu'aux trois Mages, tandis que les autres étoiles sont visibles à tous ceux qui sont dans leur hémisphère. Les autres étoiles ne se meuvent qu'en vertu de la loi générale qui régit les astres, l'étoile des Mages était conduite par l'ange qui annonça aux bergers la naissance du Christ.

De grandes et nombreuses choses ont été faites aujourd'hui par Jésus-Christ, surtout en faveur de son Église. Premièrement, en la personne des Mages, l'Église est reçue par Jésus-Christ comme épouse, car elle se compose pour la plus grande partie de gentils convertis. Le jour de sa naissance, dans la personne des bergers, il apparut aux Juifs, mais bien peu de ces derniers reçurent le Verbe de Dieu ; aujourd'hui, il apparaît aux gentils, qui ont rempli l'Église, car dans l'éclat de l'étoile était figurée la grâce de Dieu, et dans les trois Mages, la vocation des gentils. Les Mages furent donc *les prémices de la foi* des gentils et le signe que les gentils se convertiraient à la foi du Christ, c'est pourquoi cette fête est proprement la fête de l'Eglise et des fidèles chrétiens. En second lieu, aujourd'hui l'Église est jointe par de pures fiançailles à son époux, et lui est unie par le baptême qu'il voulut, à pareil jour, recevoir dans sa trentième année. Aussi nous chantons : *Aujourd'hui l'Église est unie à son Époux céleste*, puisque le Christ a lavé tous les crimes dans le Jourdain. C'est par le baptême, qui tire toute sa vertu du baptême de Jésus-Christ, que l'âme est unie au Christ ; aussi l'Église n'est que l'assemblée des âmes baptisées. Troisièmement, c'est à pareil jour, un an après son baptême, que Jésus-Christ fit son premier miracle en changeant l'eau en vin, aux noces de Cana ; or, comme nous

le dirons plus tard, ce miracle a un grand rapport avec les noces spirituelles que le Christ célèbre avec l'Église. C'est pourquoi, dit l'évêque Maxime, dans les anciennes liturgies, ce jour portait plusieurs noms. Il s'appelait d'abord du nom général d'*Epiphanie*, qui signifie *manifestation;* mais on employait le mot épiphanie pour signifier plus particulièrement la manifestation du Seigneur aux trois Mages par le moyen de l'étoile; celui de *Théophanie,* pour indiquer le baptême de Jésus-Christ, où se manifestèrent le Père et le Saint-Esprit; et celui de *Béthanie* (apparition à la maison), pour désigner le miracle des noces de Cana. C'est donc avec raison que nous prêchons en ce jour ces trois mystères, nous qui adorons un seul Dieu en trois Personnes ineffables. Origène ajoute que ce fut à pareil jour que le Seigneur rassasia quatre mille hommes avec sept pains et quelques petits poissons. Oh! que ce jour, choisi par le Seigneur pour l'accomplissement de tant de grandes et merveilleuses choses, est vénérable! L'Église donc, considérant tous les bienfaits qui lui ont été octroyés aujourd'hui par son divin Époux, veut se montrer reconnaissante; elle se réjouit, se félicite dans une vive allégresse, et déploie toutes ses magnificences dans cette fête solennelle. Parlons du premier mystère que l'on célèbre en ce jour; les autres viendront à leur rang.

Lors donc, selon le prophète Michée, *que Jésus fut né en Bethléem de Juda*, qui est de la tribu de Juda, et ainsi appelée pour la distinguer d'une autre Bethléem, qui est en Galilée, dans la tribu de Zabulon; *au temps d'Hérode roi,* c'est-à-dire la trentième année de son règne; — ce qui prouve que le temps de la naissance du Christ

était arrivé, car le patriarche Jacob avait prophétisé que le Christ naîtrait lorsque le sceptre, c'est-à-dire le roi ou le gouverneur quitterait Juda, ce qui fut accompli dans Hérode Ascalonite, qui était d'Idumée, et qui fut le premier étranger qui régna sur le peuple juif; — voilà que des Mages, des gentils, représentant toute l'Église qui devait se composer de gentils, *vinrent* des contrées de l'Orient *à Jérusalem*, cité royale, *s'informant du Christ né* et disant : *Où est le roi des Juifs qui est né?* Tel est le titre qui convient au Messie; titre qui lui est donné par les Mages, titre réprouvé par les Juifs, lorsqu'ils dirent à Pilate : *N'écrivez pas qu'il est roi des Juifs;* mais titre confirmé par l'Écriture et par la bouche de Pilate lui-même, lorsqu'il répondit : *Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. Nous avons vu*, continuèrent-ils, son *étoile en Orient*, c'est-à-dire sa propre étoile, celle qu'il a créée pour se manifester, et nous sommes venus en personne l'adorer humblement et uniquement. Les bergers viennent pour être témoins de la naissance du Fils de Dieu; les Mages pour l'adorer et les vieillards pour se réjouir de son avénement. Les premiers figurent les prélats, les seconds ceux qui mènent la vie active, les troisièmes ceux qui mènent la vie contemplative. Les premiers voient et prêchent; les seconds vénèrent et adorent; les troisièmes embrassent et retiennent avec affection.

Selon quelques docteurs, lorsque les Mages s'avançaient dans la Judée, l'étoile disparut, afin de les forcer, ayant perdu le guide de leur route, d'entrer dans la cité royale, c'est-à-dire dans Jérusalem, pour s'informer du roi qui venait de naître. Selon d'autres, lorsque les Mages furent entrés à Jérusalem pour s'informer de l'enfant, ils perdi-

rent de vue l'étoile qui les conduisait, comme ceux qui préfèrent le secours humain au secours divin sont justement privés de ce dernier. Cette étoile peut signifier la lumière de la grâce, car si les bons demandent des conseils aux méchants, ils perdent la véritable lumière. Mais que l'étoile ait disparu avant ou après l'entrée des Mages dans Jérusalem, nous pouvons dans ce fait puiser plusieurs enseignements. D'abord, Dieu voulait que les Mages, avertis par un signe apparu dans les cieux, vissent confirmer la parole du prophète par la réponse des docteurs résidant à Jérusalem ; 2° que la naissance de Jésus-Christ fût connue dans la cité royale, et que la prophétie sur l'endroit de la naissance du Messie fût accomplie ; 3° par le zèle des Mages, il voulait condamner l'indifférence des Juifs qui ne firent aucune démarche pour chercher Jésus-Christ, tandis que les gentils le cherchaient avec empressement ; 4° les Juifs ne recevant pas Jésus-Christ, Dieu voulait leur enlever tout prétexte d'ignorance de son avénement, puisque les Mages faisaient connaître aux Juifs l'époque et l'endroit de la naissance du Messie. Ce fait signifie encore que la gentilité devait recevoir religieusement la foi du Christ, et la majeure partie du judaïsme la refuser et persister dans son infidélité. Ces rois étaient animés de la crainte de Dieu et d'une foi forte ; car ils n'ignoraient pas l'édit impérial qui condamnait à mort quiconque donnait le titre de roi à un autre qu'à celui qui tenait sa couronne de l'empereur de Rome, et cependant ils ont le courage d'appeler Jésus-Christ roi ; ce qui fait dire à saint Chrysostôme : Quoi donc ! les Mages ne savaient-ils pas qu'Hérode régnait à Jérusalem ? Ne savaient-ils pas que quiconque, du vivant du roi, donnait à un autre le titre

de roi ou lui rendait ses hommages, encourait la peine de mort? Mais la pensée du roi futur les empêchait de redouter le monarque actuel; ils n'avaient pas encore vu Jésus-Christ et déjà ils étaient prêts à mourir pour lui. O Mages trois fois heureux qui, en face d'un roi cruel, ne redoutez pas de confesser Jésus-Christ avant de l'avoir vu et connu!

Or, le roi Hérode apprenant ce qui se disait de l'enfant qui venait de naître, se trouble; il craignait d'être un jour dépossédé comme étranger, et de voir Jésus régner à sa place. A ce sujet, saint Augustin dit : Si ce roi, couché dans une crèche, effraie les rois superbes, de quelle terreur ne serons-nous pas saisis devant le tribunal où il sera notre juge! Tremblez donc, ô princes de la terre, devant Jésus assis à la droite de Dieu son Père, puisque un roi impie a tremblé devant lui lorsque sa Mère le tenait encore sur ses genoux.

Ce ne fut pas seulement Hérode qui se troubla, *mais tous les habitants de Jérusalem avec lui*, frappés du prodige qui se passait, et voulant faire leur cour au roi qu'ils redoutaient, parce qu'ils étaient sous sa loi. Souvent la condescendance d'un peuple est en raison de la tyrannie et de l'impiété de son roi; aussi, les mauvais princes ne sont-ils environnés que de ministres impies et adulateurs. — Jérusalem tout entière, dit saint Chrysostôme, se trouble ou par adulation ou par crainte. Hérode et ses sujets se troublent, parce que l'impiété ne peut se réjouir de l'avénement de la justice. Ou bien, en prenant la partie pour le tout, par Jérusalem tout entière, il faut entendre les favoris ou les courtisans d'Hérode. Que les grands d'une ville se portent à une manifestation, on dit communément :

Cette ville a fait telle chose; c'est le cas qui nous occupe: les grands de Jérusalem, ceux qui étaient dans les charges du gouvernement, partagèrent la crainte du roi.

Et il convoqua les princes des prêtres et les scribes du peuple, c'est-à-dire les sages des Juifs, *pour savoir où devait naître le Christ.* Comme Hérode voulait faire mourir Jésus, il s'empressa de se faire bien informer sur le lieu de sa naissance par ceux qui connaissaient les passages des prophètes relatifs au Christ, et les générations descendant de David. — *Et ils* lui dirent : *Dans Bethléem de Juda*, c'est-à-dire située dans la terre de Juda, comme il est écrit dans Michée. — Les Juifs, dit ici saint Augustin [1], faisant connaître aux autres l'endroit de la naissance du Messie et ne croyant pas eux-mêmes, ressemblent à ceux qui aidèrent à la construction de l'arche de Noé ; ils fournirent aux autres un moyen de salut et périrent eux-mêmes dans les eaux du déluge. Le même auteur les compare encore à ces pierres milliaires qui indiquent la route au voyageur et restent elles-mêmes immobiles. Il dit encore : Ils ont indiqué la source de vie aux autres, et sont morts eux-mêmes de soif. — Les scribes et les prêtres montrant, d'après les prophètes, le lieu où devait naître Jésus-Christ, qu'au lieu d'adorer ils persécutèrent, figurent les prédicateurs qui distribuent au peuple une doctrine saine, à laquelle ils sont loin de conformer leur conduite.

Alors Hérode ayant fait venir *les Mages, s'enquit d'eux avec grand soin du temps auquel l'étoile leur était apparue.* Connaissant déjà le lieu de la naissance de Jésus-Christ par la réponse des sages des Juifs, il voulut

[1] Saint Augustin : *Serm.* 6 *de l'Epiphanie.*

savoir des Mages l'époque de sa naissance, afin de pouvoir ainsi plus sûrement faire périr le Christ. Comme il était un prince étranger, il se méfiait des Juifs; c'est pour cela qu'il leur tint caché son dessein.

Et envoyant les Mages à Bethléem, il leur dit (langage hypocrite et traître) : *Allez,* informez-vous exactement de cet enfant; et lorsque *vous l'aurez trouvé, venez me l'annoncer, afin que j'aille à mon tour l'adorer;* promesse fallacieuse d'hommage, pour mieux tromper les Mages, et les engager à retourner par Jérusalem; car, selon saint Chrysostôme, il promettait d'aller adorer Jésus, et il méditait sa mort; il cachait ses desseins coupables sous les dehors du respect. Ainsi font tous les méchants; veulent-ils nuire gravement à quelqu'un, ils lui donnent des marques de déférence et d'amitié. Hérode, dit Raban Maur, par l'expression de sa figure comme par ses paroles, laisse croire aux Mages qu'il ira adorer Jésus-Christ, tandis que, dans son cœur jaloux, il médite sa mort; il dissimule ainsi pour engager les Mages à venir le voir à leur retour, et pour empêcher les Juifs de lui soustraire celui qu'ils regardaient comme leur roi futur. Ressemblent à Hérode tous les hypocrites qui, faisant semblant de chercher Jésus pour le servir, ne méritent jamais de le trouver. Hérode, pour tuer Jésus-Christ, promet d'aller l'adorer; l'hypocrite le fait mourir, en le crucifiant de nouveau, comme dit saint Paul, en lui-même; car, selon saint Grégoire, le masque de la sainteté est une double iniquité. Et, selon saint Chrysostôme, ceux qui reçoivent indignement la sainte communion, ressemblent à Hérode, car ils feignent d'adorer le Fils de Dieu, et le tuent dans leur cœur, d'après cette parole de l'Apôtre : *Celui qui*

reçoit indignement la communion se rend coupable du corps et du sang du Seigneur.

Les Mages ayant entendu le roi Hérode, sans soupçonner aucune mauvaise intention de sa part, partirent de Jérusalem pour se diriger vers Bethléem, conformément à la prophétie. Or, à leur sortie de la ville, voilà que l'étoile qu'ils avaient vue *en Orient*, et qui était disparue, se montra de nouveau à leurs yeux, parce que, renonçant aux conseils des hommes, ils méritèrent de recouvrer le secours de Dieu. Dans l'endroit même où l'étoile apparut de nouveau aux Mages, on a bâti une église commémorative de cet événement. Cette étoile les précédait pour leur montrer la route, jusqu'à ce que, étant arrivée sur le lieu où était l'enfant, elle s'y arrêta. Elle s'arrêta au-dessus de la tête de l'enfant, comme pour les avertir et leur dire : Ici se trouve le roi qui vient de naître. Ainsi guidés par l'étoile et poussés par la grande joie qui les animait, ils parvinrent à la pauvre demeure où était né le Seigneur Jésus.

Ici se présente une difficulté. Les Mages étant en Orient, virent-ils une étoile demeurant immobile au-dessus de la Judée; ou bien virent-ils en Orient cette étoile qui les conduisit en Judée? D'après saint Chrysostôme et l'opinion la plus commune, cette étoile se serait levée en Orient, et précédant les Mages les aurait amenés dans Jérusalem. Fulgence pense le contraire. Les Mages auraient vu une étoile immobile au-dessus de la Judée, comme un signe qui les avertissait d'aller dans ce pays, et ils seraient venus à Jérusalem comme la capitale; puis cette étoile, ayant accompli sa mission, aurait disparu dans l'espace.

Et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'enfant

avec Marie, sa mère, probablement assise et tenant son enfant sur ses genoux; et ils furent transportés de joie, parce que leurs désirs se réalisaient, et que leurs fatigues étaient récompensées. Ce qui fait dire à saint Chrysostôme : Ils sont contents (les Mages), parce qu'ils ont enfin trouvé l'objet de leurs recherches et de leurs désirs, sont devenus les messagers de la vérité, n'ont pas affronté en vain les fatigues d'un long voyage que l'envie de voir Jésus-Christ leur avait fait entreprendre. Oh! que Marie est heureuse! elle est toujours avec Jésus; Jésus ne naît point sans Marie, puisqu'elle est le ministre de son Incarnation; Jésus n'est point trouvé sans Marie, car c'était elle qui le nourrissait et l'élevait; Jésus ne fut point crucifié sans Marie, puisqu'elle le suivit durant toute sa passion.

Ici, il n'est pas fait mention de Joseph, parce qu'on ne parle pas des fonctions du père nourricier; ou bien, selon saint Hilaire et Raban Maur, Dieu voulut qu'à cette heure Joseph fût absent, pour ne pas donner aux Mages l'occasion de croire qu'il était le père de l'enfant, et que celui à qui ils étaient venus apporter leurs offrandes avec leurs adorations n'était pas Dieu.

Étant donc entrés et s'étant prosternés tant de cœur que de corps, ils fléchissent le genou devant l'enfant Jésus, et adorent, d'une véritable adoration, le Verbe de Dieu fait homme. Ils l'honorent comme roi, l'adorent comme Dieu; ils voient l'homme, et, à travers l'homme, reconnaissent le Dieu; ils se prosternent en signe d'humilité, condition essentielle de la véritable adoration; car celui qui adore doit déposer tout orgueil et toute confiance en lui-même, pour que son abaissement extérieur devant Dieu soit l'expression de ses sentiments. O bienheureuse Vierge, qui

pourra comprendre la joie dont vous fûtes transportée en voyant celui que vous veniez de mettre au monde adoré déjà comme un Dieu? Oh! qui dira aussi la foi des Mages? car, qu'est-ce qui pouvait les porter à croire que ce petit enfant, enveloppé de pauvres langes, couché sur les genoux d'une mère pauvre, dans un lieu pauvre, sans société, sans famille, était roi et vrai Dieu? et cependant ils croient à sa royauté et à sa divinité, puisqu'ils lui rendent leurs adorations et leurs hommages. Il est évident qu'ils eurent connaissance de la divinité de Jésus-Christ par révélation divine; car il est vraisemblable que cet enfant, enveloppé de langes, n'ayant aucun insigne de dignité royale, ils ne l'auraient pas environné de leurs respectueux hommages, s'ils n'avaient reconnu en lui quelque chose au-dessus de l'homme. Ils l'adorent, dit saint Bernard, et lui offrent des présents. Mais où est, ô Mages! où est la pourpre qui doit décorer ce roi? Sont-ce ces vils langes qui l'enveloppent? Si cet enfant est roi, montrez-nous son diadème. Ah! vous l'avez vu, vous, dans son vrai diadème dont l'a couronné sa mère, c'est-à-dire dans l'enveloppe de notre mortalité, qu'il désigne lui-même à sa résurrection en s'écriant : *Vous avez brisé mon enveloppe et m'avez environné de joie.* Et plus loin, le même saint Bernard dit : Pourquoi, ô étrangers, venez-vous adorer Jésus-Christ, car nous n'avons pas trouvé tant de foi en Israël? Quoi donc! cette étable qui l'abrite, cette pauvre crèche qui lui sert de berceau, la vue de cette mère pauvre allaitant son enfant, ne vous choquent pas? Que faites-vous, ô Mages, que faites-vous? Cet enfant est-il donc Dieu? Mais est-il *dans son saint temple? Dieu a son trône dans les cieux,* et vous le cherchez dans cette étable, sur les genoux d'une

mère? Que faites-vous? Vous lui offrez de l'or? Il est donc roi? Mais où est son palais? où est son trône? où sont ses courtisans? Devons-nous les reconnaître dans cette étable, dans cette crèche, dans Joseph et Marie? Comment des hommes sages se sont-ils portés à la folie d'adorer un enfant que son âge et le dénuement de ses parents désignent au mépris? Ils se sont faits insensés pour devenir sages; le Saint-Esprit leur a enseigné d'avance ce que l'apôtre prêchera plus tard : *Si quelqu'un d'entre vous pense être sage selon le monde, qu'il devienne fou pour devenir sage.* N'était-il pas à craindre, mes frères, *que les Mages fussent scandalisés* et se crussent les jouets d'une illusion devant un spectacle si peu digne d'un roi? De la cité royale où ils avaient conjecturé trouver ce roi, on les envoie dans la petite ville de Bethléem. Ils entrent dans une étable, ils trouvent un enfant emmaillotté dans des langes. Loin d'être choqués de ces insignes de la pauvreté, d'être scandalisés à la vue de cet enfant que sa mère allaite, ils se prosternent devant lui, le vénèrent comme roi, l'adorent comme Dieu. A coup sûr, celui qui les avait conduits, en leur donnant pour guide une étoile, leur avait manifesté intérieurement la vérité.

Et saint Augustin dit encore[1] : Cet enfant n'était pas possesseur d'un trône, il n'était pas couvert de la pourpre; sur son front ne brillait pas un diadème; ce n'était donc pas le faste de sa cour, ce n'était pas la terreur de son nom, ce n'était pas la renommée de ses batailles et de ses triomphes qui faisait venir des extrémités de l'Orient au berceau de cet enfant, des rois pour lui présenter leurs

[1] Saint Augustin : *Serm.* 43, *ad fratres.*

hommages. Le nouveau-né s'offrait à leurs regards couché dans une crèche, environné de tous les insignes du dénuement et de la pauvreté. Mais, sous ces humbles dehors, se cachaient des grandeurs que Dieu avait révélées à ces personnages.

Saint Chrysostôme, commentant ces paroles de l'évangéliste : *Et étant entrés dans la demeure, ils trouvèrent l'enfant avec Marie, sa mère;* sa mère, dit-il, non pas couronnée d'un diadème, non pas resplendissante d'or et de pierreries, non pas reposant sur une couche richement décorée, mais ne possédant qu'un vêtement, et encore, non comme parure, mais pour sauvegarder sa pudeur. Quels vêtements pouvait avoir, en effet, l'épouse d'un charpentier qui était en voyage et hors de son pays? Si donc les Mages fussent venus pour voir un roi terrestre, ils auraient ressenti plus de peine que de joie d'avoir affronté sans motif les fatigues d'un si long voyage; mais, cherchant au contraire le Roi des cieux, bien que rien dans cet enfant ne proclamât sa royauté, se contentant du témoignage de l'étoile, ils le contemplent tout joyeux, parce que le Saint-Esprit leur enseigne intérieurement que cet enfant est terrible et puissant.

Saint Léon, pape, dit [1] : Ce n'est pas sans raison que les Mages, conduits par une étoile miraculeuse au berceau de Jésus pour l'adorer, n'ont pas le spectacle d'un Dieu commandant aux démons, ressuscitant les morts, rendant la vue aux aveugles, faisant marcher les boiteux, parler les muets, ou accomplissant quelque autre acte de sa puissance divine. Non, ils voient un enfant dans le calme et le

[1] Saint Léon, pape : *Serm. de l'Epiphanie.*

silence, et que sa mère environne de ses soins les plus tendres. En sa personne n'apparaît aucun signe qui témoigne de sa puissance; mais il fait un grand miracle d'humilité. Toute la vie du Sauveur, qui a été un triomphe sur le démon et sur le monde, a été un acte continuel d'humilité. Tous ses jours ont été marqués par la souffrance et la persécution. Enfant, il pense aux angoisses de sa Passion future, et, lorsqu'elle arrivera, il la supportera avec une douceur et une patience d'enfant. Aussi la raison de la sagesse chrétienne n'est pas dans l'éloquence de la parole, dans les subtilités du raisonnement, dans l'amour des louanges et de la gloire, mais bien dans l'humilité véritable et volontaire que le Seigneur Jésus, depuis sa naissance jusqu'à sa mort sur la croix, a pratiquée avec courage et nous a constamment enseignée. Voulez-vous donc, vous aussi, triompher du démon et du monde, faites tous vos efforts pour observer, à l'exemple de Jésus-Christ, l'humilité et la patience. Avec le secours de ces vertus, vous pourrez facilement vaincre vos ennemis visibles et invisibles.

Et les Mages ayant trouvé l'enfant, ouvrirent leurs trésors, ce qui nous enseigne que nous ne devons pas ouvrir nos trésors sans attendre que notre ennemi soit passé, pour les offrir ensuite à Dieu seul. C'était une coutume chez les anciens, que personne ne se rendît dans la maison de Dieu, ou auprès d'un roi, les mains vides; on apportait toujours quelque présent. Or, les Arabes étant très-riches en or et en toutes sortes de parfums, composaient leurs dons de ces objets, comme nous le voyons faire aux Mages. Ils agissaient ainsi, sans doute, pour se conformer à l'usage de leur pays; mais cette conduite leur était aussi dictée d'en haut. Selon les desseins de Dieu, ces pré-

sents devaient avoir un sens mystérieux et exprimer la profession de foi des Mages, soit en tant que ceux-ci révélaient de cette façon le mystère de la Trinité et leur foi à ce mystère et qu'ils l'adoraient en Jésus-Christ, soit en tant qu'ils désignaient ainsi que l'enfant adoré était Dieu, roi et homme, et qu'ils vénéraient la puissance royale, la majesté divine et l'humanité de Jésus-Christ. Les Mages reconnurent ces trois titres dans le Sauveur, car, lorsqu'ils s'informèrent de Jésus-Christ, ils dirent, comme nous l'avons vu plus haut : *Où est celui qui est né*, voilà son humanité ; *qui est né roi des Juifs*, voilà sa royauté ; *nous sommes venus pour l'adorer*, voilà sa divinité. La puissance royale est figurée en Jésus-Christ par l'or ; on le donne au roi pour payer le tribut, parce que l'or, à cause de sa primauté sur les autres métaux, est un don digne des rois ; l'or nous montre donc que cet enfant est roi, et que cette offrande convient à sa dignité. L'encens figure la majesté divine, on l'offre à Dieu en sacrifice, et il nous prouve que Jésus est Dieu, et de plus qu'il est prêtre, et prêtre incomparable, puisque l'encens était aussi donné aux prêtres. La myrrhe enfin désigne son humanité ; elle sert à embaumer les morts, et Jésus-Christ, roi et prêtre, a voulu mourir pour le salut de tous. — Ainsi, dit saint Augustin [1], on offre de l'or à cet enfant, comme roi ; on lui sacrifie de l'encens comme à Dieu, et on lui présente de la myrrhe, parce qu'il doit un jour mourir pour le genre humain.

La triple offrande des Mages, avons-nous dit, avait un sens mystérieux. En effet, nul ne peut véritablement por-

[1] Saint Augustin : *Serm. sur l'Epiphanie.*

ter le titre de chrétien, s'il ne confesse que Jésus-Christ est Dieu, roi, et qu'il a souffert pour nous : triple qualité figurée par les présents des rois. C'est la pensée de saint Rémi : Les Mages n'offrirent pas, dit-il, chacun un présent, mais chacun trois présents, et proclamèrent ainsi la divinité, la royauté et l'humanité de Jésus-Christ.

Voilà nos modèles, imitons-les. Offrons donc à Jésus de l'or pour lui prouver notre foi à sa royauté universelle ; de l'encens pour lui montrer que nous confessons qu'il est vrai Dieu et Créateur de toutes choses ; de la myrrhe, pour lui prouver que nous sommes persuadés que, pour nous, il s'est fait homme. Ces dons, avec leurs significations respectives, nous révèlent donc de grandes vérités . la mort de Jésus-Christ comme homme, sa résurrection comme Dieu, et le jour de son jugement comme roi.

Quant à moi, Seigneur Jésus, marchant sur les traces de vos serviteurs, je vous adore siégeant dans la gloire auprès de Dieu, votre Père, d'où vous étendez votre sceptre sur l'univers, et je vous remercie de m'avoir illuminé des clartés qui m'enseignent que vous êtes le Roi immortel des siècles, Dieu de Dieu, né d'une Vierge et mort pour nos péchés.

D'après saint Bernard, les Mages offrirent de l'or pour soulager la pauvreté de la Mère et le dénuement du Fils; de l'encens pour purifier le mauvais air qui était répandu autour d'eux dans la vile demeure où naissait le Sauveur ; de la myrrhe, enfin, pour fortifier les membres tendres et délicats de l'enfant.

Après avoir offert à Jésus-Christ ce qui lui revient de droit, ce qui est sa propriété, offrons-lui ce qui nous appartient. Jésus-Christ est roi, Dieu et homme, nous le

croyons, voilà son bien. Pour nous, ce que nous possédons, nous le tenons de Dieu. Or, nous avons une triple offrande à lui faire, et qui lui est agréable. D'abord notre âme : elle est désignée par l'or; car, de même que l'or l'emporte sur les autres métaux par sa valeur intrinsèque et par son éclat, de même notre âme, aux yeux de Dieu, ne le cède à rien par son prix et sa beauté; 2° notre corps, figuré par la myrrhe, car la myrrhe est amère, et nous devons soumettre notre corps aux amertumes de la mortification et des souffrances; 3° une vie irréprochable et sainte, figurée par l'encens : l'encens n'exhale son parfum que s'il est mis en contact avec le feu; de même notre vie n'est d'agréable odeur pour Dieu que si nous la faisons passer par le feu de la tribulation.

Nous devons offrir aussi à Jésus-Christ l'or de notre amour, parce qu'il a enduré pour nous sa Passion cruelle; l'encens de nos louanges, en lui rendant des actions de grâces pour ses bienfaits; la myrrhe de notre compassion, en méditant sur sa mort.

Dans le sens moral, l'Église possède aussi de l'or : c'est la sagesse parfaite, la doctrine pure et la foi véritable; de l'encens, ce sont la prière, les bonnes et saintes pensées, une vie toute de Dieu; de la myrrhe, ce sont l'amertume de la pénitence, la mortification de la chair et les bonnes œuvres. L'or est offert par les docteurs, l'encens par les martyrs et les confesseurs, et la myrrhe par les pécheurs qui font pénitence. Car toute offrande est constituée de ce triple présent. Ainsi, les dons des Mages figurent la vérité de la foi et toute la discipline de l'Église.

D'après saint Bernard, nous offrons de l'or au Sauveur, lorsque nous abandonnons complétement les choses de

ce monde. Mais cela ne suffit pas : au mépris monde nous devons joindre une grande ardeur à demander les biens du ciel. Nous faisons ainsi monter vers Dieu le parfum de notre encens qui figure les prières des âmes pieuses et saintes. Nous devons, de plus, châtier notre chair et la réduire en servitude. Donnnez donc à votre prière les deux ailes du mépris du monde et de la mortification du corps et des passions, à coup sûr elle pénétrera le ciel et montera devant Dieu comme la fumée de l'encens ; et avec l'or et l'encens vous offrirez de cette manière à Dieu la myrrhe. Ainsi, les Mages honorèrent Jésus-Christ par une triple offrande : celle de leur corps, puisqu'ils se prosternèrent ; celle de leur âme, puisqu'ils adorèrent ; celle de leurs biens, puisqu'ils donnèrent des présents ; et c'est là tout ce que possède l'homme, son corps, son âme et ses biens temporels.

Les Mages sont au nombre de trois, pour nous apprendre que ceux qui embrassent la foi chrétienne doivent professer ouvertement le mystère de l'indivisible Trinité ; ou bien que ceux qui adorent Dieu, doivent posséder les trois principales vertus chrétiennes, qui sont : la foi, l'espérance et la charité ; ou enfin parce que ceux qui désirent voir Dieu, doivent consacrer toutes leurs pensées, toutes leurs paroles, toutes leurs actions, ou en d'autres termes, leur mémoire, leur intelligence et leur volonté à la pratique du bien, en évitant le mal. Ce qui fait dire à saint Grégoire [1] : C'est avec raison que les saints sont appelés rois, car en se rendant maîtres des mouvements de leur chair, ils les régissent à leur gré et les dominent.

[1] Saint Grégoire : *Lib.* XXVI, *Moralium*, *cap.* XXVI.

Selon saint Isidore, les rois sont ainsi nommés, parce qu'ils régissent bien leurs sujets; celui donc qui fait le bien peut être à bon droit décoré du nom de roi, mais il n'en est plus digne, s'il fait le mal. Les Mages partent de l'Orient, signifiant par là la prospérité humaine qui consiste dans les richesses, les honneurs et les plaisirs. L'étoile qui leur apparut réprésente la Vierge Marie, dont le nom signifie Étoile de la mer. Or cette étoile apparaît aux rois Mages, ou plutôt aux chrétiens qui sont rois de leurs passions, afin de les diriger, à travers les écueils de la mer orageuse de ce monde, vers le port du salut, qui est Jésus-Christ; et lorsqu'ils l'ont trouvé, ils l'adorent en lui offrant leurs présents, l'or de la charité, l'encens de la prière et la myrrhe de la mortification.

Le même jour où Jésus naquit en Judée, sa naissance fut révélée aux Mages en Orient. Ils virent en effet une nouvelle étoile représentant un enfant dont la tête était surmontée d'une croix toute resplendissante d'or, et ils entendirent une voix qui leur disait : Allez en Judée; c'est là que vous trouverez le roi des Juifs qui vient de naître. Ils partent à l'instant et sans hésiter, pénètrent courageusement dans le pays et offrent leurs présents au Roi du ciel nouvellement né. Ces trois Mages avaient été figurés autrefois par les trois courageux soldats qui allèrent puiser pour David, leur roi, de l'eau à la citerne de Bethléem. En effet ces soldats, sans craindre l'armée des ennemis, traversent courageusement leur camp et vont puiser l'eau tant désirée; de même, les Mages, sans redouter la puissance d'Hérode, entrent courageusement dans Jérusalem et s'informent du lieu où est né le nouveau roi. Les soldats pénètrent à Bethléem pour y chercher

l'eau naturelle de la citerne, mais les Mages y vont pour y puiser l'eau spirituelle de la grâce et de la vie éternelle qu'ils reçoivent du Sauveur. Cette citerne de Bethléem figurait qu'en ce même lieu naîtrait un jour celui qui devait apporter aux hommes altérés l'eau spirituelle de la grâce et de la véritable vie.

Salomon dans toute sa gloire fut également la figure de ce nouveau Roi aux pieds duquel les Mages viennent déposer leur offrande. En effet, Salomon était assis sur un trône fait de l'ivoire le plus éclatant, et revêtu de l'or le plus pur ; tous les rois de la terre aspiraient à le voir et lui envoyaient les présents les plus précieux, et la reine de Saba lui en offrit en si grand nombre et de si magnifiques que jamais à Jérusalem on n'en vit de semblables. Or, ce trône de Salomon représentait la bienheureuse Vierge Marie, dans le sein de laquelle résida Jésus-Christ, la Sagesse du Père éternel. Et ce nouveau trône de l'enfant Jésus était formé de l'ivoire le plus éclatant et de l'or le plus pur. L'ivoire, en effet, par sa blancheur, désigne la chasteté virginale et sans tache ; mais, comme l'ivoire en vieillissant se couvre d'une teinte rougeâtre, de même la chasteté gardée pendant de longues années est regardée comme un martyre. L'or, qui, par sa valeur intrinsèque, l'emporte sur tous les autres métaux, signifie la charité, mère de toutes les autres vertus. C'est donc avec raison que Marie est appelée Tour d'ivoire, à cause de sa chasteté virginale, et Maison d'or, à cause de sa charité parfaite, puisqu'elle réunit en sa personne ces vertus inséparables, car devant Dieu, sans la charité, la virginité n'est rien. Le trône de Salomon était élevé sur six degrés, et Marie domine au-dessus des six états des saints ; elle

règne sur les patriarches, les prophètes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs et les vierges. Douze figurines de lionceaux ornaient les degrés du trône de Salomon, et représentaient, ou les douze apôtres qui servaient Marie comme la Reine du ciel, ou les douze patriarches qu'elle comptait parmi ses aïeux. Le sommet du trône, par sa forme ronde, signifiait la pureté sans tache de la Vierge, et les deux poignées accolées à chaque côté du trône figuraient le Père et le Saint-Esprit, qui soutenaient sans cesse par la grâce divine la Mère du Fils de Dieu.

Lorsque les Mages eurent rendu au Fils de Dieu leurs hommages, leurs respects et leurs adorations, ils baisèrent avec amour les pieds de l'Enfant, dont ils reçurent la bénédiction, et se retirèrent le cœur comblé de joie. Comme ils hésitaient sur la route qu'ils devaient prendre pour s'en retourner, l'ange du Seigneur leur apparut en songe, leur prescrivant de ne pas retourner vers Hérode ; nous apprenant par là que quand on a connu la vérité, il ne faut point retourner à l'erreur, et que nous ne devons pas lier société avec les impies. Sénèque, lui-même, ce philosophe païen, ne dit-il pas que quitter l'erreur pour embrasser la vérité n'est pas de l'inconstance, et qu'il n'y a pas de honte à changer de résolution, quand c'est pour le bien? — Les Mages, à l'exemple de Moïse, qui, sans proférer une parole, criait vers le Seigneur, conjuraient en silence et du fond de leur cœur le Très-Haut de vouloir bien leur faire connaître sa volonté touchant leur retour auprès d'Hérode, et, par leur ferveur, ils méritèrent de recevoir sa réponse, ou par une révélation intérieure, ou par le ministère d'un ange. Ils descendirent alors vers la mer et s'embarquèrent sur des vais-

seaux, gagnèrent la ville de Tarse, et rentrèrent ainsi dans leur pays par un autre chemin; parce que, selon saint Jérôme [1], ils ne devaient pas se mêler aux Juifs incrédules. A la nouvelle de leur départ, Hérode devint furieux et fit brûler tous les vaisseaux tarses, accomplissant ainsi cette prophétie de David : Tu briseras dans ta colère, ô roi Hérode, les vaisseaux de Tarse. Considérez, nous dit saint Chrysostôme, la foi des rois Mages; ils ne se scandalisent pas de l'abaissement de Jésus; ils ne se disent pas à eux-mêmes : Si cet Enfant doit être si grand, pourquoi fuir, pourquoi dissimuler notre départ? C'est que la vraie foi ne cherche pas à connaître les raisons, les motifs de celui qui commande, elle ne sait qu'une chose, se soumettre et obéir. A l'exemple des Mages, jetons-nous avec confiance entre les bras de Dieu; dans toutes nos œuvres, soyons attentifs à ce qu'il demande de nous; allons à lui par Jésus-Christ, qui est la Voie, la Vérité et la Vie; mettons en ce divin Sauveur notre salut et toutes nos espérances; quittons les voies que nous avons suivies avant notre conversion, et par le chemin de la vertu, retournons dans notre véritable patrie. Notre vie est changée, dit saint Augustin [2], nous ne devons donc plus marcher dans nos anciennes voies, mais dans des voies nouvelles. Les Mages, dit saint Grégoire dans sa dixième homélie sur l'Évangile, en retournant dans leur pays par un autre chemin, nous donnent une grande leçon. Le paradis est notre patrie véritable; la connaissance de Jésus-Christ doit nous y faire rentrer, mais par une autre voie que celle que nous avons suivie en

[1] Saint Jérôme : *In Matth.*, *cap.* II.
[2] Saint Augustin : *Lib.* IV *de Trinitate*, *cap.* XII.

le perdant. Nous en avons été chassés à cause de notre orgueil, de notre désobéissance, de notre amour des choses terrestres, et en mangeant du fruit défendu ; nous ne pouvons y rentrer que par nos larmes, notre obéissance, notre mépris des créatures, et la mortification de tous nos sens. Cette patrie enfin que nous avons perdue en nous livrant aux plaisirs, nous devons la reconquérir par nos larmes. Le souverain-pontife nous en instruit dans la procession solennelle de ce jour, en rentrant au chœur dans le sens contraire des autres solennités. Les Mages, revenus dans leur pays, glorifièrent Dieu avec plus d'ardeur qu'auparavant, et enseignèrent la foi chrétienne à un grand nombre de gentils.

Nous devons croire pieusement que Marie, qui aimait si ardemment la pauvreté, comprenant la volonté de son divin fils, répandit en quelques jours dans le sein des pauvres tout l'or que les Mages avaient apporté, puisque, en arrivant au temple, elle n'avait pas même de quoi acheter un agneau pour l'offrir à la place de son Enfant ; elle se contenta de deux tourterelles ou de deux petits de colombes, offrande ordinaire du pauvre. Jésus-Christ voulut nous apprendre combien il prise la pauvreté, en recevant l'aumône ainsi que sa sainte Mère, en qualité de pauvre, et non-seulement en ne recherchant point les biens terrestres, mais en refusant même de garder ceux qui lui étaient offerts. A la pauvreté volontaire, il joignit aussi la plus profonde humilité. Parmi les chrétiens, plusieurs se plaisent à s'estimer vils et méprisables à leurs propres yeux, mais ils ne voudraient pas paraître tels aux yeux des autres. Jésus notre Sauveur n'agit pas ainsi et ne craignit point de montrer sa misère et son abaissement,

non-seulement à quelques petits, mais aux rois eux-mêmes et à toute leur suite, malgré la gravité des circonstances, car il était à craindre que les Mages qui étaient venus pour voir le roi des Juifs, qu'ils croyaient aussi être un Dieu, ne fussent ébranlés dans leur foi, et s'imaginant être joués, ne retournassent dans leur pays sans croire en lui. Malgré ces considérations, notre Sauveur reste dans son état ordinaire, voulant nous apprendre à ne jamais sortir de l'humilité, sous prétexte même d'un plus grand bien, et à ne point craindre de paraître vils et abjects aux yeux des autres.

Après le départ des Mages, Marie, cette Reine du monde, demeura dans l'étable avec Joseph et l'enfant Jésus, jusqu'à ce que le quarantième jour eût été accompli, se conformant ainsi aux prescriptions de la loi, comme si elle eût été une femme ordinaire et que Jésus n'eût été qu'un enfant semblable aux autres. Qui pourrait peindre le zèle et les soins dont cette tendre mère entourait le divin Enfant? avec quel empressement, avec quelle sollicitude, elle éloignait de lui tout ce qui pouvait lui nuire! Avec quelle précaution, quel respect, quelle timidité affectueuse elle touche celui qu'elle sait être son Fils, mais qu'elle sait aussi être son Seigneur et son Dieu! Avec quelle joie, quel bonheur et quel amour elle le prend dans ses bras, le couvre de ses baisers, le presse contre son cœur! Qu'elle le lève ou qu'elle le couche, elle fléchit le genou devant lui. Elle enveloppe soigneusement dans les langes ses membres délicats; et à tous les instants du jour et de la nuit, qu'il veille ou qu'il repose, elle l'environne sans cesse de toute sa sollicitude maternelle. Avec quelle joie, avec quelle satisfaction elle le nourrit

de son lait ; satisfaction qui ne saurait être comparée à celle que peuvent éprouver les autres mères. Cet enfant qu'elle avait conçu, sans rien perdre de sa virginité, et qu'elle avait mis au monde sans douleur, elle l'alimente maintenant de son lait comme d'une rosée céleste. O Marie, s'écrie saint Augustin [1], allaitez ce divin enfant, qui est votre Seigneur et le nôtre; ce vrai Pain descendu du ciel ; allaitez celui qui vous a fait digne de le porter dans votre chaste sein; qui par son Incarnation vous a rendue féconde, et qui par sa naissance n'a pas terni l'éclat de votre pureté virginale. Qu'ils étaient affectueux, dit saint Anselme, les sentiments de Marie, quand elle portait dans ses bras et qu'elle suspendait à son sein ce divin Enfant; et quand elle l'entendait pleurer, avec quel empressement, avec quel soin elle cherchait à éloigner de lui tout ce qui pouvait lui causer quelque douleur! Et saint Bernard, dans son sermon sur la Nativité, nous représente saint Joseph tenant sur ses genoux l'enfant Jésus, qui lui sourit avec tendresse.

Nous aussi, considérons Marie auprès de la crèche, et joignons-nous à elle pour nous réjouir avec l'enfant Jésus, car une vertu toute spéciale s'échappe de lui. Que l'âme chrétienne et surtout que l'âme religieuse, aille chaque jour, depuis la Nativité jusqu'à la Purification, adorer Jésus dans l'étable et vénérer sa sainte Mère, méditant pour son avancement spirituel sur la pauvreté volontaire et l'humilité dont ils nous donnent l'exemple. A la vue de Marie demeurant ainsi de longs jours dans l'étable de Bethléem avec Jésus et Joseph,

[1] Saint Augustin : *Serm. in Nativ. Domini.*

pourrions-nous trouver dur et pénible de garder le cloître et la solitude ?

Considérons maintenant quelle est la grandeur de cette solennité, et livrons-nous à la joie, car ce jour est vraiment le principe, l'origine de notre foi. Reconnaissons, mes très-chers frères, s'écrie saint Léon, pape, dans son sermon sur l'Épiphanie, reconnaissons dans les rois Mages adorant Jésus dans la crèche, les prémices de notre vocation à la foi, et célébrons avec joie la source de toutes nos espérances. Honorons ce saint jour où apparut en ce monde l'Auteur de notre salut, et celui que les Mages vinrent saluer dans l'étable, adorons-le régnant au ciel dans toute sa puissance. Les Mages lui présentent leurs offrandes sous des emblèmes mystiques ; nous, offrons-lui des cœurs qui soient dignes de son amour. Le souvenir de cette fête doit être sans cesse présent à notre esprit, et nous la célébrerons pendant toute l'éternité dans les cieux, si nous marchons sur les traces de Jésus, et si, dans toutes nos actions, nous avons soin de reproduire sa conduite. Remarquons aussi, avec saint Chrysostôme [1], les choses merveilleuses et dignes de fixer l'admiration du monde entier, qui s'opérèrent à la naissance de notre divin Sauveur : un ange apparaît dans le temple à Zacharie, lui annonçant qu'Élisabeth, quoique déjà avancée en âge, lui donnera un fils, et il est puni de son incrédulité en perdant l'usage de la parole ; une femme stérile conçoit ; une Vierge enfante ; Jean tressaille de joie dans le sein de sa mère ; un ange vient annoncer à des bergers la naissance du Sauveur promis ; des chants célestes se font entendre

[1] Saint Chrysostôme : *Hom. 1 ex variis in Matthæum locis, tom.* II.

dans les airs; une joie universelle éclate sur la terre et dans les cieux; enfin une étoile miraculeuse apparaît aux rois Mages, leur apprenant que le Maître du ciel et de la terre, que le véritable Roi des Juifs et le Désiré des nations est arrivé.

CHAPITRE XII

DE LA PRÉSENTATION DE JÉSUS-CHRIST AU TEMPLE

Lorsque le temps de la purification fut accompli, c'est-à-dire lorsque fut arrivé le quarantième jour après la naissance de Jésus, Marie sortit de l'étable avec Joseph et l'enfant Jésus, pour accomplir les prescriptions légales, quoiqu'elle n'y fût pas obligée, ayant conçu sans péché. Par la circoncision, l'enfant était purifié de la faute originelle, communiquée par ses parents; dans la purification, la mère était lavée des souillures contractées par la conception, mais rien de cela n'avait rapport à Jésus ni à Marie. Après que l'enfant eut été circoncis, ils le portèrent de Bethléem à Jérusalem pour le présenter au Seigneur dans son Temple, et le racheter ensuite en offrant pour sa rançon une paire de tourterelles ou deux petits de colombes. Pour bien comprendre ce que nous disons ici, il faut savoir que la Loi renfermait deux préceptes à cet

égard : le premier, qui était général et s'appliquait à tous, ordonnait qu'après les jours prescrits pour la purification de la mère, l'enfant fût porté au Temple et qu'on offrît pour lui un sacrifice. D'après la loi de la purification, la mère qui mettait au monde un enfant mâle était regardée comme impure pendant sept jours, séparée de la société des hommes, ne pouvant ni entrer dans le Temple, ni toucher les choses saintes; le huitième jour, l'enfant était circoncis et la mère devenait pure, relativement à la compagnie des hommes; mais pendant les trente-trois jours qui suivaient, elle ne pouvait ni entrer dans le Temple, ni toucher aux choses saintes; elle ne devait pas sortir de sa maison. Après ces trente-trois jours et les sept qui précèdent, c'est-à-dire quarante jours après ses couches, elle venait au Temple présenter son enfant et offrir pour lui et pour elle-même un sacrifice au Seigneur. Si elle avait mis une fille au monde, alors les jours étaient doublés relativement à la société des hommes et à l'entrée dans le Temple. Le second précepte était spécial, et ne concernait que les premiers-nés parmi les hommes comme parmi les animaux, qui devaient être consacrés entièrement au Seigneur. Dieu, en délivrant les Israélites de la captivité de l'Egypte, avait fait périr tous les premiers-nés de ce peuple, tant des hommes que des animaux, et, pour perpétuer le souvenir de cette délivrance, il avait ordonné que tous les premiers-nés d'Israël lui fussent consacrés. De même qu'il avait exigé l'offrande des prémices pour les fruits de la terre, il avait pareillement exigé le sacrifice des premiers-nés des hommes et des animaux purs, nous montrant par là que nous devons lui sacrifier tout ce que nous avons de meilleur et de plus cher. Comme Jésus-

Christ, en sa qualité de premier-né, voulut se soumettre à la Loi, ces deux prescriptions furent observées à son égard. En effet, il ne suffisait pas à ce maître de toute humilité de se soumettre à Dieu son Père, dont il était l'égal, il voulut encore se soumettre à une humble vierge et à la loi, et cela pour plusieurs motifs : premièrement, pour donner son approbation à la Loi ancienne ; secondement, pour montrer qu'elle était désormais abrogée, puisqu'elle n'avait été portée que par rapport à lui ; troisièmement, pour ôter aux Juifs toute occasion de le calomnier ; quatrièmement, pour délivrer les hommes de l'esclavage de cette loi ; cinquièmement, afin de nous donner l'exemple de l'humilité et de l'obéissance. De même, la bienheureuse Vierge, quoiqu'elle ne fût pas soumise à la loi comme les autres mères, et qu'elle n'eût pas besoin d'être purifiée, puisqu'elle n'avait conçu que par l'opération du Saint-Esprit, voulut cependant se soumettre à la loi de la purification pour plusieurs raisons : premièrement, pour s'assimiler aux autres mères, comme son Fils se rendait semblable aux autres enfants des hommes ; ce qui fait dire à saint Bernard[1] : Marie, vous n'avez aucun motif de vous soumettre à la loi ; vous n'avez pas besoin d'être purifiée, mais votre divin Fils n'avait pas non plus besoin de se soumettre à la circoncision ; rendez-vous semblable aux autres mères, comme lui-même a voulu s'assimiler aux autres enfants. Secondement, selon le Vénérable Bède, Jésus-Christ et Marie se sont soumis à la loi, afin de nous délivrer du joug même de la loi. Troisièmement, pour éviter tout sujet de scandale de la part des Juifs, car on ignorait

[1] Saint Bernard : *Serm.* 3, *de Purificatione.*

encore qu'elle eût conçu par la seule opération du Saint-Esprit ; en sorte que si Marie n'eût point gardé les jours prescrits par la loi, elle eût scandalisé le peuple et lui eût fourni l'occasion de murmurer contre elle. Quatrièmement, afin que la loi de la purification fût abrogée à l'arrivée de Jésus-Christ, qui est notre purification, purification qui s'opère par la foi. Cinquièmement, afin de nous donner l'exemple de l'humilité. En effet, la Sainte-Vierge s'abaissa aux choses mêmes auxquelles elle n'était point obligée, afin qu'en sa qualité de Mère du Docteur des docteurs, elle pût nous instruire ; mais comme elle ne le pouvait faire publiquement et par ses discours, à cause de son sexe, elle voulut le faire du moins par ses exemples. Ainsi donc, Marie, quoiqu'elle n'eût pas besoin d'être purifiée, voulut se soumettre aux cérémonies de la purification, car elle observait soigneusement toutes les prescriptions de la Loi ; aussi était-elle figurée par l'Arche d'alliance. En effet, l'Arche renfermait les deux Tables des commandements et le Livre qui les expliquait ; et Marie observait fidèlement tous les préceptes et se complaisait dans la lecture des saintes Écritures. L'Arche possédait la verge d'Aaron, cette verge miraculeuse qui produisit des fleurs, et Marie aussi fleurit miraculeusement et donna au monde le fruit béni de ses chastes entrailles. L'Arche renfermait l'urne d'or qui contenait la manne tombée du ciel, et Marie offrait aux hommes le véritable Pain de vie. L'Arche était faite d'un bois incorruptible, et Marie n'éprouva jamais la corruption dans son corps sans souillure. L'Arche avait sur les côtés quatre cercles d'or, et Marie brillait par les quatre vertus cardinales, qui sont le principe et la source de toutes les autres. L'Arche avait deux anses

qui servaient à la transporter d'un lieu dans un autre, et ces deux anses figuraient la double charité de Marie. L'Arche était dorée en dedans et en dehors, et Marie brillait par toutes les vertus intérieures et extérieures. Marie était également figurée par le chandelier d'or qui resplendissait dans le temple de Jérusalem et sur lequel s'élevaient sept lampes ardentes qui représentaient les sept œuvres de miséricorde dans cette Reine de toute bonté, dans cette Mère de toute piété. En la fête de la Purification, lorsque nous portons à la main des cierges allumés, honorons ce divin Candélabre et la lumière qui en jaillit. C'est lui qu'en ce jour Marie offrait au Seigneur, lorsque le vieillard Siméon acclamait cette Lumière qui devait éclairer les nations *(Lumen ad revelationem gentium)*, c'est-à-dire Jésus-Christ, le Fils de Marie, dont la chair, l'âme et la divinité sont représentés par la mèche, la cire et la lumière de ce cierge matériel qui est offert. Comme ce cierge, Jésus-Christ fut offert au Seigneur pour le salut du monde dont il devait dissiper les ténèbres et éclairer la nuit dans laquelle il était tombé. Cette offrande fut également figurée par le petit Samuel. En effet, Dieu, contrairement aux lois ordinaires de la nature donna un fils à Anne, qui était toujours demeurée stérile, et rendit Marie mère sans porter atteinte à sa virginité. Anne offre au Seigneur ce fils qui devait protéger les Juifs, et Marie offre son Fils qui devait sauver le monde ; mais bientôt le fils d'Anne est rejeté des Juifs, et par eux le Fils de Marie est condamné à une mort ignominieuse, ce que le vieillard Siméon lui prédisait en lui annonçant qu'à l'occasion de ce Fils un glaive de douleur transpercerait son âme.

Les parents de Jésus allèrent donc à Jérusalem pour sa-

tisfaire à la Loi, et malgré les craintes que leur inspirait Hérode, ils ne voulurent pas négliger ce devoir sacré. Pourtant, tout était encore tranquille, car Hérode qui attendait le retour des Mages n'avait pas encore révélé la cruauté de son cœur. Jésus-Christ, notre divin Maître, en se soumettant ainsi avec sa sainte Mère aux prescriptions de la Loi, nous apprend avec quel soin, avec quelle ardeur nous devons observer les préceptes de son Évangile, puisque lui-même se montre docile aux ordonnances qu'il avait données par son serviteur Moïse. Ils apportent donc au Temple le Maître même du Temple, afin de satisfaire pour lui aux prescriptions légales. Lorsqu'ils furent entrés, ils achetèrent deux tourterelles ou deux petits de colombes afin de les offrir pour lui au Seigneur, selon l'usage des pauvres ; et comme ils étaient en effet très-pauvres, il est à croire qu'ils achetèrent de préférence deux petits de colombes, qui se trouvent plus aisément et à plus bas prix, et c'est sans doute pour ce motif qu'ils sont nommés en dernier lieu dans la Loi. L'Évangile ne parle pas de l'agneau qui était l'offrande des riches. Remarquez ici avec admiration que Notre-Seigneur voulut se choisir des parents pauvres qui n'avaient pas même un agneau à offrir pour lui, mais seulement deux tourterelles ou deux petits de colombe, offrande ordinaire des malheureux. Il était prescrit par la Loi que le jour où une femme devenue mère viendrait au Temple présenter son enfant au Seigneur, elle offrirait pour elle et pour lui un agneau d'un an et sans tache, pour être sacrifié en holocauste, avec une tourterelle ou un petit de colombe pour le péché de la conception ; que celles qui ne pourraient sacrifier un agneau donneraient deux tourterelles ou deux petits de colombes dont un, remplaçant

l'agneau, serait entièrement brûlé, et l'autre, pour le péché de la conception, appartiendrait en partie au prêtre qui prierait pour la femme, et qui ainsi, d'impure qu'elle était, la rendrait pure selon la Loi. C'est cette dernière offrande que Notre-Seigneur voulut choisir pour lui-même, daignant se faire pauvre pour nous, afin de nous communiquer par cette pauvreté même l'immensité de ses trésors, nous rendre riches par la foi et ses cohéritiers au royaume éternel de son Père. Car de même que ce divin Sauveur voulut se revêtir de notre mortalité pour nous communiquer son immortalité, de même il prit notre pauvreté pour nous rendre participant de ses éternels trésors. Imitons ce divin Sauveur, embrassons à son exemple la pauvreté volontaire, et sachons nous contenter de la nourriture et du vêtement. Pourquoi la loi du Lévitique prescrit-elle d'offrir au Seigneur deux petits de colombe et non pas simplement deux colombes, comme elle dit deux tourterelles? Saint Bernard nous en donne la raison en ces termes [2] : Quoique le Saint-Esprit soit quelquefois désigné sous la figure d'une colombe, cependant, comme cet oiseau est assujetti aux passions charnelles, il n'était pas convenable de l'offrir en sacrifice à Dieu, à moins que ce ne fût à l'âge où il est encore exempt de passions. Mais, l'âge de la tourterelle n'est pas marqué, parce qu'à tout âge elle est toujours chaste. Elle ne contracte qu'une seule union, et quand elle est rompue elle n'en forme pas d'autre, blâmant ainsi les hommes qui convolent à de nouvelles noces. Dans son veuvage, elle fuit les lieux agréables et verdoyants et recherche la solitude, se retirant sur le sommet des montagnes et sur

[1] Saint Bernard : *Serm.* 59, *super Cantic.*

le faîte des grands arbres, d'où elle fait entendre ses gémissements et ses lamentations, nous apprenant ainsi par son exemple à fuir les plaisirs du monde, à mépriser les choses terrestres et périssables pour n'aspirer qu'aux choses célestes et éternelles.

Alors apparut le vieillard Siméon, ce prêtre renommé parmi les prêtres de la Loi; cet homme, juste dans la pratique du bien et timoré dans la fuite du mal, ou, en d'autres termes, juste relativement au prochain et timoré vis-à-vis de Dieu, car la justice existe difficilement sans la crainte du Seigneur, qui est la compagne ordinaire et la gardienne de la vraie justice et de toutes les autres vertus; plus l'homme juste aime Dieu ardemment, plus il évite avec soin ce qui peut lui déplaire. En effet, la justice accompagne toujours les œuvres de ceux dont l'esprit est pénétré de la crainte de Dieu, témoins ces paroles du Psalmiste : *Heureux l'homme qui craint le Seigneur,* et celles de Salomon : *Celui qui craint Dieu ne néglige rien.* Siméon est donc appelé juste et à bon droit, car il l'était par rapport à son prochain, attendant avec ardeur, non-seulement son propre salut, mais le salut de tous les hommes et la consolation du peuple d'Israël, selon la promesse qui lui avait été faite qu'il verrait le Verbe fait chair. Les hommes charnels et imparfaits n'attendaient, à la venue du libérateur promis, que la délivrance du joug d'Hérode qui s'était appesanti sur eux; mais les hommes parfaits comme Siméon, ces saints patriarches que le souvenir de la faute originelle accablait de tristesse et de douleur, attendaient la consolation spirituelle, cette vraie rédemption des âmes que devait opérer le Messie promis. C'est cette consolation après laquelle

soupirait Siméon, dont le nom signifie obéissant; ce vieillard que son grand âge invitait à quitter cette terre, mais qui y était retenu par le désir ardent de voir le Seigneur dans sa chair. L'Esprit saint, l'Esprit sanctificateur résidait en Siméon par la présence du souverain bien et dans toute la plénitude de la grâce, non-seulement de cette grâce habituelle et sanctifiante que possèdent tous les justes, mais encore de ces grâces spéciales d'illumination et de consolation. L'Évangéliste, avant de dire de Siméon que le Saint-Esprit habitait en lui, a soin de dire d'abord qu'il était juste et craignant Dieu, car Dieu n'habite que dans les cœurs de ceux qui le craignent et observent la justice, selon ce qu'il dit lui-même par le prophète Isaïe : *Sur qui se reposera mon esprit, si ce n'est sur l'homme humble, pacifique et craignant mes paroles?* Ce saint homme avait donc appris de l'Esprit-Saint, qui était en lui et qu'il invoquait sans cesse par ses prières ferventes, qu'il ne mourrait pas avant d'avoir vu des yeux du corps ce Rédempteur attendu qu'il connaissait déjà spirituellement par une secrète inspiration ; c'est pourquoi il espérait et attendait toujours avec confiance la consolation d'Israël. A cette époque, les hommes les mieux instruits dans les saintes Écritures pensaient communément que les temps marqués pour l'avénement du Fils de Dieu approchaient, selon les signes que les Patriarches et les Prophètes en avaient donnés. Aussi, le vieillard Siméon priait-il Dieu avec plus de ferveur encore, et alors il reçut intérieurement du Saint-Esprit, qui était en lui, l'ordre de venir dans le Temple afin de pouvoir contempler le Christ, c'est-à-dire l'Oint du Seigneur, avant de mourir. Oh! de quels ardents désirs était embrasé cet heureux vieil-

lard, que son âge avancé invitait à sortir de ce monde, mais qui y était encore retenu par les paroles d'un Dieu, par la promesse certaine qu'il ne subirait la mort qu'après avoir vu de ses propres yeux le Christ du Seigneur, le Messie promis à la terre ! C'était là l'unique objet de ses affections et de toutes ses pensées. Je sais, s'écriait-il souvent, je sais que mon Rédempteur doit venir ; je sais que je le verrai ; mais quand viendra-t-il ? quand me sera-t-il donné de le voir ? Venez, ô mon Seigneur Jésus ! venez briser mes liens, et laissez-moi aller en paix rejoindre mes pères. Pendant qu'il s'entretenait ainsi en lui-même et que ses désirs s'enflammaient de plus en plus, il entendit intérieurement la voix du Saint-Esprit qui lui disait : Celui que tu cherches et que tu désires est présent; lève-toi vite, va promptement au Temple et tu le verras. Docile à la voix qui l'appelle, Siméon se lève à l'instant même, s'achemine en toute hâte vers le Temple, où il pénètre, et aussitôt la même grâce du Saint-Esprit, qui lui avait montré de loin le Messie futur, lui fait reconnaître dans l'Enfant Jésus le véritable Envoyé de Dieu, le Sauveur du genre humain. Dans ses transports d'allégresse et d'amour, il se prosterne à deux genoux et adore, entre les bras de sa sainte Mère, le Fils éternel du Très-Haut. Puis, étendant ses mains suppliantes, il s'adresse à Marie en lui disant : Remettez cet enfant dans mes bras ; cet honneur m'a été réservé, et je ne suis resté sur cette terre que pour lui rendre cet hommage. Marie, comprenant intérieurement la volonté de son divin Fils, le remet au saint vieillard, qui, dans le transport de la joie et de l'allégresse dont son cœur est inondé, le reçoit avec amour dans ses bras, l'embrasse et le presse avec force contre son sein. O heureuses mains,

qui ont pu ainsi toucher et presser le Verbe de vie ! Aussitôt que Siméon a reçu l'Enfant, il semble avoir dépouillé toutes les infirmités de son grand âge, et recouvre toute la vigueur de sa jeunesse, Dieu faisant ainsi éclater sa puissance, autant qu'il manifestait son amour pour l'humilité. En effet, Celui que la terre et les cieux ne sauraient contenir, est porté dans les bras d'un vieillard qui pouvait à peine, il y a un instant, se soutenir lui-même, et qui maintenant porte avec facilité et avec joie Celui par lequel il est porté lui-même, Celui qui, par la seule puissance de sa parole, porte tous les mondes ; il portait le Christ dans son humanité, tandis que lui-même était porté par sa divinité ; ce qui fait dire à un auteur : Le vieillard portait l'Enfant Jésus dans ses bras, mais l'Enfant, par sa puissance, soutenait et dirigeait la marche du vieillard.

Heureux ce bon vieillard Siméon qui mérita de porter Jésus-Christ fait homme, et fut digne de jouir d'une si grande faveur, faveur que les Patriarches et les Prophètes avaient désirée et qu'ils n'avaient jamais reçue ! Aussi, ne devons-nous pas douter qu'il puisa dans ces doux embrassements d'immenses consolations et des grâces tout à fait spéciales. Les lumières du divin Enfant, comme dit un auteur grec, rejaillirent sur le vieillard, et les secrets de l'avenir furent révélés à ses yeux. Ceux qui croient sans avoir vu ne sont pas moins heureux, nous dit l'apôtre saint Jean. Siméon bénit et loua Dieu en le remerciant de ce qu'il avait daigné accomplir ses promesses et lui montrer le Rédempteur. Ce fut alors que, transporté par l'esprit prophétique, il entonna son admirable cantique : *Nunc dimittis, Domine, servum tuum in pace ;*

quia viderunt oculi mei salutare tuum, etc. Soyez béni, ô mon Dieu, de ce que vous avez réalisé vos promesses et mes désirs. Je suis heureux, puisque j'ai vu Jésus votre Christ, qui est aussi mon Sauveur et mon Dieu. En effet, le nom de Jésus signifie salut ou sauveur. Vous pouvez donc maintenant laisser aller en paix celui qui est et qui sera toujours votre serviteur, c'est-à-dire le laisser quitter cette vie mortelle pour aller jouir du repos et de la paix du cœur dans le sein d'Abraham. Je mourrai désormais tranquille, puisqu'il est venu, Celui qui bientôt doit opérer mon salut par ses souffrances et par sa mort. Il savait, ce bon vieillard, combien devaient être heureux les yeux qui verraient le Christ, aussi ne voulait-il pas mourir avant de l'avoir vu ; mais dès qu'il l'eut aperçu, il ne désirait plus qu'une seule chose, sortir de ce monde et aller jouir de la paix avec ses pères dans le sein d'Abraham, puisque son Sauveur était né. Pourquoi, direz-vous peut-être, Siméon parle-t-il d'aller en paix, lorsque tous ses ancêtres habitaient les ténèbres de l'enfer ou des limbes ? Sachez qu'il ne demandait que la paix et la tranquillité du cœur et non pas la jouissance intuitive de Dieu, qui devait être le fruit de la Passion du Christ. Siméon était un homme parfait, supportant patiemment la vie présente, et désirant sa mort selon Dieu, ce qui fait dire au Vénérable Bède que la perfection existait aussi bien sous l'ancien que sous le nouveau Testament.

Quiconque veut recevoir Jésus-Christ dans ses bras et ouir en paix de ses doux embrassements, doit prendre le Saint-Esprit pour guide ; qu'il aille à Jérusalem, c'est-à-dire que sa conversation soit dans les cieux ; qu'il vienne dans le Temple, imitant les exemples de ceux en qui le

Seigneur habite et qu'il soupire sans cesse après les Tabernacles éternels; par la ferveur de sa foi et de son espérance, par l'ardeur de sa charité, il méritera de recevoir Jésus-Christ dans ses bras et de jouir de la véritable paix, car celui qui voit la vie, ne verra jamais la mort éternelle. Heureux mille fois celui qui s'étudie ainsi à contempler Jésus-Christ des yeux du cœur; en se livrant à la méditation des choses saintes, il aura la véritable paix que nous devons attendre. Saint Bernard dit à ce sujet : Il possédera la paix, celui qui a Jésus-Christ dans son cœur, car seul il est notre véritable paix. Mais toi, âme malheureuse, où iras-tu, si tu n'as pas Jésus-Christ pour guide? Siméon, qui signifie *obéissant*, est l'image d'un bon religieux qui habite dans Jérusalem, c'est-à-dire dans la paix tant extérieure qu'intérieure, car il est juste et craignant Dieu, attendant la consolation d'Israël, qui est la vision divine, et le Saint-Esprit demeure en lui par la grâce, et il reçoit ainsi Jésus-Christ dans ses bras et bénit Dieu de concert avec le saint vieillard; il désire sortir de cette vie pour s'unir à Dieu et le posséder en paix, selon cette parole de l'Apôtre : *Je désire quitter la prison de cette terre mortelle et vivre avec Jésus.*

Siméon, en recevant Jésus-Christ dans ses bras, nous apprend que, pour le recevoir nous-mêmes, nous devons pratiquer les bonnes œuvres, avoir soin de nous dépouiller du vieil homme, c'est-à-dire du péché, et nous revêtir de l'homme nouveau, c'est-à-dire de la grâce et de la vertu. Jésus-Christ, en daignant se laisser porter par ce vieillard, lui qui porte le monde, voulut également nous donner l'exemple de l'humilité ; enfin la reconnaissance de Siméon nous enseigne que nous devons rendre à Dieu de conti-

nuelles actions de grâces pour les bienfaits que nous recevons de sa bonté. Nous pouvons dire aussi que le magnifique Cantique de Siméon renferme en quatre mots l'éloge parfait et complet de Jésus-Christ, qui en effet s'y trouve spécialement désigné par ces quatre noms : Paix, Salut, Lumière et Gloire. Il est la Paix, puisqu'il est notre Médiateur ; le Salut, puisqu'il est notre Rédempteur ; la Lumière, puisqu'il est notre Docteur ; la Gloire, puisqu'il doit être notre Rémunérateur. Et ces quatre noms contiennent en abrégé toute l'histoire évangélique. En effet, tout ce qui a rapport au mystère de l'Incarnation est représenté par le mot *paix*. Jésus-Christ est notre Paix, lui qui dans sa personne a uni la nature divine et la nature humaine, de deux peuples n'a formé qu'un peuple, en communiquant la paix à ceux qui étaient éloignés comme à ceux qui étaient proches, et qui a réconcilié les hommes avec Dieu. Tout ce qui concerne la conversation, la vie, la prédication et les miracles du Sauveur, est désigné par le mot *lumière*, car ne dit-il pas lui-même : *Je suis la Lumière du monde?* Le mot *salut* comprend tout ce qui est relatif à sa passion, à sa mort et à la rédemption du genre humain ; et celui de *gloire* désigne les mystères de sa Résurrection et de son Ascension. Enfin, comme ce cantique contient la plénitude de louanges en l'honneur du Christ, et la consolation de ce vieillard mourant, l'Église le chante seulement le soir et à la fin des Complies.

Et son père, c'est-à-dire Joseph, son père putatif, qui mérita d'être appelé le père du Christ, parce qu'il prit soin de son enfance et lui procura les choses nécessaires à la vie ; et sa véritable Mère, c'est-à-dire Marie, étaient dans l'admiration et dans la joie de tout ce qu'ils entendaient

dire de l'Enfant Jésus. Ils se rappelaient avec bonheur les paroles de l'ange dans l'Annonciation, celles d'Élisabeth dans la Salutation, celles de Zacharie à la naissance de Jean, qui s'était réjoui dans le sein même de sa mère. Ils repassaient également en esprit l'enthousiasme des anges à la naissance du Sauveur et le chant de leurs glorieux cantiques; l'arrivée des bergers à l'étable; l'adoration des Mages, et en dernier lieu la venue de Siméon au Temple, et plus ils réfléchissaient, plus ils étaient dans l'admiration. Ce qui fait dire à saint Ambroise [1] : L'Incarnation du Fils de Dieu fut attestée, non-seulement par les anges, par les prophètes et par les patriarches, mais chaque âge, chaque sexe vint lui rendre témoignage et fortifier notre foi. Nous voyons une Vierge qui conçoit, une femme jusqu'alors stérile qui enfante, un muet qui parle, Élisabeth qui prophétise, les rois Mages qui adorent, une veuve qui proclame le Sauveur du monde et un vieillard qui l'attend.

Siméon donc, par la vertu de l'Enfant qu'il tient dans ses bras, bénit Marie et Joseph avec joie en rendant grâces à Dieu. Sans doute, Marie et Joseph étaient plus élevés en sainteté, mais comme il était prêtre et que, conformément aux prescriptions de la loi, les devoirs de sa charge l'obligeaient de bénir les parents qui venaient au Temple offrir à Dieu leurs enfants, il les bénit aussi en leur souhaitant toute sorte de bonheur devant Dieu. La tradition ne nous a pas conservé la formule de cette bénédiction, mais il est à croire qu'elle consistait en louanges et en actions de grâces, dans ce même sens que nous disons

[1] Saint Ambroise : *Lib. II in Luc. cap. de Simeone.*

que la créature bénit le Créateur en chantant ses louanges et ses bienfaits. Ordinairement les enfants sont bénis à cause de leurs parents; ici, au contraire, les parents sont bénis à cause de leur enfant. Remarquez que Joseph, qui était regardé comme le père de Jésus, quoiqu'il ne fût que son père nourricier, participa à la bénédiction commune; mais comme Marie était véritablement sa mère, quoiqu'elle fût demeurée vierge, et que ce mystère eût été divinement révélé à Siméon, le vieillard s'adresse spécialement à elle, et c'est à elle qu'il va dévoiler les secrets de l'avenir. Cet Enfant, dit-il, a été établi de Dieu pour la ruine et la résurrection de beaucoup en Israël, c'est-à-dire pour l'abaissement des superbes qui se croient justes, et dont Jésus-Christ lui-même dit dans l'Évangile : *Si je n'étais pas venu, et si je ne leur avais parlé, ils seraient moins coupables;* et pour l'élévation des humbles qui, croyant en lui, sont sortis de leurs péchés pour ressusciter à la grâce. Il ajoute : *En Israël,* parce que bien des Juifs, abandonnant la vérité, tombèrent dans l'aveuglement, et d'autres, qui étaient simples de cœur, passèrent à la lumière de l'Évangile. *In signum :* ce signe de l'alliance et de la réconciliation entre Dieu et les hommes sera un sujet de contradiction (*cui contradicetur*), pour les Juifs d'abord, puis pour les gentils et les païens, et ensuite pour les hérétiques et les incrédules. Remarquons ici, avec Origène [1], que tout ce qui est dit dans l'Évangile a été faussement contredit par les incrédules, dont se plaint Jésus-Christ par le Psalmiste : *De faux témoins se sont élevés contre moi, et l'iniquité a menti à elle-même.* Jésus-Christ peut être attaqué, mais il ne

[1] Origène : *Hom.* 17 *in Lucam.*

sera jamais vaincu. Bien des mauvais chrétiens font profession de la foi en Jésus-Christ, mais la démentent par leur conduite, accomplissant en eux cette parole de l'Apôtre · *Ils confessent Dieu par leurs discours, mais le nient par leurs œuvres.*

Le Sauveur vint en ce monde pour la ruine des pécheurs qui ne voudraient pas croire en lui, mais seulement par occasion, tandis qu'il vint exprès pour le salut des humbles qui devaient vivre de sa foi. Il vint non-seulement pour la perte des uns et pour la résurrection des autres, mais pour opérer en même temps dans le même sujet et la mort et la vie, c'est-à-dire pour la destruction du péché et la résurrection de la vertu; en effet, la vertu ne peut naître que sur les ruines du vice. La vertu, dit saint Bernard, ne peut, dans le même cœur, subsister avec le vice; pour qu'elle y croisse, il faut que le péché en soit banni. Otez de votre âme les superfluités, et bientôt y naîtront les pensées salutaires. Jésus-Christ est donc venu sur la terre pour détruire l'empire du vice et établir le règne de la vertu; par son humilité, il a terrassé notre orgueil; par sa pauvreté volontaire, notre avarice; par sa chasteté, notre luxure; par sa bonté, notre envie; par sa sobriété, notre gourmandise; par sa patience, notre colère; par ses veilles et ses travaux, notre paresse; et c'est ainsi qu'en établissant l'empire de la vertu sur les débris du vice, le Sauveur est venu en ce monde et pour la ruine et pour la résurrection des mêmes individus; car, selon saint Chrysostôme, lorsque l'orgueilleux devient humble, que le débauché devient chaste et l'avare libéral, le péché meurt dans son cœur, en même temps que la vertu y prend naissance. En un mot, Jésus-Christ fut donné au monde

comme le véritable type sur lequel chacun devait modeler sa conduite.

Siméon, inspiré par l'esprit prophétique, révèle à Marie la passion de son divin Fils en lui disant : *Et un glaive de douleur transpercera votre âme.* Quelle ne fut pas, en effet, l'immense douleur de cette tendre mère en assistant au crucifiement de Jésus-Christ, quoiqu'elle sût par avance qu'il devait triompher de la mort et ressusciter pour sa gloire ! Aussi, dit saint Jérôme [1], Marie, en souffrant dans la partie la plus sensible de son âme, fut élevée au-dessus des martyrs, et les douleurs dont elle fut exempte dans son enfantement, elle les subit au moment de la Passion. La nature, dit saint Anselme, qui avait relâché de ses droits en épargnant à Marie, à l'heure de son enfantement, les douleurs communes à toutes les mères, les revendiqua, et avec usure, au moment de la Passion de son Fils. *Ut revelentur ex multis cordibus cogitationes*, et cela, afin que les pensées de plusieurs fussent mises à découvert. En effet, à la mort de Jésus-Christ, les paroles des prophètes furent éclaircies; les mystères cachés jusqu'alors furent découverts et manifestés, et les pensées secrètes de plusieurs furent mises à jour : ce qui est signifié aussi par le voile du Temple qui, à la mort du Christ, fut déchiré en deux, et le Saint des saints fut découvert à tous les regards. Avant la Passion de Jésus-Christ, dit le Vénérable Bède [2], on ne pouvait distinguer ceux qui croyaient en lui de ceux qui n'y croyaient pas; mais, après sa mort, les fidèles chrétiens se séparèrent ouvertement des Juifs infidèles. Le même auteur applique, dans un sens

[1] Saint Jérôme : *Serm. de Assumpt. Mariæ.*
[2] Bède : *In eum locum Lucæ*, 2.

mystique, ce glaive de douleur à l'Église, notre mère, qui gémit et qui soupire quand elle entend les incrédules et les impies critiquer ses croyances, mépriser ses enseignements, et quand elle voit l'ivraie dominer dans tant de cœurs où elle avait semé le bon grain. Remarquons ici que cette révélation des consciences ne fut pas le but principal, mais bien plutôt la conséquence de la Passion et de la mort de Jésus-Christ. Si je disais, par exemple : Je suis sorti de la ville pour aller dans la campagne, et j'ai été pris par l'ennemi. Être pris par l'ennemi n'était certes pas dans mon intention, ce n'était pas le but que je me proposais; mon but était ma sortie de la ville. Il faut raisonner de même au sujet de ces paroles que nous lisons souvent dans l'Évangile : Ceci fut fait afin que les Écritures fussent accomplies. Jésus-Christ, en agissant, en souffrant et en mourant, n'avait pas pour but d'accomplir les Écritures, mais seulement après ses souffrances et après sa mort, les Écritures se trouvèrent accomplies ; car enfin la prophétie n'est pas la cause de l'événement, c'est au contraire l'événement qui est la cause de la prophétie. Origène [1] interprète ces paroles dans le sens de la révélation des péchés secrets et des pensées criminelles que nous découvrons au prêtre par une confession sincère, afin d'en obtenir la rémission dans le sacrement de pénitence par les mérites de la Passion et de la mort du Sauveur.

A l'heure même où Siméon parlait du Christ en tenant l'Enfant dans ses bras, Anne la prophétesse vint dans le Temple, non par hasard ou par une disposition purement humaine, mais par l'inspiration du Saint-Esprit, comme

[1] Origène : *Hom.* 17 *in Lucam*

nous l'avons dit de Siméon. Cette sainte femme, en adorant l'Enfant Jésus, glorifiait Dieu, le louait et le remerciait des immenses bienfaits qui s'accomplissaient par l'Incarnation. Puis, rendant témoignage au Fils de l'Éternel et instruisant le peuple, elle parlait de lui à tous ceux qui attendaient la rédemption de Jérusalem et d'Israël, leur annonçait que le Rédempteur et le Sauveur du genre humain, désiré depuis si longtemps, était enfin arrivé, et qu'il allait les délivrer. A tous ceux qui gémissaient sous le joug étranger d'Hérode, elle promettait la délivrance de la ville et du peuple, et aux plus spirituels, qui soupiraient après la venue du Christ, elle annonçait leur délivrance et du joug d'Hérode et de la tyrannie du démon. Elle était bien digne de rendre témoignage au Fils de Dieu fait homme, cette femme vénérable, dont l'Évangile vante la noble origine, loue la continence admirable et la conduite sans tache. Aussi est-elle appelée prophétesse, afin de donner plus de poids à son témoignage, car, qui dit prophète, dit inspiré de Dieu lui-même. C'est à bon droit, dit Origène[1], que cette sainte femme est appelée prophétesse, car, par sa continence et ses longs jeûnes, elle mérita d'être élevée à cette dignité. Jésus-Christ est venu en ce monde pour le salut de tous les sexes, de tous les âges, de toutes les conditions ; il convenait donc que tous vinssent rendre témoignage à sa naissance. Il y a trois classes diverses dans l'un et l'autre sexe : les vierges, représentées par Marie et par le Christ ; les veufs, représentés par Anne et par Siméon, tous deux avancés en âge ; et enfin les gens mariés, représentés par Élisabeth et par Zacharie.

[1] Origène : *Hom.* 17 *in Lucam.*

Ainsi, toutes les classes vinrent rendre témoignage à celui qui devait être le salut de tous. Notre divin Sauveur, dit saint Anselme[1], fut présenté dans le Temple et reçu par une sainte veuve, pour nous apprendre que ses serviteurs fidèles doivent avancer sans cesse dans la sainteté et fréquenter souvent la maison du Seigneur, afin de se rendre dignes de recevoir Jésus-Christ. Il fut reçu et glorifié par le vieillard Siméon, pour nous montrer qu'il aime en nous une vie grave et des mœurs sévères. Réjouissez-vous donc avec ce saint vieillard et avec Anne, courez comme eux au-devant de la Mère et de l'Enfant; que votre affection et votre amour éloignent de vous toute honte et toute crainte; recevez dans vos bras ce divin Enfant, et dites avec l'épouse du Cantique : Je le tiens, je ne le laisserai pas aller; joignez votre voix à la voix de Siméon, et chantez avec lui : *C'est maintenant, Seigneur, que vous pouvez laisser aller en paix votre serviteur, selon votre divine parole, etc.*

La réunion de ces diverses personnes dans le Temple, au moment de la présentation du Sauveur, ne fut pas l'effet du hasard, mais elle se fit par un dessein tout particulier de la divine Providence, qui par là voulait nous instruire. En effet, Siméon, qui signifie *écoutant*, et à qui le Saint-Esprit avait révélé intérieurement la venue du Sauveur, nous montre avec quel zèle, avec quelle ardeur nous devons écouter la parole de Dieu. Anne, qui signifie *grâce*, et qui demeurait continuellement dans le Temple, nous apprend que nous devons prier sans cesse. Joseph, qui signifie *accroissement*, et qui entoure de tous ses soins

[1] Saint Anselme : *In evangel. secundum Lucam.*

l'Enfant Jésus, est pour nous l'exemple des bonnes œuvres que nous devons pratiquer. Enfin Marie, qui veut dire *illuminée*, et qui porta Jésus-Christ dans son sein, nous enseigne que nous devons être continuellement unis à Dieu et conformer notre volonté à sa volonté sainte. Ces quatre personnes, offrant tour à tour à Dieu l'Enfant Jésus, portaient aussi dans leur cœur quatre lumières différentes : Siméon portait la lumière de la sainte méditation, Anne celle de la dévotion intérieure, Joseph celle du progrès et de l'avancement dans la vertu, et Marie celle de la sublime contemplation. C'est ce que veut nous enseigner le Psalmiste par ces paroles : *Memor fui Dei, et delectatus sum, et exercitatus sum, et defecit spiritus meus*, dont l'application est facile. Remarquons aussi les cinq personnages qui figurent dans la Présentation : l'Enfant Jésus, qui représente les innocents; Marie, ou *mer amère*, qui représente les pénitents; Joseph, ceux qui marchent de vertu en vertu; Siméon, les hommes parfaits dans la vie active, et Anne, ceux qui se perfectionnent dans la vie contemplative, et qui tous se rendent ainsi dignes d'être présentés au temple du Dieu vivant dans la Jérusalem céleste.

Enfin, Siméon remet l'Enfant Jésus aux bras de Marie, qui le reçoit avec joie, et tous ensemble s'acheminent processionnellement vers l'autel, comme l'Eglise le rappelle au monde entier par les cérémonies qui s'observent en la fête de la Présentation. Les deux vieillards, Joseph et Siméon, ouvrent la marche ; Marie les suit, portant dans ses bras le Roi des rois, et Anne s'avance avec respect à ses côtés, et tous chantent avec joie les louanges du Très-Haut. Ils sont peu nombreux, il est vrai, mais qu'ils sont grands, puisqu'ils représentent le monde entier, hommes

et femmes, la vieillesse comme le jeune âge, les vierges et les veuves! Comme ses père et mère, Marie et Joseph offrent l'Enfant, et Siméon ainsi qu'Anne le glorifient par leurs cantiques prophétiques. Et nous aussi, en ce saint jour, allons au Temple, portant dans nos mains, à l'exemple de Marie et de Siméon, ce cierge béni, et offrons-le sur l'autel du Seigneur, comme représentant le Sauveur du monde. En effet, la cire signifie la chair que Jésus-Christ prit sans souillure aucune dans le sein de la Vierge; la mèche qui est recouverte de cire, signifie son âme voilée sous l'enveloppe grossière de son corps, et le feu ou la lumière signifie sa divinité, car *notre Dieu est un feu qui consume*. De plus, ces trois choses nous représentent le mystère de la Sainte-Trinité. — Lorsqu'ils furent arrivés à l'autel, Marie, fléchissant avec respect le genou, offre son Fils au Dieu trois fois saint, le remercie de la faveur insigne qu'il lui avait accordée en la rendant digne de devenir la Mère d'un pareil Enfant. La loi obligeait les parents à venir présenter leurs enfants au Temple pour trois raisons différentes : d'abord pour consacrer à Dieu le nouveau-né, le confier ensuite à la garde et à la protection divine, enfin pour rendre grâce au Seigneur du don qu'il leur avait fait. Les deux premiers motifs n'existaient pas pour Jésus-Christ, car, dès l'instant même de sa conception dans le sein de Marie, il avait été pleinement consacré à Dieu, et confié à sa garde par son union intime et perpétuelle avec son Père. Le troisième motif seul conduisit donc la Sainte-Vierge au Temple, afin qu'elle pût témoigner au Seigneur toute sa reconnaissance pour le privilége particulier qui lui avait été accordé, de préférence à toutes les mères, de concevoir dans ses chastes entrailles et de

mettre au monde le Fils du Très-Haut. Quelle fut alors la prière de Marie, quelles furent ses paroles, la tradition ne nous les a pas conservées, mais nous pouvons supposer qu'elle s'adressa à Dieu, sinon de bouche, au moins de cœur, en ces termes :

O Père éternel, ô Dieu trois fois saint, je vous présente votre propre Fils que vous avez engendré de toute éternité et que vous avez daigné faire naître de moi dans le temps; je vous le présente, quoiqu'il soit continuellement présent à vos yeux. O Dieu de toute sainteté, je vous offre en sacrifice votre Fils et le mien ; je vous offre ce Dieu fait homme, qui bientôt s'offrira lui-même à vous pour le salut du monde. O merveilleuse, ô admirable offrande, qui n'eut lieu qu'une seule fois dans tout le cours des siècles ! Aussi saint Bernard s'écrie dans un transport d'amour[1] : O Vierge sainte, allez présenter au Seigneur votre divin Fils, ce fruit béni de vos chastes entrailles ; offrez pour notre réconciliation à tous cette victime sainte, sans tache et d'agréable odeur. Jésus-Christ voulut être présenté ainsi et offert à Dieu son Père, afin de nous servir de modèle ; car, de même que, quoique étant Dieu, il daigna se faire homme, non pour lui, mais pour nous, afin de nous élever jusqu'à lui et de souffrir la circoncision dans sa chair ; de même aussi nous devons nous offrir, nous immoler entièrement à Dieu et souffrir la circoncision spirituelle dans nos cœurs. — Les prêtres s'avancent, et celui qui est le Maître souverain de la terre et des cieux va être racheté, comme un esclave, moyennant cinq sicles d'argent. (Le sicle était une sorte de monnaie valant vingt oboles.) La

[1] Saint Bernard : *Serm. 3 de Purificatione.*

loi ordonnait que tous les premiers-nés parmi les enfants mâles fussent offerts au Seigneur pour être consacrés à son service. Aussi, dans la tribu de Lévi, les premiers-nés n'étaient jamais rachetés, mais ils étaient dédiés à Dieu et destinés à servir pendant toute leur vie dans son Temple. Dans les onze autres tribus, les premiers-nés devaient être également offerts au Seigneur, mais ils pouvaient être rachetés moyennant une somme d'argent, et alors ils étaient rendus à leur famille. Il en était de même pour les premiers-nés des animaux; s'ils étaient purs, ils étaient immolés dans le Temple du Dieu trois fois saint; si, au contraire, ils étaient réputés impurs, on les rachetait par une somme d'argent, ou en échange, on offrait un agneau qui était immolé à la place. Si l'animal n'était ni racheté ni échangé, il était mis à mort en dehors du Temple. Jésus-Christ, quié tait de la tribu de Juda, put donc être racheté, et le fut en effet. Marie, recevant alors des mains de Joseph les deux oiseaux dont nous avons parlé, et fléchissant les genoux, les offrit sur l'autel à Dieu le Père. Comme elle était pauvre, elle ne présenta que deux tourterelles ou deux petits de colombe, dont un devait être immolé en holocauste pour son fils, et l'autre pour son péché, se soumettant ainsi à la loi des femmes ordinaires, quoiqu'elle fût exempte de toute souillure. Après cette cérémonie, la Sainte-Vierge reprit l'enfant Jésus et regagna avec lui sa demeure.

O sacrifice admirable! s'écrie saint Bernard [1], dans lequel un Dieu est offert par deux de ses créatures et racheté par deux oiseaux. Un temps viendra où il sera offert, non plus dans le Temple, entre les bras de Siméon, mais hors

[1] Saint Bernard : *Serm. 3 de Purificatione.*

de la ville, sur les bras de la croix. Un temps viendra, où il ne sera pas racheté par un sang et un argent étranger, mais où lui-même rachètera le monde par son propre sang, car il fut envoyé sur la terre, par Dieu son Père, pour la rédemption des hommes. Ce premier sacrifice est le sacrifice du matin, le second sera le sacrifice du soir. Ces premiers-nés, qui étaient offerts à Dieu d'après la loi de Moïse, nous représentent, dans un sens mystique, Jésus-Christ, ce Fils unique du Très-Haut, ce Saint des saints, qui a daigné descendre en ce monde pour effacer nos péchés, et qui, par sa dignité et son innocence, mérite à bon droit d'être appelé le premier-né de toutes les créatures. Dans le sens moral, ces premiers-nés de l'ancienne Loi nous représentent l'origine de nos bonnes œuvres, que nous concevons dans notre cœur par le secours de la grâce divine. Tout ce que nous pouvons trouver en nous de bon et de juste, nous devons l'attribuer, non à nos mérites, mais à la grâce de Dieu seul, en lui disant avec le Psalmiste : *Ce n'est point à nous, Seigneur, non, ce n'est point à nous, mais à votre nom seul que la gloire est due*. Si nous avons le malheur de commettre quelque faute, ayons soin de l'arracher aussitôt de notre cœur, en évitant le mal et en pratiquant le bien, rachetant ainsi nos péchés au moyen, non des cinq sicles d'argent prescrits par la Loi ancienne, mais en faisant de dignes fruits de pénitence. Si nous trouvons en nous quelque bien, quelques vertus, comme la charité, la pureté, l'humilité ou la patience, ayons soin de les rapporter, non à nos propres mérites, mais à la grâce de Celui qui a dit dans son Évangile : *Sans moi vous ne pouvez rien*, car c'est lui qui nous donne le vouloir et le faire. Si nous sommes

réduits à un tel état de pauvreté, que nous ne puissions rien trouver en nous qui soit digne d'être présenté au Seigneur, offrons-lui du moins deux tourterelles ou deux petits de colombe, c'est-à-dire les sentiments de notre componction, la crainte et l'amour, et cela, non-seulement pour l'expiation de nos propres péchés, mais pour les péchés des autres, avec le désir sincère d'acquérir la vertu et d'arriver à la céleste patrie.

Dans cette cérémonie de la Présentation, nous devons spécialement remarquer trois choses : la Purification de la Sainte-Vierge, l'offrande de l'enfant Jésus à Dieu son Père, et la signification des cérémonies qui l'ont accompagnée. Quant à la Purification de la Sainte-Vierge, sachons d'abord que Marie, qui signifie *Etoile de la mer* ou *Mer amère*, représente l'âme chrétienne marchant dans les clartés de la vie contemplative ou dans les douleurs de la vie active. Or, dans l'un ou l'autre état, la purification est indispensable. En effet, dans la vie contemplative, l'âme doit être exempte de tout orgueil, ce qui ne s'obtient que par la crainte, et dans la vie active, elle doit être pure de toute négligence ; c'est le fruit de la pénitence et du travail. Nul, en effet, ne peut parvenir à Jérusalem, c'est-à-dire à la paix, à la vie bienheureuse, s'il n'a précédemment accompli les jours de sa purgation. En d'autres termes, celui qui n'est pas entièrement pur, comme il l'était au jour de son baptême, ne saurait entrer dans le royaume céleste ; et cette pureté ne peut s'obtenir ici-bas que par les rigueurs de la pénitence ou dans l'autre vie, par les peines et les souffrances du purgatoire. Quant au second point, c'est-à-dire à l'offrande de Jésus à Dieu son Père, remarquons que ce divin Enfant fut d'abord porté à Jéru-

salem, puis en Égypte, et apprenons que nous devons, tantôt élever notre esprit ou notre intelligence vers la contemplation des choses éternelles, signifiées par Jérusalem, tantôt l'abaisser vers la considération de nos propres défauts, désignés par l'Égypte, qui signifie *ténèbres.* Remarquons également ici que Jésus-Christ fut porté ou conduit dans cinq lieux différents : à Jérusalem, en Égypte, dans le désert, sur le haut d'une montagne et sur le sommet du Temple, et que ces lieux divers nous représentent les cinq états de la vie chrétienne où nous pouvons trouver Jésus-Christ, qui est notre salut. Jérusalem, en effet, signifie la vie contemplative où nous trouvons la paix et le repos ; l'Égypte, la vie active, remplie de peines, de chagrins et de tribulations ; le désert, la religion où nous ne pouvons avancer que par la mortification et les jeûnes ; le haut de la montagne signifie les charges et la dignité des pontifes ; enfin, le sommet du Temple, le siége des docteurs, des juges et des magistrats ; et, dans ces divers états, nous trouverons le Sauveur.

Jésus-Christ fut porté à Jérusalem et en Égypte par Joseph et Marie, c'est-à-dire par la foi et par la charité ; il fut conduit dans le désert par le Saint-Esprit, mais il fut transporté par le diable sur la montagne et sur le sommet du Temple, ce qui doit faire trembler les prélats et les hommes élevés en dignité, car ils doivent craindre que le diable aussi n'ait contribué à leur élévation.

Quant au troisième point, remarquons que le don offert à Dieu pour l'enfant Jésus fut ou de tourterelles ou de colombes, sans être déterminé dans l'Évangile. La tourterelle, qui vit solitaire et chaste, signifie la vie contemplative ; la colombe, au contraire, qui aime la société et

devient féconde, signifie la vie active. Ces deux espèces d'oiseaux ne chantent pas, mais gémissent ; or, le gémissement de la tourterelle convient aux contemplatifs qui doivent gémir de deux manières, d'abord par amour, selon cette parole de l'apôtre : *Pour nous, nous gémissons en attendant que nous soyons mis au nombre des enfants de Dieu ;* et ensuite par dévotion, selon ces autres paroles du même apôtre : *L'Esprit-Saint prie en nous par ses gémissements inénarrables.* Le gémissement de la colombe, au contraire, convient aux actifs qui doivent également gémir pour deux motifs : pour leurs propres péchés d'abord, selon ces paroles d'Isaïe : *Gémissons en méditant comme la colombe ;* et ensuite pour les péchés des autres, selon ces paroles de Jérémie, dans ses *Lamentations : Toutes les portes de Jérusalem sont détruites ; ses prêtres sont dans les gémissements et dans les larmes.* Ce sont là les gémissements que doivent offrir ceux qui n'ont point d'agneau, c'est-à-dire leur propre innocence à présenter au Seigneur. De tout ce que nous venons de dire, voici la conclusion morale : L'âme fidèle qui veut arriver à la perfection doit d'abord détruire en elle-même toute pensée d'orgueil et d'amour-propre, toute négligence dans ses actions, puis s'élever à la contemplation de Dieu même, par affection et par amour, et de temps en temps descendre à la considération d'elle-même en regrettant ses fautes et ses propres faiblesses. Comme la vie contemplative et la vie active sont également agréables à Dieu, l'Évangile ne spécifie pas, mais parle d'une manière indéterminée, en disant qu'on présenta pour l'enfant Jésus ou deux tourterelles ou deux petits de colombe.

D'après tout ce qui précède, nous avons pu admirer la

pauvreté de Jésus et de ses parents qui ne purent présenter à Dieu que l'offrande des pauvres. Nous pouvons également remarquer son immense humilité qui se montre successivement. En effet, à sa naissance, il est pauvre ; dans sa circoncision, il se conduit comme pauvre et comme pécheur, et en ce jour de la Présentation, il se donne tout à la fois comme homme, comme pécheur et comme esclave : comme pauvre, puisqu'il ne peut présenter que la simple offrande des pauvres ; comme pécheur, puisqu'il consent à se soumettre, avec Marie sa Mère, à la loi de la purification ; comme esclave, en payant le prix de sa rançon.

Après la circoncision de l'Enfant et la purification de la Mère, ils portèrent Jésus à Jérusalem pour l'offrir au Seigneur dans son Temple, et, par leur conduite, donnèrent à tous les chrétiens l'exemple des trois principales dispositions avec lesquelles ils doivent entrer dans l'Église, se modelant sur Jésus et sur Marie, c'est-à-dire, être comme eux purs de tout péché et circoncis de cœur ; portés entre les bras de la sainte Église, notre mère ; enfin dirigés par une intention droite et sainte. Ainsi, pour entrer dans l'Église, qui est la maison du Seigneur, nous devons d'abord être purs de tout péché et circoncis de cœur, à l'exemple de la Sainte-Vierge, qui ne voulut pas entrer dans le Temple avant d'avoir accompli le délai prescrit par la Loi depuis son enfantement, et de Jésus qui auparavant voulut aussi être circoncis ; non que Marie eût besoin d'être purifiée, puisqu'elle avait conçu sans souillure, et Jésus circoncis, puisqu'il était né d'une vierge ; mais ils voulurent, l'un et l'autre, se soumettre à la Loi pour nous donner l'exemple et nous apprendre que nous

devons être purifiés de tout péché si nous voulons que notre offrande soit agréable au Seigneur ; car nul, dit le Vénérable Bède [1], ne saurait plaire à Dieu, s'il est dans le péché. De là, nous pouvons conclure que quiconque est souillé de péché mortel, doit, avant de se présenter au Temple, se confesser de ses fautes, ou s'il ne peut le faire, s'exciter du moins au repentir, et que ceux qui ont le bonheur d'être exempts de péchés mortels, doivent également s'exciter à la contrition des fautes légères, car nous ne savons jamais si nous sommes dignes d'amour ou de haine. C'est dans ce but que l'Église a établi la coutume de présenter de l'eau bénite à l'entrée des temples pour purifier de leurs taches légères ceux qui ne sont pas coupables de fautes mortelles. Sous l'ancienne Loi, il y avait également, à l'entrée du tabernacle, des vases remplis d'eau, où les prêtres, avant d'y pénétrer, se lavaient les pieds et les mains en forme de purification.

En second lieu, de même que Jésus-Christ fut porté dans le Temple entre les bras de sa Mère, nous aussi, nous devons y être portés par l'Église, notre sainte mère à tous, afin qu'à notre entrée elle puisse dire, avec le prophète Osée : *Je les portais dans mes bras*. Les hérétiques, qui manquent de foi, les schismatiques qui n'ont pas la charité, et tous les excommuniés ne sont pas portés entre les bras de cette mère commune, et dès lors, séparés de l'unité catholique, ils ne sont pas dignes d'entrer dans le Temple; car, comme dit saint Cyprien [2] : Celui-là ne peut avoir Dieu pour père, qui ne veut pas reconnaître l'Église pour mère. C'est donc en vain qu'ils entrent dans les temples con-

[1] Bède : *In illud Lucæ* : Postquam impleti sunt dies purgationis.
[2] Saint Cyprien : *De simplicitate prælatorum*.

struits de pierres, ceux qui ne sont pas les enfants mystiques de l'Église.

En troisième lieu, nous devons aller au temple dans un but louable et avec une intention droite, c'est-à-dire, pour y offrir à Dieu nos vœux et nos prières, et non par feinte, comme font les hypocrites; non par ostentation et par vaine gloire, comme font ceux qui se parent de leurs plus beaux vêtements pour paraître aux yeux des hommes; non par sensualité, comme ceux ou celles qui y entrent pour voir et pour être vus, pour plaire ou pour convoiter; non pour passer le temps, comme ceux qui y vont pour parler, pour rire ou pour s'amuser; non par avarice ou par amour de l'argent, comme certains ecclésiastiques, afin de ne pas perdre leur salaire et jouir de leurs prébendes qu'ils ne pourraient toucher s'ils ne paraissaient pas. En effet, tous ceux qui n'ont pas une intention droite et sainte ne sont pas dignes d'entrer dans le Temple, car ils ne sont pas conduits par le Saint-Esprit, et dès lors ils sont indignes de s'offrir au Seigneur, d'être portés dans les bras de notre commune Mère et d'embrasser l'enfant Jésus. Remarquons ici, avec le Vénérable Bède [1], que si Jésus-Christ ne voulut être présenté au Temple et offert au Seigneur qu'après sa circoncision, ce fut pour nous apprendre à éviter le mal et à faire le bien, ou, en d'autres termes, à nous éloigner de tout péché et à nous livrer aux bonnes œuvres, afin de pouvoir dire : Nos yeux, Seigneur, sont sans cesse élevés vers vous, pour écouter votre voix; nous sommes la bonne odeur de Jésus-Christ; nous avons tendu nos mains vers vous, et nous avons dirigé nos pas dans la

[1] Bède : *In illud Lucæ :* Postquam impleti suit dies purgationis..

voie de vos commandements ; soit que nous mangions, soit que nous buvions ou que nous fassions toute autre chose, nous agissons pour la plus grande gloire de Dieu ; notre cœur et notre chair ont tressailli d'allégresse au nom du Dieu vivant.

Parmi les divers motifs qui portèrent Jésus-Christ à venir dans le Temple de Jérusalem, son but principal était de le sanctifier par sa présence, de même qu'il voulut être baptisé, pour sanctifier les eaux qui devaient servir au baptême des chrétiens. En effet, par le baptême de Jésus-Christ, furent sanctifiées non-seulement les eaux qui touchèrent sa chair vénérable, mais encore toutes eaux ; de même, sa présence sanctifia non-seulement le Temple de Jérusalem, mais encore tous les temples qui devaient être consacrés en son nom. Aussi, l'Église a-t-elle ordonné que chaque temple fût honoré de la présence corporelle de l'Homme-Dieu dans l'auguste Sacrement de l'Eucharistie. C'est encore pour cette raison que l'on y conserve les reliques des saints et que les anges y habitent pour honorer le Saint des saints. C'est pourquoi nous ne devons approcher d'une église qu'avec respect, avec crainte et tremblement, car comme dit le Psalmiste : *La sainteté convient spécialement à la demeure du Très-Haut.*

Tout ce que nous venons de dire peut également s'appliquer à notre âme, ce temple spirituel dans lequel le Verbe éternel ne demande pas mieux que d'être attiré par notre piété et notre dévotion, et dont parle l'Apôtre quand il dit : Vous êtes les temples du Très-Haut, vous devez donc être saints. La noblesse, la distinction d'un objet vient surtout des causes qui l'ont produit ; de même, la grandeur, la noblesse de ce temple spirituel, c'est-à-

dire de l'âme humaine, ressort de quatre raisons différentes, savoir : de la dignité de son auteur; du prix de la matière dont elle est faite ; de la beauté, de la perfection de sa forme, et enfin de la grandeur de sa destinée. Or, premièrement, l'âme humaine fut immédiatement créée par Dieu lui-même : *Faisons l'homme*, dit-il, *à notre image et à notre ressemblance*, invitant par ces paroles à venir pour ainsi dire à son aide, non quelque créature, non même les anges, comme dit saint Augustin [1], mais bien les deux autres Personnes divines, montrant par là que notre âme est l'œuvre de la Trinité tout entière. Secondement, l'âme humaine ne fut formée d'aucune matière préexistante, mais fut créée de rien. En effet, parmi toutes les créatures matérielles, aucune n'était assez noble pour concourir à la formation de l'âme raisonnable ; ni la terre, ni les autres éléments, ni le ciel, c'est-à-dire le soleil, la lune, les étoiles et tous les corps célestes, n'étaient dignes d'entrer dans la composition de cette âme, car elles ont toutes un principe matériel, tandis que l'âme les domine toutes par sa spiritualité ; c'est pourquoi elle fut créée de rien, ce qui fait sa plus grande distinction. Troisièmement, l'âme humaine tire sa noblesse de la beauté de sa forme, car elle est créée à l'image de Dieu. Dieu ne voulut pas la former à l'image de quelqu'autre créature que ce fût, mais à sa propre ressemblance, de manière qu'elle fût, pour ainsi parler, un rayon de la très-sainte Trinité. Certes, Dieu ne pouvait ennoblir davantage l'âme humaine qu'en se l'assimilant et en la créant à son image. La ressemblance étant la principale cause de l'amour

[1] Saint Augustin : *Liber de Generat.*

il voulut qu'elle ne pût trouver son image dans aucune autre créature, mais en lui seul, afin qu'en lui seul aussi elle fixât toutes ses affections et tout son amour. Quatrièmement, l'âme humaine tire sa noblesse de la grandeur de sa destinée. Dieu, en effet, ne l'a créée pour d'autre but que pour lui-même, afin d'établir en elle sa demeure, selon ces paroles du Psalmiste : *Le Seigneur a choisi la ville de Sion*, c'est-à-dire l'âme contemplative, *pour en faire sa demeure*. Et comme il n'avait pas d'autre motif en la créant, il désire ardemment la réalisation du but qu'il s'est proposé, comme il le dit lui-même dans les Proverbes : *O mon fils, donnez-moi votre cœur ;* et ailleurs : *Mes délices consistent à demeurer avec les enfants des hommes*. Aussi, lorsque le Seigneur voit une âme préparée à le recevoir dignement, comme au comble de ses vœux, il vient en elle en disant avec le Psalmiste : *C'est ici le lieu de mon repos pour l'éternité; je l'habiterai parce que je l'ai choisi.*

O âme chrétienne, si d'après tout ce qui vient d'être dit, tu considérais ta noblesse, tu ne pécherais jamais. O mon âme, s'écrie saint Bernard, si tu connaissais ta grandeur, comme tu aurais horreur du péché ! En effet, la seule considération de tous ces priviléges de l'âme, la conduit naturellement à détester le crime et à mépriser les créatures comme un néant indigne de ses affections, et comme capables de la souiller, sans même avoir besoin de s'arrêter aux châtiments réservés aux pécheurs. Ce noble, ce saint orgueil est si naturel à l'âme généreuse, qu'un philosophe païen, Sénèque, disait : Quand même je saurais que les dieux dussent me pardonner un crime et que les hommes dussent l'ignorer éternellement, je ne voudrais

pas encore le commettre, à cause même de la bassesse à laquelle il me ravalerait.

Ce temple spirituel dont nous parlons, c'est-à-dire notre âme, pour être agréable à Dieu, doit être orné de toutes les vertus et peint de diverses couleurs : de blanc, qui est l'emblème de la chasteté ; de rouge, qui marque la disposition où nous devons être de tout souffrir pour l'amour de Jésus-Christ ; de jaune, c'est-à-dire de la joie spirituelle et intérieure ; de vert, qui signifie la pratique de la vertu ; de bleu, qui marque le désir que nous devons avoir de parvenir au ciel ; d'or, qui signifie la charité ; de noir enfin, qui est l'emblème de l'humilité. C'est dans ce temple, ainsi orné et paré, que nous devons introduire l'Enfant Jésus, le Verbe fait chair, et offrir pour lui au Seigneur deux tourterelles, ou deux petits de colombe, c'est-à-dire le double amour et de Dieu et du prochain ; le désir de la vie contemplative et de la vie active ; la pureté du cœur et du corps; car les tourterelles représentent la chasteté, et les colombes la multiplicité des bonnes œuvres. Nous devons également, comme Siméon, le porter dans nos bras et le couvrir de nos baisers en le remerciant de tous les bienfaits dont il nous a comblés et dont il veut nous combler encore dans la céleste patrie que nous attendons : désirons sortir de cette terre d'exil, de ce lieu de misère pour être réunis au Verbe éternel ; chantons avec ce noble vieillard son cantique d'allégresse, et répétons avec lui : Maintenant, Seigneur, laissez aller en paix votre serviteur, puisqu'il a vu l'accomplissement de vos divines promesses.

La solennité de ce jour tire son éclat des choses diverses qui s'y passent, et spécialement de trois raisons particu-

lières : premièrement, de la venue de Jésus au Temple ; secondement, de l'offrande que font de lui ses parents au Seigneur ; troisièmement, de la consolation spirituelle qu'en reçoit le vieillard Siméon. Pour ces trois motifs, ce jour est désigné par trois dénominations différentes. Il est appelé *Présentation*, parce qu'en effet Jésus-Christ fut présenté au Temple ; il est appelé *Purification*, parce qu'en effet la Sainte-Vierge vient se conformer à la loi qui regardait toutes les femmes devenues mères, quoiqu'elle n'y fût pas obligée ; enfin, il est appelé *Chandeleur* ou *Fête des Lumières*, parce qu'en ce jour nous portons à la main des cierges allumés, en mémoire de la dévotion du vieillard Siméon.

Ce Temple, consacré à Dieu, dont il est ici question, était construit sur la montagne de *Moria*, où Abraham voulut autrefois immoler à Dieu son fils Isaac ; où le patriarche Jacob vit cette échelle mystérieuse dont le sommet touchait au ciel et les pieds reposaient sur la terre ; où David, apercevant l'ange du Seigneur qui décimait son peuple, se prosterna en terre, implorant de Dieu le pardon de sa faute et l'obtint ; où était l'urne d'or du Jébuséen que David acheta pour y construire le Temple, en mémoire du pardon qu'il avait obtenu. C'est dans ce même lieu que Salomon, après la construction du Temple, offrit au Seigneur un sacrifice d'agréable odeur ; que la gloire de Dieu apparut au milieu d'un nuage épais, et que le feu céleste descendit sur l'autel pour consumer l'holocauste. C'est dans ce lieu saint que le même Salomon, les genoux en terre et les mains élevées vers le ciel, adressa à Dieu ses ferventes prières, le conjurant d'être favorable à tous ceux qui viendraient en ce lieu implorer sa miséricorde, et que le Sei-

gneur lui apparut en disant : J'ai entendu votre demande ; cette maison sera ma maison ; je la sanctifie par ma présence. C'est ce lieu saint qu'Héliodore, envoyé du roi Antiochus, voulut profaner et dépouiller de ses richesses; mais il fut flagellé et couvert de blessures. Il était appelé le Temple du Seigneur, parce qu'en ce lieu seulement il était permis de sacrifier à Dieu. Maintenant, il est consacré au Sauveur du monde et à sa bienheureuse Mère. Cet ancien Temple fut détruit d'abord par les Babyloniens, puis ensuite par les Romains, et fut reconstruit plus tard, sous forme de rotonde, par des chrétiens fidèles et des hommes religieux. C'est dans cet ancien Temple que la Sainte-Vierge et les autres jeunes filles furent élevées dans les jeûnes, les veilles et les prières, se livrant à la lecture des Saintes-Écritures et travaillant de leurs mains aux ornements et aux vêtements sacerdotaux. C'est en ce lieu que l'ange apparut à saint Zacharie, au moment où il présentait l'encens, lui annonçant que le Seigneur avait exaucé sa prière et qu'il serait père de saint Jean-Baptiste. C'est dans ce Temple que Jésus-Christ, Notre-Seigneur, fut offert à Dieu son Père par ses parents, et reçu par Siméon et par la prophétesse Anne, qui révélèrent sa naissance à tous ceux qui attendaient la rédemption d'Israël. C'est dans ce Temple que le même Enfant Jésus, âgé de douze ans, fut retrouvé par Marie et par Joseph au milieu des docteurs, qu'il étonnait par la profondeur de ses questions et par la sagesse de ses réponses. Ce fut sur le sommet de ce Temple que le démon transporta Jésus-Christ et le soumit à une tentation d'orgueil en lui proposant de se jeter en bas ; c'est de ce Temple que le Sauveur chassa les vendeurs et les changeurs, renversant

leurs tables et leur reprochant de faire de la maison de Dieu une caverne de voleurs; c'est dans ce Temple que, pendant son séjour à Jérusalem, il instruisait les Juifs, malgré la haine dont ils étaient animés contre lui; c'est dans ce Temple qu'il délivra la femme adultère de tous ses accusateurs; c'est dans ce Temple que, pendant les jours qui précédèrent sa Passion, Jésus-Christ venait instruire le peuple, se retirant le soir à Béthanie; c'est le voile de ce Temple, qui, à la mort de l'Homme-Dieu, se déchira du haut en bas, laissant à découvert le Saint des saints; c'est du haut de ce Temple que fut précipité l'apôtre saint Jacques, premier évêque de Jérusalem, sous la loi de grâce; il reçut ainsi la couronne du martyre. Ce fut entre ce Temple et l'autel placé en dehors que fut mis à mort Zacharie, fils de Barachie.

Ce Temple, de forme ronde, est entouré extérieurement de huit murailles différentes, et à l'intérieur il est supporté par trois rangs de grandes colonnes de marbre, au milieu desquelles s'élève la coupole. Sur l'entablement des colonnes, on lit ces mots : Écoutez, Seigneur, les louanges et les prières de vos serviteurs; que vos yeux soient sans cesse ouverts sur cette maison, et vos oreilles attentives aux prières qu'on vous y adresse. Sur les murailles extérieures, sont écrites en gros caractères diverses sentences qui peuvent être lues de tous les points de la ville. Ainsi sur la muraille, en face de la cité, on lit : *Que la paix éternelle, qui vient du Père éternel, repose sur cette demeure.* En face du Temple des chevaliers : *La maison du Seigneur est bâtie sur la pierre ferme.* En face de Béthanie : *C'est vraiment ici la maison de Dieu et la porte du ciel.* En face de la montagne des Oliviers : *Heureux, Seigneur, ceux qui*

habitent dans votre maison. En face de la vallée de Josaphat : *Que la gloire de Dieu soit exaltée dans ce lieu qui lui est consacré*. En face du cloître du Temple : *Tous chanteront la gloire du Très-Haut dans sa sainte demeure*. En face de la montagne de Sion : *Le Temple du Seigneur est saint, c'est le lieu où il est honoré, c'est sa propre demeure*. En face de la cité : *Nous irons avec joie dans la maison du Seigneur*. Ce Temple s'élève dans la partie inférieure de la ville, à la jonction des murs de l'Orient et du Midi; il est aujourd'hui habité par des chanoines réguliers de l'ordre de Saint-Augustin, qui vivent sous la conduite d'un abbé. Non loin de là, s'élève un autre Temple appelé *Maison de bois*, parce qu'il fut construit avec des bois tirés du Liban, ou Temple de Salomon, parce que ce roi y rendait habituellement la justice, et pour le distinguer de l'autre, qu'on appelle spécialement le Temple du Seigneur.

Lorsque Marie et Joseph eurent accompli toutes les prescriptions de la loi, sans en rien omettre, quoiqu'ils n'y fussent pas obligés, ils quittèrent Jérusalem pour se retirer en Galilée, à Nazareth, leur ville. Bethléem était leur patrie, selon la pensée de Théophile; mais Nazareth était le lieu de leur demeure. Suivez-les de cœur et en esprit, les aidant dans leur voyage et entourant l'Enfant de tous vos soins.

CHAPITRE XIII

DE LA FUITE DU SEIGNEUR EN ÉGYPTE ET DU MASSACRE DES INNOCENTS

Quand donc Marie et Joseph, ignorant encore les desseins de Dieu sur Jésus, allaient à Nazareth et qu'ils commençaient à craindre pour leur enfant, l'*ange du Seigneur apparut à Joseph pendant qu'il dormait, et lui dit*[1] de se lever, de prendre avec lui l'Enfant et sa Mère, et de fuir en Égypte; car *Hérode chercherait l'Enfant pour le faire mourir.*

La parfaite humilité doit avoir pour ornement et pour cortége principalement trois vertus : la pauvreté, qui consiste à dédaigner les richesses, qui sont la source de l'orgueil; l'obéissance, qui consiste à obéir aux ordres d'autrui; la patience, qui consiste à supporter avec égalité d'humeur les mépris du monde. Voilà pourquoi, sur une

[1] *Mathieu*, 2.

révélation du ciel, Jésus est transporté en Égypte comme étranger et pauvre; il est en quelque sorte massacré dans chacun des enfants tués à son occasion. De retour d'Égypte dans sa ville, Jésus obéissait si bien à ses parents, que jamais il ne s'en sépara un instant, excepté à l'âge de douze ans, lorsqu'il resta à Jérusalem, à la grande douleur de sa Mère qui le cherchait, et qui fut inondée de joie en le retrouvant.

Or, Joseph s'éveillant, tire Marie de son sommeil et lui raconte tout ce que l'ange lui avait appris. Marie, sans y mettre le moindre retard, se lève et se dispose à entreprendre le voyage. Ses entrailles maternelles s'émeuvent à la pensée des desseins d'Hérode, et elle ne voudrait pas, par la moindre négligence, compromettre la vie de son Enfant. Ah! considérons et méditons toutes ces choses: Marie prend l'Enfant Jésus qui dormait, et l'Enfant, troublé dans son repos, fait entendre ses vagissements. Ah! compatissons à leurs souffrances, si nous n'avons pas perdu toute piété filiale! Pensons à la douleur de la Vierge-Mère, aussi délicate que jeune, qui venait de mettre au monde son Enfant, lorsqu'elle fut contrainte de fuir dans un pays lointain, à travers des chemins difficiles et inconnus, et de transporter son Enfant, tout petit, durant de longues marches, lorsqu'elle fut contrainte d'aller demeurer au milieu d'un peuple idolâtre, elle la Mère du seul vrai Dieu!

Ce fut pendant la nuit que Marie et Joseph partirent pour l'Égypte, la nuit étant bien plus favorable à la fuite que le jour. Ils échappaient ainsi à un péril imminent, personne ne pouvant les voir et aller dénoncer leur fuite au roi. Ils avaient bien reçu un avertissement du ciel, ils ne

devaient pas cependant pour cela omettre de faire ce qui est du ressort de la prudence humaine.

Voilà donc Jésus-Christ qui fuit, et il fuit pendant la nuit pour nous montrer que la fuite, qui était d'elle-même difficile, le devenait davantage dans les obscurités de la nuit. — Mais pourquoi fuit-il en Égypte? Pour éclairer l'esprit et guérir le cœur des Égyptiens avant les autres peuples. Ce qui fait dire à saint Augustin[1] : Comprenez le grand mystère qu'il y a ici : autrefois Moïse avait répandu les ténèbres sur la face de l'Égypte impie; aujourd'hui Jésus-Christ entre dans ce même pays et rend la lumière à ceux qui étaient assis dans les ténèbres. Pourquoi, dit aussi saint Chrysostôme[2], Jésus-Christ va-t-il de préférence en Égypte? Le voici : le Seigneur, dont la colère ne sait pas se perpétuer, s'est souvenu des maux immenses dont il avait affligé autrefois la patrie des Pharaons; voilà pourquoi il y envoie son Fils pour donner un signe de réconciliation et un gage d'amitié éternelle, et cicatriser d'un seul coup les dix plaies de l'Égypte. Admirables transformations opérées par la droite du Très-Haut! Ce peuple, qui jadis avait persécuté la nation choisie, donne maintenant asile dans son sein au Fils unique de Dieu.—L'Enfant Jésus est encore envoyé en Égypte, afin de porter le flambeau de la foi dans ce pays, qui s'était autrefois signalé au-dessus de tous les autres par son impiété, et pour faire concevoir par là des espérances encore plus brillantes relativement aux autres peuples de la terre. — Dieu veut aussi nous apprendre que, dès le premier pas sur le seuil de la vie, nous devons nous préparer aux tentations

[1] Saint Augustin : *Serm. sur l'Epiphanie.*
[2] Saint Chrysostôme : *Hom.* 2, *Operis imperfecti.*

et aux embûches du démon. Cela arrive à Jésus-Christ dès son berceau, afin que, loin de nous troubler si nous sommes environnés de nombreuses tribulations et de mille dangers, fortifiés par l'exemple du Sauveur, nous résistions à tout avec énergie, nous rappelant que les plus grandes tribulations sont les compagnes inséparables des vertus; c'est par elles que la vertu se perfectionne.

Jésus-Christ va encore en Égypte plutôt que dans un autre pays pour nous montrer qu'il est le véritable Moïse; que, de même que Moïse délivra le peuple de Dieu de la tyrannie de Pharaon, et, le tirant de l'Égypte, l'introduisit dans la Terre promise, de même Jésus-Christ, arrachant au démon et à l'enfer le peuple fidèle, l'a conduit avec lui au royaume de la béatitude.

Que de leçons nous pouvons tirer pour notre âme de la fuite de Jésus-Christ en Égypte!

1° Considérez comme Notre-Seigneur réunit dans sa personne le bonheur et le malheur; dans sa naissance, il est adoré par les pasteurs comme Dieu, et, peu de jours après, il se soumet à la circoncision comme un pécheur; les Mages viennent lui rendre leurs adorations et leurs hommages, et il demeure néanmoins dans une étable, au milieu de deux vils animaux, et pleure comme l'enfant d'un pauvre mortel. Présenté au Temple, Siméon et Anne se livrent à une grande allégresse, et c'est alors même que l'ange avertit Joseph de fuir en Égypte. Si on parcourt la vie de Jésus, que d'enseignements de ce genre on y trouve et que nous pouvons faire tourner à notre édification! Le Seigneur[1] qui est miséricordieux, dit saint Jean Chrysos-

[1] Saint Chrysostôme : *Hom.* 2 *sur saint Mathieu.*



tôme, met dans la vie un mélange de joie et de tristesse. N'est-ce pas ce que nous voyons s'accomplir chez tous les saints? Peuvent-ils dire que leurs tribulations ou leurs consolations ont été continuelles? Non; Dieu sème le long de la vie des justes, avec une admirable variété, tour à tour la prospérité et l'adversité. N'est-ce pas ce qu'il fait dans le sujet qui nous occupe? Saint Joseph voit sa fiancée enceinte, et il est au paroxysme du trouble; mais aussitôt se présente à lui un ange qui dissipe ses soupçons et sa crainte. Voyant ensuite venir au monde l'Enfant annoncé par l'ange, il nage au sein de la joie. Mais, hélas! cette joie est encore troublée par un péril imminent et terrible; la cité tout entière est dans l'effroi à la vue de la fureur du roi Hérode. Avec l'apparition de l'étoile et l'adoration des Mages, la tristesse disparaît et la joie renaît, mais ne dure pas longtemps encore, car Hérode cherche à faire mourir Jésus; il faut fuir et aller dans des régions lointaines.

Ainsi, chrétiens, si vous êtes consolés, attendez-vous à la tribulation, et, si vous êtes dans la tribulation, attendez-vous à être consolés, et ne vous laissez, par conséquent, jamais aller à l'orgueil ou à l'abattement; car, si Dieu nous envoie la consolation, c'est pour soutenir notre espérance et nous empêcher de défaillir; et, s'il nous envoie la tribulation, c'est pour maintenir en nous l'humilité et nous faire rester dans sa sainte crainte par la vue de nos misères et de notre faiblesse.

2° Considérons que, relativement aux consolations que Dieu nous envoie et aux bienfaits dont il nous gratifie, nous ne devons pas nous élever au-dessus de ceux qui ne les reçoivent pas; de même que celui qui en est privé ne doit pas pour cela se décourager et porter envie à

celui qui en est favorisé. Car, voyez! les anges ne s'adressent-ils pas à Joseph plutôt qu'à Marie, quoique Marie soit de beaucoup supérieure à Joseph? De plus, si Dieu ne vous donne pas ce qui serait selon votre volonté, gardez-vous bien d'être ingrat ou de murmurer; car voyez Joseph qui était si grand devant Dieu, ce n'est qu'en son sommeil que les anges lui parlent.

3° Considérons comment Dieu permet que ses serviteurs soient tourmentés par les persécutions et les tribulations: quelle ne dut pas être, je vous le demande, l'anxiété de Joseph et de Marie, lorsqu'ils apprirent qu'Hérode cherchait l'Enfant Jésus pour le faire mourir! Pouvaient-ils éprouver une plus grande peine? Et puis, n'étaient-ils pas obligés de fuir dans un pays lointain, qu'ils ne connaissaient pas, et à travers des chemins difficiles, eux qui étaient si peu aptes à voyager, Marie à cause de son jeune âge, Joseph de sa vieillesse; de plus, ils étaient obligés de porter l'Enfant Jésus; ils allaient enfin dans un pays étranger, pauvres et dénués de tout. Ah! chrétiens, si vous êtes dans la peine, ayez de la patience, et ne comptez pas pour vous sur un privilége que Dieu n'accorde ni à lui-même ni à sa Mère.

4° Considérons la bonté de Notre-Seigneur. Voyez comme il est de bonne heure en butte à la persécution et obligé de fuir le pays qui l'a vu naître, et avec quelle bonté il laissa se morfondre la fureur d'Hérode, qu'il pouvait anéantir en un clin-d'œil. Si sa bonté est grande, son humilité l'égale; car, qui est-ce qui fuit devant la face du persécuteur? C'est celui qui a les anges pour ambassadeurs. Il est le secours et la force de tous, et il fuit comme un simple mortel devant le misérable Hérode. O profonde

humilité! ô patience admirable! il ne veut pas se venger de son persécuteur ni lui être nuisible; il préfère éviter ses embûches par la fuite. A l'exemple de Jésus, tâchons de ne pas résister à nos ennemis ou à nos persécuteurs, ni de chercher à en tirer vengeance; mais supportons-les avec patience, en laissant leur fureur s'exhaler; que dis-je? prions pour eux, ainsi que Jésus-Christ nous l'enseigne ailleurs, car le Seigneur se laisse emporter en Égypte pour ne pas être tué, pour apprendre aux élus que souvent la malignité des hommes les chassera de leurs demeures ou les condamnera à l'exil. Ce n'est pas la crainte qui le fait fuir, mais le désir de nous enseigner, par son exemple, que la fuite est une loi toutes les fois que la conservation de la vie du prélat importe à l'Église, comme cela arriva à saint Paul, ou que le roi n'a aucun danger à courir par suite de la fuite du prélat.

Dans le sens moral, cette fuite en Egypte figure la fuite du juste loin des dangers du péché et de ses conséquences funestes, dans le pays en quelque sorte de la pénitence où il doit rester jusqu'à la mort d'Hérode, c'est-à-dire jusqu'à la cessation des attaques du démon. Le Seigneur fuyait devant son serviteur, ou plutôt, le serviteur du démon, non pas qu'il redoutât la mort, mais parce que le moment n'était pas encore venu où il devait l'endurer. Comment Celui qui était venu sur la terre pour mourir aurait-il fui la mort? Comment aurait-il redouté les embûches et la malice du démon, Celui qui était venu pour les dénoncer aux hommes?

Voilà donc nos saints personnages partis pour l'Egypte. Ah! contemplez Marie, cette jeune et tendre mère, saint Joseph, déjà avancé en âge; contemplez-les portant tour à

tour le petit Enfant Jésus, sur une route, à travers les bois et les forêts, où on ne rencontre aucune habitation; contemplez-les effectuant ainsi un long voyage; car le trajet qu'ils parcourent, un homme à cheval ne le parcourt qu'en douze ou quinze jours; par conséquent, il fallut au moins deux ou trois mois à Marie et à Joseph pour l'achever.

Ils traversèrent, selon une tradition, le même désert qu'auparavant les enfants d'Israël parcoururent pendant quarante ans. Mais quelles étaient leurs ressources pour la nourriture? Où et comment s'abritaient-ils pour se reposer pendant la nuit? Car ils rencontraient bien rarement des habitations dans ce désert. Ah! Chrétiens, unissons-nous à leurs souffrances et à leurs douleurs; elles durent être immenses; voyageons avec eux; aidons-les à porter l'Enfant Jésus; rendons-leur tous les services qui sont en notre pouvoir. Le travail de la pénitence pour nos péchés nous paraîtrait-il pénible, lorsque nous voyons de si grands personnages se soumettre pour nous à tant de souffrances? Oh! s'écrie ici saint Anselme, accompagnez en esprit Marie et Joseph dans leur fuite en Egypte. Considérez dévotement le petit Enfant Jésus; voyez-le s'abreuvant avec délices au sein de la glorieuse Vierge, sa Mère, à qui il prodigue en même temps ses caresses. Que ce spectacle procure de joie, de douceur et de plaisir! Contemplez Celui qui est immense enlaçant ses petits bras autour du cou de sa Mère, et dites: Quel bonheur pour moi de voir Celui que les rois ont souhaité de voir et n'ont point vu, car c'est le plus beau des enfants des hommes. Réfléchissez aux sentiments et aux pensées qui durent se succéder dans le cœur et s'agiter dans l'esprit de sa tendre Mère, lorsqu'elle tenait entre ses bras le Seigneur

dont la grandeur est infinie, et qui s'était fait cependant si petit, lorsqu'elle partageait la joie de son Enfant qui tressaillait sur son sein et l'inondait de ses douces et nombreuses caresses; lorsqu'elle cherchait à apaiser ses cris et ses vagissements; lorsque enfin, par tous les moyens que lui dictait sa tendresse maternelle, elle voulait lui abréger la longueur du voyage.

D'après une tradition, nos trois voyageurs seraient tombés entre les mains des voleurs, et ils auraient été délivrés par l'intermédiaire d'un jeune homme, le fils du chef des voleurs. Celui-ci regardant Jésus sur les genoux de sa Mère, vit s'échapper de l'auguste face de l'Enfant un rayon si éclatant de majesté, qu'il ne douta pas qu'il ne fût devant un Dieu; son cœur s'enflamme d'amour, et il embrasse l'Enfant Jésus en lui disant : O toi qui es béni entre tous les enfants, si jamais j'ai besoin de ta miséricorde, ne m'oublie pas, et souviens-toi de ce jour où je te délivre des mains de mes compagnons, qui t'eussent mis à mort. — Ce voleur serait, dit-on, celui-là même qui, crucifié à la droite de Jésus-Christ, reprit l'autre qui blasphémait et lui dit : Comment! tu n'as pas la crainte de Dieu, toi qui te trouves condamné au même supplice. Quant à nous, c'est avec justice que nous sommes condamnés, puisque nous souffrons la peine que nos crimes ont méritée; mais celui-ci n'a fait aucun mal [1]. Se tournant en même temps vers le Seigneur en qui il voyait éclater la majesté qui l'avait autrefois ravi dans le désert, et se souvenant de la demande qu'il lui avait adressée : Ne m'oubliez pas, lui dit-il, Seigneur, lorsque vous serez arrivé dans votre

[1] *Luc*, 23.

royaume. Nous pouvons profiter de cette opinion que nous venons d'exposer, pour allumer, dans nos cœurs, l'amour de Jésus; mais gardons-nous de la témérité de l'affirmer comme absolument vraie.

Hérode voyant que les Mages ne revenaient pas pour lui apporter des nouvelles de l'Enfant, crut que la déception causée par la disparition de l'étoile était la vraie cause qui leur avait fait prendre une autre route; il cessa donc ses recherches à l'endroit de l'Enfant. Peut-être aussi se désista-t-il, parce qu'il était absorbé par les occupations nombreuses de son gouvernement. Mais, peu de temps après, ayant appris ce qui s'était passé dans le Temple, les paroles de Siméon, la prophétie d'Anne; d'ailleurs la renommée de l'Enfant s'agrandissant, la crainte s'empare plus fortement de lui. Il comprend alors que les Mages l'ont trompé; il entre dans une grande fureur, soit parce qu'il reconnaît là un mépris de Sa Majesté, soit parce qu'il redoute de se voir arracher sa couronne. Il médite aussitôt le massacre des enfants de Bethléem, pour envelopper dans leur ruine Celui qu'il ne pouvait connaître. Par ce massacre universel, l'Enfant qu'il cherchait ne pourrait lui échapper. Il ne songeait pas, le malheureux, que le Seigneur se joue des desseins et des prévoyances de l'homme.

Tandis qu'il se prépare à exécuter son infâme projet, une lettre de César-Auguste l'invite à se rendre à Rome. Dans son passage à travers la Cilicie, il apprend que les Mages se sont embarqués sur des navires de Tarse. Furieux, il fait brûler et anéantir les vaisseaux de cette ville sur lesquels il croît que les Mages sont retournés secrètement chez eux. Ainsi se réalise la pro-

phétie d'Isaïe : Dans le feu de votre colère vous détruirez les navires de Tarse [1].

De retour à Jérusalem, il envoya des sicaires avec ordre de tuer dans Bethléem de Juda et le pays d'alentour tous les enfants âgés de deux ans et au-dessous, sans épargner même celui qui n'était âgé que d'un jour ou d'une nuit, en comptant à partir de l'apparition de l'étoile : cette grande hécatombe d'innocentes créatures fut ensevelie à trois milles, au midi de la ville du massacre. — Le mot *bimatus* indique un intervalle de deux ans; il est composé du mot latin, *bis*, qui veut dire *deux*, et du mot grec, *ymatos*, année. Ainsi, en parlant d'un animal âgé de deux ans, on dit *biennium; triennium*, en parlant d'un animal de trois ans. — Parmi les opinions divergentes, la plus commune et la plus accréditée, c'est que Hérode fit massacrer les enfants à partir du jour où les Mages avaient vu l'étoile miraculeuse dans le ciel. Hérode savait, en calculant à partir de cette époque, que Jésus-Christ était âgé d'un an et quelques jours; c'est pourquoi il décrète le massacre de tous les enfants d'un côté qui avaient deux ans accomplis, et d'un autre, de ceux qui n'avaient qu'un jour ou même une nuit : il voulait ainsi empêcher que les parents de l'Enfant auquel les astres obéissaient, ne le déclarassent plus âgé ou moins âgé qu'il ne l'était, pour cacher la véritable époque de sa naissance. Ainsi, c'est un an et quatre jours après la naissance du Seigneur qu'eut vraisemblablement lieu le massacre des Innocents.

Alors s'accomplit cette parole du Prophète Jérémie

[1] *Isaïe*, 47.

Un grand cri a été entendu dans les airs; des plaintes et des lamentations ont éclaté de tous côtés. Ici Rama n'est pas un nom propre de lieu, mais un nom commun, qui signifie élevé, en haut; et ce passage veut dire alors: Un cri s'est fait entendre en haut, c'est-à-dire, s'est répandu au large et au loin; car la foule qui le poussait, ce cri, était très-grande; il était formé par les pleurs des enfants et les lamentations des mères, qui, à la vue de cette cruauté inouïe, ne pouvaient retenir leur douleur qui éclatait en un cri immense.— Chez les enfants, la douleur finissait avec le dernier soupir; mais chez les mères, elle renaissait par le souvenir; c'est ce qui fait dire au Prophète, *ululatus multus*, des lamentations répétées. Ces mots, un cri a été entendu jusqu'en haut, peuvent encore signifier que la mort et le sang des Innocents ont crié vengeance contre les meurtriers jusque dans les cieux, d'après cette parole: *La voix du faible pénètre les nues* [1].

Bethléem était dans la tribu de Juda et avait pour figure, Lia; Jérusalem, au contraire, dans la tribu de Benjamin, et avait pour figure, Rachel. Et cependant, d'après l'Écriture, Rachel pleure les enfants de Juda, c'est-à-dire de Bethléem, comme ses propres enfants. Pourquoi cela? D'abord parce qu'elle fut ensevelie à Ephrata, près de Bethléem, et que sa sépulture dans cet endroit la rend, pour ainsi dire, la mère de Bethléem et de ses habitants. C'est peut-être aussi parce que Juda et Benjamin étaient deux tribus limitrophes l'une de l'autre; les limites du territoire de la tribu de Benjamin arrivaient jusqu'à Jérusalem. Or, Hérode avait ordonné que le massacre

[1] *Eccles.*, 35.

comprit, non-seulement Bethléem, mais s'étendit à tout le pays d'alentour. Ainsi, beaucoup d'enfants de Rachel, c'est-à-dire de Benjamin, auraient été victimes de l'arrêt barbare. C'est ce qu'insinue l'évangéliste pour nous faire comprendre l'énormité du crime et la cruauté inqualifiable d'Hérode. Raban-Maur dit à ce sujet : La cruauté d'Hérode ne connut pas de bornes; Bethléem ne lui suffisait pas pour s'assouvir; il lui fallait encore le pays environnant.

Rachel pleura ses enfants et ne voulut pas recevoir de consolation, parce qu'ils n'étaient plus, c'est-à-dire de ce qu'ils n'étaient plus sur la terre, et qu'ils en avaient disparu d'une manière violente; car, elle savait qu'ils avaient remporté la victoire qui ouvre les portes du ciel. Rachel est ici la figure de l'Église. Celle-ci pleure sur les fidèles lorsqu'elle les voit persécutés; mais elle ne veut pas recevoir de consolation lorsqu'ils sont morts, parce que leur mort est un triomphe sur le monde; elle se réjouit, au contraire, parce qu'ils jouissent de la béatitude, règnent avec Jésus-Christ et sont couronnés de la couronne *immarcescible* du martyre. Elle pleure aussi sur les mauvais chrétiens qu'elle voit courir à leur damnation. Et comme elle les voit se perdre, elle ne veut pas recevoir de consolation.

Apprenez ici qu'il y a trois sortes de martyrs. Les martyrs de par leur volonté et de fait, comme saint Étienne; les martyrs de par leur volonté et non de fait, comme saint Jean; et enfin les martyrs non de par leur volonté, mais de fait, comme les Innocents, en qui Jésus-Christ, au nom duquel ils sont morts, a suppléé ce qui manquait à leur volonté. L'Eglise célèbre la fête de ces saints après la

Nativité de Jésus-Christ, et selon l'ordre de dignité du martyre. Viennent, d'abord saint Etienne, puis saint Jean, et enfin les Innocents; car Jésus-Christ, le bien-aimé de l'Eglise, voit son innocence représentée dans saint Jean, sa charité dans saint Etienne; il est l'élu entre mille dans les Innocents.

Les Innocents n'avaient pas l'usage de raison et ne pouvaient pas rendre témoignage; mais Jésus-Christ, à cause duquel ils sont morts, a suppléé ce qui manquait à leur volonté; et, s'ils n'ont pas rendu témoignage par leur parole, ils l'ont rendu par leur mort. Ainsi, dans le sens large du mot, ce sont des martyrs de Jésus-Christ, c'est-à-dire des témoins, selon la signification du mot grec *martyrs*. Ce ne sont pas des témoins proprement dits, puisqu'ils ne sont pas morts pour la foi de Jésus-Christ, ni pour la justice, mais seulement pour Jésus-Christ; on les tuait pour arriver à tuer Jésus-Christ.

On peut être martyr pour plusieurs causes : pour la justice, comme Abel; pour la loi de Dieu, comme les Macchabées; pour soutenir la vérité, comme Isaïe et Jérémie; pour vouloir confondre le vice, comme Jean-Baptiste; pour le salut du peuple, comme Jésus-Christ; pour la foi et le nom de Jésus-Christ, comme Etienne; pour la liberté de l'Eglise, comme Thomas; pour Jésus-Christ ou à la place de Jésus-Christ, comme les Innocents. C'est pour cela que l'Eglise célèbre leur fête d'une manière solennelle, bien qu'ils soient descendus aux limbes; seulement, elle s'abstient de faire entendre des hymnes qui expriment la joie; ce qui fait dire à saint Chrysostôme : Dans Bethléem, tous les enfants sont massacrés; comme ils meurent innocemment pour Jésus-Christ, ils sont les premiers mar

tyrs de Jésus-Christ, et méritent tous les honneurs du martyre. Et saint Augustin : Heureux enfants! Vous entrez à peine dans la vie ; vous n'avez jamais été éprouvés, vous n'avez jamais combattu, et vous recevez déjà la couronne de la victoire. Et ailleurs : Non, jamais, enfants trois fois bénis, le respect de votre ennemi n'eût pu vous procurer les avantages que vous donne aujourd'hui sa haine. Autant l'iniquité vous a submergés dans ses flots, autant Dieu fait briller sur vous le soleil de ses bénédictions et de ses grâces. Hérode persécute Jésus-Christ en vos personnes, et sa persécution procure à Jésus-Christ une armée décorée des insignes de la victoire.

Considérons ici, chrétiens, comment Jésus-Christ, encore tout jeune enfant, commence à souffrir en lui-même et dans les siens, et empressons-nous de nous unir à ses souffrances. O Jésus! s'écrie saint Anselme, votre enfance même la plus tendre n'a pas été à l'abri des persécutions. Vous ne pouviez encore que reposer sur le sein de votre mère, et voilà qu'un ange apparaît à Joseph pendant qu'il dort et lui dit : Levez-vous, prenez l'Enfant et sa mère, fuyez en Egypte, et demeurez-y jusqu'à ce que je vous dise d'en revenir; car Hérode cherchera l'Enfant pour le faire mourir. Oui, depuis ce temps, ô bon Jésus! vous avez commencé à souffrir. Et vous n'avez pas seulement souffert en vous-même, mais encore dans ces tendres enfants, dont plusieurs mille ont été massacrés sur le sein même de leurs mères pour assouvir la barbarie du roi Hérode.

Hérode est la figure de ces impies qui croient pouvoir anéantir la religion chrétienne par l'effusion du sang des fidèles; les Innocents sont la figure de tous les martyrs; ils sont enfants, c'est-à-dire humbles et innocents. La reli-

gion est fondée sur Jésus-Christ, et ne sera jamais anéantie; les persécutions, dit saint Léon, loin de l'affaiblir et de l'amoindrir, la fortifient et l'agrandissent. Ainsi s'expriment à ce sujet le vénérable Bède et saint Bernard [1] : Qui dit malice d'Hérode ou cruauté des empereurs romains rappelle le massacre des enfants d'Israël, immolés pour l'extinction de la religion naissante. Si quelqu'un s'oppose à ce qui peut procurer le salut d'autrui ou à la naissance et à l'accroissement de la religion, il ressemble aux Egyptiens qui faisaient tuer les enfants d'Israël et à Hérode qui persécutait le Sauveur dès sa naissance.

Le Sauveur naît, la persécution commence; cela signifie que, durant tout le cours du siècle présent, il y aura des persécuteurs des élus de Dieu : Jésus-Christ le dit lui-même dans son Evangile [2] : *S'ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi;* et l'Apôtre [3] : *Tous ceux qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ passeront par la persécution.*— La mort des Innocents pour Jésus-Christ signifie que ce n'est que par l'humilité que nous pouvons mériter la couronne du martyre; car, comme dit le Seigneur, en saint Luc : *Il n'y a que celui qui s'abaisse qui sera élevé.* L'innocence des enfants figure l'humilité des âmes simples; le Seigneur dit en saint Marc : *Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux leur appartient.* — Le massacre des enfants auquel échappe Jésus-Christ signifie que les persécuteurs peuvent bien ôter la vie aux corps des martyrs, mais qu'ils ne peuvent aucunement enlever aux fidèles Jésus-Christ, pour qui ils endu-

[1] Bède : *sur ce passage*, et saint Bernard : *Serm.* 3 *sur l'Epiphanie*.
[2] *Jean*, 15.
[3] II, *Rom.*, 3.

rent la persécution; car, comme dit saint Paul : *Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes toujours au Seigneur.*

Nous trouvons dans les Livres saints plusieurs exemples de divers massacres d'enfants, et ils ont tous un sens moral.

Pharaon les fait jeter à la mer; Hérode les fait décapiter; Antiochus les fait pendre; les Mèdes les transpercent de flèches. Les enfants précipités dans les flots figurent les plaisirs voluptueux d'ici-bas; ceux qui sont décapités, les afflictions et les adversités; ceux qui sont percés de flèches, la crainte des supplices de l'enfer; ceux qui sont pendus, l'espérance du bonheur céleste. — Ces personnages figurent aussi le démon, car Pharaon veut dire *celui qui détruit par sa jalousie;* Hérode, *celui qui cherche sa grandeur dans l'orgueil;* Mède, *celui qui mesure,* c'est-à-dire le châtiment de la faute à la malice de l'intention; Antiochus, enfin, *celui qui cache sa pauvreté sous le voile du vol;* car le démon nous fait haïr la pauvreté et nous inspire l'amour des richesses.

Quand Marie et Joseph, avec l'enfant Jésus, entrèrent en Égypte, toutes les idoles de la province croulèrent dans leurs temples, ainsi que l'avait prophétisé Isaïe [1]. A la sortie des enfants d'Israël, il n'y eut pas une seule maison en Égypte où le premier-né ne fût frappé de mort; de même, à l'entrée de Marie et de Joseph avec l'enfant Jésus sur le sol égyptien, il n'y eut pas un temple qui ne vît tomber son idole. C'est ainsi qu'on avait vu autrefois l'idole de Dagon renversée par terre à l'approche

[1] *Isaïe*, 2.

de l'Arche. C'est ainsi que sont anéantis nos vices, si Dieu entre dans notre âme rendue déserte par le péché. — D'après l'histoire scholastique, Jérémie, prisonnier chez les Égyptiens, leur prophétisa l'enfantement miraculeux d'une Vierge, et leur annonça que toutes les idoles de l'Égypte crouleraient, que le culte de leurs dieux serait abandonné.

Les Égyptiens firent sculpter l'image d'une vierge tenant un enfant dans ses bras, et lui rendirent leurs hommages. Or, cette prophétie s'accomplit, lorsque Jésus-Christ entra en Égypte avec sa Mère : toutes les idoles tombèrent et semblèrent attester l'enfantement de la Vierge. — Cet événement fut encore figuré en Pharaon et en Moïse. Voici comment : D'après l'histoire scholastique, Pharaon, roi d'Égypte, avait un diadème royal sur lequel était sculptée l'image d'Hammon, le dieu des Égyptiens. La fille du roi, ayant adopté le jeune Moïse, résolut un jour de le présenter à Pharaon ; celui-ci, par mode d'amusement, pose sa couronne sur le front de l'enfant ; le jeune Moïse la jette par terre et la brise. Le roi, furieux, veut le tuer ; mais on lui fait observer que l'enfant a agi sans réflexion, sans intention ; ainsi Moïse, par la permission de Dieu, échappe à la colère du roi. De même Jésus-Christ, par la permission de Dieu, échappe au glaive d'Hérode ; Moïse vient au monde pour tirer de l'Égypte les enfants d'Israël ; Jésus-Christ se fait homme pour nous arracher au gouffre de l'enfer ; Moïse brise le diadème de Pharaon où est sculpté le dieu de l'Égypte ; Jésus-Christ anéantit toutes les idoles et les dieux des Égyptiens.

Cette ruine des idoles était encore figurée par la statue

que le roi Nabuchodonosor vit en songe [1] : une pierre se détache d'elle-même de la montagne et va heurter contre les pieds de cette statue, image ou idole ; elle la brise, la réduit en poussière, et devient ensuite elle-même une grande montagne. Cette pierre est la figure de Jésus-Christ ; il est arraché de la montagne sans le secours d'un bras humain, c'est-à-dire qu'il naît de Marie sans l'intervention de l'homme. Cette pierre, c'est-à-dire Jésus-Christ, brise en Égypte toutes les idoles, de quelque matière qu'elles se composent. Elle se transforme ensuite, peu à peu, en une grande montagne ; car sur les ruines de l'idolâtrie s'élève la religion du Christ, qui se répand dans le monde entier ; et Jésus-Christ devient une montagne si grande qu'il remplit le ciel et la terre de son immensité incommensurable.

La fuite de Jésus-Christ en Égypte, à cause de la persécution d'Hérode, figure les apôtres allant porter l'Evangile aux gentils, à cause de la persécution que les Juifs avaient soulevée contre eux. Son retour en Judée, après la mort d'Hérode, est la figure de la conversion des Juifs à la fin des temps. D'après saint Remi, Joseph représente les apôtres prêchant l'enfant Jésus, la foi et la connaissance du Sauveur ; Marie, l'Église et la sainte Écriture ; la persécution d'Hérode, celle fomentée par les Juifs. La fuite de Joseph en Égypte figure aussi le passage des apôtres aux gentils, auxquels ils portèrent la foi de Jésus-Christ et de l'Église, après avoir abandonné Hérode, c'est-à-dire les Juifs qui ne voulaient pas embrasser la foi de Jésus-Christ. Le temps que Joseph passa en Égypte

[1] *Daniel*, 2.

figure l'espace de temps écoulé depuis l'Ascension du Seigneur jusqu'à l'arrivée de l'Antechrist. La mort d'Hérode figure l'extinction de la haine des Juifs contre les chrétiens à la fin des temps.

Jésus-Christ, par son séjour en Égypte, dissipa dans ce pays les ténèbres de l'ignorance ; il fit voir la futilité et le néant des idoles, et restaura le culte du vrai Dieu. Le feu de la foi qu'il avait allumé se dilata tellement, qu'il gagna même les déserts, et le désert d'Égypte mérita d'être honoré de la présence du Seigneur, à qui ces lieux parurent en quelque sorte plus agréables que le paradis et plus illustres que le ciel ; c'est la pensée de saint Chrysostôme [1] : Si vous vous transportez par la pensée dans les déserts de l'Égypte, ils vous sembleront plus dignes et plus grands en quelque sorte que le paradis lui-même, car vous y verrez des réunions innombrables d'anges revêtus de corps mortels et brillant sur cette terre de l'éclat de toutes les vertus célestes ; c'est l'armée de Jésus-Christ, c'est le troupeau admirable du souverain Pasteur. Regardez le ciel ! quelle variété infinie d'astres scintillent à sa voûte azurée ! Eh bien ! plus infinie est encore la variété de cellules d'anachorètes qui brillent sur la face des solitudes de l'Égypte. Ces saints personnages passent les nuits dans la méditation, dans le chant des hymnes sacrés ; les jours sont consacrés aux travaux manuels ; ils retracent ainsi dans leur vie, la vie des apôtres, leurs dignes modèles.

Arrivés en Égypte, Joseph et Marie se rendirent dans une bourgade de la Thébaïde, appelée Héliopolis ; là,

[1] Saint Chrysostôme : *Hom* 8 *sur saint Matthieu.*

ils louèrent une petite maison, où ils demeurèrent pendant sept ans, comme étrangers et voyageurs ; ils y vécurent dans la pauvreté et l'indigence. Mais dira-t-on, quels furent donc leurs moyens de subsistance durant tout ce temps? Est-ce qu'ils vivaient de mendicité? On lit dans des auteurs que la quenouille et l'aiguille étaient les deux ressources de Marie pour faire face aux nécessités de la vie pour elle et pour son enfant. Ainsi, elle se livrait à ce double genre de travail pour en retirer un salaire d'abord, ensuite pour pratiquer la vertu de pauvreté et nourrir son enfant. Que de dédains ne durent pas essuyer ces pauvres étrangers! A combien d'injustices ne furent-ils pas en butte! Mais le Seigneur n'était-il pas venu sur la terre pour les affronter, au lieu de les fuir? Ne vous semble-t-il pas voir l'enfant Jésus tourmenté quelquefois, par l'aiguillon de la faim, demander du pain à sa mère, et la mère ne pouvoir satisfaire le désir de son enfant? Ah! comme les entrailles maternelles de Marie durent être douloureusement émues en face de ces rigueurs de la pauvreté! Elle tâchait de consoler et de fortifier son enfant par la douceur de ses discours, en attendant que son travail lui eût procuré le pain nécessaire. Quelquefois aussi, elle devait retrancher quelque chose de sa propre nourriture pour le donner à Jésus quand il demanderait.

Mais, si Marie était obligée de gagner sa vie du travail de ses mains, comment faisait-elle pour les vêtements, les ustensiles et tous les autres objets nécessaires dans un ménage? Il est bien probable qu'elle n'avait rien en double, rien de superflu, rien qui respirât le luxe. Tout cela est contraire à la pauvreté; aussi, quand même

elle eût pu se procurer tous ces objets, elle n'en aurait pas fait l'acquisition. Marie employait-elle son aiguille à faire des objets de luxe? Non certes; car il y a un grand danger dans ce travail; c'est même un mal, pour beaucoup de raisons dont nous parlerons longuement plus bas.

Contemplons donc maintenant Marie au milieu de ses travaux et de ses fatigues; quel empressement! quelle exactitude! quelle activité! quelle humilité! et cependant les soins qu'elle doit à son Fils n'en souffrent pas, pas plus que l'administration de son intérieur; les prières, les veilles trouvent encore une grande part dans sa vie. — Ah! unissons-nous à Marie dans ses peines, et sachons bien qu'elle n'a pas eu pour rien le royaume du ciel, elle qui en était cependant la maîtresse. N'oublions pas non plus saint Joseph qui travaillait de son côté avec ardeur de son métier de charpentier. Quelle ample matière à notre compassion! Demeurons quelque temps par la méditation en la compagnie de ces saints personnages; demandons-leur en même temps la permission de nous retirer; mettons-nous à genoux pour recevoir leur triple bénédiction; saluons-les les larmes aux yeux et la douleur dans l'âme, en pensant qu'ils sont exilés loin de leur patrie, et que cet exil va se prolonger sept ans, pendant lesquels ils devront gagner leur vie à la sueur de leur front.

CHAPITRE XIV

NOTRE SEIGNEUR REVIENT D'ÉGYPTE
COMMENCEMENT DE LA PÉNITENCE DE JEAN-BAPTISTE

L'exil de Notre Seigneur en Égypte durait depuis à peu près sept ans, lorsque Hérode vint à mourir. Dieu rappela alors son Fils de la terre étrangère. C'est ce que nous concluons des historiens qui disent : Jésus-Christ vint au monde la trentième année du règne d'Hérode, et Hérode mourut après avoir gouverné pendant trente-huit ans la Judée. Ce retour de Notre Seigneur est l'accomplissement de la parole de Dieu, dont le prophète Osée fut l'organe [1] : *J'ai rappelé mon fils d'Égypte, c'est-à-dire celui qui m'est consubstantiel.* Ces paroles ont un double sens ; littéral : elles s'appliquent au rappel et au retour d'Israël de l'Égypte, puisque Dieu appelle quelquefois le peuple juif son enfant, son fils. Elles s'appliquent aussi et avec beau-

[1] *Osée*, 11.

coup plus de vérité à Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisqu'il est le véritable Fils de Dieu, tandis que les Israélites ne sont que ses enfants adoptifs.

Donc, la première année du règne d'Archélaüs, fils aîné d'Hérode; Notre-Seigneur étant âgé de huit ans, *un ange du Seigneur apparut à Joseph en Égypte pendant qu'il dormait et lui dit : Levez-vous, prenez l'enfant et sa mère et retournez dans le pays d'Israël,* c'est-à-dire en Judée*; car, ceux qui cherchaient l'enfant pour lui ôter la vie, sont morts,* c'est-à-dire Hérode avec les complices et les fauteurs de la mort de Jésus-Christ, les Scribes et les Pharisiens. D'après l'historien Josèphe, Hérode fit prendre plusieurs petits enfants des nobles d'Israël et ordonna de les tuer après sa mort, pour faire pleurer les Juifs dont il connaissait la haine à son égard.

D'après saint Rémi, l'apparition de l'ange à Joseph pendant qu'il dormait a un sens mystique; il signifie que ceux qui ne sont pas troublés par l'amour des choses d'ici-bas et les préoccupations des affaires du siècle, méritent de jouir de la vision des anges.

Joseph donc *se levant*, (voilà la promptitude dans l'obéissance); prit *l'enfant*, (voilà la sollicitude paternelle); *et la mère*, (voilà l'époux obséquieux); et commença à retourner *dans la terre d'Israël.* Ils partent tous trois et traversent le désert par où ils étaient venus.

Ah! partez avec eux; offrez-leur votre aide, vos services. Dans la route, unissez-vous à leurs souffrances; contemplez-les succombant sous le poids de la fatigue, ne se donnant presque aucun repos, ni le jour ni la nuit.

O enfant incomparable, enfant tendre et délicat, Roi du ciel et de la terre, comme vous vous êtes soumis de

bonne heure pour nous à la peine et à la fatigue ! c'est de Jésus que le prophète dit [1] : *Je suis pauvre et dans les travaux dès ma tendre jeunesse.* Les privations rigoureuses, les travaux difficiles, les souffrances aiguës du corps, Jésus-Christ a toujours tout supporté pour l'amour de nous ; il s'est en quelque sorte haï lui-même ; les fatigues seules de ce long voyage d'Égypte n'auraient-elles pas suffi pour opérer complétement notre rédemption ?

Presque aux confins du désert que traversait la sainte famille, déjà le jeune Jean-Baptiste avait commencé à se livrer à la pénitence quoiqu'il fût exempt de péché, puisqu'il était venu dans le désert à l'âge de sept ans. L'endroit du Jourdain où Jean baptisa, est celui où les Israélites avaient traversé le fleuve à leur retour d'Égypte ; et c'est tout près de là, dans le même désert, que Jean fit pénitence. Devant la prêcher plus tard aux autres, il se retire dès son jeune âge dans la solitude, pour y mener une vie austère, pour y puiser la haine des attraits du monde, qu'il devait communiquer à ceux qui entendraient sa parole ; pour se livrer sans entraves à la contemplation des vérités où il devait recueillir les trésors de la divine sagesse, qu'il répandit plus tard sur ses contemporains. *A son exemple, dès notre jeunesse portons le joug du Seigneur, c'est une chose bonne et utile* [2]. Tandis que notre nature est tendre en quelque sorte, façonnons-la au bien ; pratiquons d'avance ce que nous enseignerons plus tard aux autres, et ne cherchons pas à nous ériger en maîtres de notre prochain, avant d'avoir atteint nous-même la perfection.

[1] *Psaume* 87.
[2] *Thren.*, 3.

Jean demeurait dans le désert, où l'air est plus pur, l'horizon plus étendu, où Dieu se prodigue davantage à l'homme, pour pouvoir, en attendant l'époque où il devait baptiser et prêcher, vaquer à la prière, converser avec les anges, vivre séparé des vices du monde, se mettre au-dessus de toute critique de l'opinion, donner un crédit à sa parole, puisqu'il devait prêcher Jésus-Christ et rendre de lui témoignage; car pour rendre témoignage d'un autre, il faut soi-même être irréprochable. Il s'éloigne donc de la foule et du tumulte pour ne pas ternir sa réputation par les contacts sociaux, pour ne pas marquer sa vie de la moindre tache de scandale ou de péché, et garder intacte sa vertu. Car, selon saint Chrysostôme [1], comme il est impossible qu'un arbre planté sur un chemin public, voie arriver ses fruits en maturité; ainsi l'homme placé près du monde, en relation avec le monde, ne peut sauvegarder jusqu'à sa mort l'innocence de la vie.

Voyez au contraire cet arbre planté dans un jardin; son tronc est à l'abri des injures des passants; il n'en est pas de même des branches qui se prolongent sur le chemin : voilà l'image des religieux qui veulent s'occuper des affaires du siècle.

Qu'il est grand, qu'il est digne d'admiration le jeune Jean-Baptiste ! Il est le premier solitaire, le patriarche et le guide de ceux qui veulent consacrer leur vie à servir Dieu. Parlant de sa vie admirable, Pierre de Ravenne dit : Très-jeune encore, ce bienheureux enfant, conduit par le Saint-Esprit, vient dans le désert; le Seigneur tout-puissant fortifie la faiblesse de son âge. Jean quitte le monde,

[1] Saint Chrysostôme : *Hom.* 30, *Operis imperfecti.*

fuit les hommes, oublie son pays, ses parents, pour aller gravir, par la puissance de la contemplation, les sommets où réside la Divinité. Quelle chose admirable de voir un homme entrant à peine sur le seuil de la vie, fuir la gloire d'ici-bas, et oublier les plaisirs de ce monde ! que dis-je, oublier ! les dédaigner et les mépriser, pour passer sa vie en la société de Dieu. Les retraites des montagnes, les profondeurs des forêts, l'étendue des vallées lui servaient de demeure ! Jean s'élevant au-dessus de son âge, peu soucieux de la noblesse de sa naissance, se consacre tout entier au service de Dieu; il devient la règle de notre vie, le modèle des moines, le chef des anachorètes, la raison d'être de toute la vie religieuse. Ce qui fait dire à saint Chrysostôme [1]: De même que les apôtres sont les chefs des prêtres, de même Jean-Baptiste est le chef des moines. C'est l'enseignement de la tradition; on a toujours jusqu'ici gardé ce souvenir. O moines, considérez votre dignité ; Jean-Baptiste est votre modèle et votre chef. Dès son jeune âge, il mène la vie monastique au milieu des déserts qui lui fournissent aussi sa nourriture; il attend ainsi la venue de Jésus-Christ; il ne veut avoir aucune relation avec les hommes ; il s'exerce à la perfection dans la société des anges. Voilà la vie vraiment heureuse : mépriser le commerce des hommes, rechercher celui des anges, quitter la ville et venir dans la solitude jouir de Jésus-Christ. Dès que Jésus-Christ a fixé nos regards, rien ne doit être capable de nous les faire détourner. Heureux les religieux qui imitent Jean, qui fut le plus grand des enfants des hommes; mais malheur aussi aux moines qui au lieu de marcher sur

[1] Saint Chrysostôme : *Hom. sur Jean-Baptiste.*

les traces de Jean, leur chef, sortent de leur retraite et vont dans le monde s'entretenir avec les hommes; pour eux, la solitude est une véritable prison, le monde un paradis. Qu'ils sont loin des sentiments de saint Jérôme qui disait : que d'autres pensent et disent ce qu'ils voudront ; pour moi le monde n'est qu'une prison, la retraite un paradis !

Que le moine connaisse donc bien la signification du nom qu'il porte. Le mot *monachus* (moine) vient du grec *monos*, qui veut dire *seul*, et d'*achos*, qui veut dire *triste*. Ainsi, *monachus* (moine), c'est la même chose qu'un homme seul et triste. Le moine doit rester seul, plongé dans une sainte tristesse ; il doit s'efforcer d'accomplir les fonctions qui lui sont imposées, sans chercher à usurper celles de son frère. Écoutez le conseil que vous donne Hugues : l'austérité de votre costume, la modestie de votre visage, la sainteté de votre vie, doivent servir d'enseignement aux autres hommes, et vous leur donnez un meilleur exemple si vous fuyez le monde que si vous y entrez.

Le religieux, dit encore saint Grégoire, doit en tout penser au respect que commande son habit ; ses pensées, ses paroles, ses actions doivent s'en ressentir ; le tableau des vertus que son costume retrace aux hommes, il doit le reproduire dans sa conduite aux yeux de Dieu. Ainsi, ne vous glorifiez pas de ce que vous venez d'entrer dans la solitude ou en religion, ou de ce que vous y êtes depuis longtemps, si vous n'y vivez pas dans la pratique des vertus religieuses ; car alors, au lieu d'être utile à votre âme, la vie érémitique ou religieuse lui causera, au contraire, de graves dommages. Comme dit saint Jé-

rôme[1], vous ne méritez pas des éloges pour avoir été à Jérusalem, mais pour y avoir mené une vie digne. Saint Augustin, s'adressant à des solitaires, s'exprime ainsi : A quoi vous sert de vous être retirés dans cette retraite, si vous êtes tels que vous auriez pu être dans le siècle? Habiter cette solitude n'est d'aucun profit pour vous quand le mal règne dans vos âmes avec toute sa tyrannie, quand la colère y domine, quand vous faites vos œuvres pour plaire aux hommes plutôt qu'à Dieu, quand vous vous regardez comme dignes d'éloges parce que vous vous êtes enfermés dans la solitude, et que vous avez en quelque sorte le monde en vous-mêmes, puisque vous êtes les esclaves des diverses passions qui y règnent; de sorte que vous, qui pensiez aider le siècle par vos prières, vous êtes forcés d'implorer le secours de son intercession. Car, peut-on croire que votre âme, devenue la propriété de la concupiscence, des plaisirs du monde, puisse en même temps voir Dieu établir en elle son règne? Ah! mes frères, réfléchissez donc à la vocation à laquelle vous avez été appelés. Quitter le monde et venir au désert, c'est une grande perfection; mais ne pas vivre selon la perfection de l'état où l'on est entré, c'est un grand danger de damnation. A quoi sert que votre corps soit en un lieu secret et calme, si votre âme est troublée et agitée par les passions et les affections désordonnées? A quoi sert, je vous le demande, que le monastère soit dans le silence, si le tumulte des vices et le choc des passions se trouve dans l'âme de ceux qui l'habitent? A quoi servent le calme et la sérénité au dehors, si les tempêtes bouleversent notre in-

[1] Saint Jérôme : *Lettre à Paulin*

térieur? Non, nous ne sommes pas venus ici pour être servis, pour être dans l'abondance et avoir tous nos plaisirs : non, nous ne sommes pas venus ici pour trouver le repos et la sécurité. Nous sommes venus pour descendre dans l'arène et engager le combat avec les défauts qui nous dominent; mettre un frein à notre langue; au lieu de rendre le mal pour le mal, supportons patiemment pour l'amour de Dieu les injures qui nous sont faites. — Mais, hélas! aujourd'hui, où sont les religieux qui s'étudient à passer du bien au mieux, à monter de vertus en vertus? Vous trouverez, dit saint Bernard[1], plutôt des séculiers qui se convertissent au service de Dieu qu'un religieux qui passe du bien au mieux. C'est un phénomène bien rare que celui d'un religieux dépassant le degré de perfection qu'il a une fois atteint. Et cependant, il n'y a pas de milieu; il faut avancer ou reculer : si vous essayez de vous arrêter, vous roulez dans l'abîme. Et ailleurs : Incontestablement, il n'est pas bon, celui qui ne se propose pas de devenir meilleur, et dès que vous ne prétendez plus devenir meilleur, vous cessez d'être bon.

Marie et Joseph, avec l'enfant Jésus, traversant donc le Jourdain, vinrent dans la terre d'Israël, comme l'ange le leur avait ordonné; car l'ange n'avait pas déterminé l'endroit de la terre d'Israël; il n'avait pas désigné à Joseph la ville où il devait retourner. Or, Joseph apprenant qu'Archélaüs, fils aîné d'Hérode, avait succédé à son père sur le trône de Judée, craignit de retourner dans ce pays. Archélaüs, en héritant de la couronne de son père, avait aussi hérité de sa cruauté ; jaloux de continuer la politique

[1] Saint Bernard : *Lettre* 19.

d'Hérode, dont il était le principal héritier, il n'avait pas diminué la violence de sa persécution dans Bethléem et le pays d'alentour.

On entend quelquefois par Judée tout le territoire occupé par les douze tribus, comme dans ce passage de l'Écriture : *Dieu est connu dans toute la Judée*[1]. Judée se prend aussi par la tribu de Juda, comme ici : *que la Judée et Jérusalem ne craignent pas.* Elle désigne enfin les deux tribus de Juda et de Benjamin, comme ici, où il est dit qu'Archélaüs régna en Judée. Le royaume était donc déjà divisé et avait plusieurs gouverneurs.

Pour l'éclaircissement de ce fait, il faut savoir que, selon l'opinion la plus probable, Hérode, sur le lit de mort, fit un testament, d'après lequel il instituait Archélaüs, son successeur, mais à condition qu'il se ferait couronner par l'empereur qui régnait alors à Rome. A cet effet, Archélaüs vint donc à Rome. Mais ses deux frères, Hérode Antipas et Philippe, qui avaient survécu (car Hérode, avant sa triste fin, avait fait tuer ses trois autres fils, Antipater son premier-né, Alexandre et Aristobule), vinrent aussi à Rome pour revendiquer leur part de l'héritage paternel. L'empereur et le sénat voulant enfin briser l'orgueil des Juifs et leur enlever tout prétexte de rébellion, détruisirent leur régime politique ; ils ne formèrent plus un seul royaume : celui-ci fut divisé en quatre parties, appelées Tétrarchies : deux, la Judée et l'Abilène, furent données à l'aîné, Archélaüs ; la troisième, la Galilée, échut à Hérode Antipas, celui-là même qui ordonna la décollation de Jean-Baptiste et le

[1] *Psaume* 74.

crucifiement de Notre Seigneur. La quatrième, l'Iturée et le pays de Trachonitide, fut donnée à Philippe qui se vit enlever sa femme par son frère Hérode Antipas. Ainsi, Archélaüs était, ainsi que ses deux frères, tétrarque. — Outre Hérode Ascalonite et Hérode Antipas, il y eut un troisième Hérode ; il était surnommé Agrippa ; il était fils d'Aristobule, qui l'était d'Hérode Ascalonite. C'est cet Hérode qui fit tuer Jacques, frère de Jean, et incarcérer saint Pierre. Archélaüs ayant été désigné par son père pour lui succéder comme roi des Juifs, s'efforçait naturellement de continuer ce qu'Hérode avait commencé. C'est pourquoi Joseph ne voulut pas retourner en Judée, et averti par l'ange, pendant qu'il dormait, il alla avec l'Enfant et sa Mère en Galilée, où régnait Hérode qui n'avait pas eu la partie du royaume que devait lui accorder son père. Là, Joseph élut son domicile avec plus de sécurité, et c'était bien dans *la terre d'Israël*, puisque Israël l'habitait.

Et venant, il habita la ville appelée Nazareth : ainsi Jésus-Christ allait être élevé dans le pays même où il avait été conçu. Là, il trouvait une plus grande sécurité qu'à Jérusalem ou à Bethléem, où régnait Archélaüs. Ce qui fait dire à saint Chrysostôme [1] : Ce ne fut pas seulement la crainte du danger, mais l'amour de son pays qui fit venir Jésus à Nazareth. Il accomplissait ainsi en sa personne la parole du prophète : *Il sera appelé Nazaréen.* Le mot *ut* du texte (*ut adimpleretur*), exprime un effet et non une cause ; car la prophétie n'est pas la cause de la réalisation de l'événement prédit : c'est l'événement au

[1] Saint Chrysostôme : *Hom.* 9 *sur saint Matthieu.*

contraire qui est la cause de l'accomplissement de la prophétie. Jésus-Christ est surnommé Nazaréen, tant à cause de l'endroit où il est né, et a été élevé, qu'à cause de l'interprétation de la Loi, d'après laquelle Nazaréen veut dire saint ; et tous nos livres saints affirment et prouvent la sainteté de Notre-Seigneur. Comme il avait choisi l'endroit de sa venue au monde, il choisit celui où il va être élevé et où il grandira. Ce nom qu'on lui donne prouve que Jésus-Christ, étant la source de la sainteté, ayant grandi dans la sainteté, étant le Saint des saints, peut être à juste titre appelé le Nazaréen des Nazaréens. Car Nazareth signifie *fleur des champs*, ou *rejeton nouveau*, ou *sainteté ;* et c'est de la tige de ce rejeton qu'est sorti, selon l'Écriture, le Saint des saints, c'est-à-dire le Nazaréen. C'est à cause de cette appellation de Jésus-Christ, que ses disciples et les chrétiens étaient dans le principe appelés Nazaréens. Mais après que saint Pierre eut occupé la chaire d'Antioche, il fut décidé qu'ils porteraient le nom de Chrétiens de celui de Christ. Ainsi donc, si Jésus-Christ veut être conçu et élevé à Nazareth, c'est pour nous faire comprendre que sa conception et sa vie furent comme une fleur sans tache, ayant été affranchies, la première du péché originel, et la seconde, du péché actuel. Ce qui fait dire à saint Bernard : « La fleur de la tige de Jessé devait tenir à naître dans un pays riche en fleurs. »

Le départ de la terre d'Égypte, l'arrivée en Galilée, l'élection de domicile à Nazareth, renferment pour nous un enseignement : nous devons sortir de l'état de péché, passer du vice à la vertu, et nous épanouir en quelque sorte en une floraison continuelle de bonnes actions, pour pouvoir arriver ainsi à la patrie céleste.

Voilà donc Jésus et ses parents de retour de l'Égypte. Aussitôt leurs amis accourent pour les visiter et les saluer. La Sainte Famille s'établit à Nazareth pour y vivre dans la pauvreté. Joseph y continue son métier de charpentier; Marie coud et file, et se livre à d'autres travaux qui peuvent lui convenir. Mais tout cela ne l'empêche pas d'environner son Fils de tous ses soins et de toute sa sollicitude. Car, comme dit saint Anselme, il n'y a pas d'homme assez profond pour approfondir, d'homme assez éloquent pour exprimer la tendresse attentive dont elle entoura son enfance, l'espèce de respect, les soins empressés qu'elle prodigua à son adolescence et à sa jeunesse. Elle a fait elle-même cette révélation à une âme pieuse : Bien des fois ayant son enfant appuyé sur son sein, dans l'excès de son amour maternel, inclinant sa tête sur celle de son Fils, elle versait des larmes si abondantes que la tête et le visage de Jésus en étaient inondés; et elle disait : O le salut et la joie de mon âme! Ah! quel est l'homme qui en entendant ces paroles ou en les méditant pourrait retenir ses larmes.

A partir de ce moment jusqu'à sa douzième année, l'Écriture ne nous dit plus rien de l'Enfant Jésus ni de ses parents. Mais voici une tradition vraisemblable : A Nazareth, il existe encore une petite fontaine, à laquelle Marie allait quelquefois; l'Enfant Jésus venait souvent y puiser de l'eau pour sa Mère, puisque nous lisons dans l'Évangile *qu'il leur était soumis*. Ainsi celui qui donne la nourriture à tout ce qui vit, mit quelquefois ses plus grandes délices à apporter de l'eau à sa Mère. Il allait dans les champs cueillir des herbes que sa Mère préparait pour leur nourriture. Jésus aidait Marie dans tous les au-

tres travaux de son intérieur. Il commença de bonne heure à s'exercer dans l'humilité qu'il plaçait plus tard au-dessus de toutes les vertus, lorsqu'il disait : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur*[1]. Cette conduite de Jésus fait dire à saint Anselme : Il n'y a rien de déraisonnable à se figurer Jésus se mêlant à Nazareth aux autres enfants, rendant à sa Mère beaucoup de petits offices dans son intérieur, aidant saint Joseph dans les travaux de son métier.

[1] *Matthieu*, 11.

CHAPITRE XV

SES PARENTS RETROUVENT DANS LE TEMPLE JÉSUS RESTÉ A JÉRUSALEM

Cependant, l'enfant Jésus grandissait et se fortifiait. L'évangéliste ne voulant pas nous laisser croire qu'il dit ici que l'âme de Jésus s'est perfectionnée en raison du développement de son corps, ajoute : *et il était rempli de sagesse*, c'est-à-dire quant à l'âme ; *et la grâce de Dieu était en lui*, c'est-à-dire relativement à l'âme et au corps. C'est l'interprétation du vénérable Bède[1] : Toute la plénitude de la divinité était en Jésus-Christ ; voilà pourquoi l'enfant était plein de sagesse ; à ce point de vue il n'était pas dans sa nature de grandir et de se fortifier ; il était le Verbe de Dieu, il était Dieu ; mais en tant qu'homme, la grâce était en lui ; car Jésus-Christ, comme homme, reçut

[1] Bède : *Sur le chap.* II *de saint Luc.*

une bien grande grâce, puisque dès qu'il fut homme il fut parfait, il fut Dieu [1]. N'est-ce pas, continue le même auteur, ce qu'a écrit saint Jean : *Il est plein de grâce et de vérité*. Cette plénitude de la divinité, qui est en Jésus-Christ, Jean la désigne par le nom de vérité, et Luc par celui de sagesse. Jésus-Christ eut la plénitude de toutes les vertus qui sont des dons du Saint-Esprit ; il faut en excepter la foi et l'espérance ; car, il eut une science absolue des vérités divines ; et que pouvait-il espérer, puisque dès le premier instant de sa conception, il jouit de la béatitude de Dieu? Ainsi donc, toutes les fois qu'on dit de Jésus-Christ : il grandit et se fortifie, ou qu'on désigne quelqu'autre modification de sa nature, il s'agit seulement de son corps, puisque, quant à l'âme, il eut la perfection absolue dès le premier instant de sa conception. Seulement, il ne manifestait cette perfection qu'en temps opportun. Jésus, dit saint Bernard [2], n'est pas encore né et il est homme, homme au point de vue de la sagesse et non de l'âge, de l'énergie de l'âme et non de la vigueur du corps, de la perfection des sens et non du développement des membres ; car Jésus-Christ n'eut pas moins de science, lorsqu'il n'était que conçu, que lorsqu'il fut né ; lorsqu'il était petit que lorsqu'il fut grand. Considérez-le emprisonné dans le sein de sa mère, vagissant dans la crèche, interrogeant les docteurs de la loi dans le Temple, instruisant plus tard la foule ; à toutes ces différentes époques de sa vie, il a la plénitude du Saint-Esprit. Nous reviendrons d'ailleurs sur ces considérations à la fin de ce chapitre.

Et les parents de Jésus, en observateurs religieux de la

[1] Bède : *Sur le chap.* I *de saint Jean.*
[2] Saint Bernard : *Hom.* 2, *super Missus est.*

loi, *allaient tous les ans à Jérusalem,* au jour solennel de Pâques, pour entendre la lecture du livre de la Loi, prendre part aux sacrifices, assister à la solennité; ils obéissaient encore à la religion qui n'était que la figure de celle dont ils possédaient la vérité.

Les fêtes légales des Juifs se divisaient en fêtes communes et en fêtes anniversaires. Les premières étaient au nombre de deux : le Sabbat, pendant lequel ils s'abstenaient de tout travail, en mémoire du repos de Dieu après la création ; la Néoménie, célébrée au commencement de la nouvelle lune, en l'honneur du Créateur qui a fait toutes les saisons et tous les temps.

Les fêtes anniversaires étaient au nombre de cinq : 1° la fête de Pâques, célébrée le quatorzième jour de la lune du premier mois, en souvenir de la délivrance d'Égypte ; 2° la Pentecôte, célébrée cinquante jours après Pâques, parce que c'est à cette époque que la loi fut donnée par Dieu aux Juifs sur le mont Sinaï ; 3° la fête des Trompettes, célébrée le premier jour de septembre : on sonnait de la trompette dans des cornes de bélier, en souvenir d'Isaac qui allait être immolé par son père au moment où un ange arrête le bras d'Abraham et lui ordonne d'immoler un bélier à la place de son fils ; 4° la fête de la Propitiation, célébrée le sixième jour du mois de septembre, parce que ce jour-là, Moïse vint annoncer aux Israélites l'apaisement de la colère de Dieu qu'ils avaient offensé en fondant un veau d'or auquel ils rendaient leurs adorations ; 5° la Scénopégie ou la fête des Tabernacles, célébrée le quatorzième jour de septembre; pendant ces jours-là, les Juifs établissaient leur demeure sous des tentes, en souvenir du séjour de leurs pères durant quarante ans dans le désert.

De ces cinq fêtes, trois seulement : Pâques, la Pentecôte, les Tabernacles, se célébraient avec une très-grande solennité et duraient sept jours. A ces trois fêtes, tous, selon le précepte de la Loi, montaient à Jérusalem, pour se présenter au Seigneur, et ceux qui étaient éloignés pouvaient, pour des motifs raisonnables, se dispenser d'aller à la fête de la Pentecôte ou des Tabernacles ; mais on ne pouvait manquer d'assister à celle de Pâques que dans un cas de grave infirmité. Toutefois, les femmes n'étaient pas astreintes à cette loi ; mais beaucoup venaient par dévotion. C'est ainsi que la bienheureuse Vierge Marie montait tous les ans à Jérusalem, pour y accompagner son enfant, surtout à partir du règne d'Archélaüs. Les parents de Jésus redoutaient Archélaüs, et allaient cependant à la fête de Pâques. Pourquoi? Parce qu'ils pouvaient facilement, à la faveur de la foule immense qui montait à Jérusalem, passer inaperçus. Ils revenaient bientôt, et évitaient ainsi de se faire qualifier d'irréligieux et de se faire remarquer par leur longue absence.

Et Jésus, ayant atteint sa douzième année, monta avec ses parents à Jérusalem pour y assister à la fête établie par la loi. Notre-Seigneur nous montre par là, ainsi que par son séjour dans le Temple de Jérusalem, que nous devons, dès notre enfance, nous accoutumer à assister aux offices divins. Nous voyons donc encore l'enfant Jésus se livrant aux fatigues d'un long voyage ; il va, pour honorer son Père céleste, assister aux fêtes établies en son honneur. Lui, Seigneur et Maître, se soumet humblement à l'observance de la Loi. Étant venu sur la terre pour se poser en modèle de toute perfection et de toute humilité, il voulut se conformer à la Loi, tant qu'elle subsista. Jésus a observé

la Loi qu'il nous a donnée, dit le vénérable Bède, pour nous enseigner à exécuter en tous points les préceptes divins. Imitons-le donc dans sa vie d'homme, si nous voulons goûter un jour les voluptés de la gloire divine. A son exemple, préparons-nous par les bonnes œuvres et par l'observation exacte des commandements à la célébration des fêtes. Il y avait un religieux animé d'une si grande dévotion pour les fêtes de Jésus-Christ, de la Sainte-Vierge et de tous les saints, qu'il se préparait à leur célébration par les jeûnes, les prières et les macérations, et il employait tout le temps qu'elles duraient en méditations qui avaient rapport à la fête. Instruisons-nous, chrétiens, et aux jours de fêtes, allons dans l'endroit que le Seigneur a choisi, c'est-à-dire à l'Église, et non pas au théâtre ou dans les autres lieux de divertissement. Occupons-nous des choses de Dieu, et non pas des danses et des autres vanités mondaines. Faisons l'aumône, au lieu de nous rendre coupables d'usure ou de vol. Pratiquons les bonnes œuvres, au lieu de nous livrer aux excès de la nourriture et de la boisson; car, si nous n'agissons pas ainsi, le Seigneur nous dira comme aux Juifs, par l'organe d'Isaïe [1] : *Mon âme déteste vos solennités et vos fêtes.*

Jésus, arrivé à l'âge de douze ans, commença à manifester sa sagesse et à faire connaître aux hommes les deux faces de son être, sa divinité, qu'il tenait de son Père céleste, et son humanité, que sa Mère lui avait donnée. Ses douze années figuraient les douze apôtres qui devaient annoncer au monde la divinité et l'humanité de Jésus-Christ et prêcher le salut à l'universalité des peuples.

[1] *Isaïe*, 1.

Les fêtes qui duraient huit jours étant finies, les parents de Jésus repartirent et celui-ci resta dans Jérusalem, non pas par accident, ni par la négligence ou l'oubli de ses parents, mais parce qu'il le voulait bien et l'avait ainsi déterminé. Il désirait nous montrer à tous le zèle qu'il avait dès son enfance pour les choses spirituelles et divines. Il avait rendu à ses parents ce qu'il leur devait en montant avec eux à Jérusalem pour offrir à Dieu des sacrifices; il voulait rendre aussi à son Père du ciel ce qu'il lui devait en s'occupant de la doctrine spirituelle.

Et ses parents ne s'aperçurent pas qu'il était demeuré dans Jérusalem, pensant qu'il se trouvait avec les amis qui les avaient accompagnés. Il reste, à leur insu, et avec raison. S'il avait été obligé de leur obéir et de retourner avec eux, il n'aurait pu manifester sa sagesse au milieu des docteurs; s'il avait violé la loi de l'obéissance pour rester, il eût semblé mépriser les auteurs de ses jours. Apprenons de là qu'un enfant, sans le consentement de ses parents et à leur insu, peut entrer en religion, pour marcher dans l'état de la perfection et se consacrer au service de Dieu. Et le Seigneur dit à ceux qui les arrêtent : Laissez venir à moi ces enfants, car le royaume des cieux leur appartient [1].

Mais, me dira-t-on, comment les parents de Jésus ont-ils pu l'oublier ainsi à Jérusalem, eux qui l'élevaient avec tant de soins et de sollicitude? A cela, nous répondons : c'était la coutume, chez les enfants d'Israël, qu'en allant aux fêtes ou en en revenant, les femmes fussent avec les femmes, et les hommes avec les hommes, pour la sauvegarde de la pureté des mœurs, et l'accomplissement plus

[1] *Marc*, 9.

religieux de ces espèces de pèlerinages; mais les enfants pouvaient aller indifféremment avec qui ils voulaient, parmi leurs parents, amis ou connaissances. C'est pourquoi Joseph, ne voyant pas Jésus à ses côtés, le croyait en la compagnie de sa Mère, et Marie, à son tour, le croyait avec Joseph.

Après avoir voyagé ainsi pendant une journée, ils arrivent le soir à l'endroit où ils devaient loger. Marie, s'apercevant alors que son Enfant n'était pas avec Joseph, est en proie à la plus vive douleur; elle verse des larmes et parcourt les maisons avec Joseph, aussi désolé qu'elle, s'enquérant partout de son Enfant. Ah! chrétiens, accompagnons-les et cherchons Jésus jusqu'à ce que nous l'ayons trouvé. Réfléchissez à l'inquiétude de cette Mère qui aimait si tendrement son fils. Ses amis veulent l'encourager et la consoler, mais en vain. La perte qu'elle venait de faire était trop grande. Ah! contemplons Marie, et compatissons à ses douleurs; car, depuis l'heure de sa naissance jusqu'à présent, son âme n'a pas passé par des angoisses aussi grandes. Ne nous troublons donc pas quand nous sommes assaillis par la tribulation, puisque le Seigneur n'en a pas même exempté sa Mère. Il permet que ses amis soient éprouvés et leur montre ainsi qu'il les affectionne.

Marie, ne trouvant pas Jésus, retourne donc dans son hôtel. Elle se livre à la prière, elle verse des larmes, et passe la nuit entière dans la plus grande amertume, par suite de la perte qu'elle vient de faire de son Fils bien-aimé.

Le lendemain matin, Joseph et Marie s'empressent de parcourir les lieux environnants et de rechercher leur Enfant, car le retour des fêtes s'effectuait par diverses routes. Ils interrogent tous leurs parents et leurs amis; mais toutes

perquisitions sont inutiles. Marie se voyait sans espoir et dans l'anxiété la plus grande ; elle est inconsolable. Ah ! repassons ici dans notre souvenir les douleurs du cœur maternel de la bienheureuse Vierge. Que de soupirs, que de gémissements durent s'échapper de sa poitrine ! Que d'angoisses ! Ah ! c'est alors qu'elle commença à éprouver cette douleur que lui avait prédite le vieillard Siméon : *un glaive transpercera votre âme*. Elle était dans la plus cruelle perplexité d'avoir perdu le trésor que Dieu lui avait confié, et elle put pousser ce cri de détresse de Jacob[1]. Quoi ! mon Fils ne paraît pas ; où irais-je donc pour le trouver ? Quitter son pays, fuir en Égypte avait été pour Marie une grande tribulation ; mais, au moins, elle avait avec elle son fils bien-aimé ; et aujourd'hui, elle le perd en allant aux fêtes de Jérusalem. Instruisons-nous, et sachons que souvent l'adversité nous conserve Jésus, tandis que la prospérité nous le ravit et nous le fait perdre.

Le troisième jour, ils retournent à Jérusalem. Que de fatigues pour Marie ! que de larmes elle dut encore verser ! Comme elle put bien s'écrier avec l'Épouse du Cantique : *J'ai cherché mon enfant bien-aimé et je ne l'ai pas trouvé; mais je me lèverai, je parcourrai les places et les rues de la ville, et je trouverai celui qu'aime mon âme*[2].

Trois jours s'étaient écoulés depuis la perte de Jésus, figure de son séjour dans le tombeau durant trois jours, lorsque, le quatrième au matin, Marie et Joseph retrouvent Jésus dans le Temple. Quel est le sens de cet événement ? Le Seigneur veut nous apprendre, dit saint Ambroise[3], que

[1] *Genèse*, 37.
[2] *Cant.* 2.
[3] Saint Ambroise : Liv. II, *sur saint Luc*.

trois jours après sa passion, qui est une victoire, on verra ressusciter celui que l'on croyait mort, et on le trouvera revêtu de la gloire de l'immortalité. — Ses parents trouvent Jésus-Christ dans le Temple, dans le lieu consacré au Seigneur. Ils ne le trouvent pas au spectacle, sur la place publique, ou en d'autres endroits d'amusement; mais dans l'endroit destiné à l'enseignement de la doctrine sacrée et à la prière. Un enfant se plaît à rester dans la demeure de son père. Celui donc qui aime à se trouver à l'église prouve qu'il est un enfant de Dieu; et celui, au contraire, qui se plaît dans les lieux de divertissement, prouve qu'il est enfant du démon. On trouve Jésus-Christ dans le Temple, et non pas errant çà et là comme les autres enfants. Il est là, assis au milieu des docteurs, pour mieux entendre leurs discours et s'entretenir avec eux. Celui qui est le Maître des anges dans le ciel interroge dans le Temple les docteurs; celui qui dispense la science aux docteurs eux-mêmes veut s'instruire en les interrogeant. Il fait tout cela pour notre instruction; car qu'a-t-il à apprendre, quelle science a-t-il à acquérir, celui qui est la source de toute science? Il nous enseigne la manière d'arriver à l'intelligence des Livres sacrés; il ne faut pas rougir d'interroger les dépositaires de la science divine, comme font certains orgueilleux qui préfèrent rester dans leur ignorance que de s'abaisser à demander des éclaircissements. — Sa conduite dans le Temple nous donne aussi une leçon d'humilité. Il écoute les docteurs avant de les enseigner. Ainsi devons-nous faire; mettons plus d'empressement à écouter les leçons d'autrui qu'à lui en donner. Jésus voulait montrer aussi qu'il était Dieu par les questions profondes qu'il faisait, les réponses pleines de sagesse qu'il donnait, et qui

jetaient ses auditeurs dans le plus grand étonnement; tous ceux qui l'entendaient, dit l'évangéliste, étaient dans une espèce de stupeur de sa profonde sagesse, à cause des questions, des objections et des solutions qu'il présentait. Jamais enfant de son âge n'avait offert un semblable phénomène. Il interroge, il répond, il résout ses propres questions et celles des docteurs, à la façon d'un maître très-habile qui inocule son enseignement par la double voie de la question et de la réponse. Ce qui fait dire au vénérable Bède[1] : Jésus écoutait humblement les docteurs pour montrer qu'il était homme, et, pour prouver qu'il était Dieu, il leur faisait des réponses d'une sublimité étonnante. Aussi, ceux qui l'entendaient étaient comme dans la stupéfaction à la vue de cet Enfant phénoménal, et s'écriaient : Non, ce n'est pas un homme, c'est un Dieu. Partageons, chrétiens, l'admiration et l'étonnement des anciens des Juifs à l'endroit des questions et des réponses de Jésus, et croyons fermement qu'il est vrai Dieu et vrai homme à la fois, qu'il a en lui la souveraine sagesse, et qu'il l'a eue avant les temps; sachons, d'après le prophète, que cet Enfant qui nous est né sera toujours le Dieu fort et puissant.

Et ses parents, voyant Jésus dans le Temple, assis au milieu des docteurs, partagèrent l'admiration commune; ils n'avaient jamais entendu leur Enfant tenir des discours aussi sublimes que ceux qui frappaient leurs oreilles.

Aussi Marie, revenue en quelque sorte à la vie, et l'âme inondée de joie, rendit à Dieu de grandes actions de grâce. Et l'enfant Jésus, apercevant sa Mère, vint à elle; celle-ci

[1] Bède : *Serm. pour le dimanche dans l'octave de l'Epiphanie.*

le recevant dans ses bras, le couvre de ses tendres baisers, et puis se mettant à considérer sa face auguste : *Mon fils*, lui dit-elle, *pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous?* Comme si elle disait : Mon Fils bien-aimé, pourquoi êtes-vous donc resté ici sans nous en prévenir? Comment avez-vous pu vouloir causer une si grande douleur à votre Mère qui vous aime tant et qui vous a toujours témoigné une si grande sollicitude? Je vous en prie, mon Fils, donnez-moi la raison de votre conduite, et vous calmerez ainsi ma douleur. C'est ainsi que Marie, après avoir cherché son Fils avec anxiété pendant trois jours, partagée maintenant entre la tristesse et la joie, réprimande Jésus. Joseph, qui cependant était regardé comme son père, n'osa lui adresser aucun reproche, car il était fermement convaincu qu'il était Fils de Dieu. Marie reprenait son Enfant à cause de son grand amour pour lui; car la véritable affection ne connaît aucune mesure. Si Marie parle à Jésus à l'exclusion de Joseph, c'est parce qu'elle avait ressenti une plus grande douleur de la perte de Jésus. Marie, dit saint Grégoire, émue dans ses entrailles maternelles, exprime par ses soupirs toute l'anxiété que lui a causée la perte de son Fils, et elle traduit tout ce qu'elle a sur le cœur par ces quelques mots, pleins d'abandon, d'humilité et d'amour : Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Sur le même sujet, saint Anselme ajoute[1] : O âme dévote, quels sentiments auriez-vous éprouvés si, avec Marie, vous eussiez cherché Jésus pendant trois jours? Quels torrents de larmes se seraient échappés de vos yeux, si vous aviez vu Marie châtiant en quelque sorte son Fils par ses doux re-

[1] Saint Anselme : *De la médit. de la Rédemption de l'homme.*

proches et lui disant : Mon Fils, pourquoi nous avez-vous fait cela? On pourrait dire aussi que ces paroles ne sont pas un reproche, mais simplement une plainte sur la longue absence de Jésus, puisqu'elle ajoute : *Vous voyez que votre père et moi, nous vous cherchions tout affligés*, car votre présence à nos côtés est notre plus douce consolation.

Encore un enseignement : nous devons être dans la douleur lorsque nous avons perdu Jésus, c'est-à-dire le Salut éternel, ce qui nous arrive lorsque nous tombons dans le péché. Oh! alors, cherchons-le par les trois jours de la pénitence, c'est-à-dire la douleur de la contrition, la confusion de la confession et le travail de la satisfaction, et soyons sûrs que nous le trouverons. Mais, hélas! que de chrétiens sont plus affectés de la perte des biens éphémères de ce monde que de celle du salut éternel! Ce qui fait dire à saint Bernard[1] : Un cheval tombe, et il se trouve quelqu'un pour le relever; une âme périt, et il n'y a personne pour la secourir.

La bienheureuse Vierge donne à Joseph le titre de père de Jésus, soit pour se mettre à l'abri de la critique des Juifs, soit parce qu'il avait concouru à l'élever, soit pour entrer dans le sens de la généalogie de Jésus-Christ selon saint Matthieu. Nous ne lisons nulle part dans l'Évangile que Joseph ait donné des avis à Jésus; il laissait ce soin à Marie, à qui il revenait comme à sa Mère véritable. — Nous devons chercher Jésus-Christ dans la société de Marie et de Joseph, d'après ces paroles : *Votre père et moi;* car Joseph signifie *accroissement* et figure les bonnes œuvres dont le monument doit toujours grandir. Marie signifie

[1] Saint Bernard : *Lett. 4 de Consid.*

illuminée et figure la foi, qui est la lumière de notre esprit. Marie veut dire aussi Étoile de la mer et figure la charité ; car, de même que l'étoile de la mer brille au ciel tandis que les autres se couchent, la vertu de charité reste, tandis que les autres s'évanouissent, parce qu'elles n'ont plus d'objet. C'est avec cette société que nous devons chercher Jésus, c'est-à-dire avec la foi accompagnée de bonnes œuvres et d'une charité ardente, et nous le trouverons. Si l'une de ces deux vertus nous manque, impossible de le trouver. Nous devons aussi le chercher par les larmes de la pénitence, d'après ces paroles : Nous vous cherchions tout affligés.

Et il leur répondit : *Pourquoi me cherchiez-vous?* c'est-à-dire, parmi nos parents et nos amis? Ne deviez-vous pas plutôt me chercher dans le Temple, qui est la maison de mon Père? J'étais occupé de choses spirituelles. Jésus-Christ, par ces paroles, ne témoigne pas de ressentiment ; non ; il s'excuse au contraire humblement et dévoile des mystères. Il ne blâme pas Marie et Joseph de ce qu'ils le cherchent comme leur enfant, mais il veut seulement rectifier la parole de Marie et lui apprendre quel est son véritable Père, et insinuer à eux et à nous, ce qu'il doit à son Père éternel, en ajoutant : *Ne saviez-vous pas qu'il faut que je sois occupé à ce qui regarde le service de mon Père?* C'est-à-dire : Ne faut-il pas que je sois dans le Temple, occupé de la doctrine et des œuvres qui font connaître mon Père? Comme s'il disait : Je dois plutôt avoir égard à Celui dont je suis le Fils éternel, selon la nature divine, qu'à vous dont je suis le Fils selon la nature humaine, et à Joseph qui n'est que mon père nourricier. Ainsi, ne vous étonnez pas si je vous ai laissés pour mon

Père éternel, auquel des liens plus forts me rattachent. Jésus avait plus d'affection pour son Père éternel que pour sa Mère dans le temps et son père putatif. Il aimait ses parents et leur obéissait; mais il voulait surtout honorer Dieu.

Ceci nous enseigne que la piété divine doit passer avant la piété filiale. Aimez donc Dieu et vos parents, honorez-les et obéissez-leur; mais en tout donnez à Dieu la préférence. — Autre instruction morale :

Jésus-Christ, en rectifiant par sa réponse la parole de sa Mère qui, dans sa douleur, avait cherché son Fils parmi ses parents et les personnes de sa connaissance, nous enseigne que les liens du sang ne doivent rien être pour nous, et que ceux qui s'en préoccupent ne peuvent atteindre les limites de la perfection, dont l'amour des parents nous éloigne grandement. C'est ce qu'il nous donne à entendre par ces paroles : Pourquoi me cherchiez-vous, parmi ceux qui me sont unis par le sang? et par celles-ci: Ne saviez-vous pas, etc..., il nous apprend que nous ne devons pas abaisser nos regards vers les choses matérielles et terrestres; mais les élever au contraire vers les choses spirituelles et célestes.

Mais ce n'est pas tout, voici de nouvelles instructions: Nous venons de voir que Jésus, sur le reproche de sa Mère, d'avoir séjourné à Jérusalem, s'excuse avec douceur et humilité ; nous verrons plus tard, aux noces de Cana, qu'il lui répond avec une certaine sévérité, lorsqu'elle le sollicite d'opérer un miracle. Il nous donne ainsi l'exemple et le mode de l'humilité; nous devons préférer le reproche et la correction à l'éloge. Et remarques que cette parole qu'il répondit à sa mère fut la pre-

mière qui sortit de la bouche du Sauveur et par laquelle il manifesta sa divinité. Cette parole était si profonde, que Marie et Joseph ne la comprirent pas ; ce sont les propres paroles de l'évangéliste : *Mais ils ne comprirent point ce qu'il leur disait* de son Père, ce qu'il voulait leur faire entendre par cette parole. Il voulait leur faire entendre que comme à son Père, à lui aussi appartenait le soin du Temple, des choses spirituelles et de tout ce qui relève du gouvernement de son Père, parce qu'ils ont la même majesté, la même gloire, la même opération ; ils ont le même trône, la même demeure spirituelle. Quoique Marie et Joseph fussent persuadés que Jésus était le Fils de Dieu, ils ne comprirent pas ce qu'il leur dit ; ils ne purent pénétrer le secret de la nature divine, parce qu'ils n'étaient pas accoutumés à entendre de sa bouche un pareil langage ; il ne leur avait jamais encore parlé de sa divinité. Ou bien ils comprirent peut-être, mais non avec cette plénitude d'intelligence qu'ils eurent plus tard.

Sur la demande et la volonté de sa Mère, Jésus, pour la consolation de ses parents et pour les dédommager des douleurs qu'il leur avait causées, retourna à Nazareth, où il avait été conçu et élevé, et d'où lui vient même son nom de Nazaréen, ainsi que nous l'avons vu plus haut. Comme il est Dieu et homme tout à la fois, il nous révèle ici sa double nature, en faisant des actes sublimes, qui ne peuvent appartenir qu'à la divinité, et des actes qui dénotent la faiblesse humaine. Ainsi, il est homme et il monte à Jérusalem avec ses parents ; il est Dieu et il reste dans le Temple, sans les prévenir ; il est homme et il interroge les docteurs ; il est Dieu, et il leur fait des réponses qui les saisissent d'admiration. Il est Fils de Dieu, et il établit

sa demeure dans le Temple de son Père qui est aussi le sien ; il est fils de l'homme et, sur l'ordre de ses parents, il retourne à Nazareth. *Et là il leur était soumis*, dit l'évangéliste. Voilà un enseignement pour nous, voilà la condamnation de notre orgueil, nous qui refusons toujours de nous incliner sous les ordres de nos supérieurs ; car il leur était soumis dans cette nature qui le rend inférieur à son Père. Sous le rapport de la forme d'esclave qu'il avait revêtue, dit saint Augustin[1], Jésus-Christ enfant est même inférieur à ses parents.

Ah ! pour Jésus, chrétiens, observez donc la loi de la soumission, afin de retourner, par l'énergie de l'obéissance, vers celui dont vous avait éloigné la faiblesse et l'insubordination. Jésus-Christ nous présente ici l'exemple et nous montre la règle de l'obéissance et de l'humilité, puisque lui, le Roi du monde, lui, qui voit l'univers à ses pieds, veut bien obtempérer humblement aux ordres de ses parents. Vous tous qui relevez des autres, ne dédaignez donc pas la sujétion ; car Jésus-Christ a-t-il dédaigné de se soumettre à ceux qui lui étaient préposés ? Mais, que ceux qui commandent ne s'enorgueillissent pas ; qu'ils pensent à la position respective de Joseph et de Jésus, et ils verront qu'il arrive souvent que le gouverné a beaucoup plus de mérite que celui qui gouverne. Cette considération préservera de l'orgueil celui qui est élevé en dignité.

Quelle ne doit pas être la grandeur de Marie, puisqu'elle a sous ses ordres Celui à qui toute créature est soumise. O privilége incomparable ! s'écrie ici saint Augustin, la

[1] Saint Augustin : *Livre III*, *chap.* XIII, *contre Maxime.*

Sainte-Vierge voit lui obéir Celui que révèrent et adorent les phalanges angéliques. Saint Bernard [1] commentant cette même parole : *et il leur était soumis;* Admirez, dit-il, l'une et l'autre, et choisissez celui qui entraînera davantage votre admiration, ou de la condescendance pleine de bonté du fils, ou de la dignité suréminente de la mère. Des deux côtés, il y a un miracle, et soit que nous considérions un Dieu obéissant à une femme, abaissement sans exemple ; soit que nous considérions une femme commandant à un Dieu, élévation sans seconde, nous sommes toujours comme abîmés de stupéfaction. O homme, poursuit le même auteur, apprenez donc à obéir ; courbez-vous sous le joug, vous qui n'êtes que boue et poussière. Rougissez de votre orgueil. Quoi ! Dieu s'abaisse, et vous voudriez vous élever ; Dieu se soumet à des mortels, et vous, vous brûlez du désir de commander à des hommes et de vous élever ainsi au-dessus de votre Créateur ! Car, toutes les fois que vous désirez commander aux autres, vous disputez à Dieu sa préséance, et vous n'avez pas l'intelligence véritable des choses divines.

Voyons maintenant quels sont les devoirs d'un enfant envers ses parents. Il doit les environner de son affection et les consoler par une conduite honorable ; les secourir dans leurs besoins ; avoir pour eux beaucoup de condescendance, de respect pour leurs ordres ; leur obéir dans les choses qui ne sont pas contraires à la saine morale, excuser leurs torts ; les supporter dans les contrariétés qu'ils peuvent nous occasionner.

Mais comment vécut Jésus durant son séjour à Jérusa-

[1] Saint Bernard : *Hom.* 1, *super Missus est.*

lem? Considérez-le! Voyez-le se rendant vers une de ces demeures qui abritent la pauvreté; presque confus, il demande l'hospitalité, il s'assied à la table du pauvre. Il va aussi mendier de porte en porte avec ses compagnons de misère, ce que, d'après une tradition, il aurait fait encore d'autres fois. Saint Bernard, s'adressant à Jésus, relativement à son séjour dans Jérusalem : Seigneur, lui dit-il, qui vous a nourri durant ces trois jours? Et, se répondant à lui-même, il dit : Seigneur Jésus-Christ, pour être conforme en tout à notre pauvreté, vous vous mêlez à la foule des indigents pour demander comme eux, de porte en porte, un faible secours. Ah! qui me donnera de partager avec Jésus ces morceaux de pain, fruit de sa mendicité, et de me restaurer des restes de son modeste repas sacré!

Considérons aussi Jésus-Christ au milieu des docteurs. Quelle physionomie calme! comme on y voit peinte la sagesse! quel respect elle inspire! Écoutez-le, interrogeant ces docteurs et les écoutant, comme s'il ne savait pas tout ce qu'il leur a demandé. Il agit par humilité, et aussi pour ne pas confusionner les anciens des Juifs par ses réponses surprenantes.

De ce que nous venons de voir, nous pouvons tirer pour nous trois leçons très-importantes :

1° Voulez-vous vous consacrer tout à fait à Dieu et vous attacher à lui, ne restez pas parmi ceux qui vous sont unis par le sang, mais éloignez-vous plutôt. Voyez Jésus! Il quitte sa Mère qu'il aime beaucoup, pour s'occuper de la gloire de son Père, et lorsque Marie le cherche parmi ses parents et ceux de ses connaissances, elle ne l'y trouve pas; et on ne le trouve pas dans la société de ses parents, parce que la chair et le sang ne le lui ont pas révélé.

Saint Bernard dit à ce sujet : Marie cherche l'Enfant Jésus parmi ses parents et ceux de ses connaissances, et elle ne l'y trouve pas. Fuyez, vous aussi, vos frères, si vous voulez faire votre salut. Oubliez, comme dit David[1], votre peuple et la maison de votre père, afin que le roi désire contempler la beauté de votre âme.

O bon Jésus, si Marie ne vous a pas trouvé parmi vos parents, comment vous trouverais-je parmi les miens? Comment vous trouverais-je au sein de la joie, vous que votre Mère n'a pu trouver qu'en passant à travers la douleur? Nous ne le trouverons pas non plus dans la multitude des mondains, mais dans l'intime de notre cœur, où est le temple de Dieu.

2° Celui qui vit de la vie spirituelle ne doit pas s'étonner de se trouver quelquefois sans componction et dans une grande aridité par rapport aux choses divines, et de se sentir en quelque sorte abandonné de Dieu. Marie n'a-t-elle pas passé par ces phases d'abandon et de détresse? Il ne faut pas alors se laisser abattre; mais par les méditations, les prières et les bonnes œuvres, nous empresser de chercher Dieu, et si nous le cherchons, nous le trouverons; car, selon Origène[2], celui qui cherche Jésus ne doit pas le faire avec négligence, comme beaucoup, mais avec ardeur. Et saint Bernard ajoute : Voulons-nous ne pas chercher en vain Jésus? cherchons-le véritablement, c'est-à-dire qu'il soit le véritable objet de nos recherches; cherchons-le avec ferveur, avec persévérance, c'est-à-dire sans voltiger de lui à un autre objet; car l'homme qui cherche avec de telles dispositions, qui demande et qui frappe ainsi, trouve, reçoit et

[1] *Psaume* 44.
[2] Origène : *Hom.* 18, *sur saint Luc.*

voit nécessairement. Le ciel et la terre passeraient plutôt que ses vœux ne fussent exaucés.

3° Nous ne devons pas tenir à notre propre sentiment ou à notre propre volonté ; car le Seigneur Jésus, après avoir dit qu'il fallait qu'il s'occupât de ce qui regardait le service de son Père, suivit cependant la volonté de sa Mère, partit avec elle et son père nourricier, et il leur était soumis. Voyez aussi par là quelle obéissance les hommes ne doivent pas rendre à Dieu, puisque Dieu lui-même obéit aux hommes. Si, à l'exemple du Seigneur, il faut obéir aux hommes, à plus forte raison faut-il obéir à Dieu. Obéissons donc, chrétiens, non-seulement à Dieu, mais aux hommes, parce que le Fils de Dieu a obéi non-seulement à son Père céleste, mais aussi à ses parents de la terre.

Et la Mère de Jésus, parce qu'elles étaient sublimes, *conservait toutes ces paroles*, qu'elle venait d'entendre, et celles qu'elle entendit plus tard; elle les conservait *au fond de son cœur*, comme précieusement scellées. Si elle ne s'en était pas faite la dépositaire, nous ne les posséderions pas; c'est par son canal sacré que nous les avons reçues. Car toutes les paroles relatives à Jésus-Christ, ou qui étaient tombées de sa bouche, tous les actes dont elle avait été témoin, qu'elle en eût l'intelligence parfaite ou non, elle les plaçait au fond de son cœur et de sa mémoire pour les méditer, pour les garder soigneusement, et, après en avoir reçu l'intelligence, les expliquer aux Évangélistes et à ceux qui le demanderaient. Elle en faisait la règle et la loi de toute sa vie, nous enseignant par là à repousser les mauvaises pensées par la méditation fréquente des paroles et des actes de Jésus-Christ, et à travailler à l'instruction de notre prochain. Ainsi, quelqu'un a-t-il besoin

d'un enseignement salutaire, qu'il recoure à Marie; elle garde comme un dépôt sacré les paroles et les actes de Jésus-Christ. Nous trouvons ici un exemple : celui des dispositions avec lesquelles nous devons écouter la parole divine; nous devons l'écouter pour la conserver au fond de notre cœur, la méditer, et ne pas la laisser se dissiper au souffle du monde.

Et Jésus progressait en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes. L'âge ici est relatif au corps, la sagesse à l'âme, et la grâce au salut du corps et de l'âme. Jésus-Christ progressait en âge; il a, comme les autres hommes, passé par les diverses phases de l'accroissement, de l'enfance à la puberté, de la puberté à la jeunesse. Or, on peut progresser en âge et en sagesse de deux manières. D'abord, selon la sagesse habituelle augmentée par la grâce; et, à ce point de vue, Jésus-Christ n'avait pas à faire de progrès, puisque, dès sa conception, il fut plein de sagesse et de grâce. On peut progresser en grâce et en sagesse encore au point de vue des effets, c'est-à-dire en tant que nous faisons des actes marqués à un coin de sagesse et de vertu qui vont toujours en grandissant; et, à ce point de vue, Jésus-Christ progressait en sagesse et en grâce, comme en âge. A mesure qu'il grandissait en âge, il faisait des œuvres plus parfaites dans ce qui concernait Dieu et les hommes; c'est pour cela que l'Évangéliste ajoute : *Devant Dieu et devant les hommes.* Ou bien, selon l'interprétation de saint Ambroise [1], il grandissait en sagesse en tant qu'il la manifestait et en faisait des actes, parce que la sagesse et la

[1] Saint Ambroise : *In cap.* II, *Lucæ.*

grâce qui étaient en lui, se dévoilaient peu à peu et par gradation. Ou bien, selon saint Grégoire, il progressait dans les autres qui progressaient par sa doctrine et son exemple, comme on dit d'un maître qu'il progresse dans ses élèves, parce que ses élèves font des progrès sous lui. Et il se développait ainsi devant Dieu et devant les hommes, c'est-à-dire pour la gloire de Dieu et le salut de l'humanité. Ou, selon Théophile, l'Évangéliste dit devant Dieu et devant les hommes, parce qu'il doit d'abord être agréable à Dieu et ensuite aux hommes. Jésus, il est vrai, ne progressait pas au point de vue de la sagesse et de la science habituelle, puisque, dès sa conception, il en eut la plénitude ; mais il progressait au point de vue de la science expérimentale, puisque la perception des sens le faisait passer chaque jour d'une connaissance à une autre ; ce qui fait dire à l'Apôtre : Il apprit, par ses souffrances, l'obéissance. Il n'apprit pas quelque chose qu'il ignorât auparavant, puisque ce qu'il apprit il le connaissait déjà par science divine, par *inspiration*. Voulez-vous, dit saint Bernard [1], ressentir de la compassion pour votre prochain malheureux, il faut que vous connaissiez avant votre propre misère ; vous devez trouver dans votre âme celle de votre prochain, et apprendre de vous-même la manière de le secourir ; car le Fils de Dieu, avant de s'anéantir en prenant la forme d'un esclave, n'ayant pas passé par la souffrance et la sujétion, ne connaissait pas par expérience la miséricorde ou l'obéissance. Mais dès qu'il fut rapetissé à cette forme dans laquelle il devait souffrir et s'humilier, dans sa passion, il apprit à connaître la souffrance, et dans

[1] Saint Bernard : *Serm.* 56, *in Cant.*

l'abaissement, l'obéissance. Cette expérience n'augmenta pas sa science, mais notre confiance, puisque la connaissance de notre misère a rapproché davantage de nous celui dont nous nous étions tant éloignés. Comment aurions-nous osé l'approcher s'il fût resté dans son impassibilité et sa gloire? Maintenant, nous sommes invités à nous approcher avec confiance du trône de grâce de Celui que nous savons s'être chargé de nos langueurs et avoir enduré nos douleurs, et nous ne doutons pas qu'il ne compatisse à des souffrances par lesquelles il est passé.

Une leçon pour nous. De même que Jésus-Christ croissait en sagesse, en âge et en grâce, devant Dieu et devant les hommes, qu'il a souffert, qu'il est ressuscité, et est entré ainsi dans sa gloire; de même, nous, ses disciples, nous devons croître en vertus et arriver par les souffrances aux joies du ciel.

D'après tout ce que nous venons de dire, c'est donc avec raison que la sainte ville de Nazareth, bénie de Dieu, est appelée *fleur*, puisque c'est elle qui a donné le jour au Verbe, puisque c'est en elle que cette Fleur, dont le parfum n'a pas d'égal, a germé dans le sein d'une vierge. Elle a joui du privilége étonnant de voir naître l'Auteur de notre salut, de le voir grandir, obéir à des parents, Lui auquel son Père a soumis tout ce qui existe au ciel et sur la terre.

CHAPITRE XVI

QUE FIT LE SEIGNEUR JÉSUS DEPUIS DOUZE ANS JUSQU'A TRENTE

Le Seigneur Jésus, de Jérusalem où il avait fait éclater sa science et sa sagesse dans le Temple, retourna à Nazareth avec ses parents; et, comme nous l'avons déjà dit, il leur obéissait. Il demeura là avec eux jusqu'au commencement de sa trentième année. Mais, chose étonnante, l'Écriture garde le silence sur la vie de Jésus-Christ durant tout ce laps de temps. Nous sommes donc obligés de nous livrer aux conjectures. Le Seigneur Jésus est-il resté inactif durant si longtemps, et n'a-t-il rien fait qui méritât d'être signalé par l'Écriture ou confié à la tradition ? Car enfin, s'il avait fait quelque acte éclatant, pourquoi ne serait-il pas inscrit dans l'Évangile, comme les autres que nous y lisons ? En face de cette réflexion, on est jeté dans une espèce de stupéfaction. Peut-être l'Évangile garde-t-il le

silence à ce sujet pour apprendre à la jeunesse à ne pas se vanter de ses actes et à s'humilier.

Toutefois, si nous examinons attentivement, nous pourrons voir d'une manière évidente que de la vie obscure de Jésus-Christ sortent de grandes choses. Car, tout en elle est marqué au coin du mystère : ses discours et ses actes seront merveilleux, comme le sont aujourd'hui son silence et sa retraite. Nous devons croire, en effet, comme dit saint Grégoire, que Jésus-Christ parvint à l'âge viril sans avoir fait aucun miracle éclatant et public ; cette période de sa vie fut en tout semblable à la vie ordinaire des hommes. C'est pour cela que Jean-Baptiste dit du Sauveur : *Il en est un au milieu de vous que vous ne connaissez pas*. Et saint Luc a résumé toute cette partie de la vie de Jésus-Christ en ces quelques mots : *Il descendit avec ses parents à Nazareth, et il leur était soumis.* Et saint Thomas : Durant toute la première partie de sa vie, c'est-à-dire depuis sa naissance jusqu'à son baptême, Jésus-Christ ne fit aucun miracle ; sa vie était conforme à celle des autres hommes ; sa vertu était ignorée de tous ses contemporains. Mais pourquoi ne fit-il pas alors de miracles ? De peur qu'on ne regardât le mystère de l'Incarnation comme quelque chose de fantastique, si Jésus-Christ se conduisait autrement que les enfants de son âge : voilà pourquoi il différa la manifestation de sa science et de sa puissance jusqu'à cette époque où l'homme est ordinairement dans la plénitude de sa science et la force de sa vertu.

Ce souverain Maître devait un jour enseigner les vertus et la science de la vie, et il commença dès sa jeunesse à s'exercer à la vertu, mais d'une façon éton-

nante, inconnue et inouïe jusqu'à lui, c'est-à-dire en se faisant passer aux yeux des autres pour un homme inutile, abject et insensé. Voilà des pensées que notre piété peut méditer, sans toutefois que nous ayons la témérité de les affirmer comme une vérité. C'est avec cette restriction que je donne tous les détails de la vie cachée de Jésus non confirmés par l'autorité de l'Écriture, comme je l'ai dit en commençant.

Jésus se dérobait donc à la société des hommes, et évitait le tumulte du monde pour se livrer à l'exercice de la contemplation. Il allait à la synagogue et y restait longtemps en prière, dans l'endroit le moins recherché et le moins apparent. Il retournait chez lui pour y demeurer en la société de sa Mère et de son père nourricier; quelquefois il les aidait dans leurs travaux. A son aller et à son retour, il passait au milieu des hommes, comme s'il n'en avait pas rencontré. Tous ses concitoyens étaient dans l'étonnement de voir un jeune homme, dont l'extérieur charmait, ne se livrer à aucun travail spécial, lui qui paraissait devoir faire en tout d'admirables progrès. Il attendait l'heure où il agirait en homme puissant et ferait des œuvres éclatantes; car, enfant, il progressait en âge, en science et en grâce devant Dieu et devant les hommes. Mais, devenu grand et arrivé à l'âge de vingt et même de vingt-cinq ans, il ne faisait aucun acte ayant quelque apparence de puissance ou dénotant un homme fait. Aussi, on le regardait avec étonnement; on se raillait de lui, et il passait généralement pour un homme sans valeur.

N'est-ce pas ce qu'avait prédit de lui le prophète? *Je suis un ver de terre et non point un homme, l'opprobre*

des hommes et le mépris du peuple; tous ceux qui me voient, se moquent de moi, et branlent la tête.

Ainsi, Jésus se rendait humble et abject aux yeux des hommes. Or, croyez-vous que ce soit là peu de chose? Croyez-vous qu'il n'y ait pas de la grandeur et de la perfection, dans cette conduite? Il n'est assurément rien de plus grand et de plus difficile à la fois dans la vie chrétienne. Celui-là a atteint le plus haut degré de la perfection, qui est parvenu à vaincre et à dominer son cœur et son esprit, à comprimer les mouvements de sa chair rebelle, de telle façon que, loin de vouloir être en grande estime et considération, il ne désire que l'abjection et le mépris. Si vous n'en êtes pas là, regardez-vous comme n'ayant rien fait pour votre perfection. Car, selon la parole du Seigneur, nous sommes tous des serviteurs inutiles, même en faisant le bien. Si nous n'avons pas atteint ce degré d'humilité, nous ne sommes pas encore dans la vérité, nous marchons toujours dans les voies du mensonge. Ainsi, ne nous faisons pas illusion, parce que, d'après l'apôtre, *celui qui pense être quelque chose, n'étant rien, se trompe lui-même.* Si vous tenez à opérer votre salut, si vous voulez en prendre les moyens, sachez qu'il n'en est pas de plus utile que la critique et le mépris de vous-même. Quelqu'un donc vous méprise-t-il, vous insulte-t-il, n'en soyez que plus affable avec lui; il vous aide; il fait ce que vous deviez faire pour opérer votre salut! Avez-vous, au contraire, méprisé quelqu'un, allez lui en exprimer humblement votre regret. Votre ennemi, ou celui qui vous cause de la peine, regardez-le comme votre ami; le mal et les outrages qu'il vous fait, estimez-les comme un gain et un avantage; ne cessez de remercier

Dieu de sa conduite vis-à-vis de vous et de prier pour lui, car, selon un Père de la vie spirituelle, l'homme véritablement humble se réjouit intérieurement si on le méprise, s'attriste si on l'honore ; il gémit s'il est dans la prospérité, jubile s'il est dans l'adversité ; la richesse le fait craindre, le bien-être l'afflige ; l'abondance est son tourment, la pauvreté sa gloire ; il dédaigne les éloges éphémères des hommes, s'estime indigne de tout honneur, a en horreur l'hypocrite, parce que lui-même ne sait pas dissimuler et n'aime que la vérité ; il oublie les biens périssables pour ne convoiter que les biens éternels ; pour lui, le monde n'est rien, le ciel est tout ; il ne présume jamais de lui-même ; les consolations qu'il éprouve dans le bien et les forces contre la tentation, il ne se les attribue pas comme dues à ses mérites, il les regarde humblement comme un pur don de la bonté divine. De crainte de tomber dans la jactance ou dans l'orgueil, il désire cacher ses vertus, sauf toujours le bon exemple qu'il doit à son prochain. Voilà le portrait vrai de l'homme humble : Ah! où est celui qui le copie fidèlement? Qu'il se présente, il recueillera tous nos éloges.

Saint Bernard dit à ce sujet [1] : Désirer être loué de son humilité, ce n'est pas de l'humilité, c'est de l'orgueil. Le vrai humble veut être réputé vil, et non pas proclamé humble ; il se réjouit de se voir méprisé, et met son orgueil à mépriser les louanges.

Si vous me demandez maintenant pourquoi le Seigneur vivait ainsi, je vous répondrai : Ce n'était pas pour lui une loi, une nécessité : il voulait seulement nous instruire. Et

[1] **Saint Bernard :** ***Serm.* 16, *in Cant.***

si nous ne profitons pas de ses leçons, nous sommes inexcusables. D'ailleurs, ne serait-ce pas abominable de voir un petit ver de terre, qui doit devenir un jour la pâture des vers, s'enorgueillir lorsque le Seigneur de toute majesté a bien voulu s'abaisser et s'humilier?

S'il répugne à quelqu'un de voir Jésus rester si longtemps sans faire aucune œuvre digne d'être signalée par les évangélistes, nous répondrons : Était-ce peu de chose que de nous montrer l'exercice d'une aussi grande vertu que l'humilité, la base vraie et inébranlable de toutes les vertus? C'est le sentiment de saint Bernard; nous le verrons plus bas, vers la fin du chapitre sur le baptême de Jésus-Christ.

Quoi qu'il en soit, il est pieux et utile de méditer cette considération. C'est là que nous voyons comment le Seigneur Jésus commença à prêcher d'exemple, avant de donner sa doctrine au monde; car il devait dire plus tard : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur.* Il voulut d'abord accomplir cette parole dans sa conduite, réellement et dans toute sa vérité et son étendue; il voulut se montrer humble, comme il l'était au fond du cœur; Jésus ne pouvait pas dissimuler; aussi, il descendit en quelque sorte dans les profondeurs de l'humilité, du mépris de soi-même et de l'abjection; il s'annihila aux yeux de tous, et lorsque, plus tard, il commença à prêcher les choses de Dieu, à tenir des discours profonds, à faire des miracles, ses concitoyens ne faisaient aucun cas de ses œuvres et le vilipendaient en disant : *Quel est celui-là? N'est-ce pas le fils du charpentier?* C'est en ce sens que s'est vérifiée la parole de l'apôtre : *Il s'est anéanti lui-même en prenant la forme d'un esclave,* et non pas d'un

esclave quelconque en s'incarnant, mais d'un esclave inutile menant une vie humble et abjecte.

Examinez chacun de ses actes ; dans tous éclate l'humilité. Il a créé cette vertu et nous a montré comment on doit l'acquérir : c'est en nous regardant comme quelque chose de vil et d'abject, et en désirant que les autres aient de nous la même opinion ; en nous livrant toujours à des actes en rapport avec ce sentiment. Si vous voulez acquérir l'humilité, il faut la faire précéder de l'humiliation et de l'exercice d'actes d'humilité. C'est ce que dit saint Bernard[1] : L'humilité à laquelle conduit l'humiliation est la base de tout l'édifice spirituel. L'humiliation est la route de l'humilité, comme la patience l'est de la paix et la lecture de la science.

Désirez-vous la vertu d'humilité, entrez résolûment dans la voie de l'humiliation ; la seconde est la condition essentielle de la première. La connaissance par mes semblables de mon peu de valeur m'est donc utile ; elle me couvre d'une juste confusion, moi à qui il arrive souvent de recevoir de ceux qui ne me connaissent pas des éloges immérités. Il y a, en effet, un immense danger de s'entendre donner des qualités qu'on reconnaît en soi-même ne pas avoir. Ah ! qui me donnera d'être humilié devant les hommes, selon que je le mérite, de mes défauts réels, autant qu'il m'a été donné d'être exalté à tort pour des vertus que je semblais avoir ! S'il pouvait en être ainsi, je m'appliquerais avec raison cette parole du prophète : *Après avoir été exalté, je suis humilié et confondu ;* ou bien celle de David : *Je jouerai devant*

[1] Saint Bernard : *Lettre* 87.

Dieu et je serai vilipendé, c'est-à-dire je jouerai pour m'attirer les dérisions des hommes. Heureux abaissement qui fait plaisir à Dieu! Heureux abaissement, que les hommes regardent comme ridicule, mais qui est pour les anges un magnifique spectacle, qui nous rend l'opprobre des puissants et le mépris des orgueilleux! C'est cette sainte humiliation que pratiquait celui qui s'écriait : Nous avons attiré les regards de Dieu, des anges et des hommes. Imitons-les, mes frères, pour être moqués, couverts de confusion, humiliés, jusqu'à ce qu'arrive celui qui abaisse les puissants et élève les petits, afin qu'après nous avoir consolés ici-bas, il opère notre glorification et notre exaltation pour l'éternité.

Le même saint Bernard dit ailleurs : Voulez-vous atteindre à l'intelligence des hauts secrets de Dieu, ayez de vous-même des sentiments humbles; si vous en avez d'élevés, vous tomberez. C'est pourquoi Dieu humilie par le châtiment celui qu'il veut élever, et lui accorde sa grâce à cause de son humilité. Êtes-vous donc en butte aux humiliations, regardez cela comme un bon signe; c'est une preuve infaillible de l'arrivée prochaine de la grâce dans votre âme ; car l'abaissement précède toujours l'exaltation, comme l'orgueil du cœur devance la chute. C'est la double loi de l'Évangile : *Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles.* Toutefois, c'est peu de chose d'accepter patiemment les humiliations venant de Dieu, si nous ne recevons pas avec la même disposition celles qui nous arrivent de la part de nos semblables. Le saint roi David nous donne ici un exemple admirable. Un jour il fut maudit par son serviteur, il ne se montra pas offensé de cette injure : la grâce de Dieu

l'avait prévenu. Fils de Sarias, dit-il, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? O homme vraiment selon le cœur de Dieu, qui s'irrita plutôt contre son vengeur que contre celui qui l'avait outragé ; et qui, se repliant sur lui-même, disait : *Seigneur, si j'ai rendu le mal pour le bien, je mériterai que mes ennemis me foulent aux pieds.* Il défendit donc de chasser le coupable. Le serviteur maudissait et le roi écoutait la voix de Dieu qui parlait à son cœur ; l'insulte frappait ses oreilles, et de son cœur découlait la bénédiction. Quel bonheur pour moi que vous m'ayez humilié ! vous m'avez fait connaître comment vous sanctifiez l'homme.

Vous le voyez, l'humilité nous justifie, l'humilité, et non pas l'humiliation ; car combien s'humilient sans être humbles. Il en est qui acceptent l'humiliation avec répugnance, d'autres avec résignation, d'autres, enfin, de grand cœur. Les premiers sont coupables, les seconds ne le sont pas, les troisièmes sont justes. Quoique l'innocence soit le commencement de la justice, sa consommation seule procure la grâce, non pas à ceux qui sont humiliés, mais à ceux qui sont humbles ; or, celui-là est véritablement humble qui, de l'humiliation, sait faire sortir l'humilité ; et il peut dire à Dieu avec David : Quel bonheur que vous m'ayez humilié !

Cinq moyens, dit saint Bernard, servent et aident à l'homme pour arriver à l'exercice de l'humiliation et à l'humilité :

1° L'amour du mépris de soi-même, qui fait chercher à l'homme les occasions dans lesquelles il pourra être humilié ;

2° L'amour de la soumission, qui brise la volonté ;

3° La méditation continuelle de notre propre condition, pour opposer au premier mouvement d'orgueil cette parole : Pourquoi t'enorgueillis-tu, boue et poussière ?

4° Dans l'exercice de l'humilité, l'homme doit toujours regarder un plus parfait que lui ; cette considération nous stimule à acquérir la grâce qu'il possède et qui nous manque ;

5° La pensée que nous sommes vus de Celui qui pénètre le fond des cœurs, est aussi un excellent moyen d'acquérir l'humilité.

En effet, un homme qui a fait plusieurs fois à un autre l'aveu d'avoir tenu des discours orgueilleux, supposons-le un jour surpris par le dépositaire de son aveu en flagrant délit d'orgueil, il est couvert de confusion. De même, si vous vous figurez toujours en présence de celui qui connaît toutes vos pensées, vous ne pourrez vous défendre d'un sentiment de confusion, lorsque vous serez sur le point de vous laisser aller à une pensée ou à un sentiment d'orgueil. Ce procédé moral est efficace, non-seulement contre l'orgueil, mais encore contre tous les défauts. Représentez-vous donc toujours sous l'œil de Dieu ; figurez-vous qu'il considère votre cœur, comme si son unique occupation était de voir ce que vous faites, ou quelles sont vos dispositions intérieures.

Faites donc tous vos efforts pour acquérir l'humilité ; sans elle, pas de progrès dans la vie spirituelle ; sans elle, vous n'avez aucune autre vertu. L'humilité, dit saint Bernard, est si nécessaire, que sans elle les autres vertus ne sont point des vertus. Vous avez la charité, ou toute autre vertu : l'humilité vous l'a méritée, parce que Dieu

donne sa grâce aux humbles. L'humilité est la gardienne des vertus acquises ; car le Saint-Esprit ne fait sa demeure que dans l'âme humble et paisible. Non-seulement elle en est la gardienne, mais encore la consommatrice ; car la vertu, d'après saint Paul, se perfectionne dans les souffrances, c'est-à-dire dans l'humilité.

1° L'humilité nous mérite donc d'abord la grâce, c'est la pensée du Psalmiste : Vous faites couler des fontaines dans les vallées, c'est-à-dire vous accordez votre grâce aux humbles ; les eaux passeront au milieu des montagnes. Il y a, en effet, deux montagnes, c'est-à-dire deux sortes d'orgueil, dont l'une vient des choses temporelles et l'autre des choses spirituelles ; entre ces deux montagnes se trouve la vallée de l'humilité, à travers laquelle passent les eaux de la grâce.

2° L'humilité nous mérite l'augmentation de la grâce ; par conséquent, celui qui a déjà reçu une grâce ne doit pas s'enorgueillir, s'il veut en recevoir une autre ; mais au contraire s'humilier. Or, il y a trois marques pour reconnaître si quelqu'un ne s'élève pas à cause des grâces reçues de Dieu : 1° si pour ces grâces mêmes il ne désire pas qu'on ait pour lui plus de respect et de déférence ; 2° s'il est disposé à endurer, comme ses frères, le mépris, les déplaisirs et les peines ; 3° enfin, s'il regarde comme une chose qu'il mérite, les petites humiliations qu'on peut lui faire subir.

3° L'humilité est la gardienne de la grâce dont elle nous a mérité l'accroissement. Comme la cendre conserve le feu, ainsi cette vertu conserve la grâce, qui est un feu spirituel. Le feu se conserve encore en l'alimentant avec du bois ; il en est de même de la grâce, si on l'alimente

par les bonnes œuvres. Le feu se conserve enfin par l'éloignement des causes qui peuvent l'éteindre ; de même, la grâce, si l'on évite les occasions et les sociétés mauvaises qui lui sont essentiellement contraires.

Mais, revenons à la contemplation de la vie et des actes du Seigneur Jésus, notre modèle, et le sujet principal qui nous occupe ici. Figurez-vous donc toujours et contemplez cette petite famille, bénie entre toutes, menant une vie d'autant plus élevée qu'elle est plus humble et plus pauvre. Joseph cherchait des ressources dans son métier de charpentier ; Marie filait et cousait pour avoir un salaire ; elle préparait la nourriture de son époux et de son Fils, et accomplissait toutes les autres fonctions si nombreuses qui sont du ressort d'un intérieur, parce qu'elle n'avait personne à son service. Unissez-vous donc à cette tendre Mère, obligée de se livrer aux fatigues des travaux manuels. Unissez-vous au Seigneur Jésus, fidèle à aider Marie en ce qu'il peut ; *car,* comme il le dit lui-même, *Il est venu pour servir et non pour être servi.* Contemplez-le donc attentivement, remplissant les fonctions domestiques les plus humbles, tandis que Marie et Joseph travaillent pour se procurer des moyens de subsistance. Obéissant à ses parents dès ses premières années, dit saint Basile [1], quelles fatigues ne dut pas accepter Jésus, toujours avec une soumission humble et respectueuse ! Ses parents étant justes et honnêtes, mais pauvres, et ayant à peine le nécessaire, témoin la crèche où ils couchèrent leur enfant qui venait de naître, il est évident qu'ils devaient se livrer à des travaux aussi pénibles qu'assidus, pour ga-

[1] Saint Bazile : chap. 5, *Constitutionum monasticarum.*

gner leur vie. Jésus partageait leurs travaux et les consolait par une obéissance universelle et absolue.

Contemplez aussi ces trois saints personnages assis chaque jour à la même table, qui n'est ni splendide ni exquise, mais pauvre et frugale ; écoutez leurs entretiens, après leur modeste repas ; ce ne sont pas des paroles vaines et oiseuses qu'ils échangent, mais des paroles toutes de Dieu et pleines de sagesse ; ils ne s'occupent pas moins de nourrir leur âme que leur corps. Voyez comment, après avoir pris quelque récréation, ils se tournent, pour se livrer à la prière, chacun vers sa couche, car leur demeure était très-exiguë. Figurez-vous trois lits, c'est-à-dire un pour chacun de ces bien-aimés de Dieu, dans une chambre, et contemplez le Seigneur Jésus, après qu'il a prolongé son oraison bien avant dans la nuit, se livrant au repos sur celui qui lui est destiné, et cela pendant plusieurs années, et avec des sentiments d'humilité et de mépris de soi-même, absolument comme le dernier des pauvres. Vous devriez tous les soirs, en vous unissant à lui, le considérer sur sa couche, et vous reposer humblement et dévotement en lui.

Cependant, au sein de ces fatigues corporelles, de cette indigence, la douce Marie avait l'âme inondée de joie, parce qu'elle voyait à ses côtés un fils incomparable. Ah ! qui pourra comprendre l'étendue et la nature de la joie dont fut remplie Marie, dit saint Anselme [1], dans tout son être, lorsque celui qu'elle aimait si ardemment, qu'elle savait être le Créateur et le Maître de toutes choses, était le compagnon de sa vie, s'asseyait à la même

[1] Saint Anselme : *De excellentia beatæ Mariæ.*

table, et lui enseignait, dans des entretiens suaves, tout ce qu'elle désirait connaître? Le sentiment admirable et indescriptible d'amour qui dut unir un tel Fils à une telle Mère et une telle Mère à un tel Fils, que ceux-là le sondent qui ont pu concentrer toutes leurs affections sur un seul objet, comme une mère sur son fils et un fils sur une mère. Mais ne croyez pas qu'aucun amour terrestre puisse être comparable à celui de Marie pour Jésus. Toutefois, celui qui a mérité l'intelligence de cet amour ne pourra, c'est ma conviction, être tout à fait étranger à ses douceurs; et s'il le goûte, à coup sûr, il participera un jour aux récompenses qui lui sont destinées.

Vous venez de voir à quel dénuement, à quel mépris de lui-même, à quelle austérité s'est livré pour nous, dans toutes ses actions et pendant de longues années, le Roi des rois et le Seigneur éternel. Ah! qu'ils paraissent ceux qui cherchent leurs loisirs et leur bien-être, qui poursuivent les choses superflues et de luxe, les objets qui ne satisfont que la curiosité et la vanité. Est-ce à l'école de ce Maître qu'ils ont appris à satisfaire ainsi leurs convoitises? Il nous a enseigné, au contraire, par sa parole et son exemple, l'humilité, la pauvreté, le travail et la souffrance. Marchons donc sur les traces de ce souverain Seigneur, qui ne veut pas et ne peut pas nous tromper. *Ayant*, selon la doctrine de l'apôtre, *de quoi nous nourrir*, *et de quoi nous couvrir* convenablement, mais sans luxe, soyons contents. Livrons-nous aussi, autant que nous le pouvons, sans cesse et avec ardeur, aux exercices de la vertu et aux travaux spirituels. Par la conduite de Jésus-Christ, apprenez à connaître votre bassesse; en vous réputant vil à vos propres yeux, désirez

que vos semblables aient de vous les mêmes sentiments, et abaissez-vous par des actes d'humilité et de mépris de vous-même. Ayez toujours devant les yeux vos défauts et vos péchés, et exagérez-vous-les autant que vous pourrez. Quant aux défauts de votre prochain, vous ne devez pas les considérer; ou, si vous les voyez, amoindrissez-les, excusez-les; ayez compassion de ceux qui les ont; faites vos efforts pour les secourir, n'oubliant jamais que vous seriez vous-même plus mauvais, si le Seigneur Jésus ne vous soutenait par sa grâce. Détournez les yeux de votre âme et de votre corps de dessus votre prochain, pour vous considérer vous-même en présence de Dieu qui éclaire les abîmes; car rien n'est plus propre à vous inspirer des sentiments d'humilité, qu'un regard bien attentif sur vous-même. Ce qui fait dire à saint Bernard [1] : Je veux que l'âme apprenne avant tout à se connaître elle-même; cette science n'enfle point, mais humilie, et est comme une préparation à l'édification de notre édifice spirituel dont l'unique fondement solide est l'humilité. Rien de plus efficace et de plus propre à faire trouver à l'âme matière à l'humilité, que la considération vraie d'elle-même; nous disons vraie, parce qu'il ne faut pas qu'elle se fasse illusion et se dissimule à elle-même; il faut qu'elle se mette en face d'elle-même, sans que rien soit capable de la détourner. C'est un grand pas vers la béatitude que la connaissance de sa propre misère, dit encore saint Augustin.

Considérez-vous donc sans cesse et jugez-vous en toute impartialité. Dans toutes vos actions, dans toutes vos pa-

[1] Saint Bernard : *Serm.* 30, *in Cantic.*

roles, dans toutes vos pensées, réformez-vous ; étudiez-vous à trouver en vous matière à componction, en pensant que le bien que vous faites n'est pas parfait, que vous n'y mettez pas assez de ferveur, qu'il est entaché d'une grande négligence et que toute votre justice est horriblement souillée.

Considérez aussi attentivement que l'inclination au bien et à la grâce, que l'empressement à acquérir des vertus, qui vous animent, vous ne les devez pas à vous-même, mais à la seule miséricorde de Jésus-Christ, qui, s'il l'eût voulu, eût pu conférer ces faveurs à un pécheur quelconque, et vous laisser plongé dans votre boue et dans l'abîme de votre misère. Comment, en effet, s'attribuera-t-il quelque chose, comme en étant l'auteur, l'homme qui a expérimenté si souvent son impuissance dans les bonnes œuvres de toutes sortes, soit grandes, soit petites ; qui tant de fois a reconnu le néant de sa volonté ; et lorsque, pour ainsi dire, il n'a pas voulu, il ne s'est pas occupé, il n'y a pas même pensé, il s'est senti tout à coup animé d'en haut d'une ferveur surprenante pour accomplir ces œuvres qu'auparavant, malgré tous ses efforts, il ne pouvait accomplir?

Or, Dieu laisse longtemps l'homme en face de cette impuissance, pour lui apprendre à s'humilier et à ne jamais avoir la vanité de se glorifier en lui-même, afin qu'il fasse remonter tout bien à Dieu, non par habitude et du bout des lèvres, mais avec un sentiment profond de son néant.

Songez que le plus pauvre pécheur ayant reçu les grâces émanées de la pure bonté divine et que vous n'aviez pas le droit d'attendre, servirait Dieu mieux que vous et reconnaîtrait mieux ses bienfaits. Cette considération vous fera,

à vos propres yeux, paraître vil et inférieur à tout homme. Craignez que votre ingratitude ne vous chasse loin de la présence de Jésus-Christ, et, vous figurant que vous êtes couvert des péchés d'autrui, adressez-vous au fond de votre conscience ces reproches : Cet homme est un homicide ; mais moi, malheureux, combien de fois n'ai-je pas tué mon âme ? Celui-ci est un fornicateur et un adultère ; et moi, je me rends chaque jour coupable de fornication et d'adultère, en détournant les regards de mon Dieu, pour obéir aux suggestions du démon.

Vous devez encore avoir de vous-mêmes un autre sentiment. Vous devez vous regarder comme un corps privé de vie, tombant en putréfaction, dévoré par les vers, exhalant une odeur si infecte, que les hommes détournent la face pour ne pas avoir un spectacle si abominable devant les yeux. Vous devez penser que, si on faisait justice de votre corps, on lui arracherait tous ses sens et tous ses membres, qui ont été les instruments du péché. Ce dépouillement devrait vous rendre si content, que vous ne voudriez jamais rien reconquérir de ce que vous auriez perdu ; vous plieriez au contraire, avec une joie indicible, sous le flot de tous les outrages, de toutes les confusions, de toutes les diffamations possibles et imaginables ; cette joie intime éclaterait sur votre visage ; elle ravirait l'admiration de tous ceux qui en seraient témoins, les ferait se replier sur eux-mêmes, et reconnaître le doigt de Dieu dans cette transformation.

Vous devez vous défier tout à fait de vous-mêmes, de tout ce qu'il y a de bon en vous, de toute votre vie, pour vous tourner et vous reposer sur Jésus, la plus haute personnification de la pauvreté, de l'humilité, de l'opprobre,

du mépris; sur Jésus, mort pour vous, jusqu'à ce que vous soyez mort à toutes vos passions, afin de voir Jésus-Christ crucifié, vivre dans votre cœur et dans votre âme. Alors, transformé, transfiguré, plein de vie spirituelle, vous ne considérerez plus que Jésus suspendu à la croix et mort pour vous. A l'exemple de Marie, vous serez alors mort au monde, pour vivre de la foi toute votre vie, jusqu'à la résurrection, où Dieu mettra la joie des élus dans votre âme et dans celle de ceux qui soupireront après son avénement.

Accomplissez tout ce que nous venons de dire, et vous verrez naître en vous cette vertu, la mère et la source de toutes les autres, l'humilité, qui ouvre les regards de notre âme à la lumière de Dieu, en purifiant le cœur humain de toute pensée vaine et superflue. L'homme, en se repliant sur sa bassesse, en se méprisant, en se gourmandant, en se détestant, en considérant son néant, en ne se complaisant nullement en lui-même, s'occupe si bien des affaires de son âme, que toute autre préoccupation est pour lui vaine et futile; tout ce qui est temporel, pensées, paroles ou actions, il le chasse loin de lui, le jette dans l'oubli le plus profond, pour rentrer en lui-même et approcher ainsi de la justice originelle, pour ne pas dire de la pureté céleste. Par ce retour sur lui-même, l'horizon de son âme s'élargit, et il s'élève comme sur une échelle mystérieuse jusqu'à la contemplation des anges et de Dieu. Mais, pour arriver à cette pureté, vous devez éloigner de vos regards toutes les choses matérielles, comme celui qui veut voir le soleil matériel doit détourner ses yeux de tous les autres objets qui l'environnent. Cette contemplation fait naître dans le cœur le désir ardent des biens célestes et le dédain

des biens éphémères de ce monde; la charité commence alors à s'allumer dans notre âme, et, comme un feu, consume les défauts qui la déparent, et le vrai amour étend si bien sa domination sur notre cœur, qu'il ferme toute avenue à la vanité; toutes nos pensées, toutes nos paroles, toutes nos actions sont dictées par la charité.

Voulez-vous persévérer dans le bien, demeurez toujours dans la crainte de Dieu, reconnaissez que tout vient de lui et demandez-lui la persévérance. Voulez-vous ne pas pécher, ne jugez pas les autres, ne vous indignez ni ne vous courroucez contre eux. Si vous les voyez faillir au bien, ayez compassion d'eux, priez pour eux, excusez-les au fond de votre cœur, pensant que ni vous ni eux ne pouvez rien si Jésus-Christ ne vous aide de sa grâce, qu'il n'accorde pas à vos mérites, mais qui est un effet de son bon plaisir et de sa volonté.

La méditation de cette pensée vous soutiendra et vous persévérerez. Pourquoi en est-il tant qui débutent par une grande mortification et par la pratique d'autres vertus, et ne continuent pas? Leur corps s'amollit, leur ferveur se refroidit. La vrai cause de ce relâchement réside dans leur orgueil, leur présomption qui les fait s'indigner contre les autres; ils les jugent dans leur cœur, et Dieu leur retire alors sa grâce, et ils deviennent plus imparfaits que ceux qu'ils jugeaient. Car voici ce qui arrive généralement: Dieu permet que celui qui juge son frère tombe lui-même dans le défaut qu'il a jugé, sinon dans un plus grand.

Ah! servez donc Dieu avec crainte et tremblement, et si vous sentez un certain orgueil naître en vous au souvenir des bienfaits reçus du Très-Haut, blâmez-vous, réprimandez-vous vous-mêmes, de crainte qu'un jour, le Seigneur

s'irritant contre vous, vous ne sortiez de la voie de la justice où vous marchiez et ne fassiez une chute déplorable.

En résumé, suivez le conseil salutaire de saint Anselme, qui dit : Faites bien attention à tous vos actes intérieurs et extérieurs; voyez quel en sera le résultat. Et certes, à moins que vous ne soyez un insensé, vous ferez ce qui doit vous apporter la joie et la félicité, et omettrez ce qui vous mériterait la tristesse et les tourments.

CHAPITRE XVII

DE LA MISSION ET DE LA VIE DE JEAN-BAPTISTE

Passant sous silence tous les actes de l'enfance du Sauveur, autres que ceux signalés plus haut, les Évangélistes s'occupent de raconter les faits et les paroles de Jésus-Christ arrivé à la plénitude de l'âge, devenu homme parfait. Ils commencent par son baptême, qui lui fut administré par Jean. Nous devons donc parler préalablement de la mission de Jean, qui baptise et prêche le baptême de la pénitence.

En ces jours donc, c'est-à-dire lorsque Jésus-Christ restait encore à Nazareth, ou bien lorsque arrivèrent les événements qui suivent (comme on dit dans l'Église, au commencement des Évangiles, *dans ce temps-là*), c'est-à-dire *l'an quinze de Tibère-César*, qui succéda à Octave-Auguste, sous qui Jésus-Christ vint au monde, *Ponce-Pilate gouvernant la Judée, Hérode étant tétrarque de Galilée*,

Lysanias d'Abilène, et Philippe de l'Iturée et du pays de Trachonite. Le royaume des Juifs, comme nous l'avons dit plus haut, avait été divisé en quatre tétrarchies, dont deux, la Judée et l'Abylène, échurent à Archélaüs, la troisième et la quatrième à Philippe. Or, il arriva que, Archélaüs ayant un gouvernement tyrannique, fut accusé auprès d'Auguste, qui le déposa et l'envoya en exil : il avait déjà régné dix ans. A partir de ce moment, ce gouvernement fut divisé : une partie, la Judée, commença à être administrée par des procureurs et des officiers des Romains ; le cinquième procureur fut Ponce-Pilate, ainsi appelé de l'île de Pontius, où il fit sa résidence. Ainsi, il n'était pas le gouverneur ordinaire, mais un simple délégué ; c'est pour cela qu'on l'appela procureur. Et si on lui donne quelquefois le titre de *præses*, *préfet*, c'est dans le sens de procureur ; car, comme on le voit, il ne fut jamais préfet ; pendant qu'il était procureur, Vitellius fut préfet de Syrie, dont la Judée faisait partie. On lui a donné peut-être le titre de préfet, parce qu'il en remplissait quelquefois les fonctions.

L'autre partie de la principauté d'Archélaüs, l'Abylène, fut donnée à Lysanias, sous la dénomination de tétrarchie. Ce Lysanias était, disent quelques auteurs, fils d'Hérode Ascalonite, sous lequel naquit Jésus-Christ ; mais, d'après Josèphe, il aurait été seulement son neveu ; il était fils d'Alexandra, sœur d'Hérode, et de Ptolémée, du Liban ; cette opinion nous paraît plus probable.

L'Évangéliste continue : *Sous les princes des prêtres, Anne et Caïphe.* Anne et Caïphe étaient alliés et remplissaient tour à tour les fonctions de pontife : Anne était pontife l'année du baptême de Jésus-Christ, et Caïphe

l'année où il fut crucifié. Dans les trois années écoulées entre ces deux pontificats, il y eut trois autres pontifes, Ismaël, Éléazar et Simon, que l'Évangéliste passe ici sous silence; il ne cite que ceux sous lesquels Jean commença à prêcher et Jésus-Christ fut mis à mort.

L'écrivain sacré donne de la solennité au récit de la prédication de Jean, en citant l'empereur, les pontifes, les gouverneurs qui régnaient alors, pour prouver la grandeur de celui que Jean venait annoncer. C'était l'Empereur suprême, le Pontife par excellence et le Gouverneur de toutes choses.

Alors donc se fit entendre le verbe du Seigneur, c'est-à-dire une inspiration d'en haut, appelée verbe, parce qu'elle parle en quelque sorte intérieurement à l'esprit, selon cette parole du Psalmiste : *Qu'ils écoutent ce que le Seigneur Dieu a dit en moi;* elle se fit entendre *à Jean, fils de Zacharie, dans le désert.* Jean était alors dans sa trentième année, époque de la vie que l'on doit consacrer à la prédication, parce que l'homme est dans toute sa vigueur; cette parole se fit entendre pour l'engager à baptiser, à prêcher la venue de Jésus-Christ, et à annoncer ainsi aux hommes les consolations de la Rédemption. Saint Jean entendit, par une inspiration intérieure, une révélation divine, le verbe du Seigneur parlant par sa seule grâce à son esprit. Ce qui fait dire à saint Chysostôme : Le verbe du Seigneur signifie ici un ordre, un précepte de Dieu, parce que Jean ne prit pas de lui-même, mais sur l'avertissement de Dieu, le ministère qu'il exerça. D'où il dit lui-même : *Celui qui m'a envoyé pour baptiser dans l'eau.* — Pour que le manque d'eau ne fût pas la cause du déla du baptême de ceux qui avaient été convertis par sa pré-

dication, et pour que ses discours profitassent davantage à ses auditeurs, il sortit du désert où il avait commencé à prêcher la loi de la pénitence, et vint dans la contrée située sur les bords du Jourdain, où l'eau était abondante et la population nombreuse; là, il *baptisait et prêchait le baptême de la pénitence pour la rémission des péchés.* Il enseigna ainsi aux prédicateurs à annoncer la parole divine, non pas dans les endroits où leur amour-propre peut être flatté, mais dans ceux où elle peut porter des fruits.

Le baptême de Jean disposait les hommes à recevoir Jésus-Christ; aussi ne baptise-t-il que les Juifs, à qui le Christ avait été principalement promis. Il ne baptisait pas non plus les femmes; les hommes devaient être leurs docteurs. Il ne baptisait pas non plus les enfants, parce qu'ils ne comprenaient pas ce qu'ils recevaient, et que la connaissance était nécessaire. Le baptême de Jésus-Christ, au contraire, est donné aux personnes de tous les sexes, à tous les peuples et aux personnes de tout âge *pour la rémission des péchés*. Ces paroles, *pour la rémission des péchés,* ne sont pas relatives au baptême de Jean, mais à la pénitence qui accompagnait le baptême; car la pénitence seule remettait les péchés. Le baptême de Jean était, il est vrai, un baptême de pénitence, puisqu'il invitait à la pénitence ceux qui devaient être baptisés, et qu'il n'était administré qu'aux adultes qu'on voyait vraiment pénitents. Ainsi, quoique le baptême de Jean ne remît pas les péchés, toutefois sa réception était comme une protestation de se soumettre à la pénitence qui seule remettait les péchés. — Le baptême de Jean remettait encore les péchés, non pas effectivement, mais d'une manière préparatoire, parce

qu'il préparait au baptême de Jésus-Christ, qui opère la rémission des péchés.

Le baptême de Jean était donc un baptême de pénitence, en ce sens qu'il exigeait la pénitence des péchés, quoiqu'il ne les remît pas. Le baptême de Jésus-Christ est un baptême de grâce, parce qu'il est donné au nom de Jésus-Christ, et que les péchés sont remis. Le baptême de saint Jean est un baptême de pénitence, celui de Jésus-Christ un baptême de grâce ; le premier conduit au pardon, dit saint Chrysostôme, le second à la victoire.

D'après saint Grégoire de Nazianze, il y a cinq sortes de baptêmes : 1° un baptême figuratif, celui dont baptisa Moïse ; c'était seulement un baptême d'eau, c'est-à-dire *dans la nue et dans la mer;* 2° un baptême préparatoire : c'est celui de Jean, dont il est ici question ; 3° un baptême de perfection : c'est celui de Jésus-Christ, le baptême du Saint-Esprit; 4° un baptême surérogatoire : c'est le baptême de sang par le martyre ; il est le plus noble, parce que, une fois reçu, il ne peut plus être souillé par le péché; 5° enfin le baptême qui efface les péchés actuels : c'est le baptême des larmes ; il est plus laborieux que les autres.

Le baptême de Jean était figuratif ; il devait préparer les hommes à recevoir Jésus-Christ ; à ce point de vue, il est au baptême de Jésus-Christ ce que le catéchisme, par lequel on instruit dans la foi et l'on prépare au baptême, est au baptême véritable. C'est la pensée de saint Remy . Le baptême de Jean, dit-il, était la figure des catéchumènes ; car, de même qu'on catéchise les enfants pour les rendre dignes du sacrement de baptême, de même, Jean baptisait afin que ceux qui recevaient son baptême menassent ensuite une vie pieuse et se rendissent dignes d'ap-

procher du baptême de Jésus-Christ. — Saint Chrysostôme ajoute : C'est donc avec raison que Jean, après avoir dit qu'il vient prêcher le baptême de la pénitence, ajoute : *pour la rémission des péchés;* il les engageait à faire pénitence pour obtenir ensuite plus facilement le pardon de leurs fautes par la foi en Jésus-Christ. Ainsi, la seule raison d'être du baptême de Jean était de préparer à la foi; c'est pourquoi Jean baptisait dans le Jourdain, qui veut dire *descente*, et figure la descente du vieil homme du piédestal de son orgueil pour aller à l'humilité de la confession et de l'amendement ; en effet, ceux qui étaient baptisés et qui abjuraient leur vie ancienne, méritaient de recevoir une vie nouvelle en Jésus-Christ. Le baptême de Jean dans le Jourdain était aussi en harmonie avec son but; c'était une protestation de faire pénitence; or, la pénitence nous approche du royaume des cieux et nous fait passer à la terre des vivants, comme les enfants d'Israël arrivèrent à la terre promise en passant à travers le Jourdain.

Jean baptisa pour plusieurs raisons : 1° selon saint Augustin, pour figurer le baptême de Jésus-Christ, et en ce sens son baptême fut un *sacrement* ou *signe* ; 2° pour que, selon saint Chrysostôme, le mot baptême attirât à lui plus d'auditeurs, auxquels il annoncerait Jésus-Christ; 3° afin, dit saint Grégoire, par son baptême, d'accoutumer les hommes au baptême de Jésus-Christ; 4° pour que les hommes, selon Bède, pussent se préparer et s'humilier pour recevoir le baptême de Jésus-Christ; 5° enfin, selon saint Jean lui-même, pour faire connaître Jésus-Christ en Israël, dans son baptême, par la voix du Père et par le Saint-Esprit.

Il disait donc, d'abord dans le désert, puis sur les bords du Jourdain, à ceux qui apprenant sa vie sainte venaient pour le voir, *faites pénitence;* c'est-à-dire que chacun fasse pénitence des péchés de sa vie passée; car le royaume des cieux approche, c'est-à-dire pour celui qui fera pénitence. D'après saint Remy, les mots, royaume des cieux, ont quatre sens: ils signifient Jésus-Christ, d'après ces paroles, *le royaume de Dieu est au milieu de vous;* la sainte Écriture, d'après ceci: *le royaume de Dieu vous sera enlevé pour être donné à un peuple qui le méritera par ses œuvres;* l'Église, conformément à ce texte: *le royaume des cieux peut se comparer à dix vierges;* repos suprême, d'après cette parole: *Beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident et se reposeront dans le royaume des cieux.* Tous ces sens sont évidents. La pénitence doit avoir plusieurs qualités: elle ne doit pas être tardive, car en la différant, on s'expose à la damnation; ni forcée, c'est celle des malfaiteurs; ni feinte, c'est celle des hypocrites; mais elle doit être vraie; celle-là, dit saint Chrysostôme, purifie notre cœur, éclaire notre esprit, et prépare tout notre être à la réception de Jésus-Christ.

Or, comme dit saint Jérôme, Jean prêche d'abord le royaume des cieux; le précurseur du Seigneur devait être honoré de ce privilége. Ce qui fait dire à Pierre de Ravennes: Après la chute d'Adam et les ravages tristement célèbres du déluge, Dieu choisit un grand nombre d'hommes justes avec lesquels il s'entretint face à face. Et, après avoir énuméré les principaux patriarches et prophètes de l'Ancien Testament, le même auteur ajoute: Ces personnages n'ont nullement fait mention de l'habitation éternelle de l'homme dans le royaume céleste; aucun

même ne fait mention du ciel; aucune prophétie n'a trait à la gloire du royaume des cieux. Puis il continue : Que dirai-je encore? Consultez les hommes choisis de Dieu au milieu de l'humanité tout entière, depuis le commencement du monde jusqu'à Jean, vous ne trouvez chez eux aucune parole, aucun acte qui révèle les douceurs du royaume céleste. Arrivez donc à Jean, et écoutez cette parole qui fait tressaillir de joie, qui nous annonce la miséricorde et la gloire, l'abondance de la grâce; cette parole que Dieu avait cachée, que l'ange n'avait pas publiée, que les patriarches et les prophètes avaient ignorée : *faites pénitence car le royaume de Dieu est proche.* Douce et belle parole donnant à la fois la loi de la pénitence, et annonçant le royaume des cieux; il convenait qu'elle tombât pour la première fois de la bouche de celui qui a jeté les fondements du nouveau Testament. Le même auteur ajoute : Depuis Adam jusqu'à Jean, notre voix s'est convertie en larmes; parce qu'il y avait abondance de péché, sans pénitence, il y avait double matière à gémissement. Jean paraît, et il nous fait connaître le remède à la blessure, la pénitence pour le péché et le pardon pour l'iniquité. Telle est la première parole qu'il prononça, lorsqu'il criait dans le désert : *et la voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre pays*; elle nous a enseigné un nouvel hymne en l'honneur de Dieu, l'hymne de l'action de grâces et de la louange. La miséricorde éclate, le pécheur est pardonné, la piété règne, la justice ne veut pas réclamer ses droits, et le Seigneur miséricordieux cherche l'occasion de pardonner au lieu de frapper.

Pour nous montrer l'aptitude de Jean, à rendre témoi-

gnage de Jésus-Christ, l'évangéliste fait l'histoire de sa vie vraiment sainte. Il commence par l'austérité de son costume.

Jean portait un cilice où une tunique faite de poil de chameau, ce qui nous enseigne que, pour réprimer les révoltes de la chair, nous devons porter des vêtements grossiers. Jean, dit saint Jérôme, avait un vêtement fait non pas de laine, mais de poil ; celui-ci est le signe d'une vie austère, celui-là d'une vie molle et efféminée. Les serviteurs de Dieu, dit saint Chrysostôme, portent un vêtement, non pas pour flatter les yeux, ou pour ménager leur chair, mais pour couvrir leur nudité.

De l'austérité du costume de Jean, l'Évangéliste passe à sa continence. Il avait *une ceinture de peau*, c'est-à-dire une courroie faite avec des peaux sèches et dures d'animaux, *autour des reins*, qui sont le siége de la luxure, pour mortifier sa chair et la dompter ; car il la crucifia avec ses vices et ses convoitises, ce qui est le propre de tous ceux qui appartiennent à Jésus-Christ. C'était la coutume chez les Juifs, dit saint Jean Chrysostôme, de se servir de ceintures de laine ; c'est pourquoi Jean voulant donner un exemple d'austérité, se ceignait d'une ceinture de peau. Mais, quelle est la signification allégorique de la tunique et de la ceinture de Jean? Saint Chrysostôme nous l'apprend [1]: Jean était vêtu, c'est-à-dire la Loi que Jean personnifiait, d'une tunique de poils de chameau. Il ne pouvait pas en avoir une de laine d'agneau, duquel il est écrit : *Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde.* Il avait une ceinture de peau autour des reins, parce que les

[1] Saint Chrysostôme : *Hom.* 10, *in Matth.*

Juifs ne regardent comme péché que ce qui est péché extérieur. Notre Seigneur Jésus-Christ que l'Apocalypse de saint Jean nous fait voir entre les sept candélabres, avait une ceinture d'or, non pas autour des reins, mais sur la poitrine. La Loi est ceinte aux reins, mais Jésus-Christ, c'est-à-dire l'Évangile, ne regarde pas seulement à l'extérieur, mais sonde les pensées de l'âme. L'Évangile ne permet pas même la pensée ; la Loi ne reconnaissait de culpabilité que dans l'acte extérieur.

L'évangéliste passe enfin à l'abstinence et au régime sobre et frugal de Jean. Il se nourrissait de *locustes,* c'est-à-dire de certaines herbes et de miel sauvage. Telle était la nourriture des pauvres dans ce pays. Le mot *locuste* a plusieurs significations, d'après un vers très connu :

Radices, herbas, et aves, sic esse locustas.

Les racines, les herbes les oiseaux, voilà ce qu'on entend par *locustes* ou sauterelles. Ce sont de petits animaux qui volent en sautant ; on les trouve dans le désert de Judée ; les pauvres les font frire dans l'huile pour leur nourriture. Mais il n'est pas à croire 'que Jean ait mangé des *locustes,* dans ce sens, lui qui ne mangeait pas même de pain ; ni qu'il ait mangé des choses frites, lui qui ne mangeait rien de cuit. Les autres sens du mot *locustæ* sont donc plus probables; ainsi encore aujourd'hui, dans ces contrées, il y a un herbe qu'on appelle *langusta,* c'est-à-dire *locusta* ; et on dit que c'est celle dont se nourrissait le bienheureux Jean-Baptiste.

Quant au miel sauvage d'abeilles on le trouve dans les troncs des arbres; ou bien, selon Raban-Maur, ce sont des

feuilles d'arbres blanches et tendres, qui, broyées dans les mains, ont un goût comme celui du miel. On trouve encore dans ces pays du miel de calamelle ; les calamelles sont des roseaux pleins de miel, c'est-à-dire d'un suc très-doux. On les appelle aussi cannamelles, du mot *canna*, canne, et *mellis* miel.

Par ce que nous venons de voir de sa vie dans le désert, Jean nous prouve clairement, qu'il considère comme rien ce monde et toutes ses douceurs, puisqu'il se revêt d'un vêtement si grossier, et se donne une nourriture peu abondante et sans apprêt. Il ne prenait que ce qui était absolument nécessaire à sa subsistance. Ceux-là suivent son exemple qui disent avec saint Paul : *Ayant la nourriture et le vêtement, nous sommes contents.* Comme il prêchait la pénitence, en bon maître, il donne en sa personne l'exemple et la règle de la vie que doivent mener les pénitents. La terre lui servait de lit, un antre de demeure, les poils de chameau de vêtement, une peau de ceinture; l'eau était son breuvage, les herbes, sa nourriture. Il nous montre ainsi non-seulement à mépriser le monde et ses attraits, mais encore à pleurer les péchés du genre humain tout entier ; il laisse ainsi un exemple très-utile à la postérité.

Ainsi, tout en saint Jean prêchait la pénitence : son nom, qu'il avait reçu par la grâce de Dieu ; l'endroit où il était, un désert ; son vêtement, un cilice ; sa nourriture, des herbes ; et ses discours, qui enseignaient la pénitence.

Saint Jean est le modèle du prédicateur de l'Évangile. Et d'abord, 1° relativement à la doctrine ; car, à l'exemple de Jean, le prédicateur chrétien doit prêcher la pénitence, les vérités qui nous éloignent du péché, et celles qui nous tournent vers la conquête du royaume céleste. 2° Quant à

la continence, il est dit que Jean portait une ceinture autour des reins, pour montrer au prédicateur qu'il doit être continent. C'est pourquoi le Seigneur, envoyant Jérémie prêcher, lui dit : *Ceins tes reins.* 3° Quant au genre de vie, et cela sous deux rapports, qui regardent et le vêtement et la nourriture.

Celui donc qui ordonne la pénitence et les austérités, qui prêche et reprend les autres, doit faire voir qu'il fait pénitence; il doit se revêtir d'un costume austère, se nourrir sobrement, pour pouvoir blâmer dans les riches les défauts contraires à ces qualités. L'austérité de vie est exigée pour le prédicateur de l'Évangile; c'est pourquoi l'apôtre dit : *Je châtie mon corps et je le réduis en servitude, de crainte que, après avoir prêché les autres, je ne sois moi-même réprouvé.* Saint Jérôme dit à ce sujet : Le vêtement, la nourriture et le breuvage de saint Jean montraient l'austérité que doivent avoir les prédicateurs de l'Évangile dans leur vie. Et saint Chrysostôme : Il fallait que le précurseur du Seigneur, prophète et apôtre de Jésus-Christ, se donnât tout à Dieu en méprisant toutes les choses de ce monde. Aussi, est-ce avec raison que le Seigneur lui-même l'appelle un ange, car, étant en ce monde, il méprisait le monde en menant une vie angélique. Or, si celui qui était si saint, plus pur que le ciel, plus élevé que les prophètes, sans égal parmi les hommes, macérait ainsi son corps par la pénitence, méprisait les jouissances éphémères de ce monde avec ses richesses, quelle excuse pourrons-nous avoir devant Dieu, après tant de bienfaits de Jésus-Christ rèçus, après de si grands et de si nombreux péchés commis, si nous n'avons pas imité la mortification de saint Jean; si nous nous sommes livrés, au

contraire, à toutes sortes d'excès dans le boire et le manger, nous environnant de toutes sortes de parfums, nous relâchant et nous amollissant dans tout notre être, pour préparer ainsi une proie au démon et nous constituer ses prisonniers.

La renommée de Jean s'étant répandue, *toute la ville de Jérusalem venait à lui, ainsi que toute la Judée*, c'est-à-dire les pays environnant Jérusalem, *et tout le pays des environs du Jourdain*, c'est-à-dire deux tribus et la moitié d'une; lorsque l'évangéliste dit *tout*, il fait une hyperbole, pour dire beaucoup ; c'est ainsi qu'il emploie aussi le contenant pour le contenu.

Et il les baptisait de son baptême dans le Jourdain; ils confessaient leurs péchés et se rendaient aptes à recevoir le baptême de Jésus-Christ, car le baptême de Jean était établi comme une préparation au baptême de Jésus-Christ, qui allait venir; c'est pour cela que Jean ne se contentait pas de prêcher, mais baptisait aussi, parce que, comme par sa prédication, il annonçait Jésus-Christ qui allait venir, de même, par son baptême, il accoutumait les hommes à recevoir plus facilement le baptême de Jésus-Christ. Ainsi, le baptême de Jean était une protestation de croire en Jésus-Christ, qui allait venir, et de faire des œuvres de pénitence pour le recevoir avec plus de ferveur et de profit. Et c'est ce qui est dit dans les *Actes des apôtres*, à savoir, que Jean a baptisé le peuple du baptême de la pénitence, en recommandant de croire en Celui qui viendrait après lui, c'est-à-dire en Jésus. Il dit encore ici : *confessant leurs péchés*, qui devaient être effacés par Jésus-Christ, car cette rémission n'était pas du pouvoir de Jean; mais il annonçait que Jésus-Christ l'opérerait.

Jean, voyant beaucoup de Pharisiens et de Sadducéens qui ne confessaient pas leurs péchés, et qui étaient venus avec la foule à son baptême, non par religion mais par crainte du peuple, par hypocrisie et avec des intentions insidieuses, il leur dit : *Race de vipères,* c'est-à-dire hommes corrompus, issus de pères corrompus, *qui vous apprendra*, à vous qui ne faites pas pénitence, *à fuir la colère du Dieu qui va venir,* et à échapper à la sévérité du jugement futur? Personne, à moins que vous ne renonciez à votre malice, et que vous ne fassiez pénitence. Le peuple, il est vrai, ignore aujourd'hui votre duplicité; mais, au jugement de Dieu, vous ne pourrez plus la cacher; car alors les replis les plus profonds de votre cœur seront déroulés. Tels étaient les reproches que Jean adressait aux Pharisiens et aux Sadducéens, pour les arracher à leur malice et leur faire éviter, par une juste pénitence, la confusion du jugement dernier. Car, selon saint Grégoire[1], les mots : *colère à venir,* désignent la vengeance suprême de Dieu, que ne pourra pas d'ailleurs éviter le pécheur, s'il ne pousse aujourd'hui les gémissements de la pénitence.

Les Pharisiens tirent leur nom de Pharès, qui veut dire *séparation*, parce qu'ils étaient comme séparés, ou qu'ils s'étaient séparés eux-mêmes des autres. Les prêtres des Juifs, pour montrer qu'ils avaient plus de religion, se distinguaient par leur costume, leur genre de vie et leurs manières. Les Sadducéens tirent leur nom de Saddoch, qui veut dire *juste,* parce qu'ils se disaient justes; ils recevaient les cinq livres de Moïse, rejetaient les prophètes, la résurrection, et ne croyaient pas aux anges

[1] Saint Grégoire : *Hom.* 20, *in Evang.*

Les Pharisiens et les Sadducéens passaient pour les premiers et les plus honorés des Juifs. C'est pour cela que Jean les gourmandait, attaquait fortement et sans crainte leurs vices, et les appelait *race de vipères*, parce qu'ils ont reçu de leurs pères le venin de l'hypocrisie et de l'erreur, qu'ils imitent à l'envi leur conduite, la suivent pas à pas, et méritent ainsi d'être appelés fils corrompus, issus de parents corrompus. Selon saint Remi, l'Écriture impose souvent des noms aux hommes d'après les actes qu'ils ont imités. C'est pourquoi Jean appelle les Pharisiens et les Sadducéens *race de vipères*, parce que leur malice est comparable à celle de ces animaux. Comme donc ils avaient grand besoin de faire pénitence et d'être corrigés, Jean les réprimande et les exhorte à déposer d'abord leur malice, avant de venir recevoir son baptême ; c'est pour cela qu'il ajoute : *Faites donc*, dès maintenant et promptement, *de dignes fruits de pénitence*, c'est-à-dire une pénitence digne et efficace par la contrition, la confession et la satisfaction, pour échapper à la colère à venir ; c'est là le seul moyen de vous y soustraire. Car il ne suffit pas, dit saint Chrysostôme [1], au pénitent que ses péchés lui soient remis, il doit encore faire des fruits de pénitence, d'après cette parole : *Rompez avec le mal et faites le bien*. C'est ainsi qu'il ne suffit pas, pour guérir une blessure, d'arracher le trait qui l'a faite, il faut encore appliquer un remède. Et saint Jean ne dit pas un fruit, mais des fruits, pour montrer qu'ils doivent être nombreux. Ce ne sont pas des fruits quelconques, mais de *dignes fruits de pénitence*, c'est-à-dire proportionnés à la faute.

[1] Saint Chrysostôme : *Hom.* 11, *in Matth.*

Plus une faute est grave, dit saint Grégoire, plus doit être grande la pénitence ; le coupable doit produire dans sa pénitence des fruits d'autant plus abondants de bonnes œuvres, que ses fautes ont causé à son âme de plus graves dommages. C'est l'enseignement de l'*Apocalypse :* Plus il s'est glorifié, plus il a été dans les délices, plus il faut lui infliger de tourments et l'abreuver de tristesses.

Pierre le Chantre dit en commentant ce texte : Quelle conduite tenir avec un pénitent entaché de plusieurs fautes graves, qui se confesse, mais qui refuse de se soumettre à une pénitence proportionnée à ses fautes? De crainte que la charité ne se refroidisse en lui par l'imposition d'une pénitence qu'il ne veut pas exécuter, enjoignez-lui-en une moins lourde. Il vaut mieux qu'il achève son expiation en purgatoire que de l'exposer à être puni éternellement dans l'enfer. Car, il n'y a pas de milieu, il faut que l'homme se châtie lui-même ou que Dieu le punisse. Mais que dois-je faire, si le confesseur ne m'enjoint pas un fruit digne de pénitence, c'est-à-dire proportionné à ma faute ? J'y suppléerai moi-même, parce que la peine doit se mesurer sur la grandeur et la nature de la faute ; et vous devez vous imposer cette pénitence avec le discernement qui vous est aussi nécessaire qu'au confesseur.

Les Juifs se glorifiaient de la noblesse et de la sainteté de leur lignée, parce qu'ils descendaient d'Abraham ; à ce titre, ils présumaient pouvoir faire leur salut, sans passer par la pénitence ; c'est pourquoi Jean ajoute : *Ne dites pas*, verbalement, ou *en vous-mêmes*, c'est-à-dire par un jugement faux, *nous avons Abraham pour père ;* vous

reposant en sa justice et vous estimant pour cela justes vous-mêmes; n'allez pas croire pouvoir vous sauver sans faire des fruits de pénitence. Sans pénitence, aucun saint ne pourra sauver un pécheur. Et cependant, telle est l'illusion de beaucoup de chrétiens; ils ont une dévotion spéciale à un saint et se persuadent pouvoir être sauvés par ses mérites, sans faire de bonnes œuvres. Telle est aussi l'illusion de certains religieux, qui se glorifient de la sainteté de leurs fondateurs et de leurs pères ; mais on peut leur dire : Si vous êtes les fils d'Abraham, faites donc des œuvres dignes d'Abraham. Telle est aussi la vanité folle de quelques infortunés qui se glorifient de leur naissance. Ce qui fait dire à saint Chrysostôme : A quoi sert l'illustration de la naissance à celui qui la souille par sa conduite? Ou bien, qu'importe une origine obscure à celui qui l'a fait briller par une vie irréprochable? Voyez l'or, on le trouve dans la terre, et cependant ce n'est pas de la terre; on prend l'or de préférence à la terre que l'on dédaigne. Il vaut mieux illustrer son origine humble, que d'appartenir à une famille élevée en se rendant méprisable. Il vaut mieux que les parents tirent leur gloire de leur fils que le fils de ses parents. Ainsi, ne vous glorifiez pas en disant, nous avons Abraham pour père, mais rougissez plutôt de vous dire ses fils sans avoir hérité de sa sainteté. L'homme qui ne se conforme pas à son père est comme un enfant illégitime; celui dont la conduite n'est pas en harmonie avec la vie noble et digne de ceux qui lui ont donné le jour, ne mérite pas la considération dont il est environné.

Ainsi, ce n'est pas sur votre naissance, mais sur votre imitation des vertus de ceux qui vous ont donné le jour,

que vous devez établir votre confiance ; ce n'est pas en la chair, mais en la foi que nous devons nous glorifier ; car tous ceux qui sont de la race d'Abraham ne sont pas ses fils, mais ceux-là seuls qui imitent sa foi. La sainteté ne nous est pas donnée par la propagation, mais par la grâce de la vertu divine. Les Juifs étaient, il est vrai, enfants d'Abraham selon la chair ; mais parce qu'ils ne l'imitèrent pas dans sa foi à l'endroit du Christ, ils perdirent leur titre de descendants, selon la foi, d'Abraham. Les gentils, au contraire, à la prédication des apôtres, recevant la foi du Christ, devinrent enfants d'Abraham. C'est ce que veut dire le Précurseur en ajoutant : *Car, je vous le dis, Dieu peut de ces pierres*, c'est-à-dire des gentils figurés par ces pierres, *faire sortir des enfants d'Abraham*, par la foi et l'imitation, c'est-à-dire faire des imitateurs de la foi d'Abraham. Celui-là mérite d'être appelé fils d'Abraham, qui le suit dans sa foi et dans ses œuvres. Dieu peut encore changer des pierres en enfants d'Abraham, en ce sens que d'hommes endurcis dans le péché il peut faire des hommes pieux. Puisse-t-il opérer en moi cette transformation !

Ces paroles, d'après certains auteurs, ont aussi un sens littéral. Jean désigna du doigt et montra aux Juifs les douze pierres que, sur l'ordre de Josué, les douze chefs des tribus d'Israël, prirent au milieu du lit du Jourdain et transportèrent sur le sable, et celles aussi qu'ils prirent sur le sable pour les déposer dans le même lit. Les premières figurent l'aveuglement des Juifs ; les secondes, la foi donnée aux gentils par le baptême ; celles-ci figurent encore les Juifs plongés dans l'infidélité ; celles-là, les gentils émergeant à la lumière de la foi.

C'est à juste raison que ces pierres sont la figure des gentils ; soit parce qu'ils adoraient les idoles faites de pierres ; d'où le Psalmiste dit : *Que ceux qui les façonnent* (ces idoles) *leur deviennent semblables ;* soit parce qu'ils avaient des cœurs de pierre, c'est-à-dire qui ne voulaient pas se laisser attendrir en reconnaissant Dieu dans ses œuvres. C'est d'eux que surgirent des enfants d'Abraham ; car, par leur foi en la race d'Abraham, c'est-à-dire en Jésus-Christ, ils sont devenus les enfants de celui à la race duquel ils se sont unis. C'est pourquoi saint Paul dit aux gentils : *Si vous êtes à Jésus-Christ, vous êtes donc la race d'Abraham, et les héritiers selon la promesse.* Les enfants d'Abraham *sont donc nés des pierres*, lorsque, aux Juifs perdant, par leur infidélité, le titre d'enfants d'Abraham, ont été substitués les gentils qui recevaient la foi de Jésus-Christ. Ains donc, selon Raban-Maur, comme le grand héraut de la vérité voulait animer les Juifs à faire de dignes fruits de pénitence, il les appelait à l'humilité, condition essentielle pour faire pénitence. Et comme le docteur de la vérité ne doit pas se contenter d'attaquer hardiment les vices, mais doit encore montrer le châtiment qui les attend, Jean, déterminant la raison de ses sollicitations auprès des Juifs à faire promptement pénitence ici-bas, ajoute : *Car déjà la cognée*, c'est-à-dire la sévérité de la justice divine, *est à la racine de l'arbre*, pour arracher à la vie présente les pécheurs obstinés et les précipiter dans l'enfer. On peut dire encore : la cognée, la mort, est à la racine de l'arbre, c'est-à-dire se trouve placée au berceau de l'homme, puisque l'homme en naissant, commence à mourir. Vivre, dit saint Augustin, c'est traverser la vie

pour arriver à la mort. Car, semblables au bûcheron, la nuit et le jour coupent tour à tour des branches à cet arbre ; plus il a vécu de jours et de nuits, moins il reste à vivre à l'homme, et comme l'arbre, il doit enfin nous montrer sa chute ; et, à coup sûr, il restera du côté où il sera tombé. Comme dit l'Ecclésiastique : que l'arbre tombe au midi, c'est-à-dire du côté du ciel, ou au nord, c'est-à-dire du côté de l'enfer, il restera là où il tombera. Or, l'arbre tombe naturellement du côté où ses branches et ses fruits le sollicitent plus fortement ; de même l'homme tombe du côté où l'ont incliné davantage ses affections et ses actes. Ce qui fait dire à saint Bernard : Que l'arbre tombe au midi ou au nord, il restera là. La chaleur et la douceur du vent du midi ont dans l'Écriture une bonne signification, et l'aquilon est la figure du malheur. Or l'homme est semblable à un arbre : il est coupé à la mort, et il restera à l'endroit où il sera tombé ; Dieu vous jugera là où il vous trouvera ; et vous resterez là d'une manière immuable et irrévocable. Voulez-vous savoir de quel côté tombera l'arbre, faites attention à ses branches ; soyez sûr qu'il tombera du côté où ses branches seront plus nombreuses et plus prépondérantes à la fois, si on le coupe lorsqu'il est dans ces conditions. Nos branches à nous sont nos désirs ; elles s'étendent vers le midi, si elles sont spirituelles, et vers le nord, si elles sont charnelles.

Saint Jean continue : *Or tout arbre*, c'est-à-dire tout homme, en général, sans acception de personnes, *ne portant pas de bons fruits, sera coupé*, sera séparé à la mort, par une sentence, de la société des justes, *et sera jeté dans le feu* inextinguible pour l'éternité, sans espoir de

rédemption : ce qui est le châtiment du péché. Il est évident par ce texte que les fautes négatives d'omission suffisent pour damner. Nous avons une preuve de cette vérité dans le serviteur paresseux ; c'est pour cela qu'au jour du jugement, il sera fait mention, pour condamner les méchants, de leurs péchés par omission. Ainsi, il ne suffit pas à l'homme d'éviter le mal, il doit encore faire le bien. Dieu ne veut rien voir d'infructueux dans son jardin, dans sa vigne, dans son champ, comme dans le paradis terrestre il n'y avait aucun arbre sans fruits, puisque nos premiers parents reçurent de Dieu la permission de manger des fruits de tous les arbres, excepté de celui de la science du bien et du mal.

Mais, si celui qui ne porte pas de bons fruits doit être coupé et jeté au feu, qu'arrivera-t-il à celui qui a porté de mauvais fruits? Cet arbre dont parle saint Jean, c'est la figure du genre humain. Parmi les arbres, il en est d'une stérilité absolue : c'est la figure des païens et des incrédules. Il en est qui sont verdoyants, ce sont les chrétiens ; mais parmi eux, les uns ne portent aucun fruit : ce sont les chrétiens qui se laissent aller à la paresse et à la nonchalance ; les autres en portent, mais ce sont des fruits inutiles, qui ne sont pas méritoires ; ce sont ceux des hypocrites ; d'autres portent des fruits, non-seulement inutiles, mais mauvais et vénéneux : ce sont les hérétiques, qui par leurs prédications produisent des fruits délétères. Toutes ces sortes de fruits sont dignes des flammes.

Mais à côté de ces arbres portant de mauvais fruits, il en est d'autres qui en portent de bons : ce sont les chrétiens qui obéissent à Dieu. Les racines sont la bonne

ou la mauvaise volonté, de laquelle procèdent les bonnes ou les mauvaises œuvres qui nous élèvent jusqu'au ciel ou nous plongent jusqu'au fond des enfers. Ainsi, comme dit saint Ambroise : que celui qui le peut fasse des fruits de grâce, et que celui-là fasse des fruits de pénitence qui y est obligé ; car le Seigneur nous demandera nos fruits ; il vivifiera ceux qui en auront produit et condamnera les stériles.

Cependant, la foule entendant la menace de la peine éternelle, tant pour les péchés commis que pour le bien à faire omis, interrogeait Jean et disait : Pour ne pas être coupés et jetés au feu comme un arbre, *que devons-nous donc faire*? Comme s'ils disaient : Nous sommes prêts à amender notre vie, dites-nous ce qu'il faut faire. *Jean leur répondit : Que celui qui a deux tuniques*, c'est-à-dire un vêtement de reste, *le donne à celui qui n'en a pas; et que celui qui a de la nourriture de superflu en donne également à celui qui en manque.* Et cette règle est relative à tout ce que nous avons de superflu, eu égard aux nécessités et aux convenances de notre condition. Saint Basile dit, à l'endroit de ce texte [1] : Nous avons ici un enseignement : nous sommes obligés de donner de tout ce qui ne nous est pas nécessaire pour notre propre nourriture à celui qui n'en a pas, et cela au nom de Dieu qui nous a accordé tous nos biens. Ce qui fait dire à saint Grégoire [2] : Il est écrit dans la loi : *Vous aimerez votre prochain comme vous-même;* par conséquent, celui qui ne partage pas avec son prochain se trouvant dans la nécessité les choses qui lui sont nécessaires à lui-même, n'exécute

[1] Saint Basile : *Contra Divites.*
[2] Saint Grégoire : *Hom.* 20. *in Evangelium.*

pas ce précepte ; il aime son prochain moins que lui-même. Avoir deux tuniques, dans le langage de saint Jean, c'est avoir du superflu ; celui qui n'a rien se trouve ou dans une nécessité extrême ou dans une nécessité ordinaire, et qu'il pourra probablement traverser sans qu'il y ait danger pour sa vie : dans le premier cas, celui qui a du superflu, après en avoir donné aux siens, s'ils sont nécessiteux, puisque la charité doit commencer par ceux qui nous sont unis par le sang, est tenu de précepte de donner à celui qui est dans la nécessité extrême, sinon il lui enlève ses biens et sa vie, puisque dans sa nécessité extrême les biens superflus sont son bien. Mais, s'il n'est plus dans une nécessité extrême, il n'est pas ordonné, mais seulement conseillé de le secourir. Voilà où l'on connaît l'homme ; voilà comme son dévouement, dans les petites choses, nous est un garant de son dévouement dans les grandes. Si au temps de la paix vous ne donnez pas votre tunique au nom de Dieu, dit saint Grégoire, comment donnerez-vous votre vie pour lui à l'heure de la persécution ? Voulez-vous donc voir votre charité invincible dans le combat, fortifiez-la par la miséricorde dans le repos, en vous exerçant à donner vos biens pour le Dieu tout-puissant, pour vous sacrifier ensuite vous-même.

Saint Augustin dit encore [1] : La charité n'atteint pas d'un seul coup à son apogée ; elle a des degrés : elle prend naissance, s'alimente, se fortifie, se perfectionne ; et arrivée à la perfection, elle se manifeste par ce cri : *Ma vie à moi, c'est Jésus-Christ ; la mort m'est un gain. Je désire être dégagé de mon corps pour être avec Jésus-*

[1] Saint Augustin : *Tractatus* 5, *in Joan.*, 109.

Christ. Cette charité, mes frères, commence par le don de notre superflu à celui qui se trouve dans les étreintes de la misère ; si vous la nourrissez alors de la parole de Dieu et de l'espérance de la vie future, vous arriverez à cette perfection qui vous disposera à donner votre vie pour vos frères. Ne mettez donc pas, riches, de la lenteur à secourir les pauvres ; car c'est pour votre utilité que Dieu a fait les pauvres ; il a voulu qu'en ayant pitié d'eux, vous vous rendissiez dignes de mériter un jour sa miséricorde. Et saint Chrysostôme : N'allez pas croire que Dieu ait fait les riches pour l'utilité des pauvres ; il pouvait les soulager sans les riches ; c'est, au contraire, pour les riches qu'il a fait les pauvres ; sans l'existence des pauvres, les riches, semblables à des arbres stériles, n'eussent porté aucun fruit digne du ciel.

Ainsi, Jean n'impose pas à la foule et aux hommes ignorants qui l'écoutent des obligations difficiles à remplir, telles que les veilles, les jeûnes, etc. ; non, il leur ordonne, pour faire de dignes fruits de pénitence, des œuvres de miséricorde, que le Seigneur discutera au jour de son jugement, et dont il dit lui-même ailleurs : *Faites l'aumône, et toutes choses seront pures pour vous.* L'ordre logique des prédications, dit Bède, est de suggérer après la pénitence, l'exercice de l'aumône, c'est-à-dire les œuvres de miséricorde ; car, celui-là est vraiment pénitent et obtient de Dieu son pardon, qui se hâte de secourir, autant qu'il est en lui, son prochain indigent. Celui, au contraire, qui ferme l'oreille aux prières du pauvre, voit à son tour sa prière rejetée de Dieu. C'est pour cela que Jean-Baptiste, cherchant à exciter la foule qui venait l'entendre, à faire de dignes fruits de pénitence, pour ne

pas se voir précipitée dans le feu à cause de sa stérilité en bonnes œuvres, lui donne ce conseil salutaire : *Que celui qui a deux vêtements en donne à celui qui n'en a point, et que celui qui a de quoi manger, fasse de même.* Remarquons ici, avec saint Grégoire, combien grande est la vertu des œuvres de miséricorde, puisqu'elles nous sont commandées de préférence aux autres, pour faire de dignes fruits de pénitence. C'est avec raison que saint Jean fait mention de la tunique et de la nourriture ; car la tunique, étant un vêtement intérieur, est plus nécessaire que le manteau, qui l'est moins que la nourriture. Ainsi, la condition de dignes fruits de pénitence est de partager avec notre prochain, non pas nos biens extérieurs et moins nécessaires, mais ceux qui sont le plus nécessaires, comme la nourriture dont nous vivons, et la tunique dont nous nous revêtons. Ceci nous prouve qu'à plus forte raison, celui qui a deux bénéfices doit en céder un à celui qui n'en a pas, car il ne peut d'ailleurs servir à deux autels à la fois. — Par les vêtements on peut encore entendre les vertus, qui sont comme le vêtement de notre âme, et que nous devons employer au bien de notre prochain. La nourriture, c'est l'Écriture-Sainte, l'aliment de notre âme, et dont nous devons nourrir notre prochain.

Il vint aussi des publicains auprès de Jean. Les publicains étaient des hommes chargés de la perception des droits d'entrée ou de sortie des marchandises, des péages, du cens personnel, ou bien qui avaient l'administration de ces choses et des revenus du fisc ; c'étaient aussi ceux qui gagnaient leur vie dans des spéculations commerciales. Ils vinrent donc à leur tour auprès de Jean *pour se faire baptiser*. Ils lui dirent : *Maître, que faut-il que nous fas-*

sions pour obtenir la vie éternelle? *Jean leur répondit : N'exigez rien*, dans les droits et les impôts, *au delà de ce qui vous a été ordonné* par les lois et les coutumes approuvées. Il leur tient ce langage, parce que les percepteurs sont portés à demander plus qu'il ne leur est permis ou ordonné de recevoir, afin de garder pour eux le surplus. Il ne leur dit pas d'abord de faire des aumônes; non, mais de se garder de prendre le bien d'autrui; il leur apprend cette règle des livres saints; éloignez-vous du mal, vous ferez ensuite le bien, c'est-à-dire rendez le bien d'autrui et puis vous ferez l'aumône. Bède dit ici[1] : Il défend aux publicains de faire la fraude; il apaise ainsi en eux la convoitise des biens d'autrui, pour les faire arriver à partager leurs propres biens avec le prochain.

Les soldats aussi lui demandèrent : Et nous, que devons-nous faire pour nous sauver? Il leur répondit : N'usez de violence envers personne. Sous prétexte de remplir votre service, n'opprimez pas les pauvres sans défense, ne les violentez pas, ne les effrayez pas, s'ils ne le méritent pas; ne vous laissez pas aller à la calomnie en accusant d'un faux délit les riches et les puissants, en les traduisant en justice, pour extorquer ainsi leur argent et leurs biens, que vous ne pouvez avoir par aucun autre moyen. *Contentez-vous de votre solde*, que vous avez reçue pour la défense de la patrie et de la république, et n'exigez de personne les tailles et les impôts attachés aux charges ou aux services. Le bienheureux Jean fait ces recommandations aux soldats, car ils sont naturellement portés à demander, par la fraude et la violence, les biens

[1] Bède : *In cap.* III *Lucæ*.

de ceux à la défense desquels ils sont préposés. Ce qui fait dire à Pierre de Blois[1] : Aujourd'hui la loyauté et la moralité des gens de guerre se sont complétement évanouies. Autrefois le soldat s'engageait, sous la foi du serment, à défendre la république, à ne pas s'enfuir du champ de bataille, à sacrifier sa propre vie à l'intérêt général. De nos jours, il est armé au pied des autels; il professe qu'il est fils de l'Église; qu'il a reçu son épée pour s'en servir pour l'honneur du sacerdoce, la défense des pauvres, la punition des malfaiteurs et la délivrance et le salut de la patrie. Mais, hélas! que sa conduite est éloignée de ses promesses! A peine est-il revêtu des insignes militaires, qu'il s'élève contre les oints du Seigneur, s'efforce de les dépouiller de leur patrimoine, opprime et vole sans pitié les malheureux qui sont sous ses ordres, et assouvit ainsi, en persécutant les autres, ses appétits illicites et ses caprices désordonnés. Oui, autrefois, ceux qui gouvernaient la terre, depuis le soldat jusqu'au roi et à l'empereur, n'avaient en vue que le bien de la république, au lieu de leur intérêt privé; ils se dévouaient à la défense du pauvre, faible et sans appui. Mais, hélas! la république et les pauvres importent peu aux soldats de nos jours; ils font invasion sur les terres et les biens des autres, et s'en emparent, après avoir chassé les propriétaires, pour s'enrichir et augmenter leur propre patrimoine. Ils laissent pressurer indignement les pauvres; que dis-je? ils les oppriment eux-mêmes sans pitié. Ah! qu'ils craignent de perdre un jour leurs droits à la terre des vivants, et de se voir exclus du royaume des cieux,

[1] Petrus Blesensis. *Epist.* 37.

qui appartient aux pauvres. — Tous les recteurs, tous les clercs qui exigent plus qu'ils ne doivent, sont des concussionnaires condamnés par la sentence de Jean; car nous sommes tous soldats de Jésus-Christ. — On peut encore entendre ici par les soldats, les prédicateurs, que l'Apôtre arme en ces termes : *Revêtez-vous des armes de Dieu, et de l'épée spirituelle, qui est la parole de Dieu.* Aux prédicateurs, il est dit aussi : *N'usez de violence envers personne,* c'est-à-dire que vos prédications ne soient pas trop sévères et ne poussent pas au désespoir vos auditeurs. Ne vous laissez pas aller à la *calomnie* en refusant de prêcher, regardant vos fidèles comme indignes du bienfait de la parole de Dieu. *Contentez-vous de votre solde*, c'est-à-dire de ce qu'on donne aux prédicateurs qui ont des propriétés, et faites l'aumône à ceux qui mendient.

Oh! qu'ils seraient heureux les publicains et les chevaliers, s'ils observaient cette doctrine de Jean! Mais où est l'homme qui, ayant deux tuniques, ou même un grand nombre, en donne une à celui qui n'en a point? Quel est, parmi les grands, celui qui ne calomnie pas les petits, qui n'est pas concussionnaire vis-à-vis de ceux qui sont sous lui, et qui se trouve content de sa solde? Quel est le préposé qui ne reçoit pas au delà de ce qu'il doit recevoir? Ah! certes, celui-là est bien rare.

Et remarquez que saint Jean proportionne ses discours aux dispositions de ses auditeurs; il parle d'abord de l'accomplissement des petites choses pour arriver aux grandes et aux difficiles. Saint Chrysostôme dit[1] : Jean parlait

[1] Saint Chrysostôme : *De nativ. Joan.*

ainsi aux publicains et aux soldats pour les faire arriver à une perfection plus grande ; mais, comme ils n'en étaient pas encore capables, il se contente de leur prêcher une doctrine non sévère et de leur proposer des commandements faciles à accomplir.

Les préceptes que Jean donnait à la foule sont aussi obligatoires pour les publicains, les soldats, et, en général, pour tout le monde. Ce qui fait dire à saint Ambroise [1] : Jean donne à chacun de ceux qui l'interrogent une réponse en harmonie avec son état ; ainsi, il dit aux publicains de ne rien exiger au delà de la loi ; aux militaires, de ne pas opprimer ceux qui leur sont soumis, pour ravir plus facilement leur bien. A tous, il enjoint la pratique de la miséricorde ; c'est une loi pour tous les états, pour toutes les conditions, pour tous les âges ; il n'y a pas d'exception pour le publicain, pour le soldat, pour l'habitant des campagnes ou des villes, pour le riche ou pour le pauvre ; tous doivent donner à celui qui n'a pas, car la miséricorde est la perfection des vertus ; il est proposé à tous, comme règle de la vertu parfaite, de donner aux autres des vêtements et de la nourriture. Toutefois, cette miséricorde doit avoir une mesure, qui est en raison des facultés de chacun, c'est-à-dire qu'on n'est pas obligé de sacrifier jusqu'à sa dernière ressource pour le prochain ; nous devons seulement partager avec les pauvres ce qui ne nous est pas nécessaire.

[1] Saint Ambroise : *Lib. II, in Lucam.*

CHAPITRE XVIII

SAINT JEAN NE VINT PAS DE LUI-MÊME, MAIS FUT ENVOYÉ DE DIEU POUR PRÊCHER L'AVÉNEMENT DE JÉSUS-CHRIST

Saint Jean ne s'attribua pas de lui-même et de sa propre autorité le droit de baptiser, mais fut envoyé de Dieu même pour rendre témoignage à Jésus-Christ et pour proclamer sa puissance et sa majesté. Saint Luc avait dit dans son Evangile : *La parole du Seigneur se fit entendre sur Jean, fils de Zacharie, dans le désert*, et saint Jean l'évangéliste confirme et explique ce langage par ces paroles : *Un homme appelé Jean fut envoyé de Dieu.* Il était homme, vivant de la vie ordinaire, et il était envoyé de Dieu pour baptiser et pour rendre témoignage au Messie. Saint Jean fait preuve d'une obéissance parfaite, puisqu'il ne vient pas de lui-même, mais qu'il est envoyé de Dieu, et le nom qu'il porte, qui signifie *plein de grâces*, lui convient admirablement, puis-

qu'il doit précéder l'Auteur même de la grâce. Il vint donc pour rendre témoignage de la Lumière, c'est-à-dire du Christ, afin que par lui, c'est-à-dire sur sa parole, nous crussions tous en Jésus-Christ. Remarquons ici que l'évangéliste désigne le Verbe sous deux expressions différentes, l'appelant tantôt Clarté, *lucem*, tantôt Lumière, *lumen;* or, le mot *lux* signifie la clarté dans toute sa pureté et son éclat, sans mélange d'aucune autre nature; le mot *lumen*, au contraire, exprime la clarté jointe à un autre objét, comme celle de l'air, qui se traduit non par *lux*, mais par *lumen*. C'est pour cette raison que l'évangéliste, parlant de saint Jean, précurseur du Christ qui réunit dans sa personne et la nature humaine et le Verbe divin, dit de lui qu'il a été envoyé pour rendre témoignage de la lumière, *de lumine*.

Comme les Juifs s'étaient imaginé que saint Jean pouvait être le Christ, l'Évangéliste combat leur fausse opinion en disant de lui qu'il n'était pas la Lumière (*lux*), cette véritable Lumière existant par elle-même, tirant d'elle-même son éclat et se suffisant à elle seule pour éclairer toutes les créatures, mais seulement *lumière* par anticipation, empruntant sa vivacité de la vraie et unique Lumière qui habite des lieux inaccessibles, afin que, éclairé par elle, il pût rendre témoignage du Soleil de justice, c'est-à-dire du Verbe, ou du Fils de Dieu consubstantiel à son Père, de cette Lumière par essence qui éclaire tout homme venant dans ce monde de ténèbres. Car, selon saint Augustin [1], nul ici-bas n'est éclairé qu'il ne le soit par cette Lumière qui existe de toute éternité sans

[1] Saint Augustin : *In Enchirid.*, *cap.* CIII.

ombre et sans emprunt, mais par elle-même et par son essence; et, selon saint Chrysostôme [1], cette divine Lumière éclaire chaque homme autant qu'il est digne et capable d'être éclairé. Si donc quelques-uns ne sont pas éclairés par cette Lumière divine, c'est qu'ils se soustraient eux-mêmes à son influence, ferment volontairement les yeux à sa clarté en refusant de la recevoir. Leur aveuglement ne doit donc pas être attribué à la Lumière, mais bien plutôt à leur malice qui met obstacle à cette Lumière même, les en détourne et les prive ainsi de la grâce; il est donc inexcusable celui qui néglige ainsi de se préparer à la recevoir. Le Verbe divin, cette Lumière, c'est-à-dire cette Sagesse du Très-Haut par qui toutes choses ont été créées, était dans ce monde dès son origine, comme la cause dans son effet, et son action puissante brillait dans toutes ses œuvres par la création comme par la conservation. Dieu, en effet, règne sur toutes choses par sa vertu et sa toute-puissance, comme un roi de la terre domine dans tout son royaume; il règne par sa présence en tout lieu, car tout est à découvert à ses yeux, et rien ne saurait échapper à ses regards; il règne enfin par son essence même, coexistant en toutes ses créations et leur conservant continuellement l'être qu'il leur a donné. Le monde fut fait par lui, c'est-à-dire par sa bonté, afin que, parmi ses œuvres, il trouvât des êtres à qui communiquer ses grâces; mais le monde, c'est-à-dire l'homme doué de raison, ne l'a pas connu, et il fut nécessaire que le Créateur se fît homme et vînt en ce monde pour se faire connaître. Ou

[1] Saint Chrysostôme : *Hom. in Jean.*

autrement le monde, c'est-à-dire les amateurs et les esclaves du monde, ne l'ont point connu, car l'amour des choses terrestres étouffait dans leurs cœurs la connaissance des choses divines; mais les amis de Dieu le connurent même avant son Incarnation. Dieu était universellement présent dans toutes ses créatures, mais cette présence ne suffisait pas pour se faire reconnaître de ces hommes mondains et grossiers; pour se manifester à eux, il se revêtit donc de notre mortalité par son Incarnation, vint parmi eux sous la figure de la créature qu'il avait formée lui-même, et se montra dans cette humanité dont, comme Dieu, il était lui-même l'auteur. Il vint spécialement dans la Judée, qui signifie *terre de Dieu*, et se manifesta aux Juifs, parmi lesquels il devait prendre naissance, selon les prophéties, et qu'il avait choisis de préférence pour être son peuple, parce qu'ils étaient issus de la race d'Abraham. Il était dans le monde par sa divinité, mais il y vint par son humanité; car, venir ou se retirer est le propre de l'humanité, mais être, demeurer, n'appartient qu'à la divinité. C'est ainsi qu'on doit entendre cette parole de l'évangéliste, *venit*, il vint, c'est-à-dire qu'il apparut visiblement aux yeux des hommes; et il vint, non pour lui et à cause de lui, mais pour nous et à cause de nous; et, parce que le monde ne connaissait pas la grandeur de Dieu, il s'abaissa jusqu'à notre humanité.

Et sui eum non receperunt; mais les siens, c'est-à-dire les hommes créés à son image et à sa ressemblance, ne voulurent pas, du moins en grande partie, le recevoir ni croire en lui. Ou bien, les siens, c'est-à-dire les Juifs, ne voulurent point le recevoir, c'est-à-dire lui donner leur foi et leur amour. De même aujourd'hui encore, parmi

les clercs, qui sont plus spécialement les siens, puisqu'ils font partie de son héritage, un grand nombre ne le reçoivent point, mais, au contraire, l'éloignent d'eux par leurs mœurs dépravées, plus même que les simples laïques.

Expliquons maintenant ces mêmes paroles dans leur sens moral : *In propria venit.* Dieu vient parmi les siens, lorsqu'il vient dans les cœurs de ceux qui, se renonçant eux-mêmes, se dévouent entièrement à Dieu et ne vivent que pour lui seul. *Et sui eum non receperunt*, et les siens ne l'ont pas reçu; c'est-à-dire ceux qui sont attachés à eux-mêmes, cherchant leurs propres intérêts et non ceux de Dieu, ne le reçoivent point dans leurs cœurs, et Dieu refuse de venir en eux. Celui donc qui veut que Dieu vienne en lui doit être véritablement le fils de Dieu, car le Verbe éternel, qui est le vrai Fils de Dieu, ne se communique qu'aux siens, c'est-à-dire à tous ceux qui sont vraiment enfants de Dieu et qui croient au nom de Jésus, Fils du Très-Haut. Hélas! qu'il est petit le nombre de ceux qui reçoivent Jésus-Christ, l'envoyé de Dieu, dans les sentiments d'une foi vive, soutenue par une ardente charité, croyant et proclamant qu'il est vrai Dieu et vrai homme, et s'attachant à lui de tout leur cœur! Mais, me direz-vous peut-être, quels sont donc les avantages de cette réception? Ils sont immenses, puisque sans distinction d'état ou de condition, d'âge, de sexe et de personne, à tous ceux qui reçoivent Jésus-Christ par la foi, c'est-à-dire qui croient et qui professent hautement qu'il est véritablement Dieu et homme tout ensemble et Dieu avec nous, il donne le pouvoir de devenir eux-mêmes enfants adoptifs du Tout-Puissant, et cela par la grâce puissante du baptême. Ce qui fait dire à saint Jean : *Quiconque croit que*

Jésus est le Fils de Dieu, a lui-même Dieu pour père. Et remarquons aussi que l'Évangéliste ne dit pas qu'il les rend enfants de Dieu, mais qu'il leur donne le pouvoir de devenir enfants de Dieu. Et cela pour plusieurs raisons, comme le fait observer saint Chrysostôme [1] : pour nous apprendre, premièrement, avec quel soin nous devons conserver pure et sans tache dans notre cœur cette image d'enfant de Dieu que nous avons reçue au baptême ; secondement, que nul ne peut nous ravir ce privilége, excepté nous-mêmes ; troisièmement, que cette faveur n'est accordée qu'à ceux qui la désirent et la veulent recevoir, puisqu'elle est le résultat commun de la grâce et de notre libre arbitre. Dieu donne la grâce, il est vrai, mais c'est la volonté de l'homme qui la reçoit et la fixe en lui. Cette puissance de devenir enfants de Dieu n'est donc accordée qu'à ceux qui font profession de croire en Jésus-Christ, soit par eux-mêmes, s'ils sont adultes, soit par la bouche d'un autre, s'ils n'ont pas encore la raison ; et ce privilége ne nous vient pas de la nature, mais découle des mérites du Sauveur. Tels sont les fruits de l'avénement de Jésus-Christ, qui, Fils de Dieu par sa nature, a voulu par sa grâce nous rendre ses enfants par adoption, et dès lors, comme dit l'Apôtre, *si nous sommes les enfants de Dieu et les héritiers de son royaume, nous sommes aussi les cohéritiers de Jésus-Christ.* O admirable bonté de notre Dieu qui daigna nous adopter pour ses enfants, nous qui n'étions pas même dignes d'être ses esclaves! Jésus-Christ, en naissant, dit saint Augustin [2], était le Fils unique de Dieu, mais il n'a pas voulu rester seul, et n'a pas craint

[1] Saint Chrysostôme : *Hom.* 9, *in Joan.*
[2] Saint Augustin : *Tractatus* 2 *in Joan.*

de nous faire ses cohéritiers, car son héritage ne s'amoindrit pas, malgré le grand nombre de ceux qui peuvent être appelés à le partager.

Dans la crainte qu'on ne prît cette naissance dans le sens charnel, et non dans le sens spirituel, l'Evangéliste a soin de nous en donner l'explication précise en disant : Ces enfants adoptifs de Dieu n'ont pas été formés par le sang, *non ex sanguinibus*, c'est-à-dire par l'union de l'homme et de la femme (et en se servant du pluriel *ex sanguinibus*, il nous désigne la communication entre les deux sexes), ni par la volonté de la chair, *neque ex voluntate carnis*, c'est-à-dire par la concupiscence et la délectation de la femme ; ni par la volonté, c'est-à-dire par la concupiscence et la délectation de l'homme, *neque ex voluntate viri*; mais ils sont nés de Dieu même, *sed ex Deo nati sunt*; c'est-à-dire en recevant le sacrement du baptême, ils ont été engendrés, non charnellement, mais spirituellement, par la grâce, et sont devenus en quelque sorte participants de la nature divine. La conséquence morale de tout ceci est que rien d'humain, rien de mondain, rien de créé n'occupe notre cœur, mais que nous soyons entièrement à Dieu, comme ses enfants d'adoption.

L'Évangéliste nous montre ensuite la manière dont le Verbe vint en ce monde. Il n'y vint pas, en effet, comme s'il n'y eût été jamais auparavant, mais il s'y manifesta sous un nouveau rapport. Ne dit-on pas qu'un roi de la terre, quoique absent, règne par sa seule puissance dans chacune des villes de son royaume ? mais, s'il vient en personne dans une ville, alors il y règne d'une manière toute nouvelle, c'est-à-dire par sa présence. De même,

le Fils de Dieu, qui était présent dans le monde par sa puissance et son essence divines, s'y montra ou y vint d'une manière différente et nouvelle, en se revêtant de notre mortalité, afin que, par ce Fils de Dieu par nature, nous devinssions aussi ses enfants par adoption. Lorsque l'Évangéliste dit : *Verbum caro factum est*, le Verbe s'est fait chair et a pris chair, c'est comme s'il disait : Le Verbe a pris notre humanité qu'il a unie à sa personne; car ici le mot chair, *caro*, signifie l'homme, en prenant par figure la partie pour le tout; c'est donc comme s'il disait : Le Verbe s'est fait homme. Ainsi, le Verbe s'est fait chair, non pas en ce sens qu'il se changea en chair, mais en ce sens qu'il prit un corps animé par une intelligence raisonnable, réunissant la divinité et l'humanité dans une seule et même personne; de sorte que la nature divine ne fut pas changée en la nature humaine, ni la nature humaine en la nature divine, mais ces deux natures distinctes l'une de l'autre, réunies sans se confondre dans la personne du Christ, qui est Dieu et homme tout ensemble. Lors donc que l'Évangéliste dit : Le Verbe s'est fait chair, c'est comme s'il disait : Dieu s'est fait homme.

Écoutons saint Augustin [1] : Le fils de l'homme, nous dit-il, est composé d'un corps et d'une âme; le Fils de Dieu, qui est le Verbe de Dieu, est revêtu de l'humanité comme l'âme est revêtue d'un corps; or, de même que l'âme revêtue d'un corps ne forme pas deux personnes, mais un seul homme, de même le Verbe, revêtu de l'humanité, ne forme pas deux personnes, mais un seul Christ.

[1] Saint Augustin : *Lib.* XV *de Trinitate, cap.* XI.

Qu'est-ce que l'homme, sinon une âme raisonnable unie à un corps? Qu'est-ce que le Christ, sinon le Verbe de Dieu uni à l'humanité? — Jésus-Christ étant venu sur la terre pour sauver l'homme tout entier, devait prendre en lui toute sa nature. L'homme, en effet, dit saint Chrysostôme[1], avait encouru, dans son âme comme dans son corps, la sentence et la peine de mort portées contre lui à cause du péché de notre premier père; il était donc nécessaire que Jésus-Christ prît l'une et l'autre afin de les sauver tous les deux. L'évangéliste n'a pas voulu nommer l'homme tout entier pour nous montrer la singulière et intime union du Verbe avec l'humanité; cette union, en effet, est si intime et si grande, que non-seulement le Verbe est homme et l'homme est Verbe, mais encore que les deux parties constitutives de l'homme, l'âme et le corps, étant séparées, le Verbe est chacune de ces parties, et chacune de ces parties est le Verbe. Et quoique l'âme soit plus noble que le corps ou la chair, toutefois l'évangéliste nomme la chair de préférence à l'âme, afin de nous donner une plus grande certitude de cette union, car il était plus difficile de croire que le Verbe se fût uni à la chair humaine, que de croire qu'il se fût uni à l'âme qui est beaucoup plus noble.

Dans le sens moral, il aime mieux nommer la chair que l'âme, voulant nous faire comprendre par ce langage l'immense bonté et l'ineffable abaissement du Sauveur, et en même temps aussi confondre l'orgueil d'un grand nombre qui, en parlant de leurs ancêtres, ne nomment que ceux qui ont été élevés en dignités, qui ont occupé

[1] Saint Chrysostôme : *Hom.* 10 *in Joan*

des postes importants, sans parler de ceux qui ont été humbles et pauvres, quoique souvent ces derniers soient plus rapprochés d'eux par les liens du sang. Un auteur nous donne plaisamment un exemple de ceci dans la fable d'un mulet auquel on demandait son origine et qui répondit qu'il avait pour oncle le coursier du roi, rougissant d'avouer qu'il avait un âne pour père.

Et le Verbe habita en nous, *Et habitavit in nobis*, c'est-à-dire qu'il s'unit à notre nature pour ne plus en être séparé. Nous ne devons pas comprendre par ces paroles que le Verbe habita en chacun de nous comme il habita dans le Christ, mais seulement qu'il demeura dans l'humanité ou dans la nature humaine, qui fut commune à lui et à nous, et avec laquelle il forma une alliance éternelle. Ou bien encore il habita en nous, *Et habitavit in nobis*, c'est-à-dire qu'il demeura parmi nous dans ce monde, selon cette parole du prophète Baruch : *Il apparut sur la terre et conversa avec les hommes*. Nous pouvons aussi, dans un sens moral, appliquer ces paroles à la présence spirituelle de Dieu dans nos cœurs par sa grâce ; car, de même que l'effet suit la cause, de même aussi c'est uniquement de l'Incarnation du Verbe divin que découle pour nous l'ineffable privilége, l'immense avantage de le recevoir spirituellement dans nos âmes.

Et vidimus gloriam ejus, et nous avons vu sa gloire, c'est-à-dire que nous avons connu la majesté glorieuse de la divinité, de celui qui est véritablement le Fils unique du Père éternel et de la même nature que lui. Le mot voir, *videre*, doit s'entendre ici de deux manières, et pour la vision physique, et pour la connaissance intellectuelle ; or, sous ces rapports, saint Jean et les autres apôtres vi-

rent le Verbe incarné : physiquement, puisqu'ils vécurent et conversèrent avec lui, et qu'ils furent témoins de toutes ses œuvres miraculeuses ; intellectuellement, car ils comprirent l'excellence de la divinité du Christ cachée sous l'humanité, divinité que les orgueilleux ne voulurent pas reconnaître sous les enveloppes grossières d'une chair visible. Ils comprirent cette gloire du Verbe dans la sagesse de sa doctrine, lorsqu'il les instruisait comme ayant la puissance de le faire. Ils la connurent cette gloire, en voyant Jésus-Christ commander de sa propre autorité à la nature entière, et toutes les créatures lui obéir comme à leur maître et à leur Créateur. Ils l'admirèrent, cette gloire, dans la Transfiguration, dans la Passion, dans la Résurrection, dans l'Ascension, dans la Descente du Saint-Esprit sur eux au jour de la Pentecôte. Aussi l'évangéliste, après avoir dit : *Et vidimus gloriam ejus*, et nous avons vu sa gloire, ajoute comme pour expliquer cette gloire : *quasi Unigeniti a Patre*, tout ainsi que la gloire du Fils unique du Père, non par adoption, mais bien par nature, procédant de lui et participant à sa propre essence.

Remarquez que cet adverbe *quasi* n'est pas mis ici pour signifier la similitude ou la comparaison, mais bien pour exprimer la vérité ; comme s'il disait, selon saint Chrysostôme [1], nous avons vu sa gloire, telle qu'elle convenait au Fils unique du Père éternel. C'est également une manière de parler, observe le même saint Chrysostôme. Si, par exemple, quelqu'un avait vu un grand roi entouré de toutes les splendeurs de sa cour, marcher en triomphe

[1] Saint Chrysostôme : *Hom.* 11 *in Joan.*

au milieu de la ville, voulant raconter à d'autres toutes les magnificences dont il a été témoin, mais ne pouvant dépeindre toute la pompe du cortége ; qu'est-il besoin, leur dirait-il, de tant de paroles, je vous dirai tout en deux mots : il marchait comme un roi, avec un appareil digne de la majesté royale. De même, l'évangéliste ne pouvant décrire tout ce qu'il avait vu et connu de la gloire du Verbe : le chant des anges dans les airs à sa naissance, la joie des bergers à Bethléem, l'adoration des Mages à la crèche ; les démons chassés du corps des possédés, la guérison des malades, la résurrection des morts ; l'accord de toutes les créatures proclamant la venue du Roi des cieux ; le témoignage du Père rendu du haut des airs à son Fils bien-aimé ; la descente du Saint-Esprit sur lui au jour de son baptême, et tous les autres témoignages de sa puissance et de sa grandeur, l'évangéliste, dis-je, ne pouvant raconter toutes ces merveilles, renferme tout dans ces seuls mots : *Et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre ;* nous avons vu sa gloire, cette gloire telle qu'elle convient au Fils unique du Père éternel. Jésus-Christ est donc Fils de Dieu par l'excellence de la divinité, puisqu'il est seul engendré du Père, et il est le premier-né en grâce selon son humanité. Aussi, l'appelons-nous notre frère et notre Seigneur ; notre frère, en sa qualité de premier-né ; notre Seigneur, comme seul engendré du Père éternel.

La connaissance que les apôtres et les autres croyants eurent du Verbe incarné, s'étend à sa nature divine et à sa nature humaine. Relativement à sa divinité, l'évangéliste dit : Et nous avons vu sa gloire, cette gloire digne du Fils unique de Dieu ; puis, relativement à son humanité,

il ajoute : *Et vidimus eum plenum gratiæ et veritatis; et nous l'avons vu plein de grâce,* puisqu'il reçut sans mesure tous les dons du Saint-Esprit pour la rémission des péchés, et de *vérité*, pour l'accomplissement de toutes les promesses faites à la terre; et vraiment rempli, *plenum*, puisque la plénitude de la divinité habite en Jésus-Christ fait homme.

Remarquons ici avec admiration que cet Évangile contient des choses d'une si haute portée, et renferme des mystères si profonds, et principalement dans ce passage : *Et Verbum caro factum est*, et le Verbe s'est fait chair, que saint Jean lui-même s'avoue indigne et incapable de les expliquer; nous ne devons donc pas douter que ces paroles n'aient une grande efficacité. Aussi l'Église a-t-elle adopté la louable coutume de faire lire cet évangile à la fin de chaque messe. Je vais rapporter ici, pour l'instruction du lecteur, quelques exemples du pouvoir de ces paroles.

Dans la Guienne, vivaient autrefois deux mendiants possédés du démon; l'un d'eux, jaloux de ce que l'autre avait reçu plus d'aumônes que lui, vint secrètement trouver un prêtre en lui disant : si vous faites ce que je vais vous dire, à savoir, si vous récitez à l'oreille de mon compagnon, sans toutefois que je puisse l'entendre, l'évangile de saint Jean : *In principio erat Verbum* (le Verbe était au commencement), soyez sûr que le démon sera aussitôt mis en fuite. Le prêtre comprenant la ruse du malin esprit, lut à haute voix l'évangile, et lorsqu'il fut arrivé à ces paroles : *Verbum caro factum est,* le Verbe s'est fait chair, les démons disparurent sur-le-champ et les deux mendiants furent délivrés.

On raconte également une autre histoire à ce sujet : Le diable dit un jour à un saint personnage qu'il y avait dans ce même évangile certains mots qui étaient surtout redoutables au démon ; le saint homme lui demanda quels étaient ces mots, il ne voulut pas les lui dire ; puis, comme le saint homme citait au démon plusieurs passages, le diable lui répondait à chacun que ce n'était pas cela. Enfin, interrogé si par hasard ce n'étaient pas ces paroles : *Verbum caro factum est*, le diable ne répondit point, mais disparut aussitôt en jetant un grand cri.

Une autre fois, le diable se présenta à l'abbé d'un monastère sous la figure d'une belle dame, le sollicitant au péché ; comme ils étaient seuls dans le jardin, l'abbé eut quelque crainte, mais, soupçonnant la malice du père des ténèbres, il se signa en disant : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis*, et aussitôt le démon s'évanouit au milieu d'un bruit épouvantable.

On raconte encore cet autre trait : Un moine assistant à la lecture de l'évangile *In principio erat Verbum*, et à ces mots : *Verbum caro factum est*, ne s'étant point prosterné et n'ayant donné aucun signe de respect, le démon lui donna un soufflet en disant : Si on lisait que le Verbe s'est fait démon, nous ne cesserions pas de fléchir les genoux. Tout ceci nous prouve avec quelle vénération nous devons lire ou entendre lire cet évangile.

Vidimus eum plenum gratiæ et veritatis ; nous l'avons vu plein de grâce et de vérité, puisque, en effet, c'est de lui, c'est de sa plénitude que nous avons reçu toutes les grâces, toutes les faveurs qui nous ont été accordées; comme si l'évangéliste disait en d'autres termes : C'est de cette plénitude que tous les apôtres, que tous les fidèles

présents et à venir ont reçu, reçoivent et recevront toutes grâces; c'est donc à bon droit que nous pouvons dire que le Verbe était rempli, *plenum*. Remarquons ici que l'on distingue plusieurs sortes de plénitudes: plénitude d'universalité ou de nombre, laquelle est dans l'Église, selon les diverses personnes auxquelles Dieu accorde plusieurs et diverses grâces selon leurs dispositions; plénitude de suffisance, laquelle était dans saint Etienne et les autres saints, et qui est encore dans tous les justes, selon la capacité de chacun; plénitude de prérogative et d'abondance, laquelle fut dans la bienheureuse Vierge, qui surpassa en grâces tous les autres saints; en effet, de même que Dieu a réuni dans le soleil toutes les qualités des autres astres, de même aussi il a mis en Marie toutes les vertus des autres saints, car la plénitude de suffisance, sans la plénitude de prérogative et d'abondance, ne lui eût pas suffi pour répandre ces grâces sur les pécheurs; et cependant Jésus-Christ était l'auteur de cette grâce en Marie.

Enfin la plénitude de consommation ou d'excellence qui fut en Jésus-Christ lui-même, et c'est celle dont parle ici saint Jean. Le Sauveur, en effet, n'eut pas seulement cette plénitude que l'on trouve dans les autres, mais cette plénitude qui rejaillit sur les autres, car la plénitude des dons que reçoivent tous les élus, procède de Jésus-Christ, et coule comme par de petits ruisseaux sur nos mérites, c'est-à-dire que nous recevons grâce pour grâce : grâce de réconciliation pour grâce de foi par laquelle nous croyons en lui; grâce de vie éternelle pour grâce prévenante et justifiante; grâce de récompense pour grâce de mérite. Dieu, en effet, nous donne la grâce, afin que par

elle nous puissions arriver à la gloire qui est la grâce de consommation. En deux mots, tout ce qui nous est donné après la grâce prévenante, est tout à fait grâce pour grâce, d'où cet axiome : Tout ce que nous avons de mérite, nous le devons à la grâce prévenante, et Dieu, en couronnant les saints, ne fait que couronner ses propres dons. Ce qui fait dire à saint Augustin [1] : Quelle grâce avons-nous reçue la première? La foi; elle est appelée grâce, parce qu'elle est donnée gratuitement, et le pécheur reçoit cette première grâce, afin de pouvoir obtenir le pardon de ses péchés. Lorsque nous disons grâce pour grâce, c'est comme si nous disions que pour cette grâce par laquelle nous vivons de la foi, nous devons recevoir une autre grâce, qui est la vie éternelle, laquelle est la récompense de notre foi; or, la foi étant une grâce, la vie éternelle est nécessairement grâce pour grâce.

Quant à ce qu'ajoute l'Évangéliste, que *tous nous recevons la grâce de la plénitude de Jésus-Christ*, c'est facile à comprendre; en effet : si vous plongez dans une fontaine remplie un vase quel qu'il soit, il n'y puisera que selon sa capacité; et s'il y puise peu, ce ne sera certes pas la faute de la source qui est remplie, mais la faute du vase. De même, en Jésus-Christ, qui est la source de vie, nous puisons la grâce selon la capacité de nos cœurs. Or, comme un vase bas et large contient plus d'eau qu'un vase haut et étroit, de même un cœur abaissé par l'humilité et élargi par la charité reçoit plus de grâce qu'un cœur élevé par l'orgueil et rétréci par l'avarice; en sorte que si nous recevons peu, ce n'est pas la faute de Dieu, qui donne, mais

[1] Saint Augustin : *Tractatus* 3, *in Joan*.

la faute de celui qui reçoit; nous devons donc nous disposer à recevoir par l'amour et par l'humilité. Rien, dit saint Isidore, n'est plus propre à nous mériter la grâce de Dieu et la bienveillance des hommes que l'humilité jointe à la charité. Cette grâce, ajoute saint Augustin [1], n'existait pas sous l'ancienne Loi, laquelle menaçait le pécheur, mais ne le délivrait pas; elle ordonnait, mais n'absolvait pas; découvrait les plaies, mais ne les guérissait pas, montrant seulement de loin le vrai Médecin futur qui devait apporter au monde coupable la grâce et la vérité.

Pour prouver ensuite la manière dont cette grâce nous est communiquée, l'Évangéliste ajoute: La Loi ancienne fut donnée par Moïse, mais cette Loi n'était que le prélude et l'image de la Loi de grâce, que nous recevons par la vertu et les dons du Saint-Esprit et par les Sacrements de l'Eglise; et de vérité, parce qu'elle est la solution de toutes les figures et de toutes les promesses faites par Jésus, notre Sauveur et notre Christ, et entièrement accomplies en Lui et par Lui. Cette grâce promise mais non donnée dans l'ancienne Loi, dit saint Augustin, au même endroit, n'était rien autre chose que la mort même de notre Rédempteur, qui nous délivra en même temps et de la mort temporelle et de la mort éternelle. Tout ce qui devait se réaliser dans le Nouveau Testament, dit saint Chrysostôme [2], avait été figuré par l'Ancien; aussi la Loi de Moïse n'était qu'une loi figurative, tandis que celle de Jésus-Christ est la loi de vérité.

Comment cette grâce et cette vérité sont-elles arrivées

[1] Saint Augustin : *Tractatus* 3, *in Joan.*
[2] Saint Chrysostôme : *Hom.* 13, *in Joan.*

jusqu'à nous? L'Évangéliste nous l'apprend en ajoutant : *Deum nemo vidit unquam;* jamais aucune créature n'a vu Dieu de la vue de compréhension; car, dit saint Chrysostôme [1], si jamais ni les anges ni les archanges, ni les chérubins ni les séraphins n'ont vu Dieu, à plus forte raison nulle créature mortelle. Tant que nous vivons sur cette terre, dit saint Grégoire [2], nous pouvons bien voir Dieu sous quelques figures, mais nous ne saurions le contempler dans sa nature et dans son essence; et l'âme la plus favorisée des grâces du Saint-Esprit ne saurait parvenir jusque-là.

Cependant (et ceci ne contredit pas ce qui vient d'être dit), l'homme spirituel qui sait mourir entièrement au monde et à toute affection charnelle et terrestre, peut s'élever à la contemplation de la Sagesse éternelle qui est Dieu.

Celui qui meurt entièrement à lui-même et au monde, dit saint Augustin [3], pourra parvenir à cette intuition divine.

Celui qui comprend véritablement Dieu, ajoute l'Évangéliste, c'est le Fils unique de Dieu, qui est et qui demeure dans le sein, c'est-à-dire dans le plus intime de son Père, auquel il est coéternel; c'est Lui qui a révélé à ses fidèles serviteurs son essence et sa nature, en leur découvrant les profondeurs cachées de la divinité, en les instruisant du mystère de la Trinité et de plusieurs autres que la Loi et les prophètes avaient tenus secrets. Jésus-Christ est venu enseigner ces grandes vérités aux hommes

[1] Saint Chrysostôme : *Hom.* 14, *in Joan.*
[2] Saint Grégoire : *Lib.* XVIII, *Moral.*, *cap.* XXXVII.
[3] Saint Augustin : *Lib.* XII, *in Genes.*, *cap.* XXVII.

pour les établir et les fortifier dans la foi divine, et leur montrer ainsi le chemin du salut, qui est lui-même, Lui, comme il le dit, la voie, la vérité et la vie. Le Fils de Dieu fait homme, dit le vénérable Bède, en expliquant ces paroles de saint Jean, nous a enseigné ce que nous devons croire de la mystérieuse unité dans la Trinité; de quelle manière nous pouvons parvenir à ces sublimes contemplations et ce que nous devons faire pour y arriver.

CHAPITRE XIX

SAINT JEAN CONFESSE DEVANT LES JUIFS QU'IL N'EST PAS LE CHRIST, MAIS SEULEMENT SON PRÉCURSEUR ET SON MESSAGER

La conception et la naissance merveilleuses de saint Jean; la sainteté de sa vie, la doctrine admirable et la nouveauté du baptême qu'il prêchait, portaient le peuple juif à penser qu'il était peut-être le Christ promis dans la Loi et qui devait venir pour le délivrer. Les Pharisiens voyant que cette opinion se propageait de plus en plus, se déclarèrent contre saint Jean, mécontents de ce qu'il s'était arrogé le droit de baptiser contrairement à la Loi et à leur tradition; mais doutant eux-mêmes s'il n'était pas le Messie, ils envoyèrent de Jérusalem vers lui, parce qu'il était issu de la race sacerdotale, des prêtres et des lévites instruits dans la Loi, pour lui demander qui il était et pourquoi il baptisait. Pourtant, ces Scribes et ces Phari-

siens pouvaient bien savoir qu'il n'était pas le Christ, puisque le Sauveur promis devait naître de la tribu de Juda, et que saint Jean était de la tribu de Lévi.

A l'occasion de cette demande : *qui êtes-vous*, adressée à saint Jean qui avait été sanctifié dès le sein de sa mère, chacun doit s'adresser à lui-même quatre questions importantes, touchant sa nature, sa personne, sa forme et sa stature. Ayez soin de vous considérer vous-même sous ces quatre rapports, afin que vous puissiez répondre à Dieu quand il vous interrogera. La première question peut se formuler ainsi : Qui êtes-vous par votre nature ? et à cette question se présente une triple réponse. Par votre corps vous êtes terre, afin de vous abaisser et de triompher de l'orgueil ; par votre âme vous êtes esprit, afin de vous élever au-dessus de l'amour des biens terrestres et périssables ; par votre corps et par votre âme réunis, vous êtes une créature raisonnable, afin de vous conduire toujours selon la raison et de fuir une vie molle et sensuelle. Or, si Dieu vous demandait en ce moment : Qui êtes-vous ? O orgueilleux ! pourrait-il vous dire, vous avez changé votre nature; vous n'êtes plus cette terre qui doit s'abaisser, mais comme l'air, vous avez voulu vous élever ; vous n'êtes plus cet esprit qui ne doit s'attacher qu'aux choses spirituelles, mais vous êtes devenu chair en savourant les choses terrestres ; vous n'êtes plus cette créature raisonnable qui doit n'avoir que la raison pour guide, mais vous vous êtes ravalé au niveau des brutes en vivant comme elles.

La seconde question est ainsi conçue : Qui êtes-vous dans votre personne ? Lorsqu'un jour vous frapperez à la porte du ciel, en disant : Seigneur, Seigneur, ouvrez-moi,

Dieu vous dira : Qui êtes-vous? Peut-être répondrez-vous alors : Je suis chrétien ; mais apprenez de saint Ambroise que c'est mentir de se dire chrétien, lorsqu'on ne fait pas les œuvres de chrétien; ou bien direz-vous peut-être : Je suis l'ami de Jésus-Christ, mais entendez-le lui-même vous dire : *Vous serez mes amis si vous observez mes commandements.* Si donc vous n'êtes ni l'un ni l'autre, vous recevrez cette terrible réponse : *Je ne vous connais pas.*

La troisième question : Qui êtes-vous dans votre nature? s'applique aux mœurs et aux œuvres tant intérieures qu'extérieures, afin que vous examiniez attentivement si vous avancez ou si vous reculez dans le chemin de la vertu.

La quatrième question : combien grand êtes-vous? regarde votre abaissement et votre élévation spirituelle. Considérez si vous êtes devenu assez petit par l'humilité pour pouvoir entrer par la porte étroite qui conduit à la vie; et si vous êtes assez grand par la charité pour conquérir une place honorable dans la Jérusalem céleste.

Saint Jean, interrogé sur ce qu'il était, avoua la vérité et ne la nia pas, car la nier, c'eût été nier Jésus-Christ qui est la vérité même; il dit donc : *Je ne suis point le Christ*, répondant ainsi, non aux paroles, mais bien plutôt à la pensée et aux intentions de ceux qui l'interrogeaient. Les Juifs, en effet, ne demandaient à saint Jean qui il était que pour savoir si réellement il était le Christ ou non, et quoique leur question ne fût pas précise à cet égard, nul doute, selon saint Chrysostôme, que telle ne fût la pensée de leurs cœurs, comme d'ailleurs le prouve la réponse de saint Jean lui-même. Il avoua donc n'être pas ce qu'il n'était pas en effet, et ne nia pas être ce qu'il était réellement. Il avoua n'être pas le Christ, malgré l'opinion

publique qui semblait lui donner ce titre, mais il ne nia pas qu'il fût son précurseur; il avoua n'être pas le Souverain Juge, mais il ne nia pas qu'il était chargé de l'annoncer; il avoua n'être pas l'Époux de l'Église, mais il ne nia pas qu'il fût l'ami de l'Époux; il avoua n'être pas le Verbe, mais il ne nia pas qu'il fût sa *voix*, préférant se renfermer ainsi en lui-même et rester ce qu'il était, plutôt que d'être élevé au-dessus de lui-même dans l'opinion des hommes; aimant mieux reconnaître humblement sa bassesse pour rester membre du corps de Jésus-Christ, que d'en être séparé à toujours en usurpant un nom qu'il ne méritait pas.

Elle est bien digne de nous être proposée pour exemple, cette grande humilité de saint Jean, qui, malgré la considération et l'autorité dont il jouissait parmi les Juifs qui le regardaient comme le Messie, ne se laissa point aller à l'orgueil et ne voulut point s'attribuer un nom et un honneur étrangers. Les serviteurs dévoués, dit saint Chrysostôme [1], ne ravissent pas l'honneur de leur maître, et quand même on le leur offrirait, ils refuseraient de l'accepter. Qu'il était éloigné de cette humilité de saint Jean, ce Lucifer qui osa usurper la gloire de la divinité; qu'ils en étaient éloignés nos premiers parents, qui, en mangeant du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal, crurent devenir semblables à la Sagesse incréée! Qu'il en était loin, ce malin esprit, qui, en s'élevant, voulut usurper l'honneur dû au Très-Haut! Aujourd'hui encore, plusieurs suivent les traces de ce Lucifer; ce sont les tyrans qui gouvernent par la sévérité et la violence; quelques-uns imitent nos

[1] Saint Chrysostôme : *Hom.* 15, *in Joan.*

premiers parents, ce sont les hérétiques et les faux sages du monde qui veulent savoir plus qu'ils ne peuvent e qu'ils ne doivent; d'autres enfin figurent l'Antechrist, ce sont les hypocrites qui veulent paraître saints aux yeux des hommes, les fourbes et les menteurs qui nient la vérité qui les éclaire.

Les Juifs, en s'imaginant que saint Jean était le Christ promis par la Loi, qui, selon les Écritures, devait apparaître avant que le sceptre ne sortît de la maison de Juda, prouvent que cette prophétie leur était connue, et que le temps de l'Incarnation du Verbe approchait; mais, par un aveuglement fatal, ces mêmes Juifs, qui pensaient que saint Jean était le Christ, s'obstinèrent, malgré le témoignage de saint Jean lui-même qui l'attestait par ses vertus et ses prodiges, à ne pas croire que Jésus fût le Sauveur ou le Messie promis. Le peuple juif, qui attendait le Christ, attendait aussi Élie qui devait le précéder sur la terre, selon les saintes Écritures. Les envoyés des Pharisiens voyant donc que Jean niait être le Christ, lui demandèrent : *Êtes-vous Élie?* croyant le reconnaître à la manière dont il était vêtu, à l'austérité de sa vie et à l'emploi de précurseur qu'il remplissait; et il leur répondit : *Je ne le suis point.* Saint Jean fut un ange, non par sa nature et sa personnalité, mais par sa vie et par ses mœurs; il n'était pas Elie en personne, quoique ailleurs Jésus-Christ dise qu'il est Elie par sa vie et par ses œuvres; en effet, il le représentait dans toute sa conduite. Élie doit précéder le second avénement du Seigneur; Jean précédait le premier. Élie doit être, à la fin du monde, le précurseur du Souverain Juge; Jean est le précurseur du Messie. Jean, comme Élie, habite le désert, vivant de peu et couvert de

vêtements grossiers. Élie déploie tout son zèle en faveur de la vérité, Jean meurt pour sa défense. Tous deux à la cour des rois blâment et réprimandent leur mauvaise conduite, et tous deux sont poursuivis par leur colère. Elie, avant de monter au ciel, divise en deux les eaux du fleuve pour livrer passage à son disciple Élisée ; saint Jean, en baptisant dans le Jourdain, instruit ceux qui viennent à lui et leur montre le chemin qui conduit à la céleste patrie.

Saint Jean ayant nié être Élie, cet Élie que les Juifs croyaient devoir précéder l'avénement du Messie, les Juifs lui demandèrent : *Êtes-vous prophète ?* c'est-à-dire ce prophète dont avait parlé Moïse, et qu'ils pensaient également devoir précéder le Christ. En effet, c'était alors une opinion répandue parmi le peuple qu'avant le Christ devait apparaître un grand prophète, dont Moïse avait dit : *Le Seigneur suscitera du milieu de vous un prophète* ; *écoutez-le comme moi-même.* Ces paroles, qui désignaient le Christ lui-même, les Juifs les appliquaient à un autre prophète ; c'est pourquoi ils demandent à Jean s'il est ce prophète. Saint Jean nia ouvertement être ce prophète mentionné dans les saintes Écritures, mais il ne nia pas être prophète, et prophète précédant le Messie. Si, en effet, Jésus-Christ parlant de saint Jean dit qu'il est plus que phophète, il s'ensuit naturellement qu'il est prophète, car le plus renferme le moins. Saint Jean, que sa haute réputation pouvait, s'il eût voulu, faire passer pour être le Messie, ne voulut passer ni pour le Christ, ni pour Élie ni pour cet autre prophète, reprenant ainsi par sa conduite l'orgueil de ceux qui se vantent de leur naissance, de leurs richesses, de leurs vertus, de leurs talents, etc.

Comme les envoyés insistaient et lui demandaient de nouveau qui il était et ce qu'il disait de lui-même, afin qu'ils pussent donner une réponse à ceux dont ils étaient les députés; saint Jean, en rendant témoignage de Jésus-Christ et en affirmant qu'il était son précurseur, leur dit : *Je suis la voix de Celui* (du Verbe, du Christ) *qui crie*, par moi, *dans le désert : Préparez les voies du Seigneur, comme dit le prophète Isaïe;* c'est-à-dire : Je suis celui dont parle l'Écriture, qui doit crier dans le désert pour que les hommes se disposent à l'avénement du Sauveur qui va venir dans ce monde. Ce précurseur du Christ crie dans le désert, c'est-à-dire dans la Judée, abandonnée de Dieu et privée de ses grâces, pour lui annoncer sa rédemption future. Saint Jean est désigné et avec raison par le mot *voix*, puisqu'il est chargé d'annoncer le Verbe divin, Jésus-Christ, qui, par sa divinité, est le Verbe du Père éternel, comme la voix humaine est l'expression de la parole intérieure. Jean est donc appelé voix par la raison que le Christ est appelé Verbe, et de même que la voix précède la parole, de même Jean précède le Christ. Nous appelons voix le son qui s'échappe de la bouche de celui qui parle, mais cette voix n'est pas encore la parole, car c'est la parole seule et non la voix qui exprime la pensée; or, comme la voix manifeste la parole, saint Jean manifeste le Christ. La voix est également plus rapprochée de la parole que le son, car c'est le son d'abord qui est perçu, puis la voix, puis enfin la parole exprimée par la voix; de même saint Jean est plus rapproché du Christ que les autres prophètes, qui n'étaient relativement à saint Jean que comme le son relativement à la parole, car ils ne parlaient du Christ que comme un objet éloigné, tandis que saint Jean

en parlait comme présent et le désignait, pour ainsi dire, du doigt en disant : *Voici l'agneau de Dieu.*

C'est donc à bon droit que saint Jean est appelé le précurseur du Christ, puisqu'en effet il le précède par sa naissance, par son baptême, par sa prédication, par sa mort, et même par le nom qu'il se donne. Mais que criait-il dans le désert? Un autre évangéliste nous l'apprend : *Disposez,* c'est-à-dire préparez *la voie du Seigneur* par votre fidélité à observer ses commandements, *et rendez droits ses sentiers,* par votre empressement à pratiquer ses conseils, afin que daigne venir habiter en vous Celui qui se plaît dans les sentiers droits et dans les chemins unis. Ce qui fait dire au Psalmiste : *Montrez-moi vos voies, ô mon Dieu, et conduisez-moi dans vos sentiers.* Saint Jean, par ces paroles : Préparez la voie du Seigneur, s'adressait à tous, mais en ajoutant : Rendez droits ses sentiers, il ne s'adressait qu'à ceux qui marchent déjà dans le chemin de la vertu. Ces sentiers, qui nous conduisent plus directement à notre véritable patrie, se dressent et s'aplanissent plus aisément dans la solitude, par l'éloignement du monde et le mépris des biens temporels, dont l'amour nous égarerait dans des voies détournées. Mais, hélas! combien faussent ces sentiers! Ce sont ceux qui, sous l'apparence de la sainteté et sous l'habit religieux, se mettent peu en peine des règles qu'ils doivent suivre, et des conseils évangéliques qu'ils doivent pratiquer.

Par le mot voies, *vias,* qui sont plus larges, nous pouvons aussi entendre nos actions, et par le mot sentiers, *semitas,* qui sont plus secrets, plus occultes, les intentions du cœur. Ainsi donc, préparez les voies du Seigneur, en

évitant le mal et en faisant le bien; rendez droits et unis ses sentiers, c'est-à-dire détournez vos pensées et vos affections des choses terrestres pour les fixer sur les choses éternelles. Réformons les pensées et les sentiments de nos cœurs; ne les courbons pas vers la terre, par l'affection aux biens périssables, mais élevons-les vers le ciel, par la considération et par l'amour des biens célestes. Saint Bernard [1], expliquant ces paroles du Cantique des cantiques : *Recti diligunt te*, les cœurs droits, vous aiment, Seigneur, dit que par cœurs droits l'on doit entendre ceux qui s'éloignent des biens terrestres pour ne contempler et n'aimer que les biens célestes. Chercher, ajoute-t-il, et savourer les choses de la terre, c'est abaisser et ravaler notre âme; méditer, au contraire, et désirer les choses du ciel, c'est l'élever. La stature droite du corps humain, selon le même saint Bernard au même endroit, est le modèle de la rectitude que notre âme doit avoir. Quoi de plus inconvenant, en effet, de porter dans un corps droit un esprit courbé vers la terre? Et ne serait-ce pas honteux qu'un vase de boue comme notre corps pût élever en haut ses regards et contempler les cieux, tandis que l'âme spirituelle qui l'anime serait plongée, par ses affections, dans le cloaque des passions charnelles et terrestres?

L'évangéliste ajoute : *toute vallée*, c'est-à-dire le peuple des Gentils, ou tout homme humble, *sera rempli* des biens spirituels, c'est-à-dire de la grâce en ce monde et de la gloire dans l'autre, *et toute montagne et toute colline*, c'est-à-dire le peuple juif ou tout homme superbe, *sera*

[1] Saint Bernard : *Serm.* 24 *in Cantic.*

abaissé, car il perdra tout à la fois et la grâce et la gloire. Dieu, en effet, résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles; et quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. Par montagne, il désigne les grands et les puissants du monde; par colline, les petits et les faibles. Et alors *les chemins tortueux deviendront droits*, c'est-à-dire les cœurs des méchants, détournés de la justice, reviendront à l'équité pour en observer les règles; et *les raboteux unis*, c'est-à-dire les esprits irascibles et farouches s'adouciront par l'infusion de la grâce, et les cœurs endurcis contre le Christ s'amolliront; alors *toute chair*, ou tout homme, tout Juif ou Gentil, *verra* des yeux du corps dans son premier avénement, *salutare Dei*, ou le Christ, Fils de Dieu. La race humaine était alors divisée en deux grandes parties, les Juifs et les Gentils, et bon nombre d'entre eux virent alors Jésus-Christ dans le monde, conversant avec les hommes. On peut aussi interpréter ces paroles dans le sens de *vue spirituelle*, par laquelle Jésus-Christ voit ceux qui de toutes les nations du monde se convertissent à la foi catholique; ou bien enfin, du second avénement de Jésus-Christ, où tous les hommes, tant élus que réprouvés, le verront venir en corps et en âme, plein de gloire et de majesté, pour juger les vivants et les morts.

Les envoyés des Juifs, apprenant de saint Jean lui-même qu'il n'était point un de ces trois grands personnages qu'ils attendaient, lui dirent : Pourquoi baptisez-vous donc en introduisant parmi nous une cérémonie nouvelle, en usurpant une fonction qui ne vous appartient pas, si vous n'êtes ni le Christ qui doit nous baptiser par sa propre puissance, ni Élie, dont le passage à travers le Jourdain figurait le baptême; ni le prophète, dont la charge est de baptiser,

comme l'enseigne Élisée par le baptême de Naaman? Comme s'ils lui eussent dit en d'autres termes : Pourquoi vous arroger ce droit, puisque, d'après votre propre aveu, vous n'êtes point un des personnages auxquels les saintes Écritures accordent ce pouvoir? Sans doute, saint Jean n'était pas le Christ, mais il était son précurseur, chargé de lui préparer les voies; il n'était point Élie en personne, mais il retraçait sa vie et ses vertus; il n'était point ce grand prophète faussement attendu par les Juifs, mais il était plus qu'un prophète ordinaire, et, sous ce triple rapport, il pouvait baptiser. Il leur répondit donc, en rendant de nouveau témoignage à Jésus-Christ (car, de même que par sa prédication, saint Jean préludait au baptême du Sauveur, à la prédication du Christ, de même, par son baptême, il préludait au baptême du Sauveur, à l'exemple des anciens prophètes, qui annonçaient les événements futurs, non-seulement par leur langage, mais encore par leurs actes) : *Pour ce qui est de moi, je baptise dans l'eau en signe de pénitence, mais non dans le Saint-Esprit, pour la rémission des péchés;* vous exhortant au repentir de vos fautes, mais sans pouvoir vous en absoudre. Je baptise dans l'eau, en lavant vos corps, pour vous préparer au baptême de celui qui doit venir vous baptiser dans le Saint-Esprit, pour purifier vos âmes. Comme s'il disait : Ne vous étonnez pas et ne me traitez pas de présomptueux, si moi, qui ne suis ni le Christ, ni Élie, ni le prophète extraordinaire, je vous baptise cependant, car mon baptême n'est ni complet ni parfait. En effet, le baptême parfait purifie l'âme et le corps; or, le corps se purifie par l'eau, et l'âme par le Saint-Esprit. Quant à moi, je baptise seulement dans l'eau, en signe de la pénitence qui doit purifier vos

âmes, préparant ainsi la voie à Celui qui doit venir après moi, qui est plus fort que moi, et qui doit purifier vos âmes par les grâces de l'Esprit-Saint. Ce qui fait dire à saint Ambroise[1] : Saint Jean, par ces paroles : *Pour moi, je baptise dans l'eau*, prouva qu'il n'était pas le Christ, dont les opérations sont invisibles. L'homme, en effet, est composé de deux substances, d'un corps et d'une âme. Les taches du corps sont lavées extérieurement par l'action visible de l'eau; celles de l'âme, au contraire, sont effacées intérieurement par l'opération invisible du Saint-Esprit. C'est pourquoi il y eut un baptême de pénitence et un baptême de grâce : le premier, pour le corps; le second, pour le corps et pour l'âme; et comme les péchés de l'homme sont communs à l'âme et au corps, la purification devait être commune à tous les deux. C'est donc avec raison que saint Jean déclare, non par ses paroles, mais par ses actes, qu'il n'est pas le Christ; car l'œuvre de l'homme est de faire extérieurement pénitence de ses péchés ; l'action de Dieu, de les effacer intérieurement par sa grâce. Le baptême de saint Jean n'était donc que l'ombre et la figure d'un baptême meilleur. C'est pourquoi, comme nous lisons aux Actes des apôtres, ce baptême était administré au nom de Celui qui devait venir.

N'allons pourtant pas nous imaginer que le baptême de saint Jean était peu utile aux hommes ; car, quoiqu'il n'eût pas la vertu de remettre les péchés, ceux toutefois qui le recevaient, en se reconnaissant pécheurs, comprenaient la nécessité où ils étaient de chercher le Rédempteur promis, aussitôt qu'il paraîtrait, afin de pouvoir obtenir leur

[1] Saint Ambroise : *Lib. II, in Lucam.*

pardon. Saint Jean baptisait les Juifs en les lavant extérieurement dans les eaux du Jourdain, pour les engager à se purifier eux-mêmes par la pénitence intérieure, et à se préparer ainsi au baptême du Sauveur, qu'ils devaient recevoir ensuite. Ce baptême était une profession de foi dans le Christ futur, et une préparation à le recevoir dignement; il était donc utile, puisqu'il disposait au baptême du Sauveur par la réformation des mœurs, et que les baptisés par l'aveu de leurs fautes proclamaient la venue du Libérateur promis.

L'évangéliste ajoute : *Medius autem vestrum stetit*. Celui que je vous annonce est présent parmi vous; c'est lui qui doit être le médiateur entre Dieu et les hommes; mais vous ne le connaissez pas ; en vous baptisant dans l'eau, je viens vous préparer à sa connaissance. Ces paroles peuvent s'appliquer à l'humanité du Sauveur, qui, enfant de la Judée, demeurait parmi les Juifs et conversait familièrement avec eux comme leur frère; mais les Juifs, qui avaient cru à son avénement, ne voulurent pas croire à sa présence parmi eux, quand il fut venu. Elles peuvent aussi s'appliquer à sa divinité, en vertu de laquelle il est présent partout, quoique invisible. En effet, comme Dieu, il est continuellement au milieu de toutes les créatures, mais aucune ne le connaît, c'est-à-dire ne peut pénétrer son essence. Nous lisons souvent dans l'Evangile que Jésus-Christ choisissait de préférence la place du milieu, parce qu'en effet le milieu est la place de l'homme véritablement humble, ce qui fait dire par Jésus-Christ à ses disciples : *Je suis au milieu de vous comme celui qui est destiné à vous servir*. Le milieu, c'est l'égalité, car il est à égale distance de tout ce qui l'environne, comme le centre est à

tous les points de la circonférence ; et Dieu, dit saint Pierre, ne fait point acception de personnes. Le milieu, c'est l'unité, car toutes les extrémités se rattachent au milieu comme à leur centre, et, selon l'apôtre, Jésus-Christ, qui est notre paix, a réuni plusieurs choses en une seule. Le milieu, c'est la force et la stabilité, car le milieu du monde est fixe et stable. Le milieu, c'est le rapprochement, car celui qui occupe le milieu est également rapproché de tout ce qui l'entoure.

Saint Jean ajoute : C'est celui-là même que je vous annonce qui viendra, ou qui doit venir après moi, et qui cependant fut fait avant moi. Jésus-Christ était déjà venu, puisqu'il était né ; pourquoi donc saint Jean dit-il qu'il viendra, *veniet*, *venturus est?* C'est qu'il n'était pas encore venu à son baptême ; c'est qu'il ne s'était pas encore manifesté au monde par sa prédication, par ses miracles, par l'accomplissement mystérieux de notre rédemption. Saint Jean précéda Jésus-Christ par sa naissance et par sa mort, mais non dans sa Résurrection et son Ascension. — Ou bien il *viendra après moi,* comme les prophètes l'ont annoncé de lui Selon saint Remi, Jésus-Christ vint après saint Jean de cinq manières : par sa naissance, par son baptême, par sa prédication, par sa mort et par sa descente aux enfers. Quant à ces paroles : Il fut fait avant moi, *ante me factus est,* elles ne peuvent s'appliquer à la divinité du Christ, puisque, comme Dieu, il n'a pas été créé ; ni à son humanité, puisque comme homme, il est postérieur à saint Jean ; mais seulement à la grandeur morale, à la dignité, car saint Jean suit Jésus-Christ comme son maître, et marche à sa suite. Le mot *ante, avant,* signifie l'ordre et non le temps, et marque la priorité de la

divinité et non celle de la naissance. Comme s'il disait, selon saint Chrysostôme : Si je suis venu avant le Sauveur pour prêcher et pour baptiser, ce n'est pas un motif pour que vous me croyiez plus grand que Lui, car, quoiqu'il soit né après moi, il est néanmoins infiniment au-dessus de moi par sa noblesse, sa puissance, sa dignité. Ne dit-on pas habituellement dans le même sens : Un tel était jadis plus petit que moi, ou était mon égal, aujourd'hui, il brille au-dessus de moi par ses charges, ses dignités; ou bien, il est plus estimable que moi par la droiture de sa conscience et l'innocence de sa vie. Quant aux raisons de cette supériorité, saint Jean nous les fait connaître lorsqu'il ajoute : *Ante me factus est;* c'est-à-dire il est bien supérieur à moi en grandeur et en dignité, car quoiqu'il ait apparu après moi dans le temps par son humanité, en prenant naissance dans le sein de la Vierge, sa mère, il est bien avant moi par sa divinité, puisqu'il fut engendré avant tous les siècles dans le sein du Père éternel. Il est plus fort que moi, créature faible et impuissante, puisqu'il est le Dieu de la puissance et de la force. Il est le Maître souverain, je ne suis que son serviteur. Il est le Roi des rois, je ne suis que son soldat. Saint Jean est fort, s'écrie Raban-Maur, puisqu'il fut jugé digne de recevoir en lui l'Esprit-Saint, mais qu'il est bien plus fort Celui qui peut se communiquer aux autres! Il est fort, celui qui vient annoncer le royaume des cieux; mais qu'il est plus fort, Celui qui le donne! Il est fort, celui qui baptise pour la confession des péchés; mais qu'il est bien plus fort, Celui qui les remet par sa seule parole!

Saint Jean, voulant ensuite proclamer l'excellence et l'élévation de Jésus-Christ, ajoute : *Je ne suis pas même*

digne de dénouer les cordons de ses souliers; c'est-à-dire : il est tellement au-dessus de moi que je ne mérite pas d'être compris au nombre de ses plus bas serviteurs. En effet, dénouer les souliers est l'emploi le plus abject. Comme le Sauveur ne portait point de chaussure, il est évident que saint Jean parle ici par métaphore, voulant dire tout simplement qu'il n'était pas digne de lui rendre le plus petit service, et s'exprimant dans le langage habituel et ordinaire. En effet, quand on veut s'abaisser soi-même et relever, au contraire, la grandeur d'un autre, on dit vulgairement qu'on n'est pas digne même de toucher ses souliers, ou l'on emploie toute autre formule équivalente. Ne soyons pas surpris de ces paroles de saint Jean, car enfin l'homme, quelque grand qu'il soit, comparé à Dieu, n'est que cendre et poussière, et aucune créature n'est digne de le servir, à moins d'être aidée par la grâce.

Par ces mêmes paroles, il prouve également aux Pharisiens que la mission qu'il accomplit n'est point usurpée, mais qu'il la remplit en sa qualité de précurseur. Saint Grégoire [1], expliquant l'allégorie de ces paroles, nous dit que par les souliers, nous devons entendre l'humanité de Jésus-Christ ; par les pieds, sa divinité ; par les cordons qui servent à joindre la chaussure aux pieds, l'union de l'âme et du corps avec la divinité, cette union mystérieuse et ineffable par laquelle le Verbe s'est fait chair, c'est-à-dire par laquelle un Dieu s'est fait homme et un homme est devenu Dieu ; union que ni saint Jean, ni qui que ce soit ne saurait expliquer ou pénétrer, et dont parle Isaïe en disant : *Qui pourra nous raconter sa génération?* Comme s'il

[1] Saint Grégoire : *Hom. 7 in Evangelium.*

disait : Nul n'en est capable. Considérons également ici, continue le même saint Grégoire, la conduite des saints pour conserver en eux la vertu d'humilité. Si, par exemple, ils se sentent portés à la vaine gloire à cause des connaissances qu'ils ont pu acquérir, ils se représentent aussitôt tout ce qu'ils ignorent, et cette considération de leur faiblesse et de leur infirmité, les empêche de se glorifier du peu qu'ils possèdent. En effet, pour conserver l'humilité, l'âme doit s'abaisser en tout ce qu'elle fait, de peur que le vent de l'orgueil ne dissipe en un instant les mérites acquis. Lorsque vous faites quelques bonnes œuvres, rappelez-vous les fautes que vous avez commises, et ce souvenir seul arrêtera en vous tout sentiment de vaine gloire. Lorsque vous voyez les autres commettre quelques fautes, pensez au bien, aux mérites qui peuvent être en eux et que vous ne voyez pas. Quelques bonnes œuvres que vous fassiez, elles ne peuvent plaire à Dieu, si elles ne sont accompagnées de l'humilité. Celui qui possède plusieurs vertus sans l'humilité, ressemble à celui qui voudrait réunir la poussière par un grand vent.

Ipse vos baptizabit... Lui-même il vous baptisera non seulement dans l'eau, mais dans le Saint-Esprit et dans le feu, en vous communiquant la grâce de l'Esprit-Saint et le feu de la charité, ce qu'il n'appartient qu'à Dieu seul de faire. En effet, dans le baptême institué par Jésus-Christ, nous recevons et la grâce du Saint-Esprit et le feu de la charité, pourvu que nous y apportions les dispositions requises et que nous ne mettions aucun obstacle à la grâce. Le baptême de saint Jean ne procurait pas tous ces avantages, il figurait seulement le baptême de Jésus-Christ et y disposait. Autre fut le baptême de saint Jean,

dit saint Chrysostôme, autre celui de Notre-Seigneur. Le premier préparait à la pénitence, le second donne la grâce par laquelle le Saint-Esprit venant en ceux qui le reçoivent avec foi, les purifie, comme par le feu, de tous leurs péchés, et nettoie toutes les souillures de l'âme et du corps. Nous sommes baptisés par Jésus-Christ dans le Saint-Esprit, dit le vénérable Bède [1], non seulement au jour de notre baptême, lorsque nous sommes lavés de tous nos péchés dans cette fontaine de vie, mais encore lorsque chaque jour, par la grâce de ce même Esprit, nous sommes embrasés d'ardeur pour accomplir ce qui est agréable à Dieu. Il y a donc trois sortes de baptême : baptême d'eau dans le fleuve ; baptême de feu dans la pénitence ; baptême de sang dans le martyre.

Saint Jean, après avoir rendu témoignage du premier avénement de Jésus-Christ, pour inspirer la crainte aux Juifs, leur parle aussi de son second avénement, lorsqu'à la fin des siècles, ce même Jésus-Christ viendra dans toute sa puissance juger tous les hommes. Il ajoute donc : *Cujus ventilabrum in manu ejus*, le van est dans ses mains. Le van, *ventilabrum*, est un instrument dont on se sert en Palestine pour nettoyer le blé. La paille et le blé unis ensemble sont placés dans le van, à l'aide duquel on lance le tout en l'air ; la paille alors s'envole et le blé demeure ainsi purifié. Saint Jean parle ici par métaphore ; par le *van*, il veut nous faire comprendre le discernement du souverain Juge qui alors distinguera les bons des méchants et les séparera les uns des autres comme le van sépare le froment de la paille ; et quand il dit dans sa main, *in manu*, il

[1] Bède : *In Lucæ cap.* III.

nous désigne sa puissance suprême, car Dieu le Père a remis à son Fils tout pouvoir de juger. Alors il nettoiera, il purifiera l'aire, *aream,* c'est-à-dire son Église, dans laquelle maintenant la paille est mêlée au bon grain, ou les méchants avec les bons; mais au jour du jugement suprême, ils seront séparés les uns des autres. Il rassemblera le froment dispersé dans plusieurs lieux, *Et congregabit triticum*, c'est-à-dire les bons et les justes, lesquels, à la manière du froment, sont blancs à l'intérieur par la pureté de leur âme, mais à l'extérieur sont rouges par la patience dans les peines et les souffrances, graves dans leurs mœurs, utiles aux autres par leurs discours et leurs bons exemples; et il les serrera dans son grenier, c'est-à-dire dans le royaume des cieux. Quant à la paille, *paleas*, c'est-à-dire quant aux méchants et aux réprouvés, ces hommes légers par orgueil, pâles par envie, fragiles par colère, desséchés par avarice, infructueux par paresse, vils et abjects par concupiscence charnelle, il les brûlera dans le feu éternel de l'enfer au milieu d'affreux tourments. Dès cette vie, sans doute, Dieu purifie son Église, lorsque quelques-uns de ses membres sont retranchés de sa communion par sentence judiciaire, à cause de certains péchés publics, ou lorsqu'ils sont enlevés de ce monde par la mort; mais cette purification sera parfaite au jugement dernier, lorsque tous les scandales en seront retranchés par le ministère des anges. Saint Jean enseigna encore bien d'autres choses aux peuples, les instruisant et les exhortant à la pratique du bien par ses paroles et par ses exemples; ce qui nous montre que de ses actes et de ses discours, comme de ceux de Jésus-Christ, un petit nombre seulement est rapporté dans les Évangiles.

Tirons maintenant les conséquences morales de ce qui vient d'être dit. Saint Jean nous instruit ici de la manière dont nous devons vivre, dont nous devons prêcher, dont nous devons porter des fruits de salut ; premièrement, par l'austérité de sa vie sous le rapport de la nourriture, du vêtement et de la retraite dans laquelle il demeure ; secondement, par la vérité de sa doctrine touchant Dieu, touchant lui-même, touchant le prochain ; troisièmement, par ses œuvres fructueuses, en prêchant, en baptisant, en rendant meilleur le peuple qui vient à lui. Par sa vie, il est le modèle des religieux ; par sa doctrine, celui des prédicateurs ; par ses actes, celui des prélats. Si les prédicateurs lui ressemblaient, on verrait bientôt tout Jérusalem, c'est-à-dire les religieux, toute la Judée, c'est-à-dire les clercs, et tous les pays voisins, c'est-à-dire les laïcs, accourir en foule confesser leurs péchés, quelque grands et quelque nombreux qu'ils fussent, et Jésus-Christ venir avec eux pour les sanctifier par ses paroles, sa grâce et ses exemples. Pour mieux faire comprendre encore tout ce qui précède, l'évangéliste en détermine d'une manière précise le théâtre, en disant : *Tout ceci se passa en Béthanie, où Jean baptisait.* Saint Jean, nous dit saint Chrysostôme dans sa 16e homélie sur le Précurseur, ne prêchait point dans une maison particulière ou dans un lieu retiré, mais passant le Jourdain, il annonçait publiquement le Messie à la multitude qui accourait recevoir son baptême. Il est dit que Jean baptisait en Béthanie, qui signifie *maison d'obéissance*, pour nous montrer d'abord que c'était par pure obéissance qu'il était venu annoncer Jésus-Christ qui devait s'immoler pour le salut du monde ; pour apprendre aux hommes que s'ils veulent être purifiés de la tache origi-

nelle contractée par la désobéissance de leur premier père, ils doivent s'approcher du sacrement avec humilité et avec soumission; enfin pour signifier que la vertu d'obéissance convient spécialement aux nouveaux baptisés.

Il y a deux petites villes qui portent le nom de Béthanie; une située en deçà du Jourdain, à deux milles de Jérusalem, sur le versant du mont des Oliviers, où Lazare fut ressuscité; l'autre, dont nous parlons, qui est sur le Jourdain, mais du côté opposé, à une journée environ de Jérusalem, où Jean baptisait, et sur les confins qui séparaient les Juifs des Gentils, pour nous apprendre qu'il venait offrir son baptême aux uns et aux autres. C'est également avec raison que l'évangéliste dit que Jean baptisait au delà du Jourdain, car les Gentils accouraient à son baptême en plus grand nombre que les Juifs.

CHAPITRE XX

DE LA PÉNITENCE

Comme, dans les chapitres précédents, nous n'avons fait qu'effleurer ce qui concerne la pénitence, cette vertu, ce sacrement qui nous ouvre le chemin du salut et le royaume des cieux, nous allons en parler plus spécialement dans le présent chapitre. Deux choses principales constituent la pénitence : l'amour de Dieu et la haine du péché, ou, en d'autres termes, le pécheur doit joindre, au regret de ses fautes passées, la ferme résolution de ne plus les commettre à l'avenir. Sans ces deux conditions, il n'y a pas de vraie pénitence, Dieu ne nous pardonne pas nos péchés, et le prêtre ne saurait nous en absoudre. La véritable pénitence, dit saint Bernard dans ses *Méditations*, consiste à gémir, et sans délai, de ses fautes passées, et à en gémir de manière qu'on ne les commette plus à l'avenir, car celui qui retombe dans les péchés dont il se repent, n'est

pas véritablement repentant, mais bien plutôt hypocrite. Voulez-vous être véritablement pénitent? rompez vos mauvaises habitudes et n'y retournez plus. La pénitence, souillée par de nouvelles fautes, est une pénitence vaine et dérisoire. La pénitence, dit saint Grégoire dans sa 34e homélie sur les Évangiles, consiste à pleurer les fautes qu'on a commises et à ne plus les commettre pour les pleurer de nouveau; car celui qui pleure ses péchés pour y retomber ensuite, ne connaît pas la vraie pénitence, ou plutôt, est un hypocrite. Elle est infructueuse et vaine, nous dit saint Augustin dans ses *Soliloques*, la pénitence qui est suivie de nouveaux péchés. Que servent les larmes, si les péchés se renouvellent? Que sert de demander pardon à Dieu de vos fautes, si vous y retombez aussitôt après? O pénitents, s'écrie-t-il ailleurs, si toutefois vous êtes des pénitents et non des hypocrites, changez de vie et réconciliez-vous avec Dieu. Joindre les mains et fléchir les genoux sans se repentir véritablement, c'est se moquer de Dieu. Si vous êtes pénitent, le péché doit vous déplaire; s'il ne vous déplaît pas, vous n'êtes pas véritablement pénitent. Et si le péché vous déplaît, pourquoi y retombez-vous? Si vous avez regret d'avoir fait le mal, ne le faites plus; si vous le faites de nouveau, vous n'êtes pas sincèrement pénitent.

Le même saint Augustin nous apprend en quoi consiste la vraie pénitence et ce qui doit faire le sujet de notre repentir. Trois choses principales, nous dit-il, doivent être l'objet de notre douleur dans la pénitence. La première est le repentir de nos fautes passées, repentir qui doit nous rendre un homme nouveau, jusqu'à ce que nous recevions le pardon dans le sacrement de l'Église; car, tout homme qui jouit de son libre arbitre, ne saurait, en ap-

prochant des Sacrements, commencer une vie nouvelle, s'il ne déteste d'abord et s'il n'a pas en horreur son ancienne vie. Les enfants seuls, parce qu'ils sont privés de l'usage de raison, sont exempts de cette disposition ; et encore la foi de ceux qui les présentent leur est utile pour la rémission de la faute originelle, et comme cette tache leur a été communiquée par ceux dont ils sont nés, le pardon leur est transmis par l'entremise de ceux qui répondent pour eux à leur baptême. Tous les autres ne sauraient aller à Jésus-Christ sans embrasser une vie nouvelle, c'est-à-dire sans commencer à être ce qu'ils n'étaient pas, et à détester leur passé.

La seconde disposition nécessaire à la vraie pénitence est de supporter avec humilité et résignation les maux de cette vie présente, car nul ne peut aspirer ardemment à la vie future, s'il n'a d'abord un souverain mépris pour celle-ci. Qui pourrait douter un instant que nous ne devions, même au milieu des félicités temporelles, les mépriser et les détester, afin de parvenir aux biens éternels ? Qui désire arriver à la véritable patrie, si ce n'est celui qui éprouve les ennuis et les douleurs de l'exil ? Quel est l'homme raisonnable qui gémirait sur son état présent, si cet état ne lui était pas à charge ? Et puis, nous sommes continuellement exposés à mille fautes qui, prises séparément, sont légères et ne donnent pas la mort à l'âme, mais qui, réunies, pourraient par leurs effets nous priver du bonheur éternel, si elles n'étaient effacées chaque jour par le repentir. C'est pourquoi celui qui réfléchit sérieusement comprend à quel danger il est exposé tant qu'il est éloigné de Dieu.

La troisième condition consiste dans le repentir des péchés commis contre les commandements. C'est ici surtout

que le pécheur doit exercer contre lui-même la plus grande sévérité, afin que, jugé par sa propre conscience, il ne soit pas exposé aux terribles jugements de Dieu. Que l'homme donc élève un tribunal au fond de son cœur; que la raison soit l'accusateur, la conscience le témoin, la crainte l'exécuteur, et que les larmes du pénitent remplacent le sang de la victime. Qu'il prononce alors la sentence, c'est-à-dire qu'il se regarde comme indigne de participer au corps et au sang de Jésus-Christ, car de même qu'il craint d'être à jamais éloigné du royaume des cieux par la sentence suprême du Souverain Juge, de même doit-il se croire indigne d'approcher des Sacrements de l'Église, à cause de ses péchés. Que l'homme donc se juge lui-même; qu'il réforme en bien sa volonté et ses mœurs pendant qu'il le peut, de peur que, quand il ne le pourra plus, il soit jugé malgré sa volonté par le Souverain Maître. Souvent le pécheur, désespérant de sa guérison, entasse péché sur péché, suivant cette parole des proverbes : *Quand il est arrivé au fond de l'abîme, il méprise les remèdes.* Pour vous, ne vous laissez pas aller ainsi au désespoir, ne méprisez pas le remède qui vous reste; du fond de l'abîme où vous êtes tombés, criez vers le Seigneur; c'est de cet abîme qu'ont crié les Ninivites, et ils ont obtenu leur pardon; l'humiliation de leur pénitence les sauva des maux dont le prophète les avait menacés. Quelques péchés que vous ayez commis, tant que vous êtes dans ce monde, vous pouvez obtenir grâce, car si Dieu ne voulait pas vous pardonner, il vous en aurait déjà retirés. Ignorez-vous donc que la patience divine nous conduit à la pénitence? Tel est le langage de saint Augustin. Nous devons donc chaque jour faire pénitence, non-seulement des fautes

graves, mais encore des fautes légères, que, quoique légères, nous ne devons pas négliger. Car, comme dit saint Grégoire [1] : Il n'est péché si petit qui ne croisse si on le néglige; et ailleurs : Le péché qui n'est point expié par le repentir nous entraîne dans un autre par son propre poids. Le péché, même le plus petit, commis volontairement et de propos délibéré, est plus lourd que le monde entier. Ne méprisez pas les fautes que nous appelons légères, dit saint Augustin [2]; prises séparément, elles sont peu graves; mais, réunies, elles font un poids qui doit vous épouvanter; les gouttes d'eau, multipliées, remplissent les rivières, et les atomes, rassemblés, forment un gros volume. Nous ne devons donc point négliger les petites fautes, mais nous ne devons pas non plus nous désespérer pour les grandes; car, comme dit le même saint Augustin, aucun péché n'est mortel, s'il nous déplaît; aucun n'est léger, s'il nous plaît.

Tandis que nous le pouvons, faisons pénitence sans aucun retard, de peur que, saisis par la mort, nous désirions le temps nécessaire pour la faire, sans pouvoir l'obtenir. Ne différons pas un instant de nous convertir à Dieu, nous dit encore saint Augustin, car notre délai nous ferait perdre le temps nécessaire pour nous corriger. Dieu, qui a promis le pardon au pécheur repentant, ne lui a pas promis le lendemain, s'il diffère. Puis il ajoute : Si un chrétien, frappé d'une maladie mortelle et déjà sur le bord de la tombe, désire et réclame le sacrement de la réconciliation, nous ne lui refusons pas ce qu'il demande, mais toutefois sans être convaincus de ses bonnes dispositions pour

[1] Saint Grégoire : *Lib.* XXV, *Moralium, cap.* XII.
[2] Saint Augustin : *Lib. de decem chordis, cap.* XI.

mourir ; car, je vous le dis sans détour, celui qui meurt aussitôt après son baptême, ou qui, en bonne santé, revient sincèrement à Dieu et continue ensuite à bien vivre, peut seul nous donner l'assurance de son salut ; il meurt réconcilié avec Dieu et dans l'exercice de la vraie pénitence ; mais celui qui attend jusqu'à la dernière heure pour se convertir, comment pourrais-je être assuré de son salut ? Nous administrons le sacrement de la réconciliation, mais nous ne pouvons donner l'assurance du salut. Je ne dis pas : Il sera damné ; mais je ne dis pas non plus : Il sera sauvé. Voulez-vous être délivré d'un pareil doute, vous soustraire à une si terrible incertitude? Faites pénitence pendant que vous avez la santé, car alors votre dernière heure vous trouvera dans la bonne voie, et vous pouvez être tranquilles, puisque vous aurez fait pénitence dans le temps même où vous auriez pu pécher. Mais si vous attendez, pour vous convertir, que vous ne puissiez plus faire le mal, c'est alors le péché qui vous quitte, et non pas vous qui quittez le péché. Il y a ici deux choses : ou Dieu vous pardonnera, ou il ne vous pardonnera pas ; j'ignore ce qui doit vous arriver ; quittez donc l'incertain pour le certain, en vous convertissant pendant que vous le pouvez.

Saint Augustin doute du salut de ceux qui ne se convertissent qu'à la mort, parce qu'en effet ils semblent alors agir plutôt par la crainte des peines éternelles que par l'amour de la justice. Ne différez donc pas ; faites pénitence pendant que vous êtes en santé et déchargez-vous du poids énorme des péchés qui vous accablent. Quelle folie, s'écrie le même saint, de vivre dans un état où l'on ne voudrait pas mourir! Celui qui dort avec un péché

mortel sur le cœur est plus imprudent que celui qui dormirait au milieu de ses plus grands ennemis.

La plupart des hommes se promettent une longue vie, parce qu'ils sont jeunes, bien constitués, forts et robustes; les insensés! ils ignorent ce qui pourra arriver demain et ne font pas attention que les accidents imprévus, la fièvre, la peste et les autres maladies auxquelles sont assujetties les créatures, en emportent beaucoup plus que la mort naturelle, et ils s'imaginent qu'ils mourront dans de bonnes dispositions! Sachez, leur dit Hugues de Saint-Victor, que, ni le juste, ni l'impie, ni l'enfant, ni le vieillard, ne quittent cette vie mortelle que lorsqu'ils sont parvenus à ce point de bonté ou de malice dont ils ne sortiraient jamais, quand même ils vivraient toujours. Beaucoup, hélas! trompés par l'espoir d'une longue vie, n'arrivent jamais à cette conversion, qu'ils se promettaient toujours. Rien ne trompe tant les hommes, dit saint Chrysostôme dans son sermon sur la Pénitence, que la vaine espérance de vivre longtemps; et saint Augustin ajoute : J'ai vu mourir bien des chrétiens dans l'attente de leur conversion. Supposé même que l'homme puisse être certain de vivre longtemps, il ne devrait pas encore attendre la vieillesse pour se convertir, car alors l'homme, affaibli par l'âge, n'est plus en état de supporter les travaux de la pénitence, et il est rare de voir un vieillard quitter entièrement le péché et renoncer à ses mauvaises habitudes. Pendant que vous êtes en santé, préparez-vous à bien mourir par une véritable contrition, par une confession sincère et par une satisfaction proportionnée à vos fautes; éloignez de vous tout ce qui pourrait vous fermer les portes du ciel; soyez sans cesse prêts à paraître devant Dieu, comme si vous deviez mourir aujourd'hui,

demain ou dans le courant de la semaine; c'est le parti le plus sage, le plus prudent et le plus sûr. Sans doute, l'homme peut faire pénitence, même à l'article de la mort, puisque jusque-là il est exposé à commettre le péché; il peut obtenir son pardon de la miséricorde divine, car cette miséricorde est plus grande que la malice humaine; mais une pénitence si tardive est rarement vraie et fructueuse, parce qu'il est difficile que le pécheur puisse à ce moment concevoir toute l'horreur de son crime. Sans un repentir sincère, point de pardon; mais les souffrances, les douleurs, les angoisses qui accablent le mourant, affaiblissent sa raison, son intelligence et lui enlèvent le sentiment de ses fautes. Si donc quelques châtiments vous sont imposés ou si vous vous en infligez volontairement, réjouissez-vous et rendez grâce à Dieu qui, dans sa grande miséricorde, a bien voulu vous attendre et vous accorder encore un jour pour vous corriger. Hier, vous étiez injuste, soyez juste aujourd'hui. Combien de morts en ce moment seraient heureux d'avoir à leur disposition, pour faire pénitence, cette même heure qui vous est accordée! Vous les verriez alors courir aux églises, se prosterner à deux genoux devant les autels jusqu'à ce que, par leurs gémissements, leurs larmes et leurs prières, ils pussent obtenir du Dieu des miséricordes le pardon entier de toutes leurs fautes. Et vous, ce temps si précieux que Dieu vous laisse encore pour implorer ses grâces et mériter la gloire, vous le dissipez dans l'oisiveté, dans les plaisirs, dans les amusements de la table et du jeu. Pensez aussi aux damnés qui brûlent dans les feux éternels, sans espérance de pardon; et, si l'amour de Dieu ne vous touche pas, au moins que la crainte de ses jugements et des tourments qui doivent en

être la suite vous épouvante. Mais, hélas! combien de chrétiens aujourd'hui ne réfléchissent pas et abusent de la patience de Dieu en perdant dans de misérables futilités un temps si précieux! Les hommes aujourd'hui, dit saint Bernard [1], négligent complétement leur âme pour ne s'occuper que de leur corps et de ses jouissances; ils ne craignent pas de pécher, mais d'être punis. Peu soucieux d'embellir leur âme par la pratique de la vertu, comme des disciples d'Hippocrate et d'Épicure, ils sacrifient tout pour la chair et les plaisirs. Le temps de cette vie est donné aux âmes et non aux corps; ce sont des jours de salut et non de volupté. Le même saint ajoute dans un autre endroit : Rien n'est plus précieux que le temps, et pourtant il n'y a rien dont on fasse moins de cas. Les jours du salut s'écoulent et personne n'y pense; personne ne regrette ces instants qui ne doivent plus revenir. En effet, dans ce monde, rien ne doit nous être plus cher que le temps; dans une heure, nous pouvons obtenir le pardon de nos fautes, mériter la grâce de Dieu et la gloire éternelle, dont la moindre partie vaut mieux que l'univers entier. Il n'est pas d'instant si court qu'il soit, pendant lequel nous ne puissions acquérir des biens spirituels dont la valeur l'emporte sur tous les biens terrestres et périssables. Pensez aussi qu'un jour de pénitence sur cette terre vaut mieux qu'un an de souffrance dans le purgatoire; c'est pourquoi Dieu nous dit, par le prophète Ézéchiel : Je vous ai donné un jour pour une année; et pourtant les tourments du purgatoire sont bien plus cruels que tout ce que nous pouvons endurer ici-bas, selon cette pensée de saint Augustin, dans son sermon 41e sur

[1] Saint Bernard : *Serm. de verbis Evangelii :* Ecce nos reliquimus omnia.

les *Saints* : Le feu du purgatoire est plus cuisant que tous les supplices que nous pouvons supporter, voir ou même imaginer en ce monde. Ayons plus à cœur de bien vivre, que de vivre longtemps. Une bonne vie, dit Sénèque, est de beaucoup préférable à une longue vie, et nous devons mesurer notre existence d'après nos œuvres et non d'après sa durée.

La pénitence renferme trois parties essentielles : la contrition du cœur, la confession de bouche, et la satisfaction par les œuvres. L'Écriture nous ordonne, en effet, de déchirer nos cœurs et non pas nos vêtements, de confesser nos péchés les uns aux autres, et de faire de dignes fruits de pénitence. Tout péché, quel qu'il soit, a été commis ou par pensée, ou par parole, ou par action; il est juste qu'il soit guéri par les contraires, c'est-à-dire que le pécheur le déteste de cœur, l'avoue de bouche et l'expie par les actes. Ces trois parties de la pénitence étaient figurées par les trois journées de marche que les Hébreux employèrent pour arriver à la terre promise, selon qu'il est dit dans l'Exode : *Le Dieu des Hébreux nous a appelés, nous ordonnant d'aller, en l'espace de trois jours, dans le désert, pour sacrifier au Seigneur notre Dieu, pour éviter de voir fondre sur nous la peste,* c'est-à-dire le péché dans cette vie présente, ou le glaive, c'est-à-dire le châtiment dans la vie future. Marie chercha aussi son divin Fils pendant trois jours, et le trouva le quatrième. A son exemple, employez trois jours à chercher Jésus, vous le trouverez et avec lui la vie éternelle. La pénitence était également figurée par l'échelle mystérieuse de Jacob, qui avait trois échelons, dont le pied reposait sur la terre et le faîte touchait aux cieux, et sur laquelle Dieu paraissait appuyé pour

trois raisons : la première, pour la soutenir ; la seconde, afin de tendre la main à celui qui montait et de lui porter secours s'il en avait besoin ; la troisième, afin que celui qui montait, s'il était fatigué, pût fixer ses regards vers le Seigneur pour ranimer son courage, implorer sa protection et mettre en lui toute sa confiance. Dieu est bon, il ne le laissera pas tomber.

La première partie de la pénitence est la contrition du cœur. Or, la contrition est le regret, la douleur volontaire produite en nous par la grandeur de nos fautes, avec le ferme propos de les confesser et de satisfaire par nos œuvres. Sans ce ferme propos, on ne peut être véritablement contrit. Que le pécheur donc cite tous ses péchés au tribunal de sa propre conscience ; qu'il s'accuse lui-même ; qu'il les repasse les uns après les autres dans l'amertume de son cœur, et qu'ensuite il les confesse au ministre de Dieu. Comme les maladies différentes exigent des remèdes divers, de même la contrition, qui est le remède des péchés, doit être spéciale pour chacun des péchés commis. Il ne suffit donc pas de se repentir en général de tous ses péchés, il faut de plus s'exciter au regret de chacun d'eux en particulier, si toutefois pourtant on en a conservé le souvenir. Lorsque brillent les rayons du soleil, dit saint Chrysostôme dans sa 1re homélie sur saint Jean, nous découvrons une quantité immense de petits atomes qui se balancent dans les airs, et que nous ne pourrions apercevoir sans le secours de ses rayons ; de même, l'âme éclairée par la réflexion, par la méditation, découvre les moindres défauts, les plus petites imperfections qui sont en elle, et que ne sauraient découvrir les pécheurs irréfléchis et peu soigneux de leur salut.

Vous me demanderez peut-être combien de temps doit durer ce regret, ce repentir des péchés commis? A cela je vous répondrai : Lorsque Dieu, dans sa bonté, pardonne au pécheur, il lui remet et la coulpe et la peine éternelle due à ses crimes, mais ne le délivre pas du regret et de la haine qu'il doit toujours conserver pour ses fautes passées. Aussi, est-il utile que le prêtre impose au pécheur une pénitence, quelque légère qu'elle soit, afin qu'en l'accomplissant il se rappelle ses fautes et s'excite sans cesse au regret de les avoir commises.

Il y a deux espèces de contrition perpétuelle : la contrition actuelle et la contrition habituelle. La première n'est pas absolument nécessaire, et le pécheur n'y est pas tenu; toutefois, s'il la possède, il est plus parfait, comme saint Pierre, qu'on dit avoir pleuré sa faute tous les jours de sa vie, ou comme David qui disait : Mon péché est sans cesse devant mes yeux. La seconde, c'est-à-dire la contrition habituelle, est nécessaire même après la rémission entière et complète du péché. C'est de cette dernière que parle saint Augustin quand il dit, dans son livre *De la vraie et de la fausse Pénitence*, que le pécheur pénitent regarde ses expiations comme petites et insuffisantes; qu'il se réjouisse dans ses peines; qu'il gémisse de n'avoir pas toujours gémi; qu'il s'humilie sans cesse en présence de Dieu qu'il a offensé, et que sa douleur ne finisse qu'avec sa vie. Et plus loin : Il faut que mon corps soit continuellement châtié en ce monde, ou que mon âme soit éternellement tourmentée dans l'autre. N'est-il pas, en effet, de toute justice que l'homme qui a osé pécher contre Dieu qui est éternel, se repente de ses fautes pendant l'éternité qui lui est propre, c'est-à-dire pendant toute sa vie? Mais, hélas! beaucoup

gémissent de leurs péchés, non pas parce qu'ils ont déplu à Dieu, mais à cause des châtiments qu'ils ont encourus; d'autres se repentent par la seule considération de la laideur du crime. La véritable contrition, la contrition fructueuse consiste à se repentir de ses péchés, parce qu'ils ont offensé le Dieu de toute sainteté, et à détester l'iniquité par amour de la justice. Et alors, plus le pécheur est véritablement pénitent, plus aussi Dieu, à qui seul il appartient de remettre les péchés, est disposé à lui pardonner et à lui remettre, par sa grâce, les peines éternelles qu'il a méritées. Toutefois, cette peine éternelle, due aux péchés, est commuée en peine temporelle, afin que la délectation illicite et la volupté charnelle du pécheur soient purifiées ici-bas par une digne satisfaction, de peur qu'il ne soit plus rigoureusement jugé dans l'autre vie, car les mauvaises actions ne peuvent rester impunies. Le pécheur doit s'affliger de deux choses : du mal qu'il a fait et qu'il ne devait pas faire, du bien qu'il devait faire et qu'il n'a pas fait.

La seconde partie de la pénitence est la confession de bouche, par laquelle nous révélons un mal intérieur et caché dans l'espoir d'en obtenir guérison. Il y a deux sortes de confession : la confession mentale, qui se fait à Dieu seul et qui est de droit naturel, et la confession orale, qui se fait à un homme et qui est, non de droit naturel, mais de droit divin. Avant l'Incarnation du Verbe, la confession mentale, faite à Dieu seul, était suffisante, car Dieu ne s'était pas encore fait homme ; mais, depuis l'Incarnation, Dieu exige du pécheur la confession orale, qui doit lui être faite comme à un homme. Cependant, Dieu ne pouvant être continuellement présent au milieu de nous sous la forme

humaine, a établi des hommes pour être ses ministres et tenir sa place; ce fut d'abord saint Pierre et les autres apôtres, et, après eux, les prêtres leurs successeurs, à qui Dieu a dit : *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel, et tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel.* Jésus-Christ, en donnant aux ministres des Sacrements le pouvoir de lier et de délier, a voulu nous faire comprendre que nous devons nous confesser à eux comme à nos juges, et institué ainsi tacitement la confession dont les apôtres proclamèrent ensuite positivement l'obligation. Nous devons donc nous confesser au vicaire de Jésus-Christ, quoiqu'il soit homme, afin que nos péchés restent cachés à la connaissance du démon.

Les Écritures divines, dit saint Augustin dans une de ses homélies, nous avertissent en mille endroits que nous devons confesser souvent et humblement nos péchés, non-seulement à Dieu, mais aux hommes, ses ministres, qu'il a revêtus de sa puissance; non pas que Dieu ne puisse connaître nos fautes autrement que par cette confession, puisqu'il pénètre jusqu'aux plus secrets replis de nos cœurs, mais parce que le démon désire que nous ne nous confessions pas, et que nous cherchions plutôt à excuser nos péchés qu'à les dévoiler, afin d'avoir sujet de nous accuser lui-même, au jour du jugement, devant le tribunal du souverain Juge. Au contraire, Dieu qui est plein de bonté et de miséricorde pour nous, veut que nous confessions nos péchés en ce monde, pour éviter d'être confondus dans l'autre. Le démon, qui connaît toute la vertu, toute la puissance de la confession, met tout en œuvre pour nous en éloigner, car, de même qu'il a pris tous les moyens de nous faire tomber dans le mal, de même il fait

tous ses efforts pour nous empêcher de rentrer en grâce, ce que nous ne pouvons obtenir que par la confession. Celui qui enfreint la loi de Dieu et qui offense sa bonté par ses crimes est coupable, mais celui qui refuse d'avouer son infraction et de satisfaire à la justice divine par la pénitence est plus coupable encore. Sans doute, la contrition parfaite remet les péchés commis, mais pourtant la confession orale est nécessaire de fait, et en réalité, si nous pouvons aisément nous confesser, ou du moins de désir et d'intention; si nous ne le pouvons pas, la confession alors n'est pas de nécessité de moyen, mais de nécessité de précepte.

Cette obligation de nous confesser est très-rationnelle; n'est-il pas juste, en effet, que l'homme qui, de sa propre volonté et de son plein gré, a offensé Dieu et s'est éloigné de lui, ne puisse rentrer en grâce qu'en se soumettant humblement à la volonté et à la puissance d'un autre? C'est pourquoi Dieu a établi le prêtre comme son ministre, et aussi comme un médecin auquel le pécheur viendrait découvrir les plaies de son âme pour en obtenir la guérison; car les Sacrements sont les remèdes contre les maladies de l'âme.

Que le pécheur donc, dit saint Augustin [1], se soumette entièrement à la disposition du prêtre, qui est son juge; qu'il soit prêt à faire tout ce qui lui sera ordonné pour recouvrer la santé et la vie de l'âme, comme il se soumettrait aux ordonnances d'un médecin ordinaire pour conserver la vie du corps. Cette obligation de nous confesser est encore très-utile, en ce sens qu'elle retient le pécheur par

[1] Saint Augustin : *Lib. de vera et falsa pœnitentia*, *cap.* XV.

la honte qu'il devra éprouver plus tard en avouant ses fautes. Et puis, la confession n'est-elle pas le commencement des bonnes œuvres ? N'est-ce pas par elle que le cœur contrit et humilié se fortifie dans le bien ? N'a-t-on pas vu souvent des pécheurs venir trouver le prêtre, conduits par la seule crainte et par la loi de l'Église, s'en retourner véritablement contrits et embrasés de l'amour divin ? Plusieurs, sans doute, ne se convertissent pas pour cela, mais du moins ils remportent quelques bons sentiments qui font germer peu à peu dans leur cœur l'humilité et la charité. Que la honte ne vous retienne point, car c'est précisément cette humiliation et cette honte qui fait la plus grande partie de la pénitence. La confession des péchés, dit saint Chrysostôme dans une de ses homélies, est la marque d'un bon cœur et d'une conscience qui craint Dieu, et cette crainte de Dieu dissipe en nous toute honte. La honte ne peut empêcher de se confesser que celui qui ne redoute pas le jugement de Dieu. Rougir de soi-même et de ses actes est une peine grave ; c'est pour cela même que Dieu nous oblige d'avouer nos péchés au prêtre ; car cette honte même devient notre châtiment ; ce qui fait dire à saint Valère : Celui qui ne cherche pas à excuser ses fautes est digne de pardon ; la rémission des péchés suit l'aveu qu'on en fait, et cet aveu, fait pour l'amour de Jésus-Christ, répare en nous l'innocence perdue. Sans doute, dit saint Augustin, la honte que nous éprouvons en découvrant nos péchés est pénible, mais si nous la supportons pour l'amour de Jésus-Christ, elle nous rend dignes de miséricorde, et plus volontiers nous accuserons la turpitude de nos crimes dans l'espérance de les voir effacés, plus nous obtiendrons aisément de Dieu grâce et pardon. Puis il ajoute : O insensé

pécheur! pourquoi rougirais-tu de découvrir à un homme des fautes que tu n'as pas craint de commettre sous les yeux de Dieu? Éloigne de toi toute honte; va te jeter aux pieds du prêtre; ouvre-lui ton cœur et confesse tes péchés : la contrition du cœur ne suffit pas, si elle n'est suivie de la confession orale, quand cette confession est possible. Plus loin, il dit encore : La confession est le salut de nos âmes; elle anéantit nos vices, rétablit en nous les vertus, chasse les démons de nos cœurs; que dis-je? elle ferme pour nous les abîmes de l'enfer et nous ouvre les portes du ciel.

Saint Grégoire, faisant l'éloge de la confession, s'exprime en ces termes : Admire qui voudra la continence et la chasteté des saints, l'intégrité des justes, la tendresse, la miséricorde des bienfaiteurs du pauvre; pour moi, je n'admire pas moins l'humble confession du pécheur repentant que toutes ces sublimes vertus. Aussi, est-il utile et très-profitable pour le pécheur d'accuser de nouveau, et même à plusieurs prêtres, ses péchés déjà confessés, car cette confession réitérée, quoiqu'elle ne soit point nécessaire, peut lui procurer d'immenses avantages; parce que le pécheur ne sait jamais si, dans sa première confession, il a été suffisamment contrit; parce que l'humiliation et la honte qu'il éprouve lui méritent de nouvelles grâces; parce que la vertu de ce sacrement remet toujours quelque partie de la peine due au péché dont on se confesse, et communique quelque grâce; alors, la sentence du prêtre, par la puissance des clefs qui lui a été confiée, relâche toujours en faveur du pécheur quelque chose des peines dues à ses fautes, de sorte que celui qui se confesserait assez souvent, pourrait être exempt de toute peine. Quelques théo-

logiens, il est vrai, prétendent que la première absolution seule, par la vertu des clefs, remet les péchés confessés, et que les autres absolutions n'ont aucun effet, puisqu'elles tombent sur des péchés déjà pardonnés; mais d'autres, conformément à l'opinion que je défends ici, pensent que le pécheur peut toujours se confesser avec un cœur contrit des mêmes péchés, quoique déjà absous; car alors, si l'absolution n'agit pas sur les péchés déjà pardonnés, elle agit sur les peines dues aux péchés ; et supposé même qu'il ne restât plus aucune peine à remettre, elle produirait alors une augmentation de grâce, tant par la vertu des clefs, que par le repentir que le pécheur éprouve dans son cœur et l'humiliation à laquelle il se soumet. Il est donc bon et avantageux de se confesser souvent, très-souvent, cent fois, mille fois, si vous voulez, afin d'obtenir l'entière remise des peines dues au péché, et celui qui mourrait ainsi n'aurait pas à subir les tourments du purgatoire, mais entrerait aussitôt dans le ciel. Remarquons aussi que la confession générale qui se fait avant la Messe peut nous purifier des fautes vénielles, en même temps qu'elle efface en nous les péchés mortels involontairement oubliés.

Quant au secret de la confession, le confesseur doit être d'une prudence excessive, et ne peut, dans aucun cas et de quelque manière que ce soit, le révéler, même avec la permission du pénitent. Supposé, en effet, que le pénitent renonce à son secret et autorise le confesseur à parler des choses avouées dans la confession, ce dernier ne peut même user de cette autorisation, car le sceau de la confession est de droit divin et évangélique, et le pénitent n'a ni le droit ni le pouvoir d'en dispenser. Si donc le confesseur n'a pas la puissance d'absoudre les péchés qui lui sont dé-

clarés, ou s'il a besoin des conseils d'un homme plus éclairé pour diriger la conscience de son pénitent, il doit lui demander l'autorisation d'en parler, mais en dehors de la confession, et dans ce cas seulement il peut agir. Les plus grands dangers, la mort même, ne doivent pas lui arracher ce secret; il ne peut pas même, en dehors de la confession, reprocher au pénitent ses fautes, ni même le faire soupçonner par le moindre signe, par la moindre désignation que ce soit.

La troisième partie de la pénitence est la satisfaction par les œuvres; or, cette satisfaction doit être proportionnée à la grandeur des fautes commises, selon cette parole de saint Jean : *Faites de dignes fruits de pénitence.* Saint Grégoire [1] commentait ainsi ce passage : Saint Jean-Baptiste, dit-il, ne nous recommande pas seulement de faire des fruits, mais de dignes fruits de pénitence. N'est-il pas juste, en effet, que celui qui n'a pas péché ne fasse pas pénitence comme celui qui a péché; et que celui qui a commis des fautes plus grandes et plus nombreuses subisse de plus grandes punitions que celui qui en a commis de moindres et en plus petit nombre? Ce qui nous montre que plus on est criminel, plus aussi on doit faire pénitence, et que plus on a multiplié ses fautes, plus aussi on doit multiplier ses bonnes œuvres afin d'obtenir le pardon. Et plus loin, le même saint Grégoire ajoute : Que le pécheur qui s'est livré à des actes illicites contre la volonté de son Créateur s'abstienne même des choses licites pour satisfaire à la justice de son Dieu; et, pour se punir des jouissances défendues qu'il s'est données, qu'il se prive volontairement de

[1] Saint Grégoire : *Hom.* 20 *in Evangelium.*

celles mêmes qui lui sont permises. Et saint Bernard [1] : Si nous voulons nous faire pardonner les actions illicites auxquelles nous nous sommes livrés, nous devons nous abstenir maintenant de celles qui nous sont permises. Apprenons aussi que le pécheur qui veut faire de dignes fruits de pénitence doit pratiquer les bonnes œuvres opposées aux péchés dont il s'est rendu coupable. La vraie pénitence, dit saint Chrysostôme dans sa 10e homélie sur saint Matthieu, consiste non-seulement à quitter les péchés auxquels nous étions sujets, mais encore à remplir nos cœurs du fruit des bonnes œuvres. Faites, nous dit saint Jean, de dignes fruits de pénitence; or, comment pourrons-nous produire ces fruits, si ce n'est en faisant les œuvres opposées aux péchés commis? Avez-vous ravi le bien d'autrui? Commencez à distribuer le vôtre aux pauvres. Vous êtes-vous livré à la fornication? Privez-vous de l'usage légitime du mariage et tâchez de racheter, par une chasteté de quelques jours, la continence perpétuelle que vous avez perdue. Avez-vous, par vos paroles ou par vos actions, fait injure au prochain, cherchez à l'en dédommager par des paroles de bénédiction et par les services que vous pourrez lui rendre, et comblez de vos bienfaits ceux qui vous persécutent; car il ne suffit pas, pour guérir une blessure, de retirer le glaive qui l'a faite, il faut encore appliquer des remèdes pour cicatriser la plaie. Vous êtes-vous abandonnés aux excès de la table et du vin? Jeûnez maintenant au pain et à l'eau, et sachez combattre la faim qui vous presse. Avez-vous promené vos regards impudiques sur la beauté des femmes étrangères? Maintenant,

[1] Saint Bernard : *Serm.* 66 *in Cantic.*

devenu plus prudent par le mal qu'elles vous ont fait, ne les regardez plus, de peur de retomber. En un mot, évitez le mal et faites le bien ; cherchez la paix et poursuivez-la sans cesse, non pas seulement cette paix qui unit les hommes entre eux, mais aussi celle qui unit les hommes à Dieu. Et c'est avec raison que l'Écriture se sert de cette expression : *Poursuivez-la*, *persequere eam;* car, hélas! cette paix, chassée de la terre, est remontée aux cieux; mais nous pouvons, si nous voulons, la rappeler vers nous; chassons de nos cœurs la colère, l'orgueil, la vanité, et tout ce qui peut l'éloigner; embrassons une vie pure et sans tache, et la paix viendra de nouveau habiter en nous.

La satisfaction consiste dans les œuvres pénales; ce n'est que par elles que les plaies faites par le péché peuvent être guéries; or, le vrai remède du péché, c'est la punition ; ce n'est donc que par la punition que nous pouvons satisfaire à Dieu. Sans doute, nous ne pouvons rien enlever à Dieu; cependant le pécheur, autant du moins qu'il est en lui, enlève quelque chose à l'honneur de Dieu. Comme la satisfaction est une réparation, une compensation du dommage causé, il faut que le pécheur se dépouille de ce qui est à lui pour le rendre à Dieu, qu'il a offensé ; ce qui ne peut avoir lieu que par les bonnes œuvres relativement à Dieu, et par le châtiment relativement au pécheur; alors, tant que dure le châtiment, le pécheur satisfait à la justice de Dieu pour les crimes commis et pour les peines éternelles qu'il avait méritées. La satisfaction consiste donc à nous priver de ce qui nous appartient pour le céder à Dieu. Or, nous ne possédons que trois sortes de biens : les biens de l'âme, les biens du corps et

les biens de la fortune, c'est-à-dire les richesses extérieures. Nous pouvons sacrifier les biens de la fortune, les biens du corps par le jeûne; mais les biens de l'âme, nous ne pouvons y toucher pour les amoindrir, puisque c'est par eux seulement que nous sommes agréables à Dieu; alors, nous devons les soumettre complétement à sa sainte volonté, ainsi que notre âme elle-même, ce qui se fait par la prière. Ces trois genres de satisfaction sont opposés aux trois sources principales de nos péchés : le jeûne, à la concupiscence de la chair; l'aumône, à la concupiscence des yeux, et la prière, à l'orgueil de la vie. En disant que la pénitence doit égaler la grandeur de la faute, je m'adresse surtout à ces pécheurs négligents et tièdes dont les crimes sont nombreux et qui ne veulent s'imposer que de légers châtiments. Celui-là seul fait de dignes fruits de pénitence, qui sait proportionner la peine à la grandeur de sa faute; qui se repent d'autant plus qu'il a péché davantage; qui immole autant d'holocaustes à Dieu qu'il y a en lui-même de parties qui ont concouru aux crimes commis; qui, après avoir perdu Dieu par sa délectation dans le péché, le recherche en détestant ce même péché et en repassant toutes ses années dans l'amertume de son cœur. Aussi, lorsque le prêtre n'impose pas au pécheur une pénitence proportionnée à ses fautes, ou que le pénitent lui-même néglige de l'accomplir, Dieu ne lui remet, des peines dues aux péchés, que la partie à laquelle correspond la pénitence faite, et non pas l'autre. Ne vous faites pas illusion, dit saint Bernard, si la pénitence que vous faites ici-bas est trop légère proportionnellement à vos péchés, vous y suppléerez dans les flammes du purgatoire, car Dieu exige de dignes fruits de pénitence.

La véritable pénitence ne consiste pas tant dans la mortification de la chair et dans la durée des peines que dans la contrition du cœur, car Dieu préfère le regret de l'âme à la longueur du châtiment, et la mortification des vices lui est plus agréable que le jeûne. Aussi, les canons de l'Église laissent-ils à la sage et prudente discrétion du prêtre le pouvoir d'abréger ou de prolonger la pénitence qu'il impose au pécheur, selon l'ardeur ou la tiédeur de son repentir. Quelquefois la vraie contrition suffit pour nous faire remettre entièrement les peines dues aux péchés, car, comme nous l'avons déjà dit, Dieu aime mieux les sentiments du cœur que les actes extérieurs. Or, si ces mêmes actions extérieures peuvent nous obtenir la remise des châtiments dus au péché, de même le repentir sincère du cœur, qui est la vraie contrition, peut également, et à plus forte raison, nous mériter ce pardon. Cette contrition est produite en nous de deux manières : 1° par la charité, qui, en nous inspirant la haine du péché, nous mérite en même temps le pardon de ce péché et la remise de la punition qui lui est due ; 2° par la volonté qui provoque et excite en nous la douleur sensible et extérieure ; cette douleur sensible est dans le pécheur une véritable peine, et elle peut devenir assez grande pour effacer en lui et la coulpe et le châtiment.

L'homme, par lui-même, ne peut satisfaire pour ses péchés, car les châtiments qui lui sont dus surpassent ses forces, mais il peut être aidé. Ainsi, Dieu, dans son infinie miséricorde, a bien voulu appliquer au pécheur, et les mérites de Jésus-Christ, qui, par sa passion et par sa mort, a racheté le monde et satisfait surabondamment pour les péchés de tous les hommes, et les mérites de l'Eglise mi-

litante ; car, dit saint Augustin, les aumônes et les prières qui se font dans toute l'Église peuvent venir en aide au pécheur qui reconnaît sa faute et implore son pardon. Le pécheur alors, en unissant à sa propre satisfaction les mérites de la Passion du Sauveur et ceux de l'Église, peut former la rançon nécessaire pour sa délivrance et obtenir sa grâce. Sachons, nous dit saint Jérôme, en expliquant le chapitre 6 de l'épître de saint Paul aux Ephésiens, que le démon, qui met tout en œuvre pour jeter le pécheur dans le découragement et le désespoir à la vue de la grande pénitence qu'il doit accomplir pour obtenir sa grâce, fait également tous ses efforts pour qu'il ne s'impose qu'un léger châtiment, incapable de satisfaire pour ses péchés; mais alors, suivons le précepte du sage et n'inclinons ni à droite ni à gauche.

Voulez-vous vous encourager, vous animer à faire de dignes fruits de pénitence? Considérez les malheurs de notre premier père. Si, pour un seul péché, Adam fut condamné à une pénitence de neuf cents ans sur cette terre, privé de tous les secours, de toutes les consolations, qui sont aujourd'hui à notre disposition; si, pour ce seul péché, il a gémi pendant quatre mille ans dans les ténèbres de l'autre vie, que sera-ce de nous? de nous qui avons commis tant et de si grandes fautes, dont nous devrons rendre compte au tribunal du souverain Juge, de ce Juge qui en comptera le nombre, en pèsera l'énormité, en mesurera l'étendue et la durée. Par quelles larmes, par quelles prières, par quels jeûnes et par quelles mortifications ne nous faudra-t-il pas passer pour expier tant de péchés qui nous ont mérité la mort éternelle? Considérez encore avec attention ce que vous avez perdu, à quoi vous vous êtes

exposé, et que vous avez offensé par votre mauvaise conduite. Vous avez perdu l'amitié de Dieu, de la Trinité tout entière; vous avez perdu l'amitié des anges, des apôtres et de tous les saints de la cour céleste, la beauté de votre âme, les suffrages de toute l'Église. Vous vous êtes exposé aux embûches de vos plus cruels ennemis, à l'état le plus dangereux, à la perte de la grâce et à la mort éternelle de votre âme. Vous avez offensé votre Créateur, celui qui a donné pour vous son sang et sa vie, celui qui vous a comblé de tant de bienfaits et qui vous avait promis des récompenses éternelles. Si vous réfléchissiez à tout cela, de quelles douleurs ne seriez-vous pas pénétré; quelles larmes de sang ne répandriez-vous pas pour mériter le pardon de vos fautes? Bon nombre de pécheurs ignorent en quoi consiste la vraie pénitence, aussi bien peu parviennent-ils à la faire convenablement. Et, selon saint Ambroise et saint Grégoire, il est plus facile de trouver des gens qui aient conservé leur innocence que d'en trouver qui fassent une vraie pénitence; aussi, y en a-t-il bien peu qui soient exempts des flammes du purgatoire.

Que les autres pensent comme ils voudront, dit saint Bernard, pour moi je n'ai jamais rencontré un pénitent que j'aie cru digne d'entrer dans le ciel sans passer par les feux du purgatoire. Je m'estimerais heureux si, par un effet de la grande miséricorde du Seigneur, je pouvais, jusqu'au jour du jugement, expier et purifier toutes les souillures de mon âme dans les feux du purgatoire, afin de me présenter sans tache au tribunal du souverain Juge. Si un homme aussi vertueux, aussi parfait que le fut saint Bernard, a éprouvé de telles crain-

tes, a exprimé un tel désir, que peuvent espérer tant de malheureux pécheurs?

Voulez-vous faire une véritable pénitence et obtenir de Dieu une pleine et entière rémission de vos fautes, agissez avec prudence et circonspection. Commencez par avouer tous vos péchés dans une sincère confession, puis, selon le précepte de Josué, renfermez-vous en vous-même jusqu'à ce que vous soyez parfaitement guéri. Mangez dans le silence et dans le recueillement le pain des larmes et de la douleur. Arrachez-vous aux divertissements, aux spectacles, aux conversations du monde et à tout ce qui pourrait vous entraîner au mal. Éloignez-vous des personnes, des lieux, des compagnies qui, avant votre conversion, ont pu être pour vous la cause, l'occasion ou même la pensée d'un péché. Mortifiez vos sens qui ont été les instruments de vos transgressions. Retiré au fond de votre cœur, fermez-le à toute pensée mauvaise, à tout désir dangereux; et, dans le plus profond secret, adressez vos prières et vos supplications à votre Père céleste. Le silence et la retraite conviennent spécialement au pénitent; et surtout pendant le temps prescrit pour la pénitence, il doit se priver des repas, des spectacles et de tous autres divertissements jusqu'à l'entière guérison de ses blessures; de même que Josué ne laissait sortir du camp les nouveaux circoncis que quand la plaie produite par la circoncision était cicatrisée. Voulez-vous parcourir avec plus d'ardeur et de courage la dure voie de la pénitence, contemplez Marie assise auprès du Sauveur; elle arrose les pieds de Jésus de ses larmes et les essuie avec ses cheveux jusqu'à ce qu'elle entende de la bouche de son divin Maître ces paroles : — Vos péchés vous sont remis.

Considérez la grande figure de saint Jacques le Mineur; il avait reçu abondamment les dons de l'Esprit Saint, avait été confirmé en grâce, et la vie éternelle lui était assurée. Néanmoins, il fit pénitence jusqu'à la fin de ses jours; il mortifiait sans cesse en lui tous les désirs charnels, et il acquit tant de mérites que tout le monde le désignait sous le nom de juste. Lorsque saint Paul vint à Jérusalem pour conférer avec les autres apôtres sur quelques points de la foi chrétienne, il alla le visiter. Il est l'auteur de l'Épître canonique qui porte son nom. Au rapport de saint Chrysostôme et d'Hégésippe, historiographe qui vivait presque du temps des apôtres, il brillait par tant de vertus et de mérites qu'il fut nommé et ordonné le premier évêque de Jérusalem par tous les apôtres. Sanctifié dès sa naissance, il ne but jamais ni vin, ni bière, ni rien que ce soit qui puisse enivrer; il ne mangeait jamais de viande et se refusait tous les soins du corps. Il priait jour et nuit, les genoux en terre, au point que sa peau s'était durcie comme celle d'un chameau; en un mot, il mortifiait et traitait si durement son corps, que tous ses membres, même durant sa vie, étaient devenus insensibles comme s'ils eussent été morts; son front, parce qu'il se prosternait en terre pendant les longues oraisons, s'était durci comme ses genoux.

Repassez dans votre mémoire le cilice et les sauterelles d'un saint Jean-Baptiste, les travaux d'un saint Paul, les veilles continuelles d'un saint Barthélemi, le sac et la cendre d'un saint Jérôme, les durs vêtements d'un saint Benoît, le suaire et les larmes d'un saint Arsène, la colonne et les vers d'un Siméon Stylite, les jeûnes et la nudité d'une sainte Marie Égyptienne, et vous sentirez naître en

vous le courage de vous mortifier vous-même. Voyez le saint roi David descendre de son trône, se revêtir d'un cilice, se couvrir de cendres, s'humilier et s'asseoir sur la terre nue, gémir et pleurer, jusqu'à ce que Dieu lui ait fait dire par son prophète Nathan : Lè Seigneur a éloigné de vous votre péché, vous êtes pardonné. Par ses prostrations en terre, il nous enseigne la pratique des humiliations ; par la cendre dont il se couvre, il nous apprend à méditer sur la mort qui doit réduire en poudre tout le genre humain ; et par son cilice, fait de poils d'animaux, il nous montre que nous devons toujours conserver dans nos cœurs le regret poignant des péchés que nous avons commis. Le cilice, dit saint Grégoire, signifie la componction et le regret que nous devons éprouver de nos péchés, et la cendre nous montre la vanité des choses périssables. Le cilice et la cendre sont les deux instruments les plus ordinaires de la pénitence, car, par l'un, nous pouvons apprécier la grandeur du péché, et, par l'autre, connaître le sort qui nous attend. Ce sont là les deux armes indispensables à tout pénitent ; faites-en usage, et vous en retirerez de grandes consolations [1].

Le vrai pénitent, dit saint Bernard, ne perd aucun des instants qui lui sont accordés ; il répare le passé par sa contrition, utilise le présent par ses bonnes œuvres, et s'empare même de l'avenir par l'ardeur et la constance de ses résolutions. Que le pénitent donc s'encourage, car ceux qui sèment dans les larmes moissonneront dans la

[1] Nous omettons ici une citation en vers, faite par Ludolphe et résumant la doctrine qu'il vient d'exposer, parce que ces vers ne sont pas harmonieux, ne contiennent rien de nouveau, et ne se rencontrent pas d'ailleurs dans toutes les éditions.

joie ; qu'il se console dans l'espoir de partager un jour la gloire des martyrs. La pénitence, en effet, n'est-elle pas un martyre véritable, et un long combat n'est-il pas aussi glorieux et méritoire qu'une prompte mort ? Jésus-Christ lui-même ne donne-t-il pas cette espérance, quand il dit : Heureux ceux qui pleurent parce qu'ils seront consolés ? Dieu, en effet, saura bien un jour récompenser les peines passagères de cette vie par une éternité de bonheur. O sainte pénitence, s'écrie saint Cyprien, que pourrais-je dire de toi qui n'ait déjà été dit : tu délies ce qui était lié, tu ouvres ce qui était fermé pour nous ; tu adoucis les adversités qui nous accablent, tu guéris toutes nos blessures, tu éclaires toutes nos ténèbres, et quand tout semble désespéré pour nous, tu nous rends l'espérance et la vie.

FIN DU PREMIER VOLUME

TABLE DU PREMIER VOLUME

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

PARIS. — TYPOGRAPHIE RENOU ET MAULDE RUE DE RIVOLI, 144. 29395





